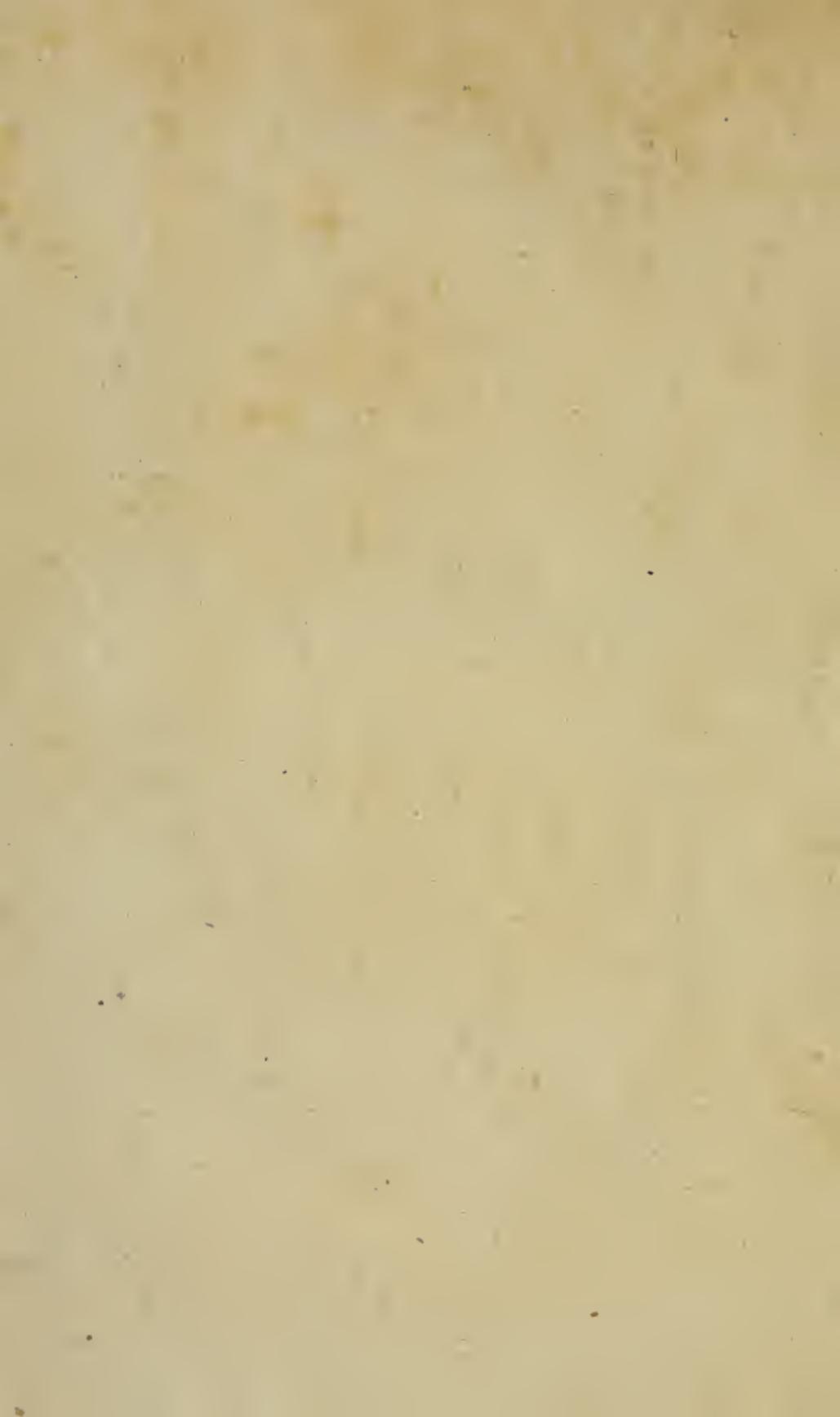


Campbell. l.e. 25









# LE CABINET

*D E S F É E S ;*

O U

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX ;

*Ornés de Figures.*

---

---

TOME VINGT-CINQUIÈME.

---

---



A A M S T E R D A M ;

*Et se trouve à PARIS,*

RUE ET HOTEL SERPENTE.

---

---

M. DCC. LXXXVI.

LE CABINET

DES

COLLECTION CHOISIE

DES

DE

DE

DE



DE

DE

DE

DE

---

## A MADAME\*\*\*

*V*ous aimez assez les Contes Orientaux, Madame, pour avoir souvent pris leur parti, & je vous ai vu plus d'une fois répondre avec graces aux plaisanteries de plusieurs personnes, qui condamnoient avec plus de sérieux que de solidité l'amusement que l'on peut retirer de ces badineries. Opposer le sérieux à des critiques d'humeur, ce seroit les imiter & non pas y répondre. Cependant il faut convenir que l'on ne peut être sensible à ce délassement de l'esprit qu'après être pour ainsi dire, blazé sur les romans & sur les petites histoires françoises, celles-ci ont ordinairement une intrigue, un

plan & un objet qui se développe avec ordre , mais l'habitude où nous sommes de les lire , nous fait trop aisément prévoir leur dénouement ; au lieu que les histoires orientales n'ont souvent qu'un seul objet , dont l'effet est d'exciter la surprise en voyant que les plus petits incidens amènent les plus grandes révolutions. C'est en cela que consiste presque tout leur attrait , le style contribue aussi à leur agrément ; il se sent de la chaleur du climat qui produit une singularité piquante pour les lecteurs de l'Europe. A l'égard du merveilleux qui se trouve dans les unes & dans les autres , il seroit inutile d'en faire la comparaison : c'est le goût particulier qui doit en décider.

*Enfin , Madame , la nature vous a fait naître assez heureusement pour préférer le frivole amusant aux choses qu'on appelle sérieuses , vous m'avez prouvé plus d'une fois que le bon esprit se prête à tout , je m'estimerois heureux de pouvoir amuser votre imagination pendant quelques momens ; voilà mon objet en vous présentant ces Contes. Les Mille & une Nuits , les Mille & un Jours , les quarante Visirs , Abdala fils d'Hanif , & tant d'autres qui sont remplis d'images charmantes , vous sont si présens , que je vous ai souvent entendu désirer des ouvrages en ce genre qui vous fussent inconnus. Je compte beaucoup sur la nouveauté de celui-ci : je pourrois même , sans blesser la mo-*

*destinée, en faire un plus grand éloge, n'ayant point d'autre part à ce recueil que celle de l'avoir rassemblé. Je saisis cette occasion pour vous témoigner l'intérêt que je prends à ce qui peut vous amuser dans votre retraite. J'ai l'honneur d'être,*

NOUVEAUX



NOUVEAUX  
CONTES  
ORIENTAUX.

---

*Histoire de Moradbak.*

**H**UDJIADGE, un des rois célèbres de Perse ; éprouva une si grande insomnie , qu'elle n'avoit jamais eu d'exemple ; elle lui alluma si prodigieusement le sang , qu'il devint cruel & barbare , de doux & humain qu'il étoit , quand il jouissoit du repos comme les autres hommes.

Il avoit employé depuis vingt ans tous les remèdes des sages & des médecins célèbres dans l'Orient ; mais tous leurs conseils & tous les remèdes avoient été inutiles. Enfin , ne sachant plus à quel moyen avoir recours pour retrouver le sommeil , il donna ordre à son visir , qui le veilloit ordinairement , de faire monter un nom-

mé Fitéad , qui avoit la garde des portes de son palais & d'une prison particulière qui y étoit jointe. Hudjiadge s'étoit persuadé qu'un homme aussi sédentaire qu'un portier & geolier tout-à-la-fois , pourroit avoir entendu plusieurs personnes conter leurs histoires ou leurs malheurs , & que ces récits lui feroient peut-être retrouver le sommeil. Quand Fitéad fut en sa présence , il lui dit : Je ne puis prendre aucun repos ; je veux que tu me contes des histoires. Hélas ! souverain seigneur , dit Fitéad , en se prosternant , je ne fais pas lire , & je n'ai point de mémoire ; je me suis toujours contenté d'ouvrir & de fermer exactement la porte du palais de votre majesté , & de garder fidèlement les prisonniers qu'elle m'a confiés ; je n'ai jamais pensé à autre chose. Je crois que tu dis vrai , reprit Hudjiadge ; mais si tu ne me trouves quelqu'un qui me conte des histoires capables de m'endormir ou de m'amuser quand je ne puis dormir , je te ferai mourir. Vatt-en ; je te donne trois jours pour m'obéir , sinon je te tiendrai parole.

Fitéad , en s'en allant , disoit en lui-même : Jamais je ne pourrai faire ce que le roi me demande ; je n'ai point d'autre parti à prendre que celui d'abandonner le pays , & d'aller chercher fortune ailleurs. Cependant il traversa la ville , demandant à tous ceux qu'il rencontra , s'ils ne

connoissoient personne qui fût des histoires ou des contes capables de faire dormir; mais tout le monde se mocquoit de sa question, & le laissoit dans le même embarras. Il revint chez lui, fort triste & fort affligé.

Fitéad étoit veuf, & il avoit une fille âgée d'environ douze ans, qui étoit très-belle, & qui avoit beaucoup d'esprit; elle se nommoit Moradbak (1). Elle s'apperçut aisément du chagrin qui dévorait son père; elle lui fit des questions d'une façon si touchante, qu'il eut bientôt satisfait sa curiosité. Moradbak le conjura de ne se point affliger, & de mettre sa confiance en dieu, en l'assurant qu'elle espéroit trouver le lendemain, ce que le roi ne lui demandoit que dans trois jours; & Fitéad attendit avec impatience l'exécution de la parole de sa fille.

Quand la nuit fut venue, Moradbak passa dans sa chambre; elle leva la natte qui étoit entre son lit & la muraille, entra dans le souterrain, descendit à la grille de fer, & vint consulter le sage Aboumélek sur une conjoncture si délicate.

Pour l'intelligence de cette histoire, il faut savoir que le roi Hudjiadge avoit autrefois fait mettre en prison ce grand homme, avec ordre

---

(1) Désir accompli.

de ne lui donner que du pain & de l'eau pour sa subsistance, & de l'empêcher de parler à qui que ce pût être. Ce prince avoit absolument oublié & le sage & les ordres qu'il avoit donnés il y avoit déjà quinze ans. Ce sage, qui ne l'étoit guères, de vouloir corriger un roi, avoit été attiré à la cour de ce prince, par l'espérance de guérir son insomnie; &, pour y parvenir, il lui avoit représenté combien la cruauté aigrissoit le sang, & devoit éloigner le sommeil; mais il avoit été puni de cet avis salutaire par une prison plus cruelle que la mort. Il y avoit alors environ trois ans que la jeune Moradbak, en jouant dans la chambre qu'elle habitoit, avec un oiseau, qui, depuis quelques jours, faisoit tout son amusement, avoit trouvé derrière son lit une natte, & derrière cette natte un endroit de la muraille assez mal construit, & qui laissoit quelques ouvertures, dans lesquelles l'oiseau qui faisoit ses délices étoit entré. Sa voix, pour le faire revenir, étant inutile, & touchée des plaintes de ce petit animal, elle ôta quelques pierres avec tant de facilité, qu'en très-peu de tems elle entra dans un fouterrein dont la porte avoit été très-mal murée. Moradbak reprit son oiseau, &, dans la crainte d'être grondée d'avoir démoli la muraille, elle eut soin de cacher la porte du fouterrein avec la natte, de façon qu'il n'étoit pas

possible de la distinguer. La jeunesse est curieuse. Ce souterrain, tout horrible qu'il paroïssoit à la première vue, étoit assez large & assez élevé pour laisser passer un homme. Moradbak s'accoutuma peu à peu à le voir sans horreur. Quelques plaintes qu'elle entendit à l'extrémité du souterrain, lui causèrent d'abord des frayeurs qui se calmèrent; elle voulut savoir d'où elles partoient; vingt fois elle s'avança, & vingt fois elle revint sur ses pas; mais enfin elle trouva que le souterrain conduisoit au cachot qui renfermoit le sage Aboumélek, & n'en étoit séparé que par deux effroyables grilles de fer qui donnoient précisément dans le cachot. Qui que vous soyez, lui dit le sage, ayez pitié de ma misère. Hélas! lui répondit Moradbak, que puis-je faire pour vous? Je suis la fille de Fitéad, je n'ai que neuf ans, & mon père me grondera peut-être de vous avoir parlé. Etes-vous, continua-t-elle, le prisonnier auquel il porte tous les jours du pain & de l'eau, & qu'il ne veut pas que je voie? Je le suis, lui répondit Aboumélek. Alors Moradbak, devenue plus hardie, vint à ces grilles de fer, & bientôt elle y porta tout ce qui étoit en son pouvoir, & les petits soulagemens dont elle se privoit souvent pour adoucir les rigueurs de la captivité du sage. Pour reconnoître un si bon naturel, il résolut, de son côté,

d'élever son ame à la vertu & aux sublimes connoissances. Dans le dessein d'y parvenir, & de lui rendre les leçons de morale plus agréables, il lui avoit conté plusieurs histoires. Ainsi Moradbak, en promettant à son père de lui trouver un homme tel qu'il le cherchoit, n'avoit songé d'abord qu'à lui proposer le sage Aboumélek; elle avoit même regardé le désir d'Hudjiadge comme un moyen de lui procurer la liberté, & une occasion dont elle profitoit pour reconnoître les obligations qu'elle lui avoit. Cependant elle voulut le consulter avant que de faire aucune proposition à son père, pour savoir comment elle pourroit parler de lui, sans lui faire tort, ou comment enfin elle pourroit engager Fitéad à se servir de lui dans l'occasion présente, d'une façon qui parût naturelle, & qui ne pût les commettre ni l'un ni l'autre. Ce fut dans ces intentions qu'elle descendit à la grille du cachot, & qu'elle fit part au sage & de ce qui lui étoit arrivé, & de ses projets. Aboumélek lui répondit, qu'Hudjiadge se souviendroit peut-être encore des menaces qu'il lui avoit faites, & que ce seroit l'exposer inutilement que de le proposer; qu'il valoit mieux que ce fût elle-même qui se présentât pour conter les histoires que l'on désiroit. Vous avez de la mémoire, ajouta-t-il; je vous en ai conté plusieurs, & je vous en

apprendrai tant que vous en aurez besoin. Allez, & n'oubliez pas qu'il n'est rien à quoi vous ne deviez vous exposer pour sauver les jours de votre père. Ce discours fit impression sur la jeune Moradbak, qui, malgré son mérite, ne présumoit pas d'elle, & la détermina à se proposer le lendemain à son père. Mon père, lui dit-elle, je suis assez heureuse pour vous tirer de la peine où vous êtes, & mettre ainsi vos jours à l'abri de la cruauté d'Hudjiadge. Ah ! ma fille, que je t'ai d'obligations, lui dit-il, en l'embrassant les larmes aux yeux ! où trouverai-je le personnage illustre à qui je vais être si redevable ? Je veux aller me prosterner à ses pieds, & lui donner des marques de la plus vive reconnoissance. Vous n'irez pas loin, reprit Moradbak, pour le remercier d'une chose que le devoir & les sentimens lui font entreprendre avec joie. C'est moi, continua-t-elle. C'est toi, répondit Fitéad, avec une surprise mêlée de chagrin ; je te fais gré de ta bonne volonté ; mais puisque tu n'as point d'autre ressource à m'offrir, je vois bien qu'il faut me résoudre à quitter le pays. Prépare-toi à me suivre dans ma fuite ; je n'ai plus d'autre parti à prendre, & nous serons peut-être plus heureux ailleurs. Si vous étiez obligé d'abandonner votre patrie, il est certain, lui répliqua Moradbak avec tendresse, que je

vous suivrois avec joie ; mais vous n'en êtes pas réduit à cette peine. Soyez tranquille , je vous réponds de tout. Le roi ne peut dormir, je ne compte assurément pas lui faire des questions embarrassantes & qui tiennent l'esprit en suspens , selon l'usage des philosophes Indiens , comme est celle-ci, par exemple :

Une femme est entrée dans un jardin , où elle a ramassé des pommes : ce jardin a quatre portes , gardées chacune par un homme : cette femme a donné la moitié de ces pommes à celui qui gardoit la première porte ; quand elle est arrivée à la seconde , elle a donné la moitié de ce qui lui restoit au second portier ; à la troisième , elle a fait la même chose ; enfin elle a encore partagé avec le quatrième , de façon qu'elle n'avoit plus que dix pommes : alors on demande combien elle en avoit ramassé.

Fitéad étonné voulut deviner combien la femme en avoit en effet ramassé , mais Moradbak l'interrompit dans son calcul , & lui dit : Elle en avoit pris cent soixante. Soyez donc assuré , poursuivit - elle , que je saurai demeurer dans les justes bornes que peut exiger mon entreprise ; ne craignez point que je fasse comme la femme dont Ebouali Sina avoit fait la fortune , & qui ne put se renfermer dans les règles que le sage lui avoit prescrites : écoutez-en l'histoire.

Fitéad y consentit, & Moradbak poursuivit ainsi :

Ebouali Sina, sage derviche, & fort aimé du grand prophète, passa la nuit chez une pauvre femme qui avoit exercé à son égard tous les devoirs de l'hospitalité. Il fut touché de l'état malheureux où elle étoit réduite ; & voulant la soulager dans sa misère, il détacha une pierre du mur de sa maison, & prononça quelques paroles sur elle, ensuite il la remit à sa place, & la perça d'un petit canal, au bout duquel il eut soin de placer un robinet. Alors il dit à la femme, en la remerciant & lui disant adieu : Ma bonne mère, quand vous voudrez avoir du *permetz* (1), ouvrez le robinet & tirez-en autant qu'il vous plaira. Prenez - en la quantité qui vous sera nécessaire pour votre usage, & portez le surplus au marché, foyez sûre que la source n'entarrira jamais ; tout ce que j'exige de vous, c'est de ne pas détacher cette pierre, & de ne point regarder ce que j'ai mis derrière. La bonne femme le lui promit, & pendant quelque tems elle observa ce que le saint homme lui avoit recommandé. Elle reprit des forces, l'opulence regna bien-tôt dans son petit mé-

---

(1) C'est un vin cuit fort célèbre.

nage; enfin la curiosité devint si forte en elle; qu'elle y succomba. Elle déplaça la pierre, & ne trouva dessous qu'une grape de raisin. Elle remit les choses comme elle les avoit trouvées, mais le permetz ne coula plus & s'évanouit pour jamais. Soyez donc persuadé, mon cher père, poursuivit Moradbak, que je ne déplacerai point la pierre par un trop grand desir de bien faire; que je profiterai des conversations que j'aurai avec le roi, & que vous ne vous repentirez point de m'avoir conduite pour lui faire des histoires.

Fitéad, charmé du grand esprit de Moradbak, l'embrassa plusieurs fois, & se rendit à ses instances, persuadé qu'il n'en auroit point de reproches; il alla donc au lever du roi, ou, pour mieux dire, à sa première audience, qui se donnoit de bon matin, car il ne dormoit point, & il lui dit en se prosternant: Votre majesté me donna hier trois jours pour trouver quelqu'un qui lui contât des histoires; cependant je suis en état de lui présenter, dès aujourd'hui, quelqu'un dont j'espère qu'elle sera contente: tu as bien fait de le trouver, reprit Hudjiadge, ta tête m'en répondoit. Mais qui dois-tu m'amener? Sire, lui répondit Fitéad, c'est ma fille. Ta fille, reprit le roi, quel âge a-t-elle? Douze ans, lui répondit Fitéad; tu te





Fais moi un conte qui m'entretienne ou qui m'amuse;

moques de moi , interrompit Hudjiadge en colère ; que peut - on conter à cet âge ? Visir , continua - t - il , faites punir tout à l'heure cet insolent. Le visir lui représenta , avec beaucoup de ménagement , que l'on feroit toujours à portée de le punir , s'il avoit abusé de la confiance de son souverain ; heureusement pour Fitéad , Hudjiadge en convint , & dit à son portier , viens donc ce soir , amène ta fille , nous entendrons , le visir & moi , les beaux contes que peut faire un enfant : je veux même , dit - il , en se tournant du côté de Fitéad , que tu juges toi-même de son mérite , selon lequel , j'en jure par ma barbe , tu seras puni ou récompensé.

Fitéad se retira , & vint apprendre à Moradbak ce qui s'étoit passé , en lui disant que sa vie étoit entre ses mains ; mais elle avoit tant de confiance aux paroles du sage Aboumélek , qu'elle dit à son père tout ce qu'il falloit pour le rassurer.

Le soir étant venu , Fitéad la conduisit à l'appartement du roi , qui la vit paroître avec étonnement ; la grandeur de sa taille & sa beauté adoucirent un peu la férocité d'Hudjiadge ; cependant , il lui dit : fais moi un conte qui m'endorme ou qui m'amuse ; voyons si tu pourras sauver la vie à ton père. Moradbak ne

s'étonna point d'un début si peu prévenant ; Aboumélek l'avoit mise au fait du caractère d'Hudjiadge , elle prit la parole avec assurance , après avoir reçu ordre du roi de s'asseoir , aussi bien que le visir & même Fitéad , & commença dans ces termes.

---

## HISTOIRE

### *De Dakianos & des sept Dormans.*

**L**ES historiens rapportent qu'il y avoit dans l'ancienne Perse un berger nommé Dakianos , qui depuis trente ans conduisoit des moutons , sans avoir jamais négligé la sainte habitude de faire ses prières. Tous ceux qui le connoissoient rendoient justice à sa probité , & la nature l'avoit doué d'une éloquence capable de l'élever aux plus grands emplois , s'il avoit vécu dans le monde.

Un jour , dans le tems qu'il faisoit sa prière , son troupeau prit l'épouvante & se dispersa. Dakianos en courant de tous côtés pour le rassembler , apperçut un de ses moutons qui étoit entré jusqu'à la moitié du corps dans un trou dont il ne pouvoit sortir , il courut à lui & le retira ; mais il fut frappé d'une lumière très-

brillante qui sortoit de cette ouverture ; il examina ce qui la produisoit , & reconnut sans peine qu'elle partoît d'une lame ou table d'or , d'une assez médiocre étendue ; il augmenta l'ouverture du trou , & se trouva dans un souterrain qui n'avoit pas plus de sept pieds de haut sur quatre ou cinq de large. Il considéra cette table d'or avec beaucoup d'attention ; mais il ne savoit pas lire , & ne pouvoit comprendre ce que signifioient quatre lignes qu'il y voyoit écrites : pour s'en éclaircir , il l'emporta , & quand la nuit fut venue , il la mit sous sa veste & revint à la ville. Son premier soin fut de la montrer aux savans qu'on lui indiqua , mais quelque versés qu'ils fussent dans les sciences , il n'y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inscription ; cependant un de ces docteurs lui dit , personne ne peut ici traduire ces caractères ; allez dans l'Egypte , vous y trouverez un vieillard âgé de trois cens ans , qui fait lire les plus anciennes écritures & qui possède toutes les sciences , lui seul peut satisfaire votre curiosité. Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartenoit , & partit sur le champ pour l'Egypte.

Dès qu'il y fut arrivé il s'informa du vieillard. Il étoit si célèbre , que tout le monde lui montra sa maison. Il alla le trouver , lui dit le

fujet de son voyage , & lui présenta la table d'or. Le vieillard le reçut avec bonté , & fut frappé d'étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité ; mais après avoir réfléchi quelque tems , il jetta les yeux sur Dakianos , & lui dit : comment cette table est-elle tombée entre vos mains ? Dakianos lui en rendit compte. Ces caractères , reprit le vieillard , promettent à celui qui l'aura trouvée , des choses qui vraisemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez , continua - t - il , la physionomie heureuse , & cette inscription parle d'un infidèle dont la fin doit être tragique & funeste ; mais puisque la fortune vous a donné cette table , ce qui est écrit dessus vous regarde sans doute. Dakianos surpris de ce discours , lui répondit : comment ce que vous dites peut-il être ? Je prie Dieu tous les jours depuis trente ans ; jamais je ne lui ai été infidèle ; comment puis-je être réprouvé ? Quand il y auroit trois cents ans , lui répondit le vieillard , que vous serviriez Dieu , vous n'en ferez pas moins une victime de l'enfer. Ces dernières paroles percèrent le cœur de Dakianos ; il poussa des soupirs , il pleura même , & s'écria : Plût à Dieu que je n'eusse jamais trouvé cette table d'or , que je ne vous l'eusse jamais montrée ,

& que je n'eusse jamais entendu une sentence aussi terrible ! Que vous auroit servi , lui dit alors le savant homme , de ne me la point apporter , la prédestination de Dieu est de toute éternité ; ce qui est écrit dans le livre de vie ne se peut effacer ; mais je peux me tromper : le savoir des hommes est quelquefois douteux , Dieu seul est infallible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d'or indique un trésor des plus considérables , & que toutes les richesses appartiennent à celui qui sera possesseur de la table d'or. Ces mots de richesses consolèrent Dakianos ; & dans le transport de son ame , il dit au vieillard : Ne tardons point , allons chercher le trésor , nous le partagerons comme deux frères ; mais le vieillard lui dit en soupirant : Vous ne serez pas plutôt le maître de toutes ces richesses , que vous en abuserez. Il n'est pas aisé de savoir être riche , & je serai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu service. Quels discours me tenez - vous , s'écria Dakianos ! Quoi ! je vous ai l'obligation de me procurer des trésors , vous faites ma fortune , & vous voulez que je manque à la reconnoissance ! Un infidèle ne seroit pas capable de cette ingratitude , & je ne puis jamais en avoir seulement la pensée. Je fais donc serment , par le grand

Dieu, de vous regarder comme mon père, & de partager exactement toutes ces richesses avec vous, ou plutôt, vous ne m'en donnerez que ce qu'il vous plaira, & je serai toujours content.

Ces protestations n'auroient que médiocrement rassuré le vieillard; mais l'avarice, la seule passion qui se fasse sentir à un certain âge, l'emporta sur les réflexions; il consentit au départ. Ils arrivèrent au lieu où Dakianos avoit trouvé la table d'or. Le vieillard lui ordonna de creuser la terre environ de vingt pieds: il découvrit bientôt une porte d'acier, & le vieillard dit à Dakianos de l'ouvrir. Dakianos obéit avec tant d'empressement, qu'il rompit la porte avec son pied, quoique la clef fût à la ferrure. Ils entrèrent l'un & l'autre dans le souterrain, sans être découragés par la grande obscurité qui y régnoit. Après avoir fait quelques pas, une foible lumière leur fit distinguer les objets. Plus ils avançoient, & plus la lumière augmentoit. Ils se trouvèrent à la fin devant un grand & magnifique palais dont les sept portes étoient fermées, mais sur lesquelles les clefs étoient attachées. Dakianos prit celle de la première porte & l'ouvrit. Le premier appartement renfermoit des parures & des ajustemens de la plus grande magnificence,

&

& sur-tout des ceintures d'or garnies de pierres. Ils ouvrirent le second, qu'ils trouvèrent rempli de sabres, dont la poignée & le fourreau étoient couverts des pierres les plus précieuses.

Le troisième étoit orné d'un nombre infini de cuirasses, de cotes de mailles & de casques d'or de différentes façons, & toutes les armes étoient enrichies de pierreries superbes.

Le quatrième renfermoit des harnois de chevaux qui répondoient à la magnificence des armes.

Le cinquième offroit des piles de lingots d'or & d'argent.

Le sixième étoit rempli d'or monnoyé, & l'on pouvoit à peine entrer dans le septième, tant on y trouvoit de saphirs, d'amétistes & de diamans. Ces trésors immenses éblouirent Dakianos; dès ce moment, il fut fâché d'avoir un témoin de sa bonne fortune. Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conséquence le secret & le mystère sont en cette occasion? Sans doute, lui répondit-il. Mais, reprit Dakianos, si le roi a la moindre connoissance de ce trésor, son premier soin sera de le confisquer; êtes-vous bien sûr de vous? Ne craignez-vous rien de votre indiscretion? Le desir de posséder la moitié de ces richesses, lui répliqua

Le vieillard , vous en doit être un sûr garant. La moitié de ces richesses , interrompit Dakianos , avec une sorte d'altération ; mais cette moitié surpasse les trésors des plus grands rois. Le vieillard s'aperçut de cette altération , & lui dit : Si vous trouvez que la moitié soit trop pour moi , vous pouvez ne m'en donner qu'un quart : volontiers , reprit Dakianos. Mais quelle précaution prendrez-vous pour l'emporter sûrement ? Vous nous ferez découvrir , & vous serez cause de notre malheur. Hé-bien , lui répondit le vieillard , quoique vous m'ayez promis beaucoup davantage , ne me donnez qu'un des appartemens , j'en ferai content. Vous ne répondez point à ma question. Nous examinerons à loisir le parti que vous me proposez , reprit Dakianos : je suis toujours bien aise que vous soyez plus raisonnable , & que vous commenciez à vous rendre justice. Dakianos examina de nouveau ces richesses avec plus d'avidité , & ses yeux en furent encore plus éblouis. Après avoir bien considéré le superbe appartement des diamans où ils étoient alors : Vous sentez bien , dit-il au vieillard , que celui-ci est sans contredit le plus riche , & qu'il n'est pas naturel que je vous cède des droits aussi légitimes que les miens. Vous avez raison , reprit le vieillard , & je ne vous le demande pas. Ils passèrent

ensuite à l'appartement qui étoit rempli de l'or monnoyé. Ce trésor, dit Dakianos, après l'avoir considéré quelque tems, est assurément celui qui causera le moins d'embarras, & dont on peut se défaire le plus aisément; il peut encore servir à conserver tous les autres, soit en établissant une garde, soit en élevant des murailles; ainsi, je vous crois trop raisonnable, continua-t-il, pour ne pas convenir de la nécessité qui m'engage à le garder. J'en conviens, lui répondit le vieillard; passons à un autre. Ces piles de lingots d'or & d'argent ne vous sont pas toutes nécessaires, dit-il, en voyant le cinquième appartement: non, répondit Dakianos, je pourrois absolument me passer de quelques-unes; mais je vous ai trop d'obligation pour vous exposer, en vous les donnant: comment pourriez-vous les emporter? Quelle peine n'aurez-vous point à vous en défaire? Ce sera mon affaire, lui répliqua le vieillard: non, non, ajouta Dakianos, je vous aime trop pour y consentir. De plus, ce seroit le moyen de me faire découvrir; on vous arrêteroît, & vous ne pourriez vous empêcher de me dénoncer: voyons les autres. Ils ouvrirent le quatrième appartement: ces harnois de chevaux ne peuvent absolument vous convenir; votre âge est un obstacle à leur usage.

Il lui fit encore la même difficulté pour lui refuser les cuirasses & les armes qui remplissoient le troisième. Quand il l'eut refermé avec autant de soin que les autres, ils se trouvèrent dans celui qui renfermoit les sabres; & le vieillard lui dit : Ces armes sont aisées à porter; j'irai les offrir aux rois des Indes : je les vendrai séparément, & vous ne courez aucun risque. Vous avez raison, reprit Dakianos, je puis vous en donner quelques-uns. En disant ces mots, il les examinoit, soit pour le poids de l'or, soit pour le prix des diamans; enfin il en tira un de son fourreau. Alors il compara toutes les richesses dont il pouvoit être le seul possesseur, avec la tête d'un homme; & ne pouvant concevoir comment il avoit si long-tems mis les choses en balance : Je me défie de toi, dit-il, en courant sur le vieillard. Le vieillard embrassa ses genoux : Soyez touché, lui dit-il, de ma vieillesse; les trésors ne me font plus aucune impression, & je n'y prétends rien. Je le crois bien, lui répondit Dakianos, ils sont à moi, la table d'or me les donne. Le vieillard lui rappela ses sermens; mais je vous en relève, poursuivit-il. Pour prix de l'obligation que vous m'avez, je ne vous demande que la vie. Je t'ai trop offensé, reprit Dakianos, ta vie seroit ma mort, elle me donneroit trop d'in-

quiétude. Mon secret est à moi, dit-il, en faisant voler la tête de ce savant vieillard.

Le premier soin de Dakianos fut de faire promptement une fosse & d'enterrer cette malheureuse victime de son avarice. Il craignoit les témoins & non pas les remords. Son cœur n'étoit occupé que du trésor qu'il possédoit ; & son esprit, que des moyens de le conserver. Mais après l'avoir dévoré des yeux, & joui de tout ce que la cupidité peut avoir de satisfaisant, dans quel trouble ne se trouva-t-il pas, quand il se sentit obligé de s'éloigner pour aller chercher des vivres ? Combien se reprocha-t-il de n'en avoir pas apporté avec lui ? Et s'il eût quelque souvenir du vieillard, ce ne fut que pour accuser sa mémoire, & pour se persuader qu'il avoit eu de mauvais desseins, puisqu'il ne l'avoit pas averti d'une chose que l'on pouvoit prévoir sans être aussi savant qu'il l'étoit en effet.

Pour ne pas mourir de faim dans le souterrain, il falloit en sortir ; quel secours trouver dans une campagne aussi aride que celle dont il étoit environné ? Il falloit donc s'en éloigner ; mais comment pouvoir s'y déterminer, surtout dans un tems où la terre, nouvellement remuée, pouvoit attirer la curiosité des voyageurs ? Dakianos fut au moment de se laisser

mourir, pour ne pas perdre de vue ce trésor. Tout ce qu'il put faire pour calmer ses inquiétudes, fut de partir quand la nuit fut venue. Il avoit pris quelques poignées de l'or monnoyé, & se rendit à la ville. Il acheta un cheval, qu'il chargea de biscuit & d'une petite barrique d'eau, & revint avant le jour trouver un trésor qu'il apperçut avec autant de plaisir dans l'état où il l'avoit laissé, qu'il avoit eu de chagrin de s'en éloigner.

Son premier soin fut de faire lui-même, avec une fatigue incroyable, un fossé très-profond autour de la caverne. Il ménagea un passage sous terre dont il couvrit l'ouverture avec ses autres habits, sur lesquels il coucha les premiers jours. Il fit ensuite une cahute de terre pour se mettre à l'abri. Tout ce qu'il souffrit en faisant des travaux si considérables, ne se peut concevoir; & l'on n'auroit jamais imaginé, en le voyant exténué par la peine & le travail, qu'il fût le plus riche habitant de la terre.

Quand il eut conduit ses travaux au point de pouvoir s'en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, il n'y fut que la nuit. Il l'employa toute entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu à peu toutes les choses

qui lui étoient nécessaires pour sa sûreté & sa commodité. Bientôt il assembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu'il avoit commencés. Il fit jusqu'à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, & coucha toujours entre la première & la seconde. Il eut grand soin de faire répandre ensuite le bruit qu'il faisoit le commerce étranger, & parla beaucoup de la fortune qu'il avoit faite en Egypte : sur ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais ; celui de mille colonnes, élevé par Melik Joüna, ancien roi des Indes, n'étoit rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer & rechercher de tout le monde, & les peines qu'il s'étoit données pour conserver ses richesses flattèrent non-seulement son amour propre, mais lui persuadèrent aisément qu'il les avoit acquises, & qu'il en pouvoit jouir sans remords, aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrain dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes de tous les côtés de l'Inde pour autoriser les dépenses qu'il faisoit en esclaves, en bâtimens, en femmes & en chevaux ; & la fortune favorisoit encore

un commerce qui l'intéressoit fort peu. Son cœur, satisfait du côté des richesses, ne fut pas long-tems sans être sensible à l'ambition. Les cours ont beaucoup d'attrait pour les gens riches; on les y reçoit avec tant d'accueil, on les loue d'une façon si fine & si déliée, qu'ils sont ordinairement séduits, & Dakianos, qui joignoit à l'opulence une ambition démesurée, ne négligea rien pour s'introduire à la cour du roi de Perse; il fit des présens aux visirs pour obtenir leur protection, & se rendit par-là leur esclave: sa magnificence & sa générosité parvinrent, comme il l'avoit prévu & désiré, jusqu'aux oreilles du roi qui voulut le voir. Dakianos eut audience dès qu'il parut; mais pour donner une impression favorable de lui, & mériter la faveur du roi, il lui porta des présens que les plus grands rois n'auroient peut-être pu rassembler. C'est ordinairement par neuf qu'on les présente quand on veut pousser la magnificence à son dernier degré; il se fit donc précéder par neuf chameaux superbes.

Le premier étoit chargé de neuf parures d'or, garnies des plus belles pierreries, où les ceintures tenoient le premier rang.

Le second portoit neuf sabres dont les poignées d'or étoient garnies de diamans.

On voyoit sur le troisieme neuf armures de la même magnificence.

Le quatrieme avoit pour charge neuf harnois de chevaux assortissans aux autres présens.

Neuf caisses pleines de saphirs étoient sur le cinquieme.

Neuf autres caisses combles de rubis chargeoient le sixieme.

Un pareil poids d'émeraudes se trouvoit sur le septieme.

Les amétistes dans un nombre égal de caisses faisoient la charge du huitieme.

Enfin l'on vit paroître neuf caisses de diamans sur le neuvieme chameau.

Neuf filles de la plus grande beauté & superbement parées suivoient cette petite caravane, & huit jeunes esclaves, qui n'avoient point encore de barbe, précédoient immédiatement Dakianos.

Au milieu de l'éblouissement que ces présens causoient au roi & à toute la cour, quelqu'un de ceux qui la composoient, & qui, suivant l'usage de ces lieux, cherchoit à critiquer, ou vouloit faire de la peine à celui que l'on applaudissoit, ou ne vouloit peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où étoit le neuvieme esclave; Dakianos, qui s'attendoit à la question, se montra : le roi,

fenfible au tour délicat qu'il joignoit à des préfens fi confidérables, le reçut avec une extrême diftinction, & fon éloquence naturelle acheva de lui mériter fes bonnes graces, bientôt il ne fut plus poffible au roi de fe paffer de lui. Il le faifoit affeoir à fes côtés, il lui donnoit le plaifir de la mufique, il lui envoyoit tous les jours des plats de fa table, & très-fouvent les vins les plus exquis, pendant que de fon côté il répondoit à tant de bontés par des préfens dont la quantité étonnoit autant que la magnificence; enfin fa continuelle libéralité & fon éloquence lui donnèrent un fi grand crédit fur l'efprit du roi, qu'il le fit fon vifir pour ne s'en jamais féparer; cependant la confiance & l'amitié qu'il lui témoignoit, lui donnoient encore plus de crédit que la charge dont il étoit revêtu.

Dakianos gouvernoit la Perfe avec un pouvoir abfolu; il auroit dû jouir d'un bonheur qui contenoit fa vanité; mais l'ambition peut-elle être jamais fatisfaite? La montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les idées & les fouhais d'un ambitieux. Ce fut alors que l'on apprit au roi l'arrivée d'un ambaffadeur de Grèce, il lui donna promptement audience: l'ambaffadeur, après avoir baifé le pied de fon trône, lui remit une lettre qu'il

fit lire à haute voix par son secrétaire ; elle étoit conçue en ces termes :

*Moi, empereur & sultan des sept Climats, à vous, roi de Perse. Aussi-tôt que ma lettre royale vous aura été rendue ne manquez pas de m'envoyer le tribut de sept années ; si vous faites difficulté de me satisfaire, sachez que j'ai une armée toute prête à marcher contre vous.*

Cette lettre causa tant d'étonnement au roi qu'il ne fut quelle réponse il devoit faire. Dakianos, pour tirer le roi de l'embarras où il étoit, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, & voulut lui remettre l'esprit ; la lettre de l'empereur de Grèce, ne doit pas, dit-il, vous affliger ; il est aisé d'y répondre, & de le faire repentir de ses menaces & de son insolence : ordonnez à vos plus fidèles sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves, je leur dirai ce qu'ils auront à faire. Ces paroles consolèrent le roi ; il donna des ordres en conséquence, & Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il assembla dix mille hommes qu'il équipa à ses dépens ; le roi joignit à cette troupe d'élite deux mille soldats des mieux aguerris, qu'il tenoit toujours auprès de sa personne, & dont il forma la garde de Dakianos qu'il déclara général de cette

armée de cent douze mille hommes. Le nouveau général prit congé du roi, & se mit à la tête des troupes qui servirent d'escorte à toutes ses richesses, qu'il eut grand soin d'emporter avec lui, & que dix mille chameaux portoient avec peine; le roi de Perse, qui se séparoit avec regret de son visir, l'accompagna pendant trois journées, & ne le quitta que les larmes aux yeux, en lui donnant mille bénédictions, & lui répétant mille fois qu'il étoit sa force, son appui, & l'ami de son cœur.

Dakianos choisit dans toutes les villes de son passage les hommes les plus aguerris; il les équipoit à ses dépens, & leur donnoit tout l'argent qu'ils demandoient. Le bruit qui se répandit de cette magnificence attira des hommes de tous les côtés de l'univers, & son armée se trouva bientôt forte de trois cents mille hommes.

L'empereur de Grèce assembla promptement ses troupes sur les nouvelles qu'il eut de l'armée de Perse, & vint au-devant de Dakianos avec sept cents mille hommes. Dès qu'il apperçut l'ennemi, il partagea son armée en deux corps & donna le signal du combat. Les troupes de Dakianos marchèrent avec tant de valeur, & leur premier choc fut si terrible, que l'armée de l'Empereur de Grèce eut à peine le tems

de se reconnoître ; elle fut presqu'aussi-tôt défaite qu'attaquée. Dakianos fit couper la tête à l'empereur de Grèce qu'il avoit fait prisonnier, & se rendit sans peine maître de tous ses états, dont il se fit reconnoître souverain.

Le premier soin de ce nouveau monarque fut d'écrire cette lettre au roi de Perse :

*J'ai défait & vaincu (1) César, j'ai conquis ses états, je suis monté sur son trône, & j'ai été reconnu souverain de tout son empire. Dès que ma lettre vous aura été rendue, ne differez pas d'un moment à m'envoyer le tribut de sept années, si vous faites la moindre difficulté de me le payer, vous subirez le même sort que César.*

Cette lettre mit avec raison le roi de Perse hors de lui-même. Sans perdre de tems, il assembla ses troupes. Mais avant que de se mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grèce, il fit cette réponse à Dakianos :

*Un homme aussi méprisable que toi, peut-il s'être emparé de la Grèce? tu me trahis, moi qui suis ton roi, & qui me vois assis sur le trône d'or de mes aïeux; tu m'attaques malgré la fidélité & la reconnoissance que tu me dois; je pars pour faire périr jusques à ta mémoire, remettre la Grèce en*

---

(1) Les Orientaux donnent toujours ce nom à tous les empereurs de Grèce.

*son premier état ; & la rendre à son souverain légitime.*

Cette réponse méprisante du roi de Perse jetta Dakianos dans un emportement de colère épouvantable ; il fit sur le champ un détachement de deux cens mille hommes de son armée pour aller combattre le roi de Perse ; ces troupes ne furent pas long-tems sans le rencontrer, le combat fut très-opiniâtre ; mais enfin le roi de Perse fut défait , pris & conduit devant Dakianos :

Quand ce prince fut en sa présence ; méchant , lui dit-il , comment peux-tu soutenir mes regards , toi , le plus ingrat de tous les hommes ? Moi , ingrat , reprit Dakianos , j'ai levé des troupes à mes dépens , j'ai dépensé la plus grande partie de mes trésors , j'ai donc acheté cette conquête ; de plus , j'ai combattu , j'ai vengé ta querelle ; que peux-tu me reprocher ? Je t'ai aimé , reprit le Roi.

On soutient mal des reproches aussi-bien fondés quand on a la puissance en main. Ainsi Dakianos , pour toute réponse , ordonna qu'on lui coupât la tête. Aussi-tôt il envoya des troupes & s'empara de tous les états du roi de Perse. Il choisit Ephèse pour y fixer son séjour ; mais ne trouvant pas cette ville assez superbe , il la fit rebâtir avec magnificence , & donna tous

ses soins à la construction d'un palais qui n'avoit point son pareil pour la solidité, l'étendue & la magnificence. Il fit élever au milieu un kiosch dont les murailles avoient deux cent toises de longueur, & dont le ciment & toutes les liaisons étoient d'or & d'argent. Ce kiosch contenoit mille chambres, & chacune renfermoit un trône d'or, sur lequel on voyoit un lit de semblable métal; il fit faire trois cens soixante & cinq portes de cristal, qu'il plaça de façon que le soleil levant regardoit tous les jours de l'année une de ces portes; son palais avoit sept cent portiers; soixante vizirs étoient occupés de ses affaires; on voyoit tous les jours, dans la salle d'audience, soixante trônes sur lesquels ceux qui s'étoient signalés à la guerre étoient assis; il y avoit sept mille astrologues, qui s'assembloient tous les jours & qui lui marquoient à tous les momens les différentes influences; il étoit toujours environné de dix mille ichoglans qui portoient des ceintures & des couronnes d'or, & qui du reste étoient magnifiquement vêtus; ils n'avoient point d'autre emploi que d'être toujours prêts à recevoir ses ordres. Il établit soixante pachas, chacun desquels avoit sous ses ordres deux mille jeunes hommes bien faits, qui commandoient chacun en particulier deux mille soldats.

Un jour que Dakianos étoit au fein de toute fa splendeur , un vieillard fortit de deffous le trône fur lequel il étoit affis. Le roi furpris, lui demanda qui il étoit ; mais loin de lui en faire l'aveu , puifqu'il étoit un génie infidelle , je fuis , lui dit-il , le prophete de Dieu , j'obéis à fes ordres en venant vous trouver ; fçachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieux , & qu'il veut que vous foyez le dieu de la terre. Dakianos lui répondit , qui pourra croire que je le fois ? Et le génie difparut auffitôt. Quelque tems après Dakianos eut encore la même apparition , & le génie lui dit les mêmes chofes ; mais il lui répondit , vous me trompez ; comment pourrai-je être le dieu de la terre ? Votre puiffance , vos grandes actions & le foin que Dieu a pris de vous , doivent vous le perfuader ; mais fi vous ne me croyez pas , répondit le vieillard , faites ce que je vous dirai , & vous ferez bientôt convaincu. Dakianos , dont l'orgueil étoit flatté & qui n'avoit plus rien à defirer du côté des grandeurs humaines , lui promit de consentir à tout. Que l'on porte votre trône fur le bord de la mer , pourfuivit le veillard. On exécuta ce qu'il defiroit ; & quand Dakianos s'y fut placé : prince , lui dit le génie , il y a au fond de la mer un poiffon dont Dieu feul connoît la grandeur , & qui vient tous les jours à terre , il y demeure  
jusqu'à

jusques à midi pour adorer Dieu, personne ne l'interrompt dans ses prières; quand elles sont finies, il se replonge au fond de la mer. Le poisson parut à son ordinaire, & le génie dit à Dakianos : quoique le poisson ne veuille rien croire de votre puissance, il a cependant déclaré à tous les poissons de la mer que vous êtes le dieu de la terre; il ne redoute rien & vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous sçavez la vérité de ce que je vous annonce, continuait-il, si vous osez seulement lui dire : je suis le dieu de la terre; votre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre sans frémir, & certainement il prendra la fuite. Cette proposition fit plaisir à Dakianos, il appella le poisson & lui dit : Je suis le Dieu de la terre; ces paroles infidèles firent plonger le poisson jusqu'au fond de la mer, dans la crainte où il étoit que le Dieu tout-puissant ne lançât ses foudres pour punir cet imposteur. Dakianos se persuada sans peine que le poisson étoit infidèle & que sa présence lui avoit fait prendre la fuite; dès-lors il ajouta foi aux fausses paroles du génie, & bientôt il ne douta plus de sa divinité. Non-seulement son peuple l'adora, mais l'on venoit de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeoit, car il faisoit jeter dans un brasier

ardent tous ceux qui refusoient de l'adorer.

Dans le nombre des dix mille jeunes esclaves qui demeuroient toujours devant lui, les mains croisées sur l'estomach, il y avoit six Grecs qui avoient toute sa confiance & qui approchoient le plus de sa personne : ils se nommoient *Jemlikha*, *Mekchiliana*, *Mechlima*, *Debermouch* & *Chaznouch*. Ils étoient ordinairement placés en nombre égal à sa droite & à sa gauche, & *Jemlikha* étoit celui qu'il aimoit le plus ; la nature l'avoit favorisé de ses graces, son visage étoit beau, ses paroles étoient plus douces que le miel, & son esprit étoit brillant & agréable ; en un mot, ce jeune homme renfermoit en lui toutes les perfections, & son devoir l'engageoit, aussi bien que ses camarades, à rendre à *Dakianos* les hommages qui ne sont dûs qu'à Dieu.

Un jour que *Dakianos* étoit à table, *Jemlikha* tenoit un éventail pour chasser les mouches qui le pouvoient incommoder ; il en vint une qui se posa avec tant d'acharnement sur le plat qu'il mangeoit, qu'il fut obligé de l'abandonner. *Jemlikha*, frappé de cet évènement, trouva ridicule qu'un homme qui ne pouvoit chasser une mouche qui l'importunoit, prétendît à la divinité : il me semble, continuait-il, que l'on ne doit faire aucun cas d'un sem-

blable Dieu. Quelque tems après, Dakianos entra dans un de ses appartemens pour dormir quelques heures; & Jemlikha étoit encore devant lui avec l'éventail; Dieu envoya la même mouche, & cette fois elle se plaça sur le visage du prince. Jemlikha voulut la chasser dans la crainte qu'elle n'interrompît son sommeil, mais ses soins furent inutiles, elle éveilla Dakianos, & le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlikha, déjà frappé de ses premières réflexions, dit en lui-même, cet homme assurément n'est pas plus Dieu que je le suis moi-même : il ne peut y avoir qu'un Dieu, & c'est celui qui a créé le soleil qui m'éclaire. Depuis ce tems Jemlikha prit l'habitude de dire tous les soirs, en se couchant, le vrai Dieu est celui qui a créé le ciel, qui se soutient sur l'air sans piliers.

Il est bien difficile de faire des réflexions sérieuses, & de n'en point faire part à ses amis. Jemlikha communiqua tous ses doutes à ses camarades. Un homme qui n'a pu se débarrasser d'une mouche a-t-il beaucoup de pouvoir sur la nature, leur dit-il ? Alors il leur conta les aventures de la mouche. Mais si notre roi n'est pas Dieu, lui dirent-ils, quel est celui qu'il faut adorer ? Jemlikha leur dit ce qu'il en pensoit, ils en furent persuadés, & depuis ce jour ils passèrent toutes les nuits en prières avec lui.

Les assemblées qu'ils faisoient en des lieux écartés, devinrent bientôt le sujet des conversations. Dakianos en fut instruit, & les fit venir en sa présence pour leur dire : Vous adorez un autre Dieu que moi ? Ils se contentèrent de lui répondre : Nous adorons le souverain maître du monde. Le roi qui prit cette réponse pour lui, les accabla de caresses, & leur donna la robe d'honneur. Ils se retirèrent comblés des faveurs de leur maître, & leur premier soin fut d'aller adorer & remercier le grand Dieu de ses bienfaits. Jemlikha leur dit ensuite : Si l'on fait encore au roi un rapport pareil à celui qui nous a mis dans un si grand danger, nous ne devons espérer aucune grace de sa part. Je crois donc que le seul parti que nous ayons à prendre, c'est de quitter le pays, & d'en chercher un où nous puissions adorer Dieu sans crainte. Mais comment prendre la fuite, lui répondirent ses compagnons ? Nous ne connoissons point d'autre pays que celui-ci. Mettons notre confiance en Dieu, reprit Jemlikha, & profitons des circonstances; nous ne suivons pas Dakianos quand il va faire ses grandes chasses pendant six jours à la tête de son armée; qui nous empêche de prendre ce tems pour notre départ ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent, la permission de jouer au

teheukian (1); nous sortirons de la place, nous le jetterons fort loin de nous, & nous prendrons la fuite sur les bons chevaux que l'on nous donne ordinairement. Ils approuvèrent ce projet, & ils attendirent avec beaucoup d'impatience le tems de pouvoir l'exécuter. Enfin Dakianos partit avec sa puissante armée, & recommanda à ses eunuques de bien garder les six jeunes esclaves.

Le lendemain du départ du roi, ils exécutèrent ce qu'ils avoient projeté. Les eunuques coururent après eux & voulurent les forcer de revenir au palais, mais ils leur répondirent : Nous sommes ennuyés de votre roi; il veut se faire passer pour le Dieu de la terre, & nous n'adorons que celui qui a créé tout ce que nous voyons. Les jeunes esclaves avoient déjà le sabre à la main, & ils mirent les eunuques en un moment hors d'état de les poursuivre. Mes amis, leur dit alors Jemlikha, nous sommes perdus, si nous ne faisons toute la diligence possible. Ils poussèrent donc leurs chevaux, & ce fut avec si peu de ménagement, que bientôt ils se rendirent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied; mais enfin, épuisés de fatigue, de faim & de soif,

---

(1) Ou mail à cheval.

ils s'arrêtèrent sur le bord du chemin, & prièrent Dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fidèles les entendirent; & touchés de leur situation, ils inspirèrent à Jemlikha de monter sur une montagne au pied de laquelle ils étoient. Ce ne fut pas sans peine qu'il y arriva; mais enfin il apperçut une fontaine dont l'eau claire & pure étoit l'eau de la vie, & un berger assis qui chantoit pendant que son troupeau païffoit. Jemlikha appela ses compagnons; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre, augmenta leurs forces, & leur en donna suffisamment pour arriver sur la montagne.

Le berger, qui se nommoit Kefchtetiouch, leur donna quelques vivres, & ils burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces secours rétablirent leurs forces, & leur premier soin fut d'en rendre grâces à Dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit: Comment avez-vous trouvé le chemin d'un lieu où je n'ai jamais vu personne? Si je ne me trompe, vous prenez la fuite: confiez-moi vos peines, je pourrai peut-être vous être de quelque utilité. Jemlikha lui conta tout ce qui leur étoit arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le cœur de ce berger; Dieu l'éclaira, & sur le champ il apprit & répéta leurs prières. Ensuite il leur

dit : Je ne veux plus vous quitter ; Ephèse est si près d'ici , que vous y courez toujours quelque danger ; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous les efforts pour vous faire arrêter. Je connois assez près d'ici une caverne que l'on ne trouveroit peut-être pas en quarante ans de recherches : je vais vous y conduire , & sans attendre plus long-tems , ils se mirent en chemin.

Le berger avoit un petit chien que l'on appelloit *Catnier* , qui les suivoit ; ils ne vouloient pas le mener avec eux , & ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner. Ils lui jetèrent une pierre qui lui cassa une jambe , mais il les suivit en boitant. Ils lui en jetèrent une seconde , qui ne le rebuta point , quoiqu'elle lui eût cassé l'autre jambe de devant ; au contraire , en marchant sur les deux de derrière , il ne ralentit point sa marche. La troisième pierre lui en ayant encore cassé une , il ne fut plus en état de marcher. Mais Dieu , pour faire éclater sa toute-puissance , donna le don de la parole à ce petit chien , qui leur dit : Hélas ! vous allez chercher Dieu , & vous m'avez ôté toute espérance de pouvoir y aller comme vous ! Ne suis-je pas aussi une créature de Dieu ? N'y a-t-il que vous qui soyez obligés de le connoître ? Ils furent étonnés d'une si grande mer-

veille, & si touchés de l'état auquel ils l'avoient réduit, qu'ils le portèrent l'un après l'autre, en priant Dieu de les protéger.

Ils ne furent pas long-tems fans arriver dans la caverne où le berger les conduisoit. Ils se trouvèrent si fatigués en y arrivant, qu'ils se couchèrent & s'endormirent; mais par une permission toute particulière de Dieu, ils dorment les yeux ouverts, de façon qu'on ne les auroit jamais soupçonnés de goûter un repos si parfait.

La caverne étoit sombre, les ardeurs du soleil ne pouvoient jamais les incommoder; un vent doux & léger les rafraîchissoit sans cesse; une ouverture longue & étroite laissoit entrer les rayons du soleil à son lever, & la bonté de Dieu alla jusqu'à leur envoyer un ange qui les tournoit deux fois la semaine, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, pour empêcher la terre de les incommoder.

Cependant les eunuques, qui avoient échappé à la fureur du sabbat des jeunes esclaves, vinrent promptement rendre compte à Dakianos de ce qui s'étoit passé: il fut au désespoir de leur fuite; & dans le tems qu'il repassoit dans son esprit toutes les bontés qu'il avoit eues pour eux, & qu'il les accusoit de la plus grande ingratitude, le même génie infidèle, qui lui avoit

déjà apparu plusieurs fois, se présenta devant lui, & lui dit : Vos esclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre Dieu, dans lequel ils ont mis toute leur confiance. Ce discours réveilla la colère de Dakianos ; il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite : je puis seul vous y conduire, reprit le génie, les hommes feroient en vain des recherches pour le trouver, & je vous y conduirai à la tête de votre armée. Ils partirent aussi-tôt, & ne furent pas long-tems sans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos : C'est ici qu'ils se sont retirés. Dakianos, qui n'étoit occupé que du desir de se venger, se présenta pour y entrer. Dans le moment il en sortit une vapeur épouvantable, qui fut suivie d'un vent furieux, & les ténèbres se répandirent dans cette partie du monde. L'armée recula de frayeur ; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança jusqu'à l'entrée de la caverne : ce fut avec des peines incroyables ; & , malgré tous ses efforts, il lui fut absolument impossible d'y entrer, tant l'air étoit impénétrable. Il aperçut Catnier qui dormoit la tête posée sur ses deux pattes. Il distingua parfaitement les six jeunes Grecs & le berger qui goûtoient les charmes du sommeil ; mais il ne les en soupçonna pas, car ils

avoient les yeux ouverts. Dakianos ne fut pas assez téméraire pour redoubler ses efforts; une secrète horreur le retint; la vue de cette caverne, & tous les prodiges du ciel, répandirent la terreur dans son esprit; enfin il vint rejoindre son armée, en disant qu'il avoit trouvé ses esclaves; qu'ils s'étoient prosternés devant lui sans avoir le courage de lui parler; qu'il les avoit laissés prisonniers dans la caverne, en attendant le parti qu'il prendroit sur leur punition. En effet, il consulta ses soixante visirs, & leur demanda quelle vengeance éclatante il pouvoit tirer de ces jeunes esclaves; aucun de leurs avis ne put le satisfaire. Il eut donc recours à son génie, qui lui conseilla de commander à ses architectes, qui marchaient toujours avec lui, d'élever une muraille très-épaisse qui fermât exactement l'entrée de la caverne, pour ôter toute espèce de secours à ceux qui s'y trouvoient enfermés. Vous aurez soin, pour votre gloire, ajouta-t-il, de faire écrire sur cette muraille le tems, l'année & les raisons qui vous ont engagé à la construire; c'est le moyen d'apprendre à la postérité que vous avez su vous venger avec grandeur.

Dakianos approuva ce conseil, & fit élever une muraille aussi épaisse que celle d'Alexandrie; mais il avoit eu la précaution de réser-

ver un passage dont il connoissoit seul l'ouverture , dans l'espérance de pouvoir quelque jour s'emparer de ses esclaves , & dans la vue d'examiner les événemens de la caverne , dont il étoit continuellement occupé malgré lui. Il avoit ajouté à toutes ces précautions celle de poser une garde de vingt mille hommes , qui campoient devant la muraille. Toutes ses armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes , auquel il étoit consigné de faire périr tous ceux qui voudroient approcher d'un lieu qui renfermoit ceux dont la révolte & la fuite étoient le premier malheur de sa vie ; car jusqu'à ce moment tout lui avoit heureusement succédé. Les beautés qu'on lui amenoit de toutes les parties de la terre , les délassemens & les fêtes que son ferrail lui donnoit tous les jours , les amusemens qu'il prenoit avec les jeunes gens de sa garde , ne pouvoient remplacer Jemlikha dans son cœur , ni lui faire oublier ses procédés & ceux de ses compagnons. Un desir de vengeance se joignoit à l'insulte qu'il croyoit en avoir reçue ; elle lui paroissoit d'autant plus grande , que rien encore ne lui avoit résisté. Pour un homme enivré de sa gloire , & dont il avoit été lui-même l'artisan , une opposition aussi formelle à ses volontés , étoit une cruelle situation ; aussi rien

ne pouvoit l'empêcher d'aller tous les jours à sa caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer , du moins pour repaître ses yeux des objets dont il méditoit la vengeance.

Le calme dont jouissoient ceux qu'il regardoit toujours comme ses esclaves , redoubloit ses fureurs. Les yeux qu'ils avoient ouverts , leur silence à tous les reproches & à toutes les injures dont il les accabloit , leurs attitudes même , tout étoit en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le grand Dieu , aux discours qu'il tenoit ordinairement , Dieu permit que Catnier , sans se remuer , lui répondit : méchant , peux-tu blasphémer un Dieu qui t'a laissé vivre , malgré les crimes que tu as commis ? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du sçavant Egyptien que ton avarice a fait périr malgré tes sermens ? Dakianos , dont la colère étoit impuissante , sortit outré des reproches accablans qu'il recevoit du chien de ses esclaves. Quel sujet d'humiliation ! Mais loin de recourir à Dieu & d'implorer sa clémence , son orgueil se révolta ; & par un sentiment naturel aux méchans qui rendent ordinairement ceux qui leur sont soumis , responsables des choses qui ont blessé leur vanité , il fit à son retour , exécuter dans la place publique , plus de deux

mille hommes qui refusoient de l'adorer. Ces exemples de sévérité répandirent le feu de la révolte qui s'alluma de tous côtés dans l'immensité de ses états; & malgré les occupations que ces troubles lui donnoient pour en arrêter le cours, un mouvement intérieur auquel il ne pouvoit résister, le conduisoit toujours à la caverne. Qu'y vais-je chercher, disoit-il en lui-même? Les reproches & le mépris d'un des plus vils animaux, pendant que l'on m'adore de tous côtés, qu'un mot de ma bouche sacrée est révééré. Que suis-je cependant aux yeux d'un animal que Dieu protège? Un objet d'impuissance. Ah! Dakianos, quelle honte! Mais du moins j'ai sçu la cacher, malgré ce Dieu qui veut me tourmenter, & ses efforts seront impuissans contre mon arrangement. Que je suis heureux d'avoir dérobé à mes sujets la connoissance d'un tel malheur! Que j'ai eu d'esprit en faisant élever une muraille qui défend l'entrée de la caverne, & d'empêcher, par les troupes que j'ai disposées, tous les hommes de pouvoir y aborder! Mais comment mes esclaves peuvent-ils y subsister depuis que je les y tiens enfermés? Sans doute ils ont quelque communication dans la campagne, & cette communication m'est inconnue. Pour remédier à cet inconvénient, il faut que j'environne la montagne,

de mes troupes. Aussi-tôt il donna ordre à six cens mille hommes de former une enceinte des plus exactes, & de ne laisser approcher personne, d'un lieu si odieux pour lui. Quand il eut pris ces nouvelles précautions, il revint à l'entrée de la caverne, & dit d'une voix haute & fiere : c'est à présent que vous serez obligés de vous remettre en ma puissance. Catnier lui répondit encore : nous ne te craignons point, Dieu nous protège ; mais, crois-moi, retourne à Ephèse, ta présence y devient nécessaire. Dakianos voyant qu'il ne lui répondoit plus, revint à la ville, & trouva que l'on avoit égorgé plusieurs eunuques de son ferrail, violé & enlevé ses femmes. Dakianos, outré de cet affront, ne put s'empêcher de retourner à la caverne, & de dire à Catnier (parce qu'il étoit le seul qui lui répondoit) : si ton Dieu pouvoit me rendre l'honneur qu'on m'a ravi, je verrois. . . . Catnier lui répondit : Dieu ne peut rendre l'honneur quand on l'a perdu. Va, retourne à Ephèse, d'autres malheurs t'y attendent. Ces paroles émurent Dakianos. Il revint aussi-tôt sur ses pas, & trouva que le démon de la haine s'étoit emparé de ses trois fils, qu'ils avoient mis le sabre à la main, & que l'ange de la mort alloit les enlever, ce qu'il fit à ses yeux. Quelle douleur pour un pere ! Quel cha-

grin pour un ambitieux qui comptoit leur donner à chacun l'empire d'une des parties du monde ! Dans la douleur dont il étoit accablé, il ne put s'empêcher de revenir encore à la caverne. Méchans, leur dit-il, quels tourmens ne dois-je pas vous faire souffrir, quand vous ferez entre mes mains ? Mais rendez-moi mes enfans, & je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait. Catnier, prenant toujours la parole, lui répondit : Dieu ne rend point des enfans quand il les a bannis du monde, pour punir leur père de ses crimes. Va, retourne à Ephèse, tu mérites d'éprouver encore de nouveaux malheurs. C'en est trop aussi, s'écria Dakianos en se retirant ; & dans la rage & le désespoir de son cœur, il ordonna à toutes ses troupes & à tous les habitans d'Ephèse d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'espérance d'étouffer ceux qu'elle renfermoit ; mais le vent rabbatit toutes les flammes de ce grand feu contre l'armée, qui prit la fuite, & contre la ville. Aucune maison n'en fut cependant incommodée ; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos, qui fut absolument réduit en cendres ; & toutes les richesses qu'il avoit toujours amassées avec tant de soin, s'évanouirent à ses yeux, pendant que

la caverne n'éprouva pas la moindre altération. Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux sept dormans, & à Catnier lui-même, en les priant d'intercéder pour lui. Le petit chien lui répondit : c'est la crainte, & non la piété qui semble amollir la dureté de ton cœur. Eloigne-toi, Dieu connoît ton cœur, tu ne peux le tromper.

Dakianos se retira confus de ce dernier reproche, mais encore plus outré de s'être humilié.

Au milieu de tous les malheurs qui se succédoient, pour accabler cet ennemi de Dieu, la révolte, qui s'étoit considérablement augmentée, exigeoit des exemples, & la situation du cœur de Dakianos l'engageoit à les rendre de la plus grande sévérité ; il fit, pour cet effet, élever au milieu de la place publique, & sur les cendres de son palais, un trône de fer, il ordonna à toute sa cour & à toutes ses troupes de s'habiller de rouge (1), & de porter des turbans noirs ; il eut soin de prendre le même ajustement pour faire périr en un instant cinq ou six cens mille hommes qu'il vouloit sacrifier à la fois à la sûreté de son trône, aux mânes

---

(1) Cette couleur est en Orient la marque des vengeances du prince.

de ses enfans, à son honneur perdu, & qui plus est, aux remords qui déchiroient son cœur. Mais avant de faire cette cruelle exécution, il voulut encore aller visiter la caverne; il espéra que ses armes, qui sont ordinairement la confiance des méchans, pourroient intimider ceux dont il n'avoit pu rien obtenir, ni par prieres, ni par menaces; en arrivant il redoubla ses blasphêmes. Tremble, méchant, lui dit alors Catnier, sans s'émouvoir plus qu'à son ordinaire, sans même lever la tête, qu'il avoit appuyée sur ses pattes. Que je tremble, reprit Dakianos, Dieu ne peut me faire trembler; mais il peut te punir, poursuivit Catnier, tu touches à ton dernier instant. Dakianos n'écoutant plus alors que son ressentiment, prit son arc & ses flèches: nous verrons, dit-il, si je ne suis pas au moins redoutable: alors il lui décocha une flèche de toute la force de son bras; mais un pouvoir surnaturel la fit tomber aux pieds de celui qui la tiroit, & dans le même instant il sortit de la caverne un serpent qui avoit plus de six vingt pieds de longueur, & dont le regard terrible & enflammé le fit trembler; Dakianos voulut prendre la fuite, mais le serpent l'eut bientôt atteint, il le prit par le milieu du corps, & lui fit traverser la ville pour rendre tous ses sujets témoins de ses craintes & de sa punition;

il le porta sur le trône de fer qu'il avoit préparé pour sa cruelle vengeance. Ce fut là que le dévorant peu à peu, & par les extrémités, Dakianos donna, par ses souffrances, un exemple terrible de la punition que méritoient son ingratitude & son impiété. Le serpent revint ensuite dans la caverne, sans avoir fait le moindre mal à personne, & tous les habitans d'Ephèse le comblèrent de bénédictions en le voyant retourner à la caverne.

Plusieurs rois succédèrent à Dakianos, & occupèrent son trône pendant cent quarante ans, après lesquels il tomba entre les mains des anciens Grecs, qui en jouirent encore l'espace de cent soixante & neuf ans.

Quand le tems du sommeil des sept Dormans fut accompli, ce qui étoit écrit dans les livres de Dieu leur arriva; un des sept se réveilla dans l'instant que l'aurore commençoit à paroître, il se leva sur son séant, en disant en lui-même, il me semble que j'ai tout au moins dormi pendant vingt-quatre heures, & peu à peu les autres se réveillèrent frappés de la même idée.

Jemlikha toujours plus vif que les autres, se leva promptement, & fut très-étonné de trouver à l'ouverture de la caverne, une muraille construite de gros quartiers de pierre qui la fermoient exactement; il revint trouver ses cama-

rades, & leur conta le sujet de sa surprise ; malgré cet inconvénient, ils convinrent qu'il falloit absolument envoyer quelqu'un à la Ville pour acheter des vivres ; ils jettèrent les yeux sur le berger, & Jemlikha lui donna de l'argent en lui disant : tu ne cours aucun risque en y paroissant. Le Berger sortit pour leur rendre ce service. Dans le moment (1) Catnier s'éveilla parfaitement guéri de ses trois jambes, & le vint caresser. Le Berger fit de vains efforts pour sortir de la caverne : car le passage que Dakianos s'étoit réservé étoit comblé ; mais en examinant avec soin, il remarqua les énormes quartiers de pierre qui composoient la muraille, il reconnut, non sans étonnement, qu'une partie des arbres s'étoit séchée, qu'une autre étoit tombée, que l'eau des fontaines étoit différemment placée ; en un mot, il fut si troublé des grands changemens qu'il apperçut, qu'il rentra dans la caverne pour faire part à ses camarades de son étonnement. Ils se levèrent aussi-tôt & sortirent

---

(1) Il y a dix animaux qui doivent entrer dans le paradis ; la baleine qui a reçu Jonas dans son ventre ; la fourmi de Salomon ; le belier d'Ismaël ; le couccu de Belkis ; la chamelle du prophète de Dieu, l'âne d'Aazis, reine de Saba ; le veau d'Abraham ; la chamelle du prophète Saleh ; le bœuf de Moïse ; & le chien qui étoit avec les sept Dormans.

pour en juger ; mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlikha dit alors au Berger : donne-moi tes habits , je vais moi même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire , & m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre ; le Berger lui donna ses habits , & prit les siens. Jemlikha se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille , suivit le chemin de la ville , & remarqua sur la porte un étendart où l'on voyoit écrit : *Il n'y a point d'autre Dieu que le vrai Dieu.* Il fut très-étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement : n'est-ce point , disoit-il , une vision ? veillai-je ? & n'éprouvai-je pas l'illusion d'un songe ? Pendant qu'il faisoit ces embarrassantes réflexions , il vit sortir un homme du château , il s'en approcha & lui demanda si cette ville ne se nommoit pas Ephèse , il lui dit simplement qu'elle se nommoit ainsi ; comment nommez-vous celui qui la gouverne , reprit aussitôt Jemlikha ? Elle appartient à Encouch , il en est le roi , il y fait son séjour , lui repliqua le même homme : Jemlikha toujours plus étonné poursuivit ses questions : que signifient ces mots écrits sur cet étendart , lui demanda-t-il ? Il satisfit sa curiosité en lui disant qu'ils représentoient les noms purs de Dieu ; mais il me semble , interrompit Jemlikha avec vivacité , que

Dakianos est le roi de cette ville , & qu'il s'y fait adorer comme Dieu. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun roi qui se nommât ainsi , reprit l'habitant de la ville. Quel sommeil singulier éprouvai-je à présent , s'écria Jemlikha ? Réveillez-moi je vous conjure , lui dit-il ; cet homme surpris à son tour, ne put s'empêcher de lui dire : quoi vous me faites des questions sages & raisonnables, vous avez compris mes réponses, & vous croyez que vous dormez ? Jemlikha honteux de l'opinion qu'il donnoit de lui, le quitta, disant en lui-même, grand Dieu m'avez-vous privé de la raison ! Dans ce trouble d'idées il entra dans la ville , qu'il ne reconnut en aucune façon ; les maisons, les temples, les ferrails, lui parurent sous une forme nouvelle : enfin il s'arrêta à la porte d'un boulanger, il choisit plusieurs pains & présenta son argent. Le boulanger l'examina & regarda Jemlikha avec beaucoup d'attention, il en fut allarmé, & lui dit : pourquoi me regardes-tu, donne-moi ton pain, prens ton argent, & ne t'embarrasse pas d'autre chose. Le boulanger lui répondit avec une vive curiosité : où as-tu trouvé cet argent ? Que t'importe, reprit Jemlikha ? Je ne connois point cet argent, lui repliqua le boulanger, il n'est point frappé au coin du roi qui règne aujourd'hui ; fais-moi part du trésor que tu es assez

heureux fans doute pour avoir trouvé, je te promets le secret. Jemlikha prêt à s'impatienter, lui dit : cet argent est marqué au coin de Dakianos, le maître absolu de ce pays ; que puis-je te dire de plus ? Mais le boulanger, toujours frappé de son idée, poursuivit ainsi : tu viens de la campagne, crois-moi, ton métier de berger ne t'a pas rendu assez fin pour me tromper, ni pour m'en imposer. Dieu t'a fait la grace de te faire trouver un trésor, si tu ne consens à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi, il sçaura te faire arrêter, on saisira tes richesses, & l'on te fera peut-être mourir, pour n'avoir pas fait de déclaration.

Jemlikha impatienté de tous les discours du boulanger, voulut prendre du pain, & s'éloigner ; le boulanger le retint ; la dispute s'échauffa, & le peuple s'assembla pour les écouter. Jemlikha disoit au boulanger : je ne suis sorti qu'hier de la ville, je reviens aujourd'hui, qui peut te faire imaginer que j'aie trouvé un trésor ? Rien n'est plus vrai, reprenoit le boulanger, & je veux en avoir ma part. Un homme qui appartenoit au roi accourut au bruit, & dans l'incertitude de l'événement, il fut chercher la garde, qui saisit Jemlikha & le conduisit devant le roi. On lui exposa le sujet de la dispute, & le prince lui dit : où as-tu trouvé les

vieilles monnoies dont on parle ? Sire , lui répondit Jemlikha , je les ai apportées hier de la ville ; mais en une nuit Ephèse a pris une forme si différente , que je ne la connois plus ; tous ceux que j'ai rencontrés , tous ceux que je vois , me sont inconnus ; cependant je suis né dans cette ville , & je ne puis exprimer le trouble de mon esprit. Le roi lui dit : tu paroiss avoir de l'esprit , ta physionomie est heureuse & n'a rien d'altéré ; comment tes paroles peuvent-elles être si peu raisonnables ? Est-ce pour m'abuser que tu feins d'avoir perdu l'esprit ? Je veux absolument sçavoir où tu as caché le trésor que ta bonne fortune t'a fait rencontrer. La cinquième partie m'appartient de droit , & je consens à te laisser le reste. Sire , lui répondit Jemlikha , je n'ai point trouvé de trésor , mais je crois avoir perdu l'esprit. Jemlikha n'osoit parler trop clairement , il craignoit toujours que ce roi , qu'il ne connoissoit pas , ne fût un visir de Dakianos qui le feroit conduire à ce Prince , qui pouvoit être absent.

Heureusement pour lui , Encouch avoit un visir dont l'esprit étoit pénétrant , & qui avoit une très-grande connoissance des préceptes de la loi & de l'histoire ; celle de Dakianos ne lui étoit pas inconnue , & l'on avoit par conséquent quelque notion des sept dormans que l'on

croyoit être dans la caverne voisine. Les discours de Jemlikha lui donnerent des soupçons, & pour les éclaircir, il dit tout bas au roi : je suis fort trompé ou ce jeune homme étoit attaché à Dakianos : Dieu l'éclaira, il le quitta, & se retira dans une caverne avec cinq de ses compagnons, un berger & un petit chien; ces sept personnes doivent sortir de cette caverne après avoir dormi trois cens neuf ans, leur réveil doit attacher le peuple à la prière, & tout me porte à croire que ce jeune homme est celui que Dakianos aimoit avec tant de passion.

Encouch avoit, avec raison, beaucoup de confiance en son visir; ainsi s'adressant à Jemlikha : conte-nous ton aventure sans aucun déguisement, lui dit-il, ou je vais te faire arrêter. Jemlikha, qui sentoit le besoin que ses amis avoient de son retour, lui obéit, malgré la frayeur qu'il avoit de retrouver Dakianos, & finit son récit qui se trouva conforme à tout ce que le visir avoit lu dans l'histoire; mais ce qui pouvoit encore plus convaincre le roi, c'est qu'il ajouta : votre majesté sçaura que j'ai une maison, un enfant & des parens dans la ville, ils rendront témoignage de tout ce que je viens de dire. Songe, lui dit alors le prudent visir, que ce que tu as raconté au roi est arrivé il y a trois cens neuf ans. Il faudroit donc nous don-

ner une autre preuve, reprit le roi. Je ne réponds point par respect, reprit Jemlikha, à la difficulté que l'on me fait; mais pour vous persuader tout ce que je viens d'avancer, c'est que dans la maison qui m'appartient j'ai caché un trésor assez considérable; moi seul j'en ai connoissance. Le roi & toute sa suite se mirent aussi-tôt en marche pour se rendre à cette maison. Mais Jemlikha, qui marchoit le premier pour les conduire, regardoit de tous côtés & ne reconnoissoit ni son quartier ni sa maison.

Il étoit dans cet embarras, quand Dieu permit qu'un ange, sous la figure d'un jeune homme, vint à son secours, & lui dit : serviteur de Dieu, vous me paroissez bien étonné. Comment voulez-vous que je ne sois pas surpris, lui répondit Jemlikha, cette ville est si changée en une nuit que je ne puis trouver ma maison; pas même le quartier où elle est située : suivez-moi, lui dit l'ange de Dieu, je vais vous y conduire. Jemlikha, toujours accompagné du roi, des beys & des visirs, suivit l'ange de Dieu qui s'arrêta, quelque tems après, devant une porte & disparut en lui disant : voilà votre maison. Jemlikha, par un effort de confiance, y entra, & ne vit qu'un vieillard qui lui étoit inconnu & qui étoit entouré de plusieurs jeunes gens; il les salua tous fort poliment, & dit

au vieillard avec douceur : cette maison m'appartient, à ce que je crois : pourquoi vous y trouvai-je & qu'y faites-vous ? Je crois que vous vous trompez, lui répondit le vieillard avec la même douceur ; cette maison est depuis long-tems dans notre famille ; mon grand-père l'a laissée à mon père qui n'est pas encore mort, & qui, dans la vérité, n'a plus qu'un souffle de vie. Les jeunes gens voulurent répondre, & même s'emportèrent contre Jemlikha. Mais le vieillard leur dit : ne vous fâchez point, mes enfans, l'emportement n'est jamais nécessaire : il a peut-être quelque bonne raison à nous donner, écoutons-le. Ensuite il se tourna du côté de Jemlikha, & lui dit : Comment cette maison peut-elle vous appartenir ? De quel droit le prétendez-vous ? Qui êtes-vous ? Ah ! mon cher vieillard, reprit Jemlikha, comment pourrois-je vous persuader mon aventure ; aucun de ceux à qui je l'ai racontée n'a voulu y ajouter foi ; je n'y puis rien comprendre moi-même, jugez de la situation où je suis. Le vieillard, touché de sa douleur, lui dit : Prenez courage, mon enfant, je m'intéresse à vous, mon cœur s'est ému en vous voyant. Jemlikha, rassuré par ce discours, raconta au vieillard tout ce qui lui étoit arrivé ; & celui-ci n'eut pas plutôt entendu son

récit, qu'il alla chercher un portrait pour le comparer à Jemlikha. Quand il l'eut examiné quelque tems, il soupira; son trouble & son émotion redoublèrent; il baïsa plusieurs fois le portrait, & se jeta aux pieds de Jemlikha en frottant son visage tout ridé, & tenant sa barbe blanchie par les années, il s'écria ! ah mon cher grand - père ! Les torrens de larmes qui couloient de ses yeux l'empêchèrent d'en dire davantage. Le roi & ses visirs, que cette scène avoit rendu fort attentifs à la conversation, dirent alors au vieillard : Quoi ! vous le reconnoissez pour votre grand-père ! Oui, sire, lui répondit-il, c'est le père de mon père : mais il ne put achever ces mots sans fondre encore en larmes. Ensuite il le prit par la main & le conduisit par toute la maison. Jemlikha dit, en appercevant une poutre de cyprès : C'est moi qui ai fait placer cette poutre ; on trouvera sous son extrêmité une grande pierre de grenat, elle couvre dix vases pareils à ceux qui sont dans les trésor des rois; ils sont remplis de pièces d'or marquées au coin de Dakianos, & chacune de ces pièces pèse cent drachmes. Pendant que l'on travailloit à découvrir la poutre de cyprès, le vieillard s'approcha de Jemlikha avec le plus grand respect, & lui dit : Mon père, qui est votre fils, est encore

en vie ; mais il a si peu de force , que j'ai été obligé de l'envelopper dans du coton , & de le mettre dans un panier que j'ai pendu à un clou : c'est lui qui m'a conté quelques-unes des choses que vous venez de me dire ; venez voir , continua-t-il , mon père & votre fils. Jemlikha le suivit dans une chambre voisine ; il décrocha un petit panier dont il tira un paquet de coton ; le paquet renfermoit un vieillard qui n'étoit pas plus gros qu'un enfant qui vient de naître ; on lui fit avaler un peu de lait , il ouvrit les yeux & reconnut encore Jemlikha l'objet de son amour. Il ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes , & Jemlikha ne put retenir les siennes. Quel étonnement pour tous ceux qui voyoient un jeune homme dont le fils étoit dans cet excès de décrépitude , le fils de son fils , un vieillard accablé d'années , & les enfans de ce vieillard ressemblans pour la force & la vigueur à leur bifaïeul. Le peuple , à la vue de cette merveille , ne put s'empêcher d'admirer la grandeur & la puissance de Dieu. On examina les annales , on vit que les trois cents neuf ans étoient accomplis le même jour.

Quand la poutre de cyprès fut levée , on trouva tout ce que Jemlikha avoit annoncé ; il fit présent d'une partie de ce trésor au roi , & donna l'autre aux enfans de son fils.

Le roi dit ensuite à Jemlikha : Nous sommes à présent convaincus de la vérité de ton histoire, allons trouver tes camarades dans la caverne, & leur porter des secours. Je n'ai point d'autres vœux à former, lui répondit Jemlikha. Le prince fit porter beaucoup de vivres avec lui, & partit accompagné du peuple & de son armée pour se rendre à la caverne; elle parut si affreuse, que personne n'eut le courage d'y entrer. L'on assure cependant que le roi s'y détermina, qu'il vit les compagnons de Jemlikha, mais que ce fut au moment que lui-même en entrant rendit l'esprit avec tous les autres, & le petit chien. Il les entendit même faire leurs actes d'adoration au souverain maître de l'univers, & mourir en les prononçant. Encouch fit apporter tout ce qu'il falloit pour leur rendre les derniers devoirs, & les fit enterrer dans la même caverne où ils avoient dormi si long-tems. Quand tout le monde en fut sorti par une permission particulière de Dieu, l'entrée de la caverne se ferma, sans que depuis ce tems il ait été possible à aucun homme d'y entrer.

Le roi voulut que l'on élevât à quelques pas de-là une colonne, sur laquelle il fit graver l'histoire des sept dormans, afin de faire connaître la puissance de Dieu, d'inspirer de l'hor-

reur pour l'ingratitude , & de montrer par cet exemple quel est le pouvoir de la prière.

Le roi de Perse , dont les yeux avoient commencé à se fermer pendant le récit de Moradbak , revint à lui lorsqu'elle cessa de parler , comme ceux qu'un bruit égal endort sont réveillés par le silence. Je suis assez content de ton histoire , dit-il à la fille de Fitéad , & je commence à espérer que ma maladie n'est pas incurable. J'ai écouté avec assez d'attention , le commencement de l'histoire ; mais je ne me suis pas beaucoup intéressé à ton petit chien , & je me suis presque endormi avec Jemlikha , comme si j'eusse été dans sa caverne : ainsi je ne sçais trop ce qui s'y est passé. Si votre majesté est curieuse de le sçavoir , je reprendrai mon récit à cet endroit. Non , dit le roi , j'en ai assez pour une première fois , il suffit que j'aie éprouvé quelque soulagement ; il est inutile de me rappeler de quelle façon ; pourvu que mon médecin me donne des remèdes qui produisent un bon effet , je ne m'embarrasse pas de savoir de quoi ils sont composés. Adieu , reviens demain à la même heure. Moradbak sortit avec son père , qui étoit dans la plus grande admiration , & qui ne concevoit pas comment il avoit fait une fille si parfaite.

Moradbak , avec la même simplicité , revint

le lendemain. Le roi témoigna quelque plaisir en la voyant, elle s'affit & prit ainſi la parole :

---

## HISTOIRE

### *De la naiſſance de Mahomet.*

**I**L y avoit un Iſraélite nommé Oucha qui vécut pluſieurs années dans la ſainte ville de Jérusalem, ſa patrie, long-tems après la mort du Prophète Salomon. Il étoit docteur de la loi; & ſon reſpect pour les livres de Moïſe étoit ſi grand, qu'il les méditoit ſans ceſſe; les prédictions qui annonçoient la venue de Mahomet & les louanges que Dieu lui donnoit lui-même le faiſirent d'admiration. Le deſir de s'inſtruire lui fit entreprendre de très-grands voyages qui lui apprirent toutes les ſciences, & lui découvrirent tous les ſecrets de la nature. Ainſi toujours occupé de la venue du ſaint prophète, il fut de plus en plus convaincu des bénédictions de Dieu pour ſon grand ami, & pénétré de la grandeur de ce qu'il apprendroit aux hommes; mais il ſe ſoumettoit à la néceſſité de ne les point réveler.

Les mêmes connoiſſances lui avoient appris que Mahomet devoit naître à la Méque; &

cette raison l'engagea à fixer son séjour dans cette ville prédestinée par dessus toutes celles qui ont existé, qui subsistent & qui seront élevées.

Après avoir parcouru la ville avec le saint zèle qui l'y avoit conduit, il découvrit une espace qui n'étoit qu'un grand jardin inculte ; il en baïsa trois fois la terre, & donna à celui qui le possédoit tout ce qu'il en voulut avoir, *l'argent est-il à considérer pour les choses saintes ?* Il bâtit une belle maison sur ce terrain, & résolut d'y terminer ses jours.

Son mérite & la réputation de sage, qu'il avoit si bien méritée, lui firent bientôt trouver une femme qui le rendit heureux ; il en eut dès la première année une fille qui fut nommée Zesbet, & qui, devenue l'objet de son amour & de ses attentions, se trouva dans la suite, quoique dans un âge très-peu avancé, en état de connoître & de pratiquer la vertu. Une aussi bonne éducation rendit son cœur préférable à sa beauté, quoiqu'elle eût tous les avantages de la figure. Son teint plus blanc que le plus bel albâtre oriental, ses yeux plus noirs que les plumes du corbeau, ses joues plus vermeilles que le pavot de Perse, formoient une des plus rares beautés.

Oucha avoit souvent annoncé aux Israélites  
de

de la Mèque la venue du grand prophète ; mais loin de les persuader, ils avoient voulu déchirer les feuillets sur lesquels ce grand événement étoit si clairement énoncé. Oucha avoit eu même beaucoup de peine à sauver de leur fureur les feuilles honorées de ces divins passages. Il les avoit gardées avec soin & renfermées comme son plus grand trésor, ne voulant point exposer les preuves convaincantes de la bonté de Dieu & de la gloire du saint prophète à l'impiété des Israélites.

Le sage Oucha, par ses profondes connoissances, possédoit des richesses immenses dont on ignoroit la source ; sa maison étoit abondante & nombreuse en esclaves ; il y recevoit les étrangers comme ses enfans ; & jamais il ne refusoit l'aumône. Il disoit souvent à sa fille qui le louoit de ses bonnes actions & le félicitoit d'avoir assez de bien pour les pouvoir exécuter : Ma fille, ce n'est pas la valeur des dons qui rend la charité recommandable, les pauvres peuvent pratiquer les mêmes vertus que les riches : la fumée du sandal & de l'aloës s'éleve-t-elle plus haut que celle de la résine ? Oucha mourut enfin âgé de cent ans ; sa femme saisie de douleur ne lui survécut que fort peu de jours. La perte de personnes qui lui étoient aussi chères fut infiniment sensible à Zesbet ;

ce fut à ce premier chagrin que l'on attribua la retraite à laquelle elle se livra ; mais l'étonnement de tous ceux qui prétendoient à sa possession redoubla , quand après quelques mois on ne la vit point changer de conduite. L'étonnement fit ensuite place à l'admiration, & l'admiration fit à son tour place à l'oubli ; car le monde abandonne aisément ceux qui le veulent véritablement éviter.

Zesbet n'étoit âgée que de quinze ans ; mais son esprit étoit absolument formé. Son père lui avoit recommandé, en lui disant les derniers adieux , de ne jamais vendre la maison qu'il lui laissoit , quelque chose qui lui pût arriver ; & cette recommandation étoit suffisante pour l'engager à l'habiter toute sa vie. Après s'être abandonnée quelque tems à la vivacité de sa douleur , la raison engagea Zesbet à donner quelque ordre à ses affaires. Elle ignoroit la source des trésors de son père ; tous les esclaves de sa maison n'en étoient pas mieux instruits. On ne connoissoit aucun des parens du célèbre Oucha , & Zesbet étoit , pour ainsi dire, seule dans l'Univers. Elle employa plusieurs jours à parcourir toute la maison ; il n'y eut point d'endroit qui ne fût inutilement visité ; on avoit à peine trouvé quelque argent pour les frais de sa sépulture. Dans cette situation , Zesbet

ne balançâ point à donner la liberté aux esclaves de l'un & de l'autre sexe, & à ne réserver qu'une vieille pour la servir. Elle fit ensuite vendre tous les meubles qu'elle trouva dans la maison ; mais les meubles d'un sage ne sont pas ordinairement d'une grande ressource. Aussi Zesbet n'en retira-t-elle qu'une somme assez médiocre, avec laquelle elle résolut de vivre dans le lieu le plus reculé de la maison, en attendant les bontés du ciel, auquel elle avoit mis sa confiance, suivant les paroles que son père lui avoit dites souvent : *Le Ciel récompense tôt ou tard ceux qui suivent les conseils de la sagesse, & qui n'abandonnent point la vertu.* Les préceptes & les exemples d'un père si sage étoient donc toujours présents à son esprit ; aussi malgré son peu d'opulence, qui lui fournissoit à peine le nécessaire, un pauvre qui frappoit à sa porte, ou qui se présentoit à elle en allant faire ses prières ; un malade dont sa vieille esclave entendoit parler, en allant chercher ce qui leur étoit nécessaire, étoient assurés d'être secourus.

Cependant l'argent diminua, & Zesbet n'étant plus en état de nourrir sa vieille esclave, se vit contrainte de lui donner la liberté. Cette séparation fut sensible de part & d'autre, mais elle étoit indispensable,

Cette beauté que tout le monde se feroit empressé à secourir , & dont tout le monde seroit devenu l'esclave , se trouva donc dans la solitude la plus complete ; oubliée de tous les habitans de la Mèque , & de tous les jeunes gens qui l'avoient vue dans la maison de son père. L'idée de ses trésors , les avoit sans doute autant attachés à elle , que sa beauté.

Il y avoit environ deux ans que le vertueux Oucha étoit allé jouir avec les anges blancs , du bonheur de voir le saint prophète , lorsque les ressources de Zesbet furent si épuisées , qu'un jour elle se trouva sans argent & sans aucune provision. *Celui qui ne se confie pas en Dieu , ne peut être heureux.* Zesbet pratiqua cette grande vérité avec tant de succès , qu'elle dormit encore ce jour-là comme à son ordinaire , sans même avoir à son réveil le moindre desir de vendre la maison qu'elle habitoit. Le fonds en étoit cependant plus que suffisant pour la tirer de peine. Oucha lui avoit ordonné de la garder ; c'en étoit assez pour l'engager à tout souffrir.

Au point du jour , elle se leva avec cette tranquillité que ne connoît point celui qui peut avoir quelque reproche à se faire , & vint encore visiter l'appartement que son père avoit habité. Ces lieux lui rappellèrent toute l'étendue de

la perte qu'elle avoit faite , & toute l'horreur de sa situation présente ; elle répandit quelques larmes ; mais enfin elle apperçut dans un arrière cabinet , un vieux morceau de courroie qui tenoit au plancher , & auquel elle n'avoit jamais fait attention. Par un mouvement de curiosité naturelle , ou par une espérance sourde pour ainsi dire , qui règne toujours en nous , elle tira cette courroie , & leva par son moyen des planches qui lui découvrirent une trappe dans laquelle elle apperçut un coffre de cèdre. Qui pourroit peindre sa joie ? Qui pourroit exprimer la peine qu'elle eut à en faire l'ouverture ? Cependant elle vint à bout de le casser : mais quelle douleur pour la pauvre Zesbet , en voyant qu'il en renfermoit un autre d'ébène ! Nouveaux travaux , nouvelles inquiétudes sur ce qu'elle trouveroit dans celui-ci ; vingt fois elle fut obligée de se laisser tomber sur le plancher de lassitude , de foiblesse & de besoin ; enfin elle parvint encore à en faire l'ouverture. Ce second coffre ne renfermoit que les feuilles détachées du corps de la bible qu'Oucha avoit eu tant de peine à sauver de la fureur des impies. Tout autre que Zesbet , dans le cruel état où elle étoit réduite , auroit désespéré de son sort , & n'auroit fait aucun cas de ces précieuses reliques qu'elle trouva

cachetées avec du musc. Mais Oucha les ayant respectées, elle les lut avec dévotion, se soumettant aux ordres de son père, & s'abandonnant toujours à la providence. Enfin elle découvrit dans un coin de ce grand coffre un morceau de parchemin sur lequel elle aperçut plusieurs lignes écrites en différens caractères qui lui étoient presque tous inconnus; mais il lui fut aisé de lire celles qui se trouvoient au haut de la page, & qui disoient: *prends courage, Zesbet, espère au saint prophète, & souviens-toi des conseils de ton père.* Cette légère consolation fut accompagnée d'une autre; ce fut celle d'une petite pièce d'or qu'elle découvrit dans le fond du coffre; elle la prit, remit les choses dans l'état où elles les avoit trouvées, & alla chercher les vivres & les soulagemens qui lui étoient nécessaires. Ce ne fut pas sans donner plus de la moitié de la pièce d'or aux pauvres qui s'adressèrent à elle; aussi, bientôt elle se vit réduite à son premier état de malheur & d'embarras. Cependant elle se persuada qu'elle n'avoit pas assez bien cherché dans le coffre d'ébène. Et n'ayant point d'autre ressource, elle revint encore le visiter; elle lut les feuilles de la bible; elle jeta les yeux sur le parchemin qui lui avoit parlé d'elle-même. Elle fut bien étonnée d'y trouver des caractères qu'elle

n'avoit pas apperçus la première fois : & d'y lire : *ce que l'on donne à Dieu , il le rend au centuple.* En effet , elle trouva cent pièces d'or qui lui aidèrent à vivre pendant quelque tems. Enfin le coffre ne lui en laissa jamais manquer ; de façon qu'il lui fut aisé de soulager les pauvres à son gré , & de reprendre sa vieille esclave , qui ne pouvoit vivre éloignée d'elle , car l'attachement qu'inspire la vertu , ne peut être compensé.

Zesbet vécut ainsi dans la pratique des bonnes œuvres & de la prière , sans imaginer de finir autrement ses jours ; cependant frappée d'avoir découvert sur le parchemin des caractères qu'elle n'y avoit point apperçus la première fois , elle alloit souvent l'examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse , qu'elle le regardoit comme la seule règle de sa conduite.

Il y avoit environ trois ans que Zesbet vivoit dans la Mèque , comme si elle avoit été dans le fond d'un désert , lorsqu'un jour , en examinant le parchemin , elle y lut distinctement : *le bonheur de Zesbet approche , il faut qu'elle se marie.* Zesbet n'avoit jamais eu aucune envie de se marier : mais un ordre si précis , & qu'elle ne pouvoit attribuer qu'au seul Oucha , la déterminèrent , quoiqu'avec peine , à prendre

ce parti. Cependant comment faire pour y parvenir ? L'affaire étoit embarrassante, elle ne connoissoit personne, on l'avoit oubliée dans le monde. A qui pouvoit-elle s'adresser ! Mais que ne peut le respect que l'on doit à son père, quand il est vivement imprimé dans le cœur ! Elle prit donc le parti d'aller trouver le roi qui faisoit son séjour à la Mèque ; il se nommoit Nophailah. Ce prince connu par ses vertus étoit d'un facile accès. Elle sortit donc un matin couverte de son voile ; & pour n'avoir pas l'air d'en imposer, elle eut soin de porter avec elle le parchemin auquel elle vouloit obéir, & sur lequel il y avoit encore quatre lignes, dont la lecture lui étoit impossible. Zesbet se présenta devant le roi, qui donnoit lui-même audience devant la porte de son palais, & lui dit : sire, je vous prie de me donner un mari. Cette proposition surprit, & fit sourire le roi, qui lui fit signe avec douceur d'attendre la fin de l'audience. Quand elle fut achevée, ce roi qui avoit beaucoup d'esprit, mais qui laissoit ordinairement parler son visir, pour juger de ses réponses, lui dit de faire approcher Zesbet, car elle s'étoit toujours tenue à l'écart, & toujours voilée. Elle obéit, & Nophailah lui demanda pour quelle raison elle vouloit avoir un mari de sa main. Sire, lui

dit-elle , je n'ai plus de parens ; un roi doit être le père de ses fujets , c'est donc à vous à me marier. Cela est juste , visir , ce me semble , lui dit le roi ? Oui , sire , lui répondit-il , cela est conféquent ; mais permettez - moi de lui faire quelques questions. Zesbet y fatisfit avec autant de justesse que d'esprit ; & quand elle déclara qu'elle étoit fille d'Oucha , le visir s'écria : O branche d'un tronc fans pareil ! Quoi vous êtes la belle Zesbet ! Je croyois que vous aviez suivi votre vertueux père dans le fein des justes ; comment peut-on ne plus parler de vous ? Zesbet plus confiante qu'auparavant , leur fit le récit de ses aventures , & leur montra le parchemin qui lui donnoit ordre de se marier. Le roi l'examina ; & les quatre dernières lignes lui furent aussi impossibles à déchiffrer qu'à son visir. Que ferons-nous , reprit Nophailah , en se tournant de son côté ? Je crois , lui répondit-il , après y avoir un peu pensé , que ces dernières lignes doivent être lues par celui que le ciel lui destine pour époux. Sans cela pourquoi feroient-elles d'un caractère différent ? Tu penses juste , reprit le roi , car je le pense comme toi ; mais comment le trouver celui que le ciel lui destine ? Il faudroit , selon moi , reprit le visir , faire publier par toute la ville que vous voulez marier une fille aussi belle que sage , à celui

qui pourra lire des caractères qui vous sont inconnus. Zesbet viendra , continua-t-il , tous les matins à votre audience , elle présentera les caractères à ceux qui demanderont à les lire , & votre majesté jugera s'ils sont bien lus , ou par le sens qu'on leur donnera , ou par le caractère & les questions que vous pourrez faire à celui qui se fera présenté. Cela ne laisse pas d'avoir sa difficulté , reprit Nophailah ; mais nous n'avons point d'autre parti à prendre. Aussitôt il donna ses ordres , & la publication fut faite ; cependant avant de quitter Zesbet , il prit une inquiétude au roi. Vizir , lui dit-il , il faudroit , ce me semble , juger un peu de sa beauté , nous l'annonçons belle , je veux croire que tu l'as vue telle ; mais que sçais-tu si elle n'est point changée ? Le poète fameux des anciens persans ne dit-il pas *qu'il ne faut qu'un rien pour détruire la beauté ?* Je reconnois toujours votre prudence & votre équité , lui répondit le vizir , en s'inclinant profondément. Zesbet , que le roi juge de tes appas , lui dit-il ; elle obéit , & ils la trouverent si belle , qu'ils ne parlèrent que de ses charmes , long - tems même après l'avoir congédiée.

Il y avoit déjà quelques jours que Zesbet présentoit inutilement ses caractères à l'audience du roi , lorsqu'il parut un jeune homme très-

beau & très-bien fait , qui lut fans peine la première ligne des quatre , qui jusques-là étoient demeurées inconnues , & prononça d'une voix haute : *Mahomet est l'ami de Dieu , il est plus élevé que les nues* ; mais il avoua qu'il ne pouvoit entendre les trois autres ; cet aveu persuada le roi & le visir que ce qu'il avoit lu étoit véritablement écrit. Cependant avant de rien déterminer , le roi voulut lui faire quelques questions ; il lui demanda de quel pays étoient les caractères qu'il venoit de lire. Sire , lui répondit-il , ils sont d'une des plus anciennes langues que l'on parlât après la tour de Babel ; c'est une de celles que les sages employent , & que j'ignorerois , si mon père , toujours occupé des sciences abstraites , ne me l'avoit apprise. Fort bien , dit le roi ; mais quel est ce Mahomet que tu viens de nommer ? Sire , lui répliqua-t'il , je crois que c'est un prophète que Dieu doit envoyer sur la terre ; il y a même , à ce que l'on dit , quelques livres composés par les sages qui en font mention. Nophailah demanda ensuite au fils du sage comment il se nommoit ; je m'appelle Abdal Motallab , reprit-il , & je suis de la Mèque. C'en est assez , poursuivit le roi : Abdal Motallab , je te donne Zesbet , tu en as lu plus qu'aucun de ceux qui se sont présentés jusqu'ici ; rends Zesbet heu-

reuse , & conduis-la chez elle , dit-il , en les quittant.

Les nouveaux époux prirent le chemin de la maison de Zesbet. Quand ils y furent arrivés , elle lui rendit un fidèle compte de toutes ses aventures ; mais ce qu'elle lui apprit dans le plus grand détail le frappa moins que le nom d'Oucha ; il étoit si célèbre parmi les sages , que son père lui en avoit fait mille fois l'éloge ; ses desirs alors se trouvèrent mêlés d'admiration , en voyant la fille de ce grand homme ; mais en regardant un parchemin écrit avec tant d'art , que l'écriture n'étoit lue que selon les événemens , il apperçut au revers ces cruels mots écrits : *Le mari de Zesbet ne la peut approcher qu'il n'ait vu le saint prophète , elle lui sera fidelle pendant un an.* Ah ! chere Zesbet , s'écria tendrement Abdal Motallab , pourquoi t'ai-je vue ? Je vais chercher le prophète , je connois trop l'importance des conseils des sages pour m'exposer plus long-tems avec toi , & il sortit. Zesbet demeura fort étonnée ; cependant toujours résignée à la volonté de Dieu , ainsi qu'aux ordres de son père. Mais voyant au bout de l'année qu'Abdal Motallab n'étoit point de retour , elle alla trouver le roi , qui la reçut encore avec la même bonté , & qui fit publier la même ordonnance.

Après plusieurs tentatives inutiles, un docteur de la loi, de la ville de Medine, & nommé Aboutalab, lut la ligne qui suivoit celle d'Abdal Motallab, & qui disoit : *Mahomet est le depositaire des loix de Dieu, il enveloppera la terre de sa parole* ; mais il ne put aller plus loin. Zesbet lui fut donnée par les mêmes raisons ; elle eut la même confiance en lui, & lui parla comme elle avoit fait à Abdal Motallab ; & quand il eut examiné avec soin l'ordre de la séparation, il partit avec le même regret. La fin de l'année ne le vit point paroître, & Zesbet épousa de la même façon Yaarab, de Medine, parent d'un cadî de cette ville, qui lut la troisième ligne ; elle disoit : *Mahomet le sauveur des croyans, est une isle flottante qui offre son port à tous les naufrages*. Il se soumit encore à l'ordre du départ ; mais n'ayant pas été plus exact que les autres à reparoître au bout de l'année, Zesbet épousa Temimdari, qui lut la quatrième ligne ; elle signifioit, *Mahomet, l'envoyé de Dieu, va au-devant de celui dont le cœur le cherche*. Les trois premiers maris de Zesbet étoient fils de sages ; celui-ci n'avoit été qu'adopté par un des plus savans à la vérité ; mais jamais il n'avoit été initié dans les mystères ; il avoit pris le parti des armes, & servoit dans les troupes de Nophailah ; son devoir l'avoit éloi-

gné de la Mèquè , sa patrie , quand les trois premiers maris avoient lu les caractères , il n'avoit même jamais eu aucune connoissance de cet événement. Zesbet toujours soumise aux volontés de son père , le conduisit chez elle , comme elle avoit conduit les autres ; mais elle ne le trouva pas aussi docile pour la séparation. Je veux bien que ton père ait été un sage , lui dit-il avec vivacité ; je consens que Mahomet soit un jour envoyé de Dieu ; comment cela peut-il m'engager à me séparer aujourd'hui de ma femme ? Crains une juste punition de ces discours impies , lui dit avec douceur l'aimable Zesbet. Mais un homme prévenu , un homme animé par les desirs fait-il aucune attention aux réflexions les plus sensées ? Peut-on même l'exiger ? Ainsi Temindari résolu de n'être point aussi dupe que ses prédécesseurs , passa dans la cour pour quelque besoin , & feignant d'être frappé des menaces de Zesbet , il lui dit : ma femme , j'ai peur , parle moi pour me rassurer. Sans rien imaginer de son côté , elle dit en plaisantant : *génies , emportez-le* ; depuis ce tems elle n'en entendit plus parler. Quelque surprenant que cet événement lui parût , comme elle étoit fort attachée à ses devoirs , elle lui garda une égale fidélité , & voulut attendre que l'année fût révolue avant de se déterminer au parti

qu'elle prendroit; car il n'y avoit plus de lignes à lire sur le parchemin. Elle passa donc encore cette année dans la pratique des vertus; & n'ayant point apperçu de nouvelle écriture le jour que l'année fut expirée, elle se préparoit à sortir pour aller demander conseil au roi & à son visir; car enfin les paroles étoient positives: *il faut qu'elle se marie.*

Elle étoit dans ces saintes dispositions, lorsqu'elle entendit un grand bruit dans sa cour; elle y courut, & vit avec le plus grand étonnement ses quatre maris, dont la jeunesse & la beauté n'étoient point altérées, ils avoient seulement l'air un peu fatigués. Ils n'avoient heureusement aucune espèce d'armes sur eux; car se trouvant les uns & les autres dans la maison de leur femme, la jalousie les animoit d'une fureur que rien n'auroit été capable de calmer. Cependant au défaut des armes, ils étoient au moment de s'attaquer, tout sages qu'ils étoient: tant la sagesse a peu de droits sur les cœurs passionnés! Mais Zesbet leur parlant avec cette douceur que la pratique des vertus & la vérité inspirent toujours, leur dit: écoutez-moi, il est vrai que je vous ai tous épousés; vous savez quels sont les ordres qui m'ont donnée à vous, je ne vous ai rien caché, & l'on ne peut vous avoir été plus fidelle.

Après ce que j'ai souffert pour toi, s'écrièrent-ils tous en même-tems, te trouver mariée, non pas à un, mais à trois autres, cela peut-il se foutenir !

Vous auriez raison, leur dit encore Zesbet ; si tout ce qui nous arrive étoit dans l'ordre naturel ; mais avez-vous jamais rien vu qui soit comparable à notre aventure ? J'ai suivi les ordres de mon père, je ne puis m'en repentir ; je fais, comme vous, que j'aurois mal fait en tout autre cas ; mais enfin, avez-vous des nouvelles de Mahomet ? Oui, lui répondirent-ils tous à la fois ; l'avez-vous vu, reprit-elle ? Tu pourras en juger, si tu veux favoir ce qui nous est arrivé, lui dirent-ils avec une égale vivacité. Zesbet consentit à les écouter ; le fort décida de l'ordre dans lequel ils feroient leur récit, après qu'elle les eut fait jurer de s'y soumettre, & de se donner l'un à l'autre une paisible audience.

Voyons, interrompit Hudjiadge, en se retournant, comment tout ceci va se démêler ; sire, reprit Moradbak, j'ai bien peur que votre majesté ne soit pas satisfaite, les histoires de ces quatre maris ont un peu d'uniformité, elles sont remplies de choses mystiques, que tout bon musulman devrait pourtant favoir. . . . .  
Qu'importe, lui répliqua le roi, ces choses-

là toutes belles & toutes nécessaires qu'elles puissent être, endorment tout aussi bien qu'aucune autre. Conte toujours, tu fais que je ne veux que dormir; mais, sire, poursuivit Moradbak, je voudrois que votre majesté eût la bonté de me dire quand elle les aura entendues, quelle est l'histoire des quatre maris, qui lui aura fait le plus de plaisir? Je te le dirai sans peine, lui répondit Hudjiadge, c'est une des choses que je fais le plus volontiers, que de juger; tu peux commencer, je t'écoute.

Zesbet se plaça donc au milieu de ses quatre maris, poursuivit Moradbak; & le fort étant tombé sur Abdal Motallab, il prit ainsi la parole.

## HISTOIRE

*D'Abdal Motallab, Sage.*

CONVAINCU de tout ce que la belle Zesbet m'avoit dit, & persuadé que l'homme sage doit être absolument soumis à la providence, je partis. Celui qui croit en Dieu, ne doit point regarder derrière lui. Cependant je n'avois aucun pays déterminé pour le voyage que j'entreprendois. Mais Dieu étant par-tout, & Mahomet,

*qui vive à jamais*, reposant dans le sein de sa gloire, tous les chemins me parurent égaux. Je pensai seulement que Dieu se manifestoit plus difficilement dans les villes, & qu'ainsi je devois les éviter & chercher les déserts. Je les parcourus long-tems avec des peines infinies, sans être rebuté par les fatigues, les ennuis & la mauvaise nourriture. Enfin au bout d'un certain tems, je rencontrai un ange, je le saluai profondément; je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Il me répondit : il n'est pas tems encore d'en instruire les hommes; qu'il te suffise seulement d'avoir trouvé grace devant Dieu qui t'a permis d'arriver jusques ici, & prépare-toi à voir de grandes merveilles : continue ton chemin. Avant de suivre ses conseils, je fus frappé de son attitude. Il avoit un bras étendu du côté de l'orient, & l'autre du côté de l'occident. Je le priai de m'apprendre qui il étoit. Voici ce qu'il me répondit : je m'appelle Noukhail; le jour & la nuit me sont confiés. Je tiens le jour, continua-t-il, dans la main droite, & la nuit dans la gauche; je maintiens l'équilibre entr'eux, & je suis obligé de me servir de toute mon autorité pour le conserver; car si l'un ou l'autre l'emportoit l'univers seroit ou consumé par les feux du soleil, ou périroit par le froïd dans l'horreur des té-

nèbres. Je remarquai, pendant qu'il me faisoit ce récit, une table que cet ange avoit devant les yeux, sur laquelle étoient gravées deux lignes, l'une blanche & l'autre noire. Je lui demandai de quelle utilité elle lui pouvoit être, & il eut encore la bonté de me répondre: Je regarde continuellement cette table, & ces deux lignes m'apprennent quand je dois augmenter ou diminuer le jour ou la nuit. Elles m'instruisent encore des différentes variétés que je dois donner à l'un & à l'autre. Je le remerciai de ce qu'il m'avoit appris, & je le quittai. Je l'avois à peine perdu de vue, que je rencontrai un autre ange qui étoit debout avec une main levée vers le ciel, & l'autre penchée sur l'eau. Il m'apprit qu'il se nommoit Semkail. Mais pourquoi, lui dis-je, êtes-vous dans cette attitude? Je tiens, me répondit-il, les vents en respect, avec la main que vous voyez en l'air, & j'empêche sur-tout le vent Haidgé de sortir du ciel; si je lui laissois la liberté, il réduiroit tout l'univers en poudre; avec la main que je tiens sur l'eau j'empêche la mer de se déborder; sans cette précaution elle couvriroit toute la surface de la terre. En achevant ces mots, il me fit signe de continuer mon chemin. A force de marcher, j'arrivai à la montagne de Kaf, qui entoure le monde,

& qui n'est composée que d'un seul morceau de saphir vert ; j'y fis la rencontre d'un ange qui me demanda ce que je voulois. Je lui répondis : je cherche le prophète Mahomet ; j'ai quitté mon pays , j'ai parcouru la terre & les mers , sans pouvoir le trouver ; je ne fais plus où le chercher , & le souvenir de Zesbet rend ma recherche importune. L'ange me répondit : espère & continue d'avoir la foi. Daignez m'apprendre au moins qui vous êtes , repris-je avec douceur. Il me répondit avec autant de bonté que ceux que j'avois rencontrés jusqu'alors. Le grand Dieu m'a donné le commandement de cette importante montagne. A quoi peut vous servir , lui dis-je , cette épée flamboyante , dont votre main est armée ? Lorsque Dieu , dit-il , est irrité contre un peuple , & qu'il veut lui faire sentir le poids de ses vengeances , je secoue les flammes de cette épée : aussi-tôt la famine ou la peste ravagent ses contrées ; souvent même je cause les tremblemens de terre , dont tu as toujours ignoré la cause. Mais quand Dieu veut récompenser les hommes , c'est alors que je quitte cette épée redoutable , & que l'on voit régner la paix , & naître l'abondance ; la terre devient féconde , & prévient les desirs de l'homme. Charmé d'entendre ces merveilles , j'eus la curiosité de lui demander ce qu'il y

avoit derrière la montagne de Kaf; on y trouve, me dit-il, quarante autres mondes tous différens de celui-ci; chacun a quatre cens mille villes, & chaque ville quatre cent mille portes; les habitans y font exempts de tout ce que les hommes souffrent; le jour y règne continuellement; la terre est toute d'or, & les extrémités de tous ces mondes sont fermées par de grands rideaux; les villes ne sont habitées que par des anges qui chantent continuellement les louanges de Dieu, & celles de son prophète Mahomet. Les bontés de l'ange me rendant plus hardi à faire des questions, je voulus savoir ce qu'il y avoit derrière les rideaux dont il m'avoit parlé, & il me répondit: tu me demandes ce que nous ne pouvons comprendre, & nous gardons un respectueux silence sur ce que nous en pouvons savoir. Tout ce que je puis en révéler, c'est que le peuple de Dieu est rassemblé en cet endroit, & que la puissance divine s'y manifeste plus qu'ailleurs. J'admirai Dieu avec lui; mais avant de le quitter, je le priai encore de me dire sur quoi la montagne de Kaf étoit appuyée. Elle est placée, me répliqua-t-il, entre les cornes d'un bœuf blanc nommé Kirnit; sa tête touche à l'orient, & sa queue à l'occident; la distance qui se trouve entre ses deux cornes, peut-être comparée au chemin

que l'on pourroit faire dans le cours de cent mille ans. Mais curieux de m'instruire , je lui demandai pour dernière question , combien il y avoit de terres & de mers , & dans quel lieu étoit l'enfer. Il y a sept terres , me dit-il , & autant de mers ; l'enfer est également sous les unes & sur les autres. Je le quittai après cette réponse , & j'arrivai jusqu'au voile qui termine le monde ; je vis le ciel au-dessus de ce voile , & l'eau au-dessous. Je remarquai qu'il y avoit une porte fermée au milieu de ce même voile , & que la ferrure étoit scellée d'un cachet ; les deux anges qui la gardoient consentirent à me laisser passer ; & marchant toujours sur la mer , j'arrivai dans un lieu tel que je n'en avois trouvé aucun dans le cours de mes voyages. Le premier habitant que j'y rencontrai , fut un homme beau comme la lune lorsqu'elle est dans son plein ; je lui demandai qui il étoit. Il me répondit sans s'arrêter : celui qui vient derrière moi te le dira. Après avoir marché un jour & une nuit , je trouvai celui dont le premier m'avoit parlé ; il étoit beau comme la lune demi pleine ; je lui fis la même question ; & toujours en marchant il me répondit la même chose que le premier. Enfin je rencontrai le troisième qui ressembloit à la lune dans son premier quartier ; je le conjurai

de s'arrêter, il le fit, & me demanda ce que je desirois de lui. Je lui répondis, que les deux qui le précédoient m'avoient renvoyé à lui, pour savoir qui ils étoient, & voici ce qu'il me dit : Le premier se nomme Iſraphil, & commande aux hommes; le second s'appelle Mikail, & dispose des biens & des saisons; je m'appelle Gabriel, & je suis serviteur du Dieu tout-puissant; crois-moi, continua-t-il, retourne sur tes pas, tu ne peux aller plus avant. Je ne verrai donc point Mahomet, m'écriai-je avec douleur, & je suis pour jamais séparé de Zesbet? Tu ignores ce que tu as vu, me répondit-il; les desseins de Dieu sont incompréhensibles; tu trouveras des consolations sur la terre, ajouta-t-il. Je le priai de m'indiquer le chemin que je devois prendre pour m'abandonner encore à ma recherche : il me le montra en s'éloignant de moi. Après avoir marché prodigieusement longtemps, je me trouvai dans une prairie d'une étendue immense; elle étoit non-seulement remplie de safran & d'anemones, mais arrosée de ruisseaux bordés d'un nombre infini de lions qui les défendoient; mes yeux s'attachèrent sur un vieillard, assis sur un trône placé au milieu de cette prairie; il me fit signe d'approcher : les lions auxquels je me présentai, s'humilièrent devant moi, & me laissèrent

passer. Je me présentai devant le trône ; ce vieillard me reçut avec bonté ; il voulut savoir mes aventures , je les lui contai ; & il me dit : Tu vois la gloire dont je jouis par la bonté du grand Dieu , je suis le prince Daniel ; tu as été comblé des graces du Très-haut , continue à les mériter , tu n'es pas loin du terme , ne te décourage point. Mais , lui dis-je , prince , qui daignez prendre autant d'intérêt à moi , combien y a-t-il que je suis en chemin , les tems se sont évanouis dans les pays célestes que j'ai parcourus , & je crains bien que Zesbet ne soit plus engagée à moi. Il y a quatre ans moins quelques jours que tu es absent de la Mecque , me répondit le vieillard. Quatre ans , m'écriai-je avec douleur ! La mesure des tems , reprit-il avec douceur , n'est pas facile à conserver , quand on est occupé des choses mystiques , & les sages qui doivent en faire un bon usage , sont tranquilles quand ils sont employés pour acquérir des connoissances. Adieu , continua-t-il , espère , prends ce chemin , & console-toi par les grandes choses qui te sont réservées. Ces paroles étoient nécessaires à mon cœur , pour m'aider à soutenir la crainte de trouver Zesbet infidèle ; Zesbet pour qui j'avois toujours conservé l'amour le plus tendre & le plus pur , & qui ne méritoit pas le sort

cruel qu'il éprouve. Plein de ces idées, je marchai encore quelques jours, & j'aperçus un très-gros oiseau perché sur un arbre; sa tête étoit d'or, ses yeux étoient de saphir, son bec de perles, son corps de rubis, & ses pieds de topaze; il y avoit sur le haut de cet arbre une table bien servie, & sur-tout en poissons. Je m'en approchai, je montai sur l'arbre avec beaucoup de facilité, je salvai l'oiseau, & je lui dis: Vous êtes le plus bel oiseau que j'aie jamais vu. Ensuite je lui demandai qui il étoit; il me répondit qu'il étoit un des oiseaux du paradis, que Dieu l'avoit envoyé sur la terre avec cette table pour tenir compagnie & manger avec Adam, lorsqu'il avoit été chassé du paradis: depuis qu'il est mort, continua-t-il, je suis demeuré ici par l'ordre de Dieu, pour soulager les saints voyageurs & les prédestinés; je ferai mon séjour ici jusqu'au jour du jugement. Mais, lui dis-je, les mets qui sont sur cette table ne se corrompent-ils point? Comment les remplacez-vous quand ils sont gâtés ou qu'on les a mangés? Ce qui sort du paradis peut-il être altéré, me répondit-il? Je lui demandai la permission de me mettre à table, & l'ayant obtenue, je mangeai des mets qui me parurent délicieux. Ensuite je voulus savoir s'il étoit toujours seul; il me répondit qu'A-

bouxlabas , un des plus grands prophètes de Dieu , venoit quelquefois lui rendre visite. A peine avoit-il cessé de parler , que je vis en effet paroître ce saint prophète ; il étoit vêtu de blanc , sa barbe étoit d'une grande longueur & d'une grande beauté ; le plus beau gazon naissoit sous ses pas. Il s'approcha de nous , & voulut savoir de moi comment j'étois arrivé dans cet endroit ; il comprit par mon récit combien l'envie que j'avois de me retrouver à la Mèque auprès de ma chère Zesbet , étoit balancée dans mon cœur par le desir de voir le saint prophète. Je fus au désespoir quand il m'apprit qu'il falloit marcher pendant cent cinquante ans pour me retrouver ici ; cependant il m'offrit de me conduire. Je ne puis y retourner , lui dis-je , sans avoir vu le prophète. Hé-bien , continua-t-il , je vais examiner ce que je puis faire pour te rendre service ? En effet , après avoir lu quelque tems dans un petit livre qu'il tira de son sein , il me dit : O homme prédestiné , c'est à la Mèque que tu dois retourner , je puis t'y conduire en cent cinquante mois ; & moi , reprit l'oiseau , je te ferai faire le voyage en cent cinquante jours. Le prophète répliqua , & moi je m'engage à t'y faire arriver en moins de six jours. L'oiseau , qui ne vouloit pas lui céder , dit qu'il m'y

rendroit dans une heure. J'acceptai sa proposition; il chargea le prophète Abouxlabas de faire en son absence les honneurs de la table, & me fit ouvrir les yeux. Mais à peine j'étois monté sur son dos, qu'il me dit d'ôter le bandeau qu'il m'avoit ordonné de prendre; & c'est avec une extrême surprise que je me suis trouvé dans ma cour. Cette joie n'a pas été de longue durée, continua-t-il, en appercevant des hommes qui prétendent avoir autant de droit sur Zesbet que le ciel m'en avoit accordé. Faites-nous part de vos aventures, reprit Zesbet, en se tournant du côté d'Yarab; & il commença en ces termes:

---

## H I S T O I R E

*D'Yarab, Juge.*

Au désespoir de quitter la belle Zesbet, & ne pensant qu'aux moyens de rencontrer Mahomet, je partis, belle rose du paradis. Tout incertain que j'étois de la route que je devois tenir, je me confiois en la sagesse du célèbre Oucha, qui n'auroit pas recommandé une chose impossible, & je disois: on peut le voir puisqu'il impose cette condition au mariage de sa

fille ; je ne fus pas long-tems sans rencontrer le désert. La chaleur , la fatigue , & la mauvaise nourriture , me firent beaucoup souffrir. Cependant , un jour je dormis jusqu'au lever du soleil , & je me remis en marche avec une nouvelle confiance. A peine avois-je fait quelques pas , que j'aperçus un animal composé de tous les quadrupèdes , qui s'approcha de moi , en me disant : homme de Medine , sois le bien arrivé , Dieu m'a ordonné de venir ici pour te montrer le chemin. Il sentoit le musc & l'ambre : je lui témoignai une reconnoissance mêlée d'étonnement. Tu veux savoir qui je suis , me dit-il ? Je convins de ma curiosité , je m'appelle d'Abetul , me dit-il , & je dois demeurer ici jusqu'au jour du jugement ; le grand Dieu m'a créé pour consoler ceux qui sont égarés , je n'ai point d'autre occupation. En achevant ces mots , il me dit le chemin que je devois suivre , & il me quitta.

Je marchai quatre jours & quatre nuits sans autre nourriture que celle des racines que je trouvois avec beaucoup de peine. Enfin j'aperçus la retraite d'un solitaire , bâtie au plus haut d'un rocher , qui dominoit sur la mer ; je redoublai mes pas pour y arriver. Quand je fus à la porte , je demandai du soulagement , & je vis paroître un vénérable vieillard. Il me demanda qui j'étois , d'où je venois , & ce que je faisois dans

ce lieu désert, où jamais il n'avoit vu venir personne du côté de la terre. Je lui contai le motif & les raisons de mon voyage; & voyant par mon récit l'envie que j'avois de voir le saint prophète, il me dit : Dieu veuille que tu puisses réussir; soixante ans de prières & de recueillement n'ont encore pu me faire obtenir une pareille faveur; cependant dispose de tout ce qui peut dépendre de moi. Je lui demandai comment il pouvoit trouver des vivres dans le désert. Cette question, me répondit-il, me fait imaginer que tu as besoin de manger; descends dans cette vallée, poursuivit-il, tu trouveras de quoi suffire à tes besoins, & tu viendras ensuite me retrouver. Je descendis à l'endroit qu'il m'avoit indiqué, & j'y trouvai un jardin rempli de toutes les espèces de meilleurs fruits; il étoit coupé de plusieurs ruisseaux d'une eau vive & claire; je mangeai de ces fruits, je bus de cette eau, & je revins trouver le vieillard, à qui je témoignai ma reconnoissance; je lui demandai comment il trouvoit dans le désert les autres choses qui pouvoient lui être nécessaires; il me répondit: que les vaisseaux qui passoient quelquefois à la vue de la côte, lui fournissoient abondamment tous ses besoins. Nous aperçûmes à l'instant même un bâtiment, auquel le solitaire fit des signaux; aussi-tôt le

vaisseau mouilla , & la chaloupe vint à terre pour demander au vieillard ce qu'il avoit à leur ordonner. Je desiré que vous embarquiez ce jeune homme , leur dit-il , en me montrant à eux ; ayez beaucoup d'égards pour lui , continuait-il ; car il est favorisé de Dieu. Nous ferons toujours ce que vous ordonnerez , lui répondirent-ils. Nous fîmes ensuite nos adieux au solitaire , & nous nous embarquâmes. La nuit même une tempête effroyable fit périr le bâtiment , & je fus le seul qui évitai la mort , à l'aide d'une planche dont je me saisis. Je luttai contre les flots pendant sept jours , & le huitième je fus assez heureux pour aborder dans une isle. En me promenant sur le bord de la mer , je vis sortir du milieu des eaux un animal , qui fit un cri dont je fus si fort épouvanté , que je montai sur l'arbre le plus épais pour me cacher. J'entendis trois fois pendant la nuit une voix qui fit autant de bruit qu'un tonnerre , en prononçant en arabe les louanges de Dieu , & celles de son prophète. Le jour parut , & je vis sortir un serpent monstrueux qui vint au pied de l'arbre où j'étois ; il leva la tête , me salua , & me demanda qui j'adorois. J'adore le grand Dieu , lui dis-je. Il me parut que cette réponse l'adoucissoit. Ainsi voulant satisfaire ma curiosité , je fus assez hardi pour lui demander quelles étoient les voix que

j'avois entendues pendant la nuit. Tu as entendu, me dit-il, les princes de la mer, qui sortent ainsi toutes les nuits, & qui publient les louanges de Dieu. Tu es bien heureux, ajouta-t-il, d'être fidèle, sans cela je t'aurois exterminé. En achevant ces mots, il se lança dans la mer & disparut. Je descendis de l'arbre qui m'avoit servi d'asyle; je cueillis des fruits, & je marchai jusqu'à la nuit. J'apperçus loin de moi une lumière dont je voulus approcher; mais elle s'éloignoit autant que je faisois de chemin vers elle. Enfin après des peines infinies, j'y arrivai, & je distinguai un palais si brillant, que mes yeux n'en pouvoient soutenir l'éclat. Cependant à force de redoubler mes efforts, je me trouvai presqu'au moment d'y entrer, & dans le même instant, j'apperçus un dragon qui siffla, & qui voulut se jeter sur moi. Je n'eus d'autre ressource que celle de prononcer au plutôt le grand nom de Dieu. Aussi-tôt il sortit une voix de ce superbe palais, qui me dit: ô homme de Medine, apprends que ce palais est le paradis destiné pour les fidèles, nous y louons Dieu continuellement & nous sommes ici depuis le tems du prophète Noé. Mérite par tes bonnes œuvres de pouvoir un jour habiter parmi nous, & jouis du bonheur d'avoir pu seulement voir de ton vivant la porte du paradis. Je m'éloignai, quoiqu'à

regret, d'un aussi beau lieu, où je devois trouver Mahomet plus que par-tout ailleurs, & je marchai quatre jours & quatre nuits sans faire aucune rencontre. Le cinquième jour je vis paroître un jeune homme qui m'aborda avec bonté, & qui me demanda qui j'étois. Pendant que je lui racontois mon histoire, il me servit à manger, & il m'engagea à demeurer trois jours & trois nuits avec lui. J'y consentis, car sa compagnie me parut pleine de douceur & de miel. Le quatrième il me dit : si je te faisois revoir ton pays, que ferois-tu pour moi ? Il n'est rien que je ne sois capable de faire pour voir encore une fois la belle Zesbet, lui répondis-je ; mais auparavant je veux trouver le grand prophète. Nous verrons, dit-il, en m'interrompant, si je ne pourrai te faire oublier ce projet ; en attendant, prends confiance en moi : aussi-tôt il se secoua, & fut changé en aigle. Tiens-toi bien à mes pieds, me dit-il. Je lui obéis. Il ouvrit les aîles & s'envola. Il traversa des espaces fort considérables, & me posa sur une montagne. Il faut un peu se reposer, me dit-il, en se secouant de nouveau, & reprenant sa première figure ; ensuite il me pria de l'attendre pendant quelques momens. Son absence me donna le tems de faire des réflexions. Je ne l'avois point vu prier Dieu pendant le séjour que j'avois fait avec lui : son changement & la façon  
dont

Dont il m'avoit parlé, me devinrent suspects ; & pour me rassurer , je me rappelai une prière que j'avois apprise autrefois du sage qui m'avoit élevé, & qui prévenoit toutes les mauvaises volontés des génies infidèles. Quand le jeune homme revint à moi , je la prononçai à tout hasard. Il ne l'eut pas plutôt entendue , qu'il fit un cri épouvantable , & disparut. Je remerciai Dieu d'avoir évité le malheur où la compagnie des méchans fait nécessairement tomber.

Je continuai mon chemin , & je ne fus pas long-tems sans appercevoir une caverne ; qui s'embellissoit à mesure que j'en approchois ; & qui me parut à la fin un grand château orné d'or & de pierres précieuses. La curiosité m'engagea d'en visiter les appartemens ; tout y respiroit les plaisirs & la volupté : tout ce que je rencontrai , esclaves & maîtres , tout étoit d'un abord agréable , tout étoit prévenant ; enfin je vis au milieu d'un grand salon , un Sopha sur lequel une belle fille étoit assise ; elle avoit autour d'elle cent esclaves , qui par-tout ailleurs auroient remporté le prix de la beauté ; mais qui ne paroissoient pas plus devant leur maîtresse , que les étoiles devant la lune , quand elle est dans son plein. Frappé de sa beauté , je m'arrêtai ; elle me fit signe d'approcher , ce que je fis avec beaucoup de respect. Elle m'ordonna de m'as-

seoir à ses côtés ; elle fit signe à ses esclaves de prendre des instrumens , & dans l'instant j'entendis une musique sur les modes *Ochac* & *Ozzul*, destinés pour les chants amoureux , qui charmèrent mon cœur ; aussi-tôt une belle esclave me présenta une coupe remplie d'un vin exquis. Enfin je me livrois insensiblement à tous les plaisirs , quand je me souvins de Zesbet & de tout ce que j'avois fait pour elle. Pénétré des graces que j'avois reçues du Tout-puissant , je ne pus m'empêcher de le remercier de ses bontés. Et la belle fille m'ayant surpris dans cette action , me dit : tu ne feras jamais heureux sur la terre , & tu n'es point fait pour habiter parmi nous : ainsi je te conseille de n'y pas faire un plus long séjour. Mais du moins , continua-t-elle , si tu veux m'obliger , tu me feras un récit exact de ce qui t'est arrivé. J'y consentis , & je m'apperçus que plusieurs endroits de mon récit l'avoient touchée. Je voulus en profiter pour la ramener au culte du véritable Dieu. Elle convenoit de tout ce que je lui disois ; mais elle ne pouvoit se détacher des plaisirs. Je la suppliai de vouloir bien m'apprendre à son tour quelque chose de son histoire ; & voici ce qu'elle eut la complaisance de me dire.

Je suis la fille d'un grand roi de l'Inde ; depuis un an j'ai été enlevée de sa cour , & conduite ici par un génie qui , selon toutes les appa-

fenées , est celui qui fut transformé en aigle , & que tu as contraint à prendre la fuite par ta prière. Ce génie enlevait ordinairement toutes les filles qu'il trouvoit à son gré , & les apportoit ici. Je fus d'abord affligée de m'y trouver ; mais il m'aima plus que toutes celles qu'il avoit rassemblées pour ses plaisirs , & me fit leur souveraine ; ma vanité fut flattée du triomphe de mes charmes. Il est jeune , aimable , & attentif ; je l'aimai donc bientôt à mon tour , & je m'étourdis aisément sur le genre de vie que je menois , si fort opposé aux impressions que l'on m'avoit données dans mon enfance. Cependant un mouvement intérieur me reproche souvent tout ce qui se passe : mais qui peut quitter les plaisirs ! Qui peut renoncer à l'amour ! Que deviendrois-je , si je suivois tes conseils ? Que mettrois-je à la place des plaisirs ? Crois-moi , quittons-nous ; tu ne peux me donner que des remords : cependant pour reconnoître ton zèle & la confiance que tu m'as témoignée , je veux te rendre service. Tout ce que je puis faire , c'est de te faire retourner au plutôt dans ta patrie. Je crains que le génie ne te retrouve ici , & qu'il ne veuille se venger de toi. *Qui se confie en Dieu* , lui répondis-je , *ne craint rien*. Cependant quelle obligation ne vous aurois-je point , si vous me faisiez voir le pro-

phète ! c'est l'unique moyen qui puisse me faire posséder Zesbet. Livre-toi à la providence, me dit-elle, je ne puis faire autre chose pour ton service ; & puisque tu n'as pas d'autre moyen, il est à croire, après tout ce qui t'est arrivé, que c'est celui que tu dois suivre. Je la remerciai de ses bontés, & je me rendis à ses raisons. Quand tu seras arrivé, reprit-elle, au lieu où l'on va te porter, tu donneras cet anneau (en me donnant le sien) au dragon qui va te conduire dans mon char ; c'est un génie que je vais charger de cette commission. Je saurai par ce moyen qu'il t'aura conduit en sûreté. Je la remerciai mille fois, & la belle fille ayant fait appeler un dragon, qui étoit un génie subalterne, elle lui donna des ordres très-précis pour ma satisfaction, en lui disant cependant, qu'elle s'en rapportoit à ses lumières. Je suis monté ce matin dans le char, & le dragon s'est envolé avec une si grande rapidité, que sans pouvoir distinguer aucun objet, je me suis trouvé tout étourdi dans ma cour ; je n'ai pas même senti que le dragon m'ait pris l'anneau de la belle fille ; cependant je ne l'ai plus à mon doigt. Mais plus je sens vivement le bonheur de revoir Zesbet, plus je sens l'horreur de la situation où je suis, en trouvant son cœur partagé & sa foi donnée à mon préjudice.

C'est à vous, Temim Dari, que le sort ordonne à présent de parler, lui dit Zesbet, en voyant qu'Yarab ne parloit plus, & Temim Dari prit ainsi la parole.

---

## H I S T O I R E

### *De Temim Dari, Soldat.*

**I**L y a précisément aujourd'hui deux ans que je vous épousai, belle Zesbet. Vous devez être persuadée que je n'avois en ce moment aucune envie de voyager, & vous pouvez vous souvenir que, par un usage qui n'est que trop ordinaire à ceux qui suivent la profession des armes, je fis le courageux par vanité, en paroissant me révolter contre les prophéties du sage Oucha, sans m'embarasser de la venue du grand prophète, qui soit à jamais loué, & que tous les cieux célèbrent. Mais les principes de l'éducation ne sortent jamais absolument de nos cœurs. Je voulois me rassurer contre moi-même. Une voix sourde, à laquelle je ne pouvois résister, me parloit intérieurement.

Je passai pour un moment dans cette même cour; la pluie, le vent, les éclairs & le tonnerre me saisirent, je l'avoue, de la crainte;

de Dieu, & me reprochèrent les discours que je venois de tenir. Ce fut donc avec peine, & même en prenant beaucoup sur moi, que je pus affecter un air léger & brave, pour te dire : Zesbet, parle toujours pour me rassurer. Je fus surpris de t'entendre dire : génies, emportez-le. Ces paroles n'étoient pas achevées, que je vis la muraille s'écrouler ; elle me découvrit un grand feu au milieu duquel il y avoit un homme dont le visage étoit noir & les yeux rouges & enflammés. Il étoit aussi grand que la plus haute tour, & suivi de plusieurs petits génies. Ce monstre me saisit & m'emporta dans une isle habitée par des génies infidèles, & qui ne croyoient point l'unité de Dieu. Je ne fis pas un long séjour avec eux ; car il vint une armée de génies fidèles qui les attaqua. Celui qui m'avoit emporté fut tué dans le combat, & les vainqueurs m'emmenèrent avec ceux qu'ils firent esclaves. Ce fut alors que, chargé de chaînes, obligé de vivre avec des génies aussi mal-faisans, je regretai mille fois les conseils du sage qui m'avoit adopté ; mais plus encore ceux de la belle Zesbet, dont j'avois si mal profité. Je soutins avec assez de courage l'année pendant laquelle Zesbet me devoit être fidelle ; mais quand je la vis révolue, le désespoir s'empara de mon cœur, & je desirois tous les jours

de voir la fin d'une aussi malheureuse vie. Enfin après dix-huit lunes d'un séjour si terrible, le roi des génies, dont nous étions esclaves, voulut faire la revue de ses prisonniers. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me dit : tu es homme, que faisois-tu parmi les infidèles ? Je lui racontai de quelle façon j'avois été emporté, & comment l'on m'avoit fait esclave. Mais Zesbet étant toujours présente à mon esprit, & voulant du moins profiter de mes malheurs par rapport à elle, je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Voici ce qu'il me répondit : il est très-difficile de le voir ; moi-même je ne l'ai jamais vu, ajouta-t-il ; il repose dans le sein de Dieu. Nous suivons la loi qu'il doit prêcher ; voilà tout ce que je puis t'en apprendre. Je suis le plus malheureux des hommes, m'écriai-je avec une douleur dont il me parut touché ! si je ne vois le prophète, je dois renoncer à la plus parfaite des femmes. D'où es-tu, me dit-il ? Seigneur, je suis de la Mèque, lui répondis-je. Sais-tu que ton pays est éloigné d'ici de soixante & dix ans de chemin ? A cette nouvelle je m'évanouis. Quand j'eus repris mes esprits, les larmes coulèrent de mes yeux avec une si grande abondance, que le roi me dit : ne t'afflige point, prends courage, Temim Dari, je te ferai conduire cette nuit chez un sage qui

pourra t'instruire mieux que moi du parti que tu dois prendre. Alors il me prit par la main, & me conduisit dans un jardin sur lequel donnoit la prison des principaux génies qu'il avoit faits esclaves. Le géolier en ouvrit la porte, suivant les ordres qu'il en reçut, & fit sortir un de ceux que le Roi lui avoit désignés. Il l'amena devant lui. Il étoit effroyable ; son visage étoit noir comme de la poix, sa voix rauque ressembloit au tonnerre. Il se prosterna devant le roi, qui lui dit : je te promets la liberté, si tu conduis cet homme chez le sage Touloukia. Combien demandes-tu de tems pour le porter dans le lieu de sa retraite ? Le génie lui répondit : je la connois, j'y ai souvent été dans le dessein de le tenter ; je m'engage, poursuivit-il, de l'y conduire en trois heures. Cette réponse me fit grand plaisir. Alors le roi, me regardant avec bonté, me dit : Temim Dari, j'aurois fort désiré de te garder avec moi ; mais tes regrets sont légitimes : va chercher les moyens de retrouver celle que tu as une si grande envie de revoir ; il ne me reste plus qu'à te recommander de prendre bien garde à toi. Ce génie est infidèle ; je vais t'apprendre une prière qui te le soumettra, & qui l'obligera à te conduire sans aucun danger. Songe que si tu es un seul moment sans la répéter, il te laissera tomber & prendra la fuite. J'appris aisément la prière ; elle

n'étoit pas longue. Le roi me recommanda encore une fois au génie. Il me prit sur son col, & s'éleva dans les airs. Il passa des mers, des montagnes & des plaines, & moi, je répétois toujours ma prière. Enfin il s'éleva si haut, que le monde ne me parut pas plus gros qu'une pomme ; mais aussi les étoiles étoient grandes à mes yeux comme des montagnes. Le génie voulut plus d'une fois me précipiter ; & la vertu de la prière me garantit toujours de sa mauvaise intention. Cependant la situation où j'étois me fatiguoit & m'affoiblissoit considérablement, quand je vis dans les airs une si grande quantité d'anges, qu'il n'y a que Dieu qui puisse en savoir le nombre. Ils portoient tous une lance de feu dans la main, & chantoient les louanges de Dieu. Leur vue me fit un si grand plaisir, que cessant de répéter ma prière, je commençai à chanter les louanges de Dieu avec eux. Le génie s'apercevant que je ne prononçois plus les paroles qui contraignoient sa mauvaise volonté, me secoua, & prit la fuite. Je tombai en roulant, tantôt la tête, & tantôt les pieds les premiers, pendant sept jours, au bout desquels Dieu fit élever un vent qui me soutint, & me laissa tomber doucement sur le bord de la mer. Il étoit nuit. Je voulus marcher ; mais je me sentis si fort étourdi, que je me couchai

par terre. Je dormis jusqu'au lever du soleil ; à mon réveil je me trouvai en très-bonne fanté ; & quand j'eus rendu graces à Dieu , je suivis le bord de la mer , & je vis un chameau qui s'approcha de moi , en me disant : homme de la Mèque , sois le bien arrivé. Je le saluai avec surprise. Mais je fus encore plus étonné quand il ajouta : Dieu m'a ordonné de venir ici pour te faire passer la mer ; prépare-toi à voir des choses surprenantes. Ah ! beau chameau , m'écriai-je, faites-moi voir Mahomet , & donnez-moi les moyens de revoir bientôt ma chère Zesbet. Je n'entre point dans les desseins de Dieu , me répondit simplement le chameau , sois soumis comme moi à ses volontés. Ces paroles m'engagèrent à le regarder avec beaucoup d'attention ; son ventre étoit rouge & noir , & ses yeux étoient du plus beau jaune ; il répandoit une odeur admirable ; je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'étonnement que sa vue me causoit ; il me parut très-peu sensible à mes éloges , & me plaça sur son dos. Quand il m'eut fait passer la mer , avec une incroyable rapidité , il me dit adieu , & me quitta. Je marchai pendant quatre jours & quatre nuits , sans autre nourriture que celle des coquillages que la mer me fournissoit en assez petite quantité. Enfin je rencontrai , au bout de quelque tems , une ca-

verne qui avoit soixante & dix portes ; j'en pouffai doucement une ; je vis que l'espace qu'elle fermoit étoit d'une prodigieuse étendue, qu'il étoit rempli d'un nombre infini de génies de différentes figures, & qui tous étoient enchaînés & retenus par les plus fortes chaînes. Il est à croire que sans cette précaution ils se feroient déchirés les uns & les autres, car ils blasphémoient & s'accabloient d'injures ; je m'approchai d'un vieillard dont la physionomie paroissoit audacieuse, il étoit couché sur le côté, & n'avoit qu'un œil ; mais cet œil étoit étincelant, Il me demanda d'où je venois, & de quel pays j'étois. En apprenant que la Mèque étoit ma patrie, il voulut savoir si Mahomet avoit paru, je lui dis que je l'ignorois. Tu mens, me dit-il : cependant il me fit approcher de lui, & me demanda si le monde étoit toujours vicieux. Je l'assurai qu'il étoit plus que jamais fouillé de crimes. Aussi-tôt il fit un mouvement pour se lever, en disant : cela étant ainsi, mon heure est proche. Mais dans l'instant je vis paroître un ange qui tenoit une massue de feu, dont il lui donna plusieurs coups sur la tête, en prononçant ces mots : *O maudit, ton heure n'est pas encore venue, j'ai long tems encore à te faire souffrir !* Je demandai avec beaucoup d'humilité à l'ange, quel étoit cet

homme, & dans quel lieu j'étois. Il me répondit : Cet homme est l'Antechrist, & tu es à l'entrée de l'enfer. Mahomet que je cherche ne peut être ici, dis-je, en sortant ; où puis-je le trouver, lui demandai-je ? Dieu est grand, me répliqua-t-il, ne te décourage point, continue ton chemin. Je suivis son conseil, & j'arrivai dans un désert que je trouvai si aride, que je ne pus retenir mes larmes ; cependant à force de marcher, j'aperçus un château carré qui répandoit une grande lumière de chacune de ses faces ; l'espérance de le trouver habité me donna de nouvelles forces ; & je découvris, en l'approchant, que les pierres dont il étoit construit étoient alternativement d'or & d'argent. Je vis ensuite ces mots écrits sur la porte : *Il n'y a qu'un Dieu, Mahomet est son grand ami, Adam est la créature pure & sincère de Dieu.* Ces paroles m'inspirèrent une grande confiance, & j'entrai sans balancer dans ce château, où je sentis une odeur divine de parfums qui m'étoient inconnus. Je vis ensuite un grand nombre de sofas couverts des plus riches tapis travaillés en or & en argent ; je levai un rideau également magnifique, contre lequel ces sofas étoient appuyés, & j'aperçus un très-grand nombre de fort beaux jeunes hommes qui avoient leurs sabres nuds & pendus

À leur côté ; les uns étoient debout, les autres étoient assis, mais le sang couloit avec abondance des blessures dont ils étoient couverts. Je trouvai plus loin un autre rideau que je levai pareillement, & je vis couler un fleuve dont l'eau étoit plus douce que le miel, plus fraîche que la neige, & plus blanche que le lait. On voyoit sur les bords de ce fleuve plusieurs tables bien garnies, j'en profitai. Je n'avois aucune envie de quitter un lieu si rempli de délices ; mais un grand lion vert, & qui portoit les louanges de Dieu & celles de Mahomet écrites sur ses deux flancs, voulut se jeter sur moi, & la peur qu'il me causa me fit prendre la fuite & sortir du château.

Après avoir fait quelques pas, j'apperçus un jeune homme qui prioit Dieu, & dont tous les habits étoient verts ; il avoit devant lui un grand écriteau de même couleur. Je n'osai par respect regarder ce qui étoit écrit ; j'approchai de lui, & je lui demandai le nom du château dont je sortois ; voici sa réponse : Mahomet pour reconnoître la peine que tu prends à le chercher, a obtenu de Dieu la permission de te faire voir une image du paradis qu'il destine à ceux qui périront pour défendre & pour soutenir sa foi ; remercie Dieu, me dit-il ; d'avoir obtenu une semblable faveur ; je lui

obéis. Prends cette grenade, ajouta-t-il ensuite, & la mange. Je la pris, & jamais je n'ai trouvé de fruit si agréable. Nous étions auprès d'une fontaine, qui servit à me désaltérer, & l'eau m'en parut délicieuse. Il voulut savoir mon histoire, je la lui racontai, & quand il m'eut appris qu'il étoit Enoch que Dieu avoit enlevé, je redoublai mon respect & mon admiration; mais je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'envie que j'avois de voir Mahomet. Tout ce que j'ai souffert, lui dis-je, pour satisfaire ce desir, loin de l'éteindre en moi, semble l'avoir redoublé. Prends courage, homme protégé de Dieu, me dit-il, tu feras bientôt où tu desires d'arriver, & tu reverras celle que ton cœur desire; on trouve Dieu & l'on éprouve ses bontés lorsque l'on s'y attend le moins. Pendant qu'il me parloit, je vis paroître une nuée noire au-dessus de nos têtes; elle étoit soutenue par des anges. Le jeune homme leva les yeux, salua les anges, & leur demanda dans quel pays ils alloient, ils lui dirent qu'ils étoient envoyés pour ravager le pays des idolâtres. Enoch leur dit: suivez les ordres de Dieu, & continuez votre chemin; cette nuée étoit suivie d'une autre dont la blancheur étoit extrême; il salua encore les anges qui la soutenoient, & leur fit la même question. Les anges

lui répondirent : nous allons porter la miséricorde dans le pays qui doit donner le jour au grand ami de Dieu. Alors en me montrant à eux , regardez ce jeune-homme , leur dit-il , & portez-le où il doit arriver , vos intelligences sont assez subtiles pour savoir ce qui lui convient , & ce que vous en devez faire. Dans le même tems les anges abaissèrent la nuée pour me prendre ; je fis de nouveaux remerciemens au prophète Enoch , & la nuée m'a rapporté dans la cour de ma maison presqu'en un instant ; mon impatience pour la revoir , & tout ce que j'ai souffert , ne méritoient pas ce que j'y ai trouvé.

C'est à vous à présent , Aboutaleb , lui dit Zesbet , à nous compter ce que vous avez vu. Aussi-tôt il commença en ces termes :

## H I S T O I R E

*D'Aboutaleb , Docteur de la loi.*

**F**RAPPÉ de tout ce que la belle Zesbet m'avoit appris , & curieux de m'instruire de tout ce que l'on pouvoit savoir de Mahomet , qui devoit naître un jour pour le salut des hommes , je partis il y a aujourd'hui un an : ce fut inutilement ;

lement que je traversai une très-grande partie de l'Inde. Les sages que je consultai pendant plus de six mois, ne m'apprirent que ce que je savois déjà. Enfin je m'embarquai sur le grand océan ; & n'ayant aucune route déterminée, le vaisseau qui se trouva le premier prêt à faire voile, fut celui que je préférerois. Après une navigation assez heureuse, qui dura pendant quelques mois, il fit naufrage, & j'échapai seul à la fureur des flots, en me sauvant sur une planche, qui me porta à la côte d'une isle que je trouvai remplie de serpens. Je les considérois avec attention, quand j'apperçus au milieu d'eux un petit serpent jaune d'une couleur admirable, & qu'un des gros portoit sur son dos. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir tous les autres serpens accourir du plus loiz qu'ils l'appercevoient, & venir se ranger autour de lui, comme pour lui servir de gardes. Il siffla ; & tous les autres saisis de crainte s'enfoncèrent dans la terre. J'admirai ces merveilles, lorsque le petit serpent me demanda qui j'étois ; je contentai sa curiosité, & je le priai de satisfaire la mienne. Je me nomme Temliha, me répondit-il, & mon autorité est si absolue sur tous les serpens de cette isle, que d'un seul mot je les fais descendre dans les eaux qui sont sous la terre ; telle est la volonté du grand Dieu ;

Si je ne les retenois ainsi dans leur devoir, il y auroit long-tems qu'ils auroient détruit les enfans d'Adam. Je lui demandai des nouvelles de Mahomet; il me dit qu'il devoit annoncer aux hommes la véritable parole de Dieu, mais qu'il ne l'avoit point vu. Ensuite je le priai de m'apprendre comment je pourrois sortir de l'isle qui lui étoit soumise? Aussi-tôt il appella un de ses plus grands serpens, & lui ordonna de me porter au plutôt, & sans me faire aucun mal, à la côte de la terre ferme, qui n'étoit pas éloignée. Ses ordres furent exécutés; & quand je fus à terre, je voulus remercier le serpent; mais, sans m'écouter, il s'éloigna promptement de moi. Je remerciai Dieu de toutes ses bontés; & le cœur toujours occupé des beautés de Zesbet, & des moyens de voir le grand prophète pour la posséder, je revins chez les Assyriens, & me rendis à Babylone, pour y voir un sage des plus célèbres, nommé Uffan. J'étois à peine entré dans sa maison, qu'il me dit: Aboutaleb, tu cherches inutilement le saint prophète; je fais cependant un moyen qui pourroit te satisfaire, malgré le nombre des années qui doivent encore s'écouler avant sa naissance; je ne crois pas que tu puisses jamais jouir de la belle Zesbet, si tu n'acceptes le parti que je vais te proposer. Je sçais par mes livres;

que tu connois l'isle des serpens, celle où règne le serpent Temliha. Si tu veux m'y conduire, je trouverai les moyens de nous rendre l'un & l'autre riches & célèbres dans le monde, & de nous faire parvenir à une si grande vieillesse, que nous verrons Mahomet pendant long-tems, & que nous serons & ses premiers disciples, & les fidèles observateurs de sa loi. Je fus charmé des propositions du sage Uffan; je les acceptai avec empressement, & je lui promis de le conduire dans l'isle du serpent jaune. Dès - lors nous ne fûmes plus occupés que des soins de notre départ; ils ne furent pas longs. Uffan prit un arc & des flèches; il remplit deux petits vases d'argent, l'un de vin, & l'autre de lait, & les mit dans une boîte de fer qu'il emporta. Nous arrivâmes sans obstacles à la terre ferme, où le grand serpent m'avoit conduit par ordre de Temliha. Nous achetâmes une petite barque avec quelques provisions; & nous mettant l'un & l'autre à ramer, nous débarquâmes en peu de tems dans l'isle où le serpent faisoit sa demeure.

Le premier soin d'Uffan fut de mettre à terre le petit coffre de fer & de l'ouvrir; nous nous mêmes ensuite à l'écart, de façon que sans être vus nous pouvions examiner ce qui se passeroit. Le petit serpent, attiré par l'odeur des deux

liqueurs, accourut avec empressement, & bientôt il les but avec avidité; mais le vin l'ayant étourdi, il tomba dans le coffre. Le sommeil suivit de près son ivresse; aussitôt Uffan courut sans faire de bruit, ferma le coffre, & l'emporta. Nous parcourûmes le reste de l'isle pour trouver une plante que le sage Uffan cherchoit avec empressement. Quand nous fûmes auprès de la plante, par la toute-puissance de Dieu, elle tint ce discours au sage Uffan : pile & coupe quelques unes de mes branches, elle te fournira une huile si merveilleuse, qu'en se frottant avec elle la plante des pieds, on peut marcher sur les eaux sans aucun risque. C'est toi précisément que je cherche, lui répondit Uffan, & je te devrai le succès de mes desseins. Il fit aussitôt ce que la plante lui avoit conseillé; il en recueillit l'huile dans une bouteille qu'il avoit eu soin d'apporter; & le petit serpent ne devant servir à Uffan que pour lui faire trouver cette merveilleuse plante, qui se nommoit *Feéarç*, à ce qu'il m'apprit; il ouvrit le coffre & lui rendit la liberté. Aussitôt il s'éleva dans les airs, en disant : *le grand Dieu fait punir les téméraires*, & il disparut. Tu ne dois avoir aucune inquiétude, me dit alors Uffan, nous avons l'article le plus essentiel pour obtenir ce que je t'ai promis; allons au plutôt

fur le bord de la mer , continua-t-il. Nous y fûmes promptement rendus ; nous nous fro-tâmes la plante des pieds, de l'huile merveilleuse de Feéarz , & nous fûmes aisément convaincus du singulier effet de sa vertu : car nous marchâmes sur les eaux, sans même avoir les pieds mouillés.

Après avoir fait un chemin assez considérable , nous apperçûmes un rocher qui n'étoit cependant pas des plus élevés , & dont le sommet étoit couvert d'un nuage blanc. Quand nous y fûmes arrivés , Uffan marcha droit à une caverne , dont la porte étoit fermée avec une serrure d'or ; il tira une flèche contre cette porte , & elle s'ouvrit ; il entra , & je le suivis. Nous vîmes paroître deux lions furieux , contre lesquels il tira deux flèches , & ils disparurent. Nous trouvâmes ensuite une autre porte fermée ; une flèche la fit encore ouvrir. Il parut alors deux dragons , qu'il fit disparaître comme les deux lions ; & rien ne nous empêcha plus d'arriver en face d'un trône magnifique ; il étoit peint de différentes couleurs , & couvert d'un riche tapis de soie brodé en or ; on voyoit sur ce trône un homme d'une figure respectable , couché sur le dos : il avoit au petit doigt de la main droite un anneau qui éclairoit toute la salle. On lisoit distinctement sur cet anneau ;

*il n'y a qu'un seul Dieu , & Salomon est son prophète. Une lampe d'or étoit pendue au-dessus de la tête de ce prince ; deux dragons étoient à sa tête , & deux autres à ses pieds. Uffan les fit encore disparoître par le moyen de ses flèches ; & se tournant de mon côté : c'est à présent , me dit-il , Aboutaleb , mon cher frere , que j'ai besoin de tes services ; si je viens à bout de mon entreprise , nous aurons tout ce que je t'ai promis , & tu rendras Zesbet heureuse. Je vais approcher de ce prince , continua-t-il , pour tirer l'anneau qu'il porte à son doigt ; mais je fais qu'un serpent se doit élancer contre moi dans le moment même , & qu'il me fera mourir ; prends mon arc & ces trois flèches , dit-il , en me les présentant , & quand tu me verras mort , tire contre moi une de ces flèches , & je ressusciterai. Je lui promis de faire exactement ce qu'il me recommandoit : cependant je le priai de me dire le nom de celui que nous voyions couché sur ce trône ; c'est , me répondi-t-il , le prophète Salomon ; son anneau est tout puissant ; c'est par son moyen qu'il s'est asservi les hommes , les génies & tous les animaux , & qu'il s'est rendu le maître de tout le monde , en acquérant la connoissance de tous les secrets de la nature ; & si je puis mettre cet anneau à mon doigt , je serai un second Salomon. En disant ces mots , il mit*

le pied sur le trône, & fit tous ses efforts pour s'emparer de l'anneau. Alors il sortit de dessous le trône un serpent, qui, du seul poison de son haleine, fit tomber Uffan & le fit mourir. Quand je le vis en cet état, je lui tirai une flèche qui lui rendit aussi-tôt la vie. Uffan fit de nouveaux efforts, ils n'eurent pas plus de succès que les premiers; l'haleine empoisonnée du serpent le fit mourir une seconde fois. Je me servis avec succès du même moyen. Si tu me ressuscites encore une fois, me dit Uffan, je n'ai plus rien à craindre, & je suis le plus heureux des hommes. Il voulut encore prendre l'anneau, le serpent le fit encore mourir; & dans le moment que j'allois tirer la troisième flèche, le ciel s'obscurcit, un tonnerre affreux se fit entendre, tout le rocher s'ébranla; je tombai le visage contre terre; & quand j'eus repris mes esprits, le serpent me regarda avec indignation, & me dit: Es-tu donc un rebelle? Qui t'engage à rendre service à ce sacrilège? Si tu n'avois pas la protection du grand ami de Dieu, je te ferois éprouver un sort pareil au sien. Je jettai promptement mon arc & ma troisième flèche; cette soumission fit retirer le serpent; l'air redevint calme, & je ne pensai qu'à m'éloigner de ce lieu terrible. Je me frottai les pieds de l'huile merveilleuse dont Uffan

m'avoit heureusement remis la bouteille, & je marchai sur la mer; j'en traversai six différentes sans rien rencontrer. Ce ne fut qu'après être parvenu à la septième, que j'apperçus une île qui paroissoit d'or. Quand j'y fus entré, je la trouvai couverte de safran, de palmiers & de grenadiers; à l'aspect de ces fruits, je crus être arrivé dans le jardin d'Éden. Je cueillis de ces fruits, qui réparèrent mes forces épuisées; mais je fus très-effrayé quand, en jettant la vue sur l'île, j'apperçus des hommes d'une figure singulière qui accouroient de tous côtés le sabre à la main, & qui venoient m'attaquer; je prononçai le nom de Dieu, & ils s'arrêtèrent aussi-tôt, & mirent leur sabre dans le fourreau, en prononçant eux-mêmes le nom de Dieu. Qui cherches-tu dans cette île, me demandèrent-ils? Je cherche Mahomet, leur répondis-je. A ce nom sacré, ils redoublèrent d'attention pour moi, & me dirent qu'ils étoient des génies qui habitoient autrefois avec les anges du Tout-puissant; mais qu'ils avoient été envoyés sur la terre, où ils devoient demeurer jusqu'au jour du jugement, pour détruire les idolâtres & ceux qui dans la fuite ne croiroient pas la loi du saint prophète. Ils ajoutèrent qu'il ne m'étoit pas permis de demeurer avec eux, & que je devois m'éloi-

gner au plutôt. Leur chef prit alors la parole ; & me dit : Que Dieu ayant permis que je parusse dans leur île , ils devoient tout employer pour avoir soin de moi , & qu'ainsi il alloit me donner les moyens d'en sortir. Je lui témoignai ma reconnoissance , & je le priaï de me faire conduire le plutôt qu'il le pourroit dans les lieux où il croiroit que je pourrois saluer le saint prophète. Je ne puis , me dit-il , te rien répondre sur ce sujet ; je vais faire pour toi l'unique chose qui soit en mon pouvoir. Aussi-tôt il ordonna que l'on fellât un de leurs chevaux , & qu'on lui couvrît les yeux ; car , sans cette précaution , il n'auroit pas été possible à aucun homme de le monter. Il me recommanda de mettre ma confiance en Dieu ; & m'assura que j'arriverois heureusement dans un port de la mer rouge , où je trouverois un vieillard & un jeune homme auxquels je remettrois le cheval qu'ils me confioient. Ils te rendront , continua-t-il , les services qui pourront dépendre d'eux , & t'apprendront peut-être ce que tu cherches , & que j'ignore moi-même. Je partis après leur avoir donné toutes les marques de ma reconnoissance. Mon voyage fut très - heureux ; mais le cheval s'éleva si haut dans les airs , que je ne vis aucun objet ; il rabatit sur un port de mer où je trouvai

ceux que l'on m'avoit annoncés; je leur remis le cheval. Le vieillard me demanda s'il y avoit long-tems que j'avois quitté l'île des génies; Je lui répondis que j'en étois parti sur le midi. Combien crois-tu avoir fait de lieues, reprit le vieillard? Cinq ou six, lui répondis-je. Tu as fait, lui dit-il, plus de huit mille lieues. Je ne pouvois me lasser d'admirer tous les prodiges qui m'arrivoient successivement. Je convins avec le vieillard qu'il n'y avoit rien d'impossible à Dieu; mais, toujours occupé de l'envie de voir Mahomet, il me parut que je l'attendrissois. On doit tout faire pour un aussi bon motif, me dit-il; ensuite il ajouta: Quoique notre cheval soit assez fatigué, & qu'il ne soit pas accoutumé à porter un aussi grand poids que le tien, le lieu où tu dois aller, selon les décrets de la providence, est si peu éloigné, que je vais lui ordonner de t'y conduire; en effet, une cinquantaine de lieues qui peuvent nous en séparer, est une bagatelle, de plus le tems presse. Je lui témoignai ma reconnoissance par mes larmes; je voulus embrasser ses genoux, il m'en empêcha; & le cheval étant arrivé, il lui dit un mot à l'oreille. Je le montai avec les mêmes précautions; & dans un moment il m'a conduit ici, m'a jetté dans la cour, & je l'ai perdu de vue.

Si je n'ai point vu Mahomet , reprit alors Aboutaleb , vous devez au moins convenir , belle Zesbet , que ce n'est point ma faute ; que je n'ai rien épargné pour y parvenir , & que les trois rivaux que mon malheur m'attire & qui ont eu l'avantage de partir avant moi , ne sont pas plus heureux quant au principal objet de leur voyage , & qu'ils n'ont pas éprouvé plus de bontés & de faveurs du tout-puissant que je confesse en avoir reçu.

Alors Zesbet prenant la parole , leur dit : vous êtes témoins de ma soumission aux ordres de mon père , vous les voyez écrits de sa main , le prodige est convaincant , & la bonté de Dieu pour vous , se manifeste ; je vous jure que je vous desire également tous les quatre : cependant je ne puis épouser que celui qui aura vu Mahomet ; aucun de vous n'est donc mon mari.

Cette douceur & cette égalité de sentimens , loin de calmer les rivaux , ne servant qu'à leur donner la certitude d'être approuvés par l'objet de leurs vœux , s'ils pouvoient écarter ceux qui mettoient obstacle à leur satisfaction , alloit encore augmenter leur animosité. Zesbet la remarquoit avec un trouble & un embarras qu'elle ne pouvoit dissimuler , quand un coup de tonnerre qui se fit entendre , malgré la séré-

nité du ciel , attira toute leur attention. Alors ils virent paroître un vieillard , auguste par la beauté de ses traits , & par la grandeur de sa barbe dont la blancheur se confondoit avec celle de ses vêtemens. Il étoit appuyé sur un sabre nud , dans lequel il mettoit sa confiance ; un nuage blanc le portoit , il étoit suivi par un rayon de la gloire de Dieu , qui se perdoit dans l'immensité du ciel. A cet aspect ils se prosternèrent , n'osant envisager celui qui leur apparoissoit avec un si grand éclat.

Levez-vous , leur dit - il. Ils obéirent , & se tenant dans le plus profond respect , il leur dit : Abdal Motallab , Yarab , Aboutaleb , Temim-dari , vous avez trouvé graces devant le tout-puissant , tout ce que vous avez vu par sa permission est une récompense de m'avoir cherché. Regardez-moi , je suis Mahomet , je suis le grand ami de Dieu , celui qui , par sa permission , doit répandre la lumière sur la terre , & jouissez d'un bonheur que nul autre que vous dans le monde ne peut connoître à présent , & qui sera envié dans la suite de tous les siècles. Les promesses du sage Oucha vont être accomplies en ta personne , Zesbet ; tes vertus & tes beautés m'ont engagé à te préférer sur toutes les filles de la Mèque ; tu te nommeras dorénavant *Amina*. Et se tournant ensuite du côté des maris : vous

m'avez vu , leur dit-il , elle est à vous , vous êtes à elle , travaillez-donc avec un saint zèle à me faire voir le jour pour éclairer l'univers ; tous ceux qui suivront la loi que je dois prêcher pourront avoir quatre femmes ; Zesbet sera la seule qui aura légitimement quatre maris à la fois ; c'est le moins que puisse avoir celle dont je veux naître.

En achevant ces mots , Mahomet disparut ; ils le suivirent des yeux autant qu'il leur fut possible , & ils le virent se perdre dans la gloire de Dieu.

Zesbet se livrant aux quatre maris que la providence lui avoit destinés , se soumit avec résignation aux ordres du ciel. Le fort décida des arrangemens particuliers ; ils vécurent dans la plus parfaite intelligence , au milieu de l'abondance que leur fournirent sans peine les trésors du célèbre Oucha , qui se découvrirent à leurs yeux ; & le grand prophète naquit.

Moradbak, après avoir fini son histoire, regarda fort attentivement si le roi n'étoit point endormi. Et le voyant éveillé , elle lui demanda quel jugement il portoit de ces grandes aventures & de ce grand miracle. Je crois , lui dit le grand roi , que cette histoire ne m'eût pas été moins salutaire que la première , si je ne m'étois pas avisé d'être attentif pour juger de

la préférence ; mais j'ai la tête si remplie de génies & de prodiges, que je ne suis pas en état de prononcer. Au lieu de t'aviser de me faire juger de ces extravagantes histoires, ne devois-tu pas voir toi-même, que j'ai presque toujours dormi, & que la fin seule m'a un peu réveillé ? N'importe, raconte-moi seulement des histoires, & ne t'embarasse pas d'autre chose : en voilà cependant assez pour aujourd'hui, va te reposer, je t'attends demain. Elle obéit, & le lendemain elle commença en ces termes :

---

## H I S T O I R E

*De Naour, roi de Kachemir.*

**N**AOUR, roi de Kachemir, gouvernoit depuis l'âge de quinze ans cette heureuse contrée, avec justice, mais avec sévérité ; il vouloit que ses sujets fussent heureux, & qu'ils méritassent de l'être. L'oïveté ne trouvoit jamais grace devant lui ; il faisoit acheter la diminution des impôts par un travail assidu, qui par-là devenoit pour ses sujets une double source de richesse. Il exigeoit la plus prompte obéissance, & ne commandoit rien sans raison ; &, par une conséquence nécessaire, ceux auxquels il donnoit

des preuves de sa générosité, subissoient le plus rigoureux examen de leur mérite. Ses armes heureuses l'avoient rendu conquérant ; son caractère fier l'avoit toujours suivi dans ses conquêtes & dans sa politique ; ses voisins le redoutoient, & ses peuples l'admiroient en le craignant ; c'est le sort de la vertu qu'accompagne trop d'austerité. C'est ainsi que Naour régnoit depuis vingt ans, & son pouvoir paroissoit si bien établi, sur le courage, l'esprit & la justice, que jamais on n'eût imaginé qu'il pût éprouver les revers de la fortune.

Ce roi n'avoit jamais connu les charmes de l'amour, il avoit toujours regardé cette passion comme une foiblesse de l'humanité : les beautés qu'il avoit eues sans nombre dans son harem, le lieu secret de ses plus doux plaisirs, ne lui avoit jamais fait imaginer que l'on pût être soumis à la volonté de celles que l'on soumettoit à la sienne, & devenir l'esclave de ses esclaves. Il étoit plus que jamais prévenu de cette erreur, lorsque l'intendant de son harem lui présenta l'incomparable Fatmé ; elle parut devant lui plus fière des avantages dont la nature l'avoit comblée, que Naour ne l'étoit de ceux du trône. La fermeté de l'esprit de ce prince, qui jugeoit sévèrement de tous les objets, la dureté même de son cœur, qui

n'étoit sensible qu'au mérite surnaturel, tous ces sentimens nés en lui, augmentés par l'habitude & la vanité de les pratiquer, furent en un instant humiliés devant sa nouvelle esclave; cependant elle ne témoignoit aucun orgueil qui pût révolter; tout étoit graces & beautés dans sa personne; sa fierté même étoit nécessaire à la majesté de sa taille, & à l'arrangement de ses traits.

Naour sentit sa défaite, il en fut piqué, il voulut se la dissimuler; &, dans l'espérance de l'éviter, son premier soin fut de se priver d'un objet dangereux; mais l'amour ne fut pas long-tems sans le ramener. Fatmé feignit de ne pas s'appercevoir des mouvemens qu'elle faisoit naître dans un cœur si fier; elle s'en applaudit; son amour propre en fut flatté, & elle ne se rendit aux desirs emportés de son maître, qu'après en avoir triomphé. Le roi de Kachemir étoit trop excusable de céder à une aussi parfaite beauté, ses cheveux noirs le disputoient en longueur à ceux de la nuit la plus obscure, & son brillant visage disoit à la lune, lorsqu'elle étoit à son quatorzième jour : *Parois ou je parois*. Si un derviche, qui passe la nuit dans le recueillement de la prière, avoit seulement vu en songe un objet qui pût lui être comparé, il en auroit perdu l'esprit. Ses dents étoient

encore mieux rangées que le plus beau fil de perles ; la fofsette de fon menton étoit la prifon des cœurs ; la délicieufe odeur que toute fa perfonne répandoit naturellement , furpaffoit celle du mufc le plus estimé ; & le figne noir qu'elle avoit à côté de l'œil gauche , étoit une des plus grandes féductions que l'amour eut attachées à toute fa perfonne.

Naour , le fier Naour , devint en peu de tems fi paflionné pour la belle Fatmé , au milieu même de la plus vive jouiffance , qu'il ne pouvoit vivre fans contempler fes beautés , & fans admirer fes beaux cheveux treffés. Il étoit étonné de tous les fentimens que la nouveauté rendoit encore plus agréables à fon cœur ; il fe livroit fans cefle à l'amour le plus tendre , & s'enivroit des attraits de fa belle efclave , qu'il voyoit tous les jours avec un nouveau plaifir. Le figne noir dont il étoit encore plus frappé que de tous fes autres agrémens , étoit un grain femé dans fon cœur , qui y produifoit un amour infini. Ce prince , dans les transports de fa paffion , compofa cette tendre chanfon , que la Perfe chante encore aujourd'hui.

*Ce feroit en vain que je ne voudrois pas la fuivre , fes beaux cheveux m'ont enchaîné , & m'entraînent malgré moi.*

Naour amoureux pour la première fois , ne  
connoifloit

Connoissoit encore ni la défiance ni la jalousie ; son caractère ne lui avoit jusqu'alors laissé voir les femmes qu'avec une sorte de mépris, & son amour le livra d'abord à la confiance la plus tranquille. Ce qui lui restoit même de fierté auprès de Fatmé ne lui laissoit pas douter de sa reconnoissance & de sa tendresse. Puisque j'aime enfin, disoit-il en lui-même, je suis aimé.

Quand la belle esclave fut bien assurée du pouvoir de ses charmes, & qu'elle crut avoir suffisamment assuré son crédit sur l'esprit de son maître, & subjugué son cœur ; quand elle n'eut plus d'inquiétude sur sa conquête, celle de son souverain ne lui parut pas suffisante ; elle en étoit assurée ; il en falloit une autre pour son bonheur particulier. Et peu flattée d'un amant dans lequel elle reconnoissoit toujours un maître, elle voulut blesser un cœur qui ne dût qu'à son mérite le don qu'elle lui feroit du sien.

Dans ces tems où Kachemir avoit un roi particulier, les harems n'étoient pas gardés avec une grande sévérité ; il y avoit même plusieurs officiers destinés pour le service du prince, qui n'étoient point eunuques, & qui entroient dans l'intérieur du palais. Naour avoit un favori, nommé Aboucazir, qu'il menoit toujours avec lui ; il étoit grand, bien fait, & d'une beauté ravissante ; ses paroles étoient aussi douces que

le miel, & son visage n'étoit couvert que d'un duvet si doux, qu'il ressembloit à la verdure qui croît sur les bords des fleuves de lait qui coulent dans le paradis. C'étoit lui qui servoit toujours le roi quand il étoit dans l'appartement de Fatmé, & jamais aucun autre officier ne se tenoit à ses côtés quand il soupoit avec cette belle esclave. Ce fut sur Aboucazir qu'elle jetta les yeux : elle essaya mille fois ses regards pour dénouer le nœud de sa pensée : quelquefois elle croyoit entrevoir des rayons d'espérance ; mais aussi-tôt elle ne voyoit plus dans toute sa personne que les apparences d'un respect qui la mettoit au désespoir. Ces tourmens de son cœur lui rendirent à la fin le repos inconnu, sa beauté même en devint altérée. Naour en ressentit les plus vives alarmes ; mais bientôt elle ne regretta plus la diminution de ses charmes, les regards tendres & compatissans qu'Aboucazir ne put s'empêcher de laisser tomber sur elle, la ranimèrent bientôt ; semblable aux rayons d'un soleil bienfaisant qui relève une jeune fleur qu'un triste orage a fait pencher. Il est vrai que ces témoignages furent si sages & si modérés, que Fatmé n'en pouvoit tirer qu'une légère espérance ; cependant elle s'y livra avec transport.

Ces premières démarches accoutumèrent

bientôt l'amante & l'amant à se servir de leurs yeux & de leurs paupières pour se faire des demandes & des réponses, en attendant l'heureuse occasion de pouvoir exprimer ces tendres reproches, ces douces questions & ces aimables assurances qui sont le charme de tous les amours, mais plus encore de l'amour naissant.

Le tems qui leur étoit le plus favorable, étoit celui des soupers, parce qu'ils se voyoient plus long-tems & de plus près. Fatmé, qui ne croyoit vivre qu'en présence de son amant, ne songea qu'à les rendre plus fréquens; & la proposition qu'elle en fit au roi, dont il attribuoit la cause au desir de le voir plus souvent, ne servit encore qu'à l'enflammer davantage.

Un jour que le prince & la belle esclave étoient à table vis-à-vis l'un de l'autre, Fatmé laissoit tomber ses regards toutes les fois qu'elle le pouvoit faire, sans danger, sur Aboucazir. Il servoit son maître; & plus libre dans ses regards, puisqu'étant derrière lui il ne pouvoit en être apperçu, il la dévorait des yeux, tandis que Naour la regardoit elle-même avec tant de passion, qu'il ne voyoit qu'elle dans la nature, & croyoit lire sur ses joues vermeilles ce passage du divin alcoran : *La femme est le plus bel ouvrage du Créateur.* Les regards n'étant pas

suffisans pour rassurer & nourrir le cœur de Fatmé; cette belle des belles, qui vouloit prolonger le plaisir de voir son nouvel amant, & celui d'en être vue, qui vouloit encore trouver les moyens de lui faire connoître l'étendue de son amour, & rendre le sien plus hardi, proposa au roi de lui conter une histoire: j'y consens, reprit-il, quand nous serons sortis de table; je jugerai avec transport des charmes de ton esprit; je suis sûr qu'ils égalent ceux que toute ta personne offre à mes yeux. Si j'osois représenter quelque chose à mon souverain seigneur, reprit la belle fille, il me semble qu'une histoire doit être plus agréable dans la situation où nous sommes: lorsqu'elle est moins intéressante, on prend un fruit, on demande un cherbet ou quelques coupes de vin de Chiras; il augmente la vivacité de celui qui raconte, & dédommage celui qui écoute des instans d'ennui, & je sens que cette ressource m'est absolument nécessaire. Cette feinte modestie lui attira les éloges qu'elle en attendoit, & ne donna que plus d'envie de l'entendre; les regards d'Aboucazir, & les discours du roi lui témoignèrent combien ils en feroient charmés. La gaieté vive & la grace dont elle avoit accompagné cette proposition, avoit disposé leurs esprits par ses plus fortes

illusions. Fatmé n'ayant plus rien qui l'empêchât de parler, prit ainsi la parole.

---

## H I S T O I R E

*De Naerdan & de Guzulbec.*

**H**USSENDGIAR, riche marchand de pierres, habitoit Erzerum; il étoit déjà dans un âge avancé; & de toutes ses esclaves & de ses femmes, il n'avoit obtenu du ciel qu'une fille. Si elle ne pouvoit le satisfaire du côté des espérances de son commerce, elle le rendoit heureux par les graces dont la nature avoit orné sa figure, en même tems qu'elle avoit rendu son esprit susceptible de tous les talens. Elle n'avoit que six ans lorsqu'Ali, surnommé Timur, qui avoit toujours été des amis d'Hussendgiar, mourut sans laisser aucune fortune à son fils unique, malgré la réputation qu'il avoit toujours eue d'être riche. En rendant les derniers soupirs, entre les bras d'Hussendgiar, il lui recommanda ce fils, seul objet de ses regrets. Ce véritable ami s'en chargea avec plaisir: ce fut d'abord sans autre vue que celle de satisfaire à l'amitié, qu'il donna tous ses soins à cet enfant; mais Naerdan, c'est le nom

du fils de Timur Ali, les mérita bientôt lui-même : la douceur faisoit son caractère, & son intelligence étoit au-dessus de son âge ; la reconnaissance fut le premier sentiment de son cœur. Hussendgiar s'applaudissoit du legs que lui avoit fait son ami, & partageoit sa tendresse entre Naerdan & Guzulbec sa fille unique. Ils étoient élevés ensemble ; leur enfance qui les unissoit par des plaisirs communs ; la liberté qu'ils avoient d'être toujours ensemble, ou plutôt les charmes naissans de Guzulbec & le mérite de Naerdan, établirent dans leurs cœurs un goût que rien ne put détruire. Hussendgiar s'en apperçut ; mais, loin d'apporter aucun obstacle à leurs sentimens, il paroissoit au contraire les approuver. Le ciel, qui lui avoit refusé un successeur, lui en donnoit un dans le fils de son ami, qui s'en rendoit plus digne chaque jour, & Hussendgiar avoit le plaisir de faire un élève au gré de ses desirs.

Quand Naerdan, qui se trouvoit de fort peu d'années plus âgé que Guzulbec, eut atteint l'âge de douze ans, on ne lui permit plus de la voir, elle fut renfermée dans l'appartement des femmes ; & Naerdan confié à ceux qui devoient lui donner une éducation convenable aux dessein qu'Hussendgiar avoit formés pour son établissement. Cette séparation lui fut infiniment

fenfible, mais elle le fut pour le moins autant à Guzulbec, qui, moins diftraite que lui, ne s'occupa plus que d'un amour dont la privation de ce qu'elle aimoit, venoit de lui découvrir toute la violence. Il s'accrut long-tems dans la folitude, & n'ofant écrire à fon amant, elle n'avoit d'autre reffource pour le faire lire dans fon cœur, que les falams qu'elle lui envoyoit par un efclave qui en ignoroit le myftère. Le premier qu'elle lui fit tenir fut un petit paquet de gingembre (1) : c'étoit faire de grandes avances fans doute ; mais une paffion auffi vive que la fienne ne confultoit plus la retenue ; elle trembloit dans l'attente de la réponfe ; elle craignoit de n'être plus aimée. Quelle fut fa joie, lorsqu'on lui rapporta, de la part de Naerdan, un petit morceau de drap bleu (2) ! Ce figne n'exprimoit pas à la vérité un fentiment auffi tendre qu'elle l'auroit defiré ; mais enfin elle n'étoit pas oubliée, on l'aimoit encore ; le charme de cette idée dura peu de tems. Il fit place à des regrets & à des defirs d'autant plus vifs, qu'elle ne doutoit point que Naerdan ne les partageât. En prononçant ces derniers mots, Fatmé les adreffoit à Aboucazir, & les accom-

---

(1) Mon cœur ne brûle que pour toi.

(2) Je fuis toujours amoureux de vous.

paignoit des regards les plus tendres. Il faut avouer, dit-elle, en interrompant elle-même son récit, & fixant pour un instant sur le roi de Kachemir ses beaux yeux qu'elle ramena insensiblement sur l'attentif Aboucazir; il faut avouer, continua-t-elle, que la malheureuse Guzulbec étoit à plaindre, renfermée dans un ferrail trop respecté par son amant; elle comptoit les instans de sa jeunesse & de sa beauté. Quels avantages, disoit-elle, quels trésors dissipés sans fruit! De quel retour ma tendresse ne devoit-elle pas être payée! Ah! combien le germe de notre amour, cultivé par mes soins, auroit poussé de rameaux qui se feroient courbés sous le poids des fruits les plus délicieux? Mais non, celui que j'adore ne m'aime point, puisqu'un vain respect.... Je ne vous rapporterai point, seigneur, continua Fatmé, les soupçons qui succédoient aux plaintes de la triste Guzulbec; je vous ai promis son histoire, & je la reprends. Naerdan parvenu à l'âge de quinze ans, sentit à tel point les avantages du commerce, & profita si parfaitement des leçons qu'il avoit reçues, que la reconnoissance qu'il avoit pour Hussendgiar, joint à son intelligence naturelle, lui fit avoir un soin particulier de ses affaires; ce bon maître les lui confia pendant le cours de plusieurs voyages qu'il fit aux

Indes. Elles prospérèrent entre ses mains, & la vente des marchandises qu'il lui avoit laissées dans ses magasins d'Erzerum, produisit encore plus de profit à Huffendgiar, que ses voyages. Cependant Naerdan, par une délicatesse & une fidélité rares à trouver dans un cœur amoureux, avoit rompu le commerce qu'il avoit avec Guzulbec; son amour ne s'éteignit pas; mais il lui imposa silence, & il en sacrifia tous les dehors à la probité. Il n'osoit plus prétendre à épouser la fille de son maître à qui le ciel, contre toute espérance, venoit enfin d'accorder un fils. Cette générosité, continua Fatmé, loin de diminuer les sentimens de Guzulbec, ne servit qu'à les entretenir. Huffendgiar, au milieu des plaisirs que lui causoit la naissance imprévue de son fils, ne pouvoit tarir sur les louanges que Naerdan méritoit, & disoit publiquement que l'héritier dont la nature avoit comblé ses desirs, étoit seul capable de déranger les projets qu'il avoit formés en sa faveur, ajoutant que sa vertu, sa droiture & son intelligence l'auroient déterminé à lui donner sa fille & tous ses biens, mais qu'il espéroit faire la fortune d'un de ses amis, en lui donnant un pareil gendre.

Ces éloges engagèrent Kara Mchemmet; beau-frère d'Huffendgiar, à lui demander Naerdan pour sa fille; il prétendoit même conclure

le mariage aussitôt qu'il seroit de retour d'un voyage aux Indes, qui devoit au moins l'occuper pendant huit ou neuf mois. Comme il étoit jouaillier de sa profession, Naerdan consentit à cette proposition, non par aucun desir de richesse & d'établissement; mais pour se guérir d'un amour qu'il ne pouvoit plus regarder que comme une ingratitude.

Ces nouvelles parvinrent aux oreilles de Guzulbec; elles couvrirent son cœur de fureur (1), elle envoya inutilement à son amant (2) une pomme (3), un morceau d'étoffe couleur d'aurore, (4) une olive, (5) & un charbon de bois. Ces tendres signes de l'excès de sa douleur & de sa jalousie ne firent point changer la cruelle résolution du trop vertueux Naerdan. Ici Fatmé s'interrompant encore, ne put se refuser une réflexion dont le sens, qui n'avoit rien que de simple pour le roi de Kachemir,

(1) Herbe dont les femmes se noircissent les cheveux & les sourcils, & qui est une image de la douleur & du chagrin.

(2) Ne t'éloigne point de moi, ô printems de ma vie!

(3) Otes-moi donc la vie.

(4) J'aimerois mieux te voir mort que vivant inconstant.

(5) Mais non! que je meure, & que tu vives longtemps!

étoit un reproche amer pour Aboucazir. On peut, dit-elle, je le conçois, se sacrifier soi-même aux sentimens d'une juste reconnoissance; mais la vertu nous permet-elle d'autres victimes? On est charmé de trouver dans le cœur de ce qu'on aime, les principes de la vertu, mais ils dégènèrent en barbarie, quand on les pousse trop loin. Eh! comment peut-on se résoudre à lui sacrifier ce que l'on aime? car enfin Naerdan ne pouvoit ignorer que Guzulbec ne survivroit pas à son malheur; mais le juste ciel, le ciel moins sévère que lui, ne consentit pas à sa perte. Cette tendre amante au désespoir, ne sachant à qui s'adresser dans son infortune, confia ses peines à une vieille juive qui lui vendoit souvent des bijoux étrangers. La vieille parut sensible à son état, mais plus encore à la récompense qu'elle lui promit, si elle pouvoit empêcher le mariage. Prends tout ce qui est en mon pouvoir, lui dit tendrement Guzulbec; que Naerdan ne soit point à une autre; & je te jure, par le saint prophète, que je ne possède rien qui ne soit à toi. Que n'ai-je tous les trésors de l'Inde, pour t'engager à me servir! La juive la quitta, en lui promettant de la secourir, & l'assurant qu'elle auroit bientôt de ses nouvelles.

Le jour qui suivit celui où la juive avoit fait

à Guzulbec des promesses si consolantes, Huffendgiar rencontra dans les rues d'Erzerum Kara Mehemmet, qui n'en étoit parti que depuis quatre mois. Il lui temoigna la surprise que lui caufoit un si prompt retour. Kara Mehemmet lui répondit qu'il avoit trouvé un de ses correspondans à moitié chemin du lieu où il vouloit aller, qu'il lui avoit remis les fonds qu'il avoit dans l'Inde, d'une façon très-avantageuse, & qu'il étoit résolu de ne plus s'exposer à de si grandes fatigues, que son âge ne lui permettoit pas de soutenir, qu'il vouloit enfin goûter le repos que ses richesses lui permettoient de trouver dans sa patrie. Huffendgiar le fit souvenir sur le champ de l'engagement qu'il avoit pris avec lui pour le mariage de Naerdan & de sa fille. Kara Mehemmet lui dit qu'il étoit prêt de le remplir, mais qu'il vouloit que les noces se fissent dans une maison de campagne dont il avoit fait l'acquisition. Huffendgiar consentit sans peine à cette proposition. Ils partirent sur le champ pour aller chercher Naerdan; ils le trouvèrent occupé des affaires d'Huffendgiar, & Kara Mehemmet lui dit: Mon fils, si vous voulez me suivre, je vous ferai voir ma fille, elle n'est âgée que de quinze ans, & vous l'épouserez si elle vous convient. Naerdan lui répondit avec politesse,

mais cependant avec froideur, & les suivit avec une espèce de joie, dans l'espérance de détruire par ce moyen une passion à laquelle il croyoit ne devoir plus s'abandonner.

Kara Mehemmet les conduisit hors des portes de la ville. Huffendgiar, en lui voyant prendre ce chemin, lui dit : A propos, mon ami, que signifie donc cette maison que je ne vous connois pas ? Kara Mehemmet lui répondit : Il faut jouir de ses richesses ; vous verrez de quelle façon ma nouvelle habitation est ornée ; depuis long-tems je me fais un plaisir de l'étonnement que vous allez avoir ; & le mariage de ma fille avec Naerdan, est le terme du mystère que j'ai fait jusqu'aujourd'hui d'une retraite délicieuse dont je vais jouir paisiblement, en laissant à Naerdan avec les avantages de mon commerce, tous les soins qu'il me donnoit. En achevant ces mots, ils arrivèrent devant une grande maison, dont la porte étoit gardée par deux portiers. Naerdan fut étonné de voir un nombreux cortège de plusieurs pages au pied de l'escalier ; ils étoient magnifiquement vêtus, leurs chemises étoient de soie, leurs culottes de satin, leurs jupons d'étoffes des Indes, leurs cafetans de taffetas ondé, & leurs ceintures de pierres précieuses taillées aux Indes. Ces pages marchèrent devant eux avec

beaucoup de respect, & les conduisirent dans une salle d'audience superbement meublée. Quand ils eurent pris leur place sur le sofa, on leur apporta du café & des confitures; & bientôt on leur servit un repas magnifique & délicat; les plats qu'on leur présenta étoient d'argent, & tout le linge étoit richement brodé. Après le dîner, Kara Mehemmet pria Huffendgiar de passer dans une autre chambre pour le laisser avec Naerdan auquel il avoit des affaires particulières à communiquer. Huffendgiar les laissa seuls. Kara Mehemmet ouvrit une armoire qui donnoit dans l'appartement de ses femmes, & il appela sa fille. Elle répondit sur le champ avec une voix aussi douce que celle d'un ange, & si agréable, qu'elle causa même une forte d'émotion dans le cœur de Naerdan. Cette beauté ne fut pas long-tems sans paroître, & sans faire voir des charmes frappans; car l'éclat de son teint surpassoit celui de la lune quand elle est dans son plein. En arrivant auprès de son père, elle se jeta à ses genoux, & les embrassa en disant : Que souhaitez-vous, mon père, de votre esclave? Je suis charmé, lui répondit Kara Mehemmet, de vous trouver dans les dispositions où je vous desirois. Je veux vous donner en mariage à Naerdan que vous voyez; y consentez-vous? J'ai déjà dit à mon

père ; reprit cette jeune beauté , que son esclave fera tout ce qu'il lui ordonnera ; elle est prête non - seulement à épouser Naerdan qu'il lui présente , mais encore le dernier de ses serviteurs ; le plaisir d'obéir à mon souverain seigneur , ajouta-t-elle , fera toujours la plus grande satisfaction de mon ame. En achevant ces mots , elle se retira , & sortit de la chambre. Hé-bien , mon fils , dit alors Kara Mehemmet , que dites - vous de ma fille ? En êtes - vous content ? Quel est l'homme , lui répondit Naerdan , à qui une semblable beauté pourroit ne pas plaire ? Kara Mehemmet , satisfait de cette réponse , envoya promptement chercher l'iman du quartier , & tirant ensuite une bourse dans laquelle il y avoit trois mille sequins : prenez cet argent , mon fils Naerdan ; lui dit-il ; & quand je vous demanderai , en présence de l'iman , ce que vous apportez en mariage à ma fille , vous me répondrez , trois mille sequins ; & pour lors vous me donnerez cette bourse pour son douaire. L'iman ne se fit point attendre ; il arriva suivi du maître d'école & du Muczín. On servit aussi-tôt la table ; & sur la fin de ce nouveau repas , Kara Mehemmet dit à l'iman : Je donne ma fille à Naerdan , que vous voyez , s'il a trois mille sequins pour assurer son douaire. Huffendgiar

voulut aussi-tôt les donner ; mais Naerdan présenta la bourse que son beau-père lui avoit donnée ; & cette affaire n'ayant aucune autre difficulté , fut bientôt terminée. Le contrat fut donc dressé , & la cérémonie de l'iman fut encore suivie d'un nouveau repas. Quand on fut à la fin , Naerdan s'approcha d'Hussendgiar , & lui dit : Je ne dois pas coucher seul cette nuit ; ne seroit-il pas à propos que j'allasse aux bains ? Kara Mehemmet voulut savoir ce que desiroit son gendre. Quand il l'eut appris , non-seulement il approuva son dessein , mais il l'assura que cette purification étoit nécessaire après la cérémonie de l'iman. Il appela des esclaves qui le conduisirent aux bains délicieux que l'on avoit préparés dans la maison même , & demeura toujours à table. Naerdan vint ensuite l'y retrouver , & son beau-père le fit entrer dans l'appartement des femmes , & coucher avec sa nouvelle épouse.

Quand il eut éprouvé des plaisirs qu'il croyoit devoir bannir de son cœur le souvenir de Guzulbec , il vit avec chagrin qu'il ne lui étoit pas moins attaché qu'auparavant. Ces idées l'occupèrent quelque tems ; mais enfin il fut obligé de s'abandonner au sommeil. Le jour ne le réveilla pas tant encore qu'un besoin très-presant ; cependant il ne pouvoit le satisfaire , car





La Tête et le Sang que l'on apperçut furent pouffer  
des grands cris à tous les Esclaves, et ces cris atti-  
rèrent Kava Mehemet.

il n'osoit ni se lever, ni faire le moindre mouvement; son bras étoit passé sous la tête de sa charmante épouse qu'il craignoit d'éveiller. Enfin, ne pouvant plus se retenir, il retira son bras le plus doucement qu'il lui fut possible. Mais quelle fut sa surprise quand il vit cette belle tête, cette tête, un des chef-d'œuvres de la nature, se détacher de son corps & tomber en bas du lit en roulant jusqu'à la porte? A cet affreux spectacle, il oublia tous ses besoins, & demeura perclus de tous ses membres.

Il étoit depuis quelque tems dans cette cruelle situation, lorsque Kara Mehemmet envoya savoir comment les nouveaux mariés avoient passé la nuit. On trouva la porte fermée; le malheureux Naerdan n'étoit pas en état de l'ouvrir, ni même d'entendre frapper, car il avoit perdu toute connoissance. On fut donc obligé de l'enfoncer. La tête & le sang que l'on apperçut firent pousser de grands cris à tous les esclaves, & ces cris attirèrent Kara Mehemmet, qui fit aussi-tôt venir le cadî. On mit Naerdan en prison, & on le chargea de fers, pour le livrer bientôt au supplice.

Les mauvaises nouvelles qui courent avec tant de rapidité, instruisirent bientôt Guzulbec de ces tristes événemens; elle eut le cœur percé en apprenant le danger que son amant couroit.

La juive ne fut pas long-tems fans se présenter devant elle. Elle lui dit en l'abordant : eh bien , êtes-vous contente ? vous ne devez plus craindre de rivale , & . . . . Ah cruelle ! lui répondit tendrement Guzulbec ; rends-lui la vie , & n'expose point les jours de mon amant. Tu ne pourras échapper à ma juste vengeance , poursuivit-elle , en la regardant avec des yeux animés par la fureur , que dans de pareilles situations les caractères les plus doux n'expriment pas d'une façon moins terrible que les plus emportés. La juive se retira promptement.

Cependant Huffendgiar ne fut pas plutôt informé du malheur de Naerdan , car il ne pouvoit le croire coupable d'aucun crime , qu'il arriva dans la prison ; il accouroit pour le consoler , & favoir quel service il pourroit lui rendre. Naerdan lui fit un récit fidèle de son aventure , sur laquelle Huffendgiar ne sçut quel jugement il devoit porter ; & il sortit promptement pour chercher les moyens de travailler à sa justification , sans trop sçavoir comment il y pourroit réussir. Son premier soin fut d'aller chercher Kara Mehemmet dans sa nouvelle maison , où le malheur étoit arrivé , pour s'informer de ce que l'on y disoit. Mais il fut bien surpris de ne pas trouver la moindre trace de ce magnifique bâtiment , & de voir à la place

une vieille mafure , dans laquelle il apperçut un vénérable vieillard , qui lui demanda ce qu'il cherchoit. Je cherche , lui répondit Huffendgiar , une grande maifon , qui , ce me femble , étoit encore hier au foir ici. Il eft vrai qu'il y en avoit une , reprit le vieillard ; mais tu vois clairement qu'il n'y en a plus ; ton étonnement celfera , pourfuivit-il après quelques momens de fîlence ; quand tu fauras que je fuis un génie ; & que les fentimens de ta fille Guzulbec pour Naerdan m'ont touché ; j'ai pris la figure d'une juive pour en être mieux éclairci ; j'ai pris cellé de Kara Mehemmet , qui n'arrivera que ce foir dans cette ville ; j'ai bâti la maifon dans laquelle tu as foupé hier , & dans laquelle on a célébré les prétendues noces de Naerdan. Va lui promettre ta fille , continua-t-il d'un ton fêvère ; un honnête homme dans ta famille vaut mieux que tous les tréfors ; Naerdan aura foin de ton fils ; fa vertu fera tout prospérer chez toi ; fi tu ne m'accordois pas une auffi juftte demande , je faurois te faire repentir mille fois par jour de tes refus. Huffendgiar promit au génie tout ce qu'il exigeoit de lui ; & l'efprit aérien lui dit : Tu peux aller trouver le cadî qui a fait mettre Naerdan en prifon , obtient de lui qu'il vienne ici , & quand il aura vifité les lieux , & qu'il les aura trouvés fi différens de ce qu'ils étoient

ce matin, il ne pourra douter que l'aventure de Naerdan ne soit un enchantement; & pour lors tu pourras aisément obtenir de lui la liberté de celui qui est injustement prisonnier.

Huffendgiar obéit au vieillard : tout se passa comme il l'avoit prévu. L'arrivée du véritable Kara Mehemmet, qui, dans ce moment, parut à cheval à la tête de ses esclaves, confirma le cadi dans la vérité du rapport qu'on lui faisoit; il rendit la parole qu'Huffendgiar avoit exigée de lui, de donner sa fille à Naerdan. Ce tendre amant fut rendu à la constante Guzulbec, & le ciel, qui les avoit protégés, combla leur union de toutes les félicités.

Vous voyez, seigneur, poursuivit alors Fatmé, tout ce qu'inspire un amour bien vif pour se faire entendre, & tout ce qu'il emploie pour réussir; souvent même il fait courir des risques à ce qu'il aime, par une timidité mal placée. Si Guzulbec & Naerdan eussent parlé à Huffendgiar, peut-être ils l'auroient touché; Naerdan auroit pu enlever Guzulbec: que fais-je ce qu'ils auroient pu faire? Tout, continua-t-elle, hors de demeurer dans l'inaction, & sans le génie, je ne fais ce qu'ils seroient devenus.

Divine Fatmé, lui répondit Naour, charmé du nouveau plaisir qu'il venoit d'éprouver,

j'aime à penser comme toi; cependant je ne puis blâmer Naerdan, sa modestie & sa retenue m'ont charmé; mais je ne pense qu'au singulier plaisir de faire des découvertes agréables dans ce qu'on aime. Je compte, ajouta-t-il, que tu n'en demeureras pas à cette seule histoire, & qu'une autre fois..... Oui, sire, interrompit Fatmé, je suis trop heureuse de pouvoir vous amuser, mais je vous prie de m'accorder une grace. Quelle est-elle, reprit Naour avec bonté? Et que desire la souveraine de mon cœur & le plaisir de mes yeux? Il m'a paru, seigneur, lui répondit-elle, qu'Aboucazir m'écoutoit avec une attention qui prouve qu'il aime ces sortes d'histoires: quand on les aime on en fait, & je souhaiterois lui en entendre conter une. Fatmé vouloit donner au trop timide Aboucazir le moyen de lui répondre; elle comptoit démêler ses sentimens pour elle dans quelques traits d'une histoire étrangère, & ne voulant pas perdre une ressource adroite dont elle lui avoit donné l'exemple, elle pressa le roi d'ordonner à son amant de la satisfaire. Je consens à ce que tu me proposes, reprit Naour: Aboucazir eut beau s'en défendre quelque tems, le roi lui dit en sortant: Je t'ordonne demain, à la fin de notre souper, de conter une histoire; je te pardonne d'avance, si tu ne nous

amufes pas, tout le monde ne peut pas bien conter; ne voudrois-tu pas t'en acquitter auffi bien que Fatmé? Aboucazir lui témoigna par fon profond refpect qu'il lui obéiroit; & le lendemain, après avoir été mille fois rassuré par les tendres regards de Fatmé, il prit ainfi la parole.

---

## HISTOIRE

### *Du derviche Abounadar.*

UN derviche, vénérable par son âge, tomba malade chez une femme, veuve depuis long-tems, & qui vivoit dans une grande pauvreté dans le fauxbourg de Balsora: il fut si touché des soins & du zèle avec lesquels il avoit été secouru, qu'au moment de son départ il lui dit: J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule, mais que vous n'avez point assez de bien pour le partager avec votre fils unique, le petit Abdalla; si vous voulez me le confier, je ferai mon possible pour reconnoître en lui les obligations que je vous ai de vos soins. La bonne femme reçut sa proposition avec joie; & le derviche partit avec le jeune homme, en l'avertissant qu'ils alloient

faire un voyage qui dureroit près de deux ans. En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes instructions, le secourut dans une maladie mortelle dont il fut attaqué; enfin il en eut autant de soin qu'il en auroit eu de son fils. Abdalla lui témoigna cent fois combien il étoit reconnoissant de ses bontés; mais le vieillard lui disoit toujours: Mon fils, c'est par les actions que la reconnoissance se prouve; nous verrons en tems & lieu.

Ils se trouvèrent un jour, en continuant leur voyage, dans un endroit écarté, & le derviche dit à Abdalla: Mon fils, nous voici au terme de nos courses; je vais employer mes prières pour obtenir du ciel que la terre s'ouvre & fasse une ouverture qui te permette d'entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands trésors que la terre renferme dans son sein: auras-tu bien le courage de descendre dans ce souterrain, continua-t-il? Abdalla lui jura qu'il pouvoit compter sur son obéissance & sur son zèle. Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jeta du parfum; il lut & pria quelques momens à la fin desquels la terre s'ouvrit, & le derviche lui dit: Tu peux entrer, mon cher Abdalla, songe qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand service, &

que voilà peut-être la seule occasion de me témoigner que tu n'es point un ingrat : ne te laisses point éblouir par toutes les richesses que tu vas trouver ; ne pense qu'à te saisir d'un chandelier de fer à douze branches que tu trouveras auprès d'une porte, il m'est absolument nécessaire, viens aussi-tôt me l'apporter. Abdalla promit tout, & descendit plein de confiance dans le souterrain ; mais oubliant ce qui lui avoit été si expressément recommandé, dans le tems qu'il remplissoit ses vêtemens de l'or & des diamans dont le souterrain renfermoit des amas prodigieux, l'ouverture par laquelle il étoit entré se ferma. Il eut cependant la présence d'esprit de saisir le chandelier de fer que le derviche lui avoit si fort recommandé ; & quoique la situation où il se trouva fût des plus terribles, il ne s'abandonna point au désespoir ; & ne pensant qu'aux moyens de sortir d'un lieu qui pouvoit devenir son tombeau, il comprit que le souterrain ne s'étoit refermé que parce qu'il n'avoit pas exactement suivi les ordres du derviche : il se rappela les bontés & les soins dont il l'avoit accablé, se reprocha son ingratitude, & finit par s'humilier devant Dieu. Enfin, après beaucoup de peines & d'inquiétudes, il fut assez heureux pour trouver un passage étroit qui le fit sortir de

cette caverne obscure. Ce ne fut, à la vérité, qu'après l'avoir suivi un assez long espace de tems, qu'il apperçut une petite ouverture couverte de ronces & d'épines, par laquelle il revint à la lumière. Il regarda de tous côtés pour voir s'il n'appercevrait point le derviche; mais ses soins furent inutiles : il vouloit lui remettre le chandelier qu'il avoit tant d'envie d'avoir, & formoit le dessein de le quitter, se trouvant assez riche de ce qu'il avoit pris dans le trésor, pour se passer de son secours.

N'appercevant point le derviche, & ne reconnoissant aucun des lieux où il avoit passé, il marcha quelque tems au hasard, & fut très-étonné de se trouver devant la maison de sa mère, dont il se croyoit très-éloigné. Elle lui demanda d'abord des nouvelles du saint derviche. Abdalla lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé, & le danger qu'il avoit couru pour satisfaire une fantaisie très-déraisonnable qu'il avoit eue; ensuite il lui montra les richesses dont il s'étoit chargé. Sa mère conclut en les voyant que le derviche n'avoit voulu que faire l'épreuve de son courage & de son obéissance, & qu'il falloit profiter du bonheur que la fortune lui avoit présenté, ajoutant que telle étoit sans doute l'intention du saint derviche. Pendant qu'ils contemploient ces tré-

fors avec avidité, qu'ils en étoient éblouis, & qu'ils faisoient mille projets en conséquence, tout s'évanouit à leurs yeux. Ce fut alors qu'Abdalla se reprocha son ingratitude & sa défobéissance. Et voyant que le chandelier de fer avoit résisté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que mérite celui qui n'exécute pas ce qu'il a promis; il dit en se prosternant : ce qui m'arrive est juste, j'ai perdu ce que je n'avois pas envie de rendre, & le chandelier que je voulois remettre au derviche m'est demeuré; c'est une preuve qu'il lui appartient, & que le reste étoit mal acquis. Les premières fautes que l'on commet sont ordinairement accompagnées de remords, mais ils ne sont pas de durée. En achevant ces mots, il plaça le chandelier au milieu de leur petite maison.

Quand la nuit fut venue, sans y faire aucune réflexion, il mit dans ce chandelier la lumière qui devoit les éclairer. Aussi-tôt ils virent paroître un derviche, qui tourna pendant une heure, & disparut après leur avoir jetté un aspre (1). Ce chandelier avoit douze branches. Abdalla qui fut occupé tout le jour de ce qu'il avoit vu la veille, voulut juger de ce qui pourroit arriver le lendemain, s'il mettoit une lu-

---

(1) Petite monnoie.

mière dans chacune ; il le fit , & douze derviches parurent à l'instant ; ils tournèrent également pendant une heure , & leur jettèrent chacun un aspre en disparoissant. Il répéta tous les jours cette même cérémonie, elle eut toujours le même succès ; mais jamais il ne put la faire réussir qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique que leur donnoient les derviches étoit suffisante pour les faire subsister dans une certaine opulence , sa mère & lui ; pendant long - tems ils n'en avoient pas désiré davantage pour être heureux ; mais elle n'étoit pas assez considérable pour changer avantageusement leur fortune ; c'est toujours avec danger que l'imagination se repaît de l'idée des richesses. La vue de ce qu'ils avoient cru posséder , les projets qu'ils avoient formés sur l'emploi qu'ils en feroient , toutes ces choses avoient laissé des traces si profondes dans l'esprit d'Abdalla , que rien ne les pouvoit effacer. Ainsi voyant le peu d'avantage qu'il retiroit du chandelier , il prit le parti de le reporter au derviche , dans l'espérance qu'il pourroit obtenir le trésor qu'il avoit vu , ou du moins retrouver les richesses qui s'étoient évanouies à ses yeux ; en lui rapportant une chose pour laquelle il avoit témoigné un si grand desir. Il étoit assez heureux pour avoir retenu son nom

& celui de la ville qu'il habitoit. Il partit donc au plutôt pour se rendre à Magrebi, il fit ses adieux à sa mère, & se mit en marche avec son chandelier qu'il faisoit tourner tous les soirs, & qui lui fournissoit par ce moyen de quoi vivre sur sa route, sans avoir besoin d'implorer le secours & la compassion des fidèles. Quand il fut arrivé à Magrebi, son premier soin fut de demander à quel couvent, ou dans quelle maison Abounadar étoit logé; il étoit si connu que tout le monde lui enseigna sa demeure. Il s'y rendit aussi-tôt, & trouva cinquante portiers qui gardoient la porte de sa maison; ils avoient chacun un bâton, avec une pomme d'or à la main; les cours de ce palais étoient remplies d'esclaves & de domestiques, jamais enfin le séjour d'aucun prince n'avoit étalé tant de magnificences. Abdalla, frappé d'étonnement & d'admiration, ne pouvoit se déterminer à passer plus avant. Certainement, disoit-il en lui-même, ou je me suis mal expliqué, ou ceux à qui je me suis adressé ont voulu se moquer de moi en me voyant étranger; ce n'est point ici la demeure d'un derviche, c'est celle d'un roi. Il étoit dans cet embarras, quand un homme vint à lui, & lui dit: Abdalla, fois le bien arrivé, mon maître Abounadar t'attend depuis long-

tems ; ensuite il le conduisit dans un pavillon agréable & magnifique où le derviche étoit assis. Abdalla , frappé de toutes les richesses qu'il voyoit de tous les côtés , voulut se prosterner à ses pieds ; mais Abounadar l'en empêcha , & l'interrompit quand il voulut se faire un mérite du chandelier qu'il lui présenta. Tu n'es qu'un ingrat , lui dit-il , crois-tu m'en imposer ? Je n'ignore aucune de tes pensées ; & si tu avois connu le mérite de ce chandelier , jamais tu ne me l'aurois apporté. Je vais te faire connoître sa véritable utilité. Aussitôt il mit une lumière dans chacune de ses branches ; & quand les douze derviches eurent tourné quelque tems , Abounadar leur donna à chacun un coup de bâton , & dans le moment ils furent convertis en douze monceaux de sequins , de diamans & d'autres pierres précieuses. Voilà , lui dit-il , l'usage que l'on doit faire de cette merveille. Au reste , je ne l'ai jamais désirée que pour la placer dans mon cabinet comme un talisman composé par un sage que je révère , & que je suis bien aise de montrer à ceux qui de tems en tems viennent me rendre visite : & pour te prouver , ajouta-t-il , que la curiosité est le seul objet de la recherche que j'en ai faite , voici les clefs de mes magasins , ouvre-les , & tu jugeras

quelles sont mes richesses; tu me diras si le plus infatigable des avarés ne s'en contenteroit pas. Abdalla lui obéit, & parcourut douze magasins d'une très-grande étendue; si remplis de toutes sortes de richesses, qu'il ne pouvoit distinguer celles qui méritoient le plus son admiration, mais toutes méritoient & provoquoient son desir; cependant le regret d'avoir rendu le chandelier, & celui de n'en avoir pas connu l'usage, déchiroient le cœur d'Abdalla. Abounadar ne fit pas semblant de s'en appercevoir, au contraire il le combla de caresses, le garda quelques jours dans sa maison, & voulut qu'on le traitât comme lui-même. Quand il fut à la veille du jour qu'il avoit fixé pour son départ, il dit: Abdalla, mon fils, je te crois corrigé par ce qui t'est arrivé, du vice affreux d'ingratitude; cependant je te dois une marque de reconnoissance pour avoir entrepris un si grand voyage dans la vue de m'apporter une chose que j'avois désirée; tu peux partir, je ne te retiens plus; tu trouveras demain à la porte de mon palais un de mes chevaux pour te porter; je t'en fais présent, aussi bien que d'un esclave qui conduira jusques chez toi deux chameaux chargés d'or & de pierreries que tu choisiras toi-même dans mes trésors. Abdalla lui dit tout ce qu'un cœur

sensible à l'avarice peut exprimer, quand on satisfait sa passion, & vint se coucher en attendant le lendemain du jour fixé pour son départ.

Pendant la nuit il fut toujours agité, sans pouvoir penser à autre chose qu'au chandelier & à ce qu'il produisoit. Je l'ai eu, disoit-il, si long-tems en ma puissance; jamais Abounadar n'en auroit été possesseur sans moi. Quel risque n'ai-je point couru dans le souterrain? Pourquoi possède-t-il aujourd'hui ce trésor des trésors? Parce que j'ai eu la bonne foi ou plutôt la sottise de le lui rapporter, il profite de mes peines & des dangers que j'ai pu courir dans un si grand voyage. Eh! que me donne-t-il en reconnoissance? Deux méchans chameaux chargés d'or & de pierreries; en un moment le chandelier en fournit dix fois davantage; c'est Abounadar qui est un ingrat, disoit-il. Quel tort lui ferois-je en prenant ce chandelier? Aucun assurément; car il est si riche, & moi que possédai-je? Ces idées le déterminèrent enfin à faire son possible pour s'emparer du chandelier; la chose ne lui fut pas difficile, Abounadar lui avoit confié les clefs de ses magasins. Il savoit où le chandelier étoit placé, il s'en saisit, le cacha au fond d'un des sacs qu'il remplissoit de pieces d'or & des autres richesses qu'on lui avoit permis d'emporter,

& le fit, comme tout le reste, charger sur ses chameaux. Il n'eut plus d'autre empressement que de s'éloigner; & après avoir promptement dit adieu au généreux Abounadar, il lui remit ses clefs & partit avec son cheval, son esclave & ses deux chameaux.

Quand il fut à quelques journées de Balsora, il vendit son esclave, ne voulant point avoir un témoin de son ancienne pauvreté, ni de la source de ses richesses. Il en acheta un autre, & se rendit sans obstacle chez sa mère, qu'il voulut à peine regarder, tant il étoit occupé de ses trésors. Son premier soin fut de mettre les charges de ses chameaux & le chandelier dans une chambre au fond de la maison; & dans l'impatience où il étoit de repaître ses yeux d'une opulence réelle, il mit des lumières dans le chandelier; les douze derviches parurent; il leur donna à chacun un coup de bâton de toute sa force, dans la crainte de manquer aux loix du talisman; mais il n'avoit pas remarqué qu'Abounadar tenoit, en les frappant, le bâton de la main gauche. Abdalla, par un mouvement naturel, se servit de sa droite; & les derviches, au lieu de devenir des monceaux de richesses, tirèrent aussi-tôt de dessous leur robe chacun un bâton formidable, dont ils le frappèrent si long-tems & si fort, qu'ils le

le

le laissèrent presque mort, & dispartirent en emportant les charges des chameaux, les chameaux, le cheval, l'esclave & le chandelier.

C'est ainsi, seigneur, qu'Abdalla fut puni par la pauvreté, & presque par la mort, d'une ambition aussi démesurée, peut-être pardonna-ble, s'il ne l'avoit pas accompagnée d'une ingratitude aussi condamnable que téméraire, puisqu'il n'avoit pas la ressource de pouvoir dérober ses perfidies aux yeux trop éclairés de son bienfaiteur.

Naour parut content de cette histoire, & dit à Aboucazir, qu'elle lui avoit fait d'autant plus de plaisir, qu'elle étoit un exemple du juste châtiment du plus noir de tous les vices, trop commun parmi les hommes, & que rien ne peut jamais rendre excusable.

Fatmé étoit trop intéressée à cette histoire, pour n'en pas dire son avis. Elle s'étoit reconnue sous l'allégorie du trésor, dont la possession ne peut être que désirée; elle ne doutoit pas qu'elle ne fût précieuse aux yeux d'Aboucazir; mais dans la peinture qu'il avoit faite de l'ingratitude d'Abdalla, elle avoit trop apperçu pour son bonheur toute la timidité de son amant; sa fidélité pour son maître n'étoit pas ce qui l'inquiétoit le plus; & les derniers mots

qu'il avoit dit lui prouvoient qu'il étoit moins embarrassé de le trahir que de la tromper.

Je conviens, seigneur, dit-elle, que l'histoire qu'on vient de nous raconter est aussi agréable que la morale en est juste ; mais je ne puis m'empêcher d'y voir qu'Aboucazir a voulu faire la critique de la mienne. J'ai blâmé dans Naerdan la timidité que lui inspire une reconnoissance mal entendue, qui pensa lui coûter son bonheur & celui de la personne qu'il aimoit ; Aboucazir auroit tort de croire que j'ai voulu faire une vertu de l'ingratitude ; je pense si différemment, que celle d'Abdalla ne me paroît pas assez punie, c'est un défaut dans son histoire ; l'intérêt qui ne peut lui-même être l'objet de la vertu, peut encore moins l'excuser du vice. Ce que l'amour engage quelquefois à faire doit être moins sévèrement condamné. Il rend les coupables trop à plaindre, & tout l'univers est intéressé dans ce cas à l'indulgence. Abdalla auroit pu, continua-t-elle, en s'attachant au Derviche, partager ses richesses & être heureux ; il y avoit de la folie à prétendre le tromper ; il faut laisser cet art & cette adresse aux amans à qui seuls ils sont permis ; ils savent si bien les mettre en usage, qu'il n'est point de surveillans qu'ils n'abusent.

Aboucazir baissa les yeux pour éviter un

regard que le Roi surprit, & qui ne l'éclaira pas suffisamment; cependant agité, & l'esprit occupé de réflexions qui lui étoient inconnues, il dit qu'il vouloit se retirer; mais il fit promettre à Fatmé de lui conter une histoire qui prouvât ce qu'elle venoit d'avancer, & le lendemain à la fin de leur souper, le roi s'étant facilement remis de l'impression légère qu'il avoit reçue: voici ce qu'elle lui conta.

---

## H I S T O I R E

### *Du Griffon.*

**SULTAN** (1) Suleïman en montant sur le trône; déclara le griffon qui habitoit la montagne de Kaf, le roi de tous les oiseaux. Quoique cet animal intelligent eût dix-sept cens espèces d'oiseaux qui lui fussent soumises, il demeura toujours au service de ce prince, & venoit tous les matins lui faire sa cour.

Le griffon étoit un jour présent à une dispute, ou plutôt à une conférence que les docteurs de la loi avoient en présence de Suleïman. Il y en eut un qui dit que l'on ne pouvoit aller

---

(1) C'est ainsi que les Orientaux nomment Salomon.

contre les décrets de Dieu. Le griffon étonné de cette proposition, l'interrompit, & dit à haute voix : Je soutiens que je puis empêcher ce que Dieu aura résolu. Les docteurs lui représentèrent inutilement la folie & l'impiété de ce qu'il avançoit, & Dieu qui l'avoit entendu, voulut voir quel étoit son projet, & quelles mesures le griffon pourroit prendre pour faire échouer ce qu'il auroit déterminé. Je veux, dit-il, faire épouser la fille du roi d'occident au fils du roi d'orient. Allez, dit-il à Gabriel, faites savoir mes intentions à Suleïman, nous verrons ce que le griffon pourra faire pour mettre obstacle à ce mariage. Suleïman fit part au griffon des volontés de Dieu, & lui fit encore des remontrances pour lui faire sentir le ridicule de son entreprise ; mais il persista toujours dans son opinion, & dit qu'il trouveroit les moyens d'empêcher ce mariage. Je veux bien t'avertir, continua l'empereur, que la reine d'occident vient dans le moment d'accoucher de la fille qu'on destine au fils de l'empereur d'orient. Le griffon prit aussi-tôt son vol sans avoir trouvé que la chouette qui fût de son sentiment. Elle fut la seule de tous les oiseaux qui soutint que le griffon réussiroit dans son projet. Il traversa les airs avec la plus grande rapidité, & bientôt il arriva en occident, & chercha

quelque tems des yeux , pour reconnoître les lieux que cette petite princesse habitoit : enfin il l'apperçut dans son berceau environnée de ses nourrices. Il fondit du haut des airs sur cet endroit ; les femmes qui l'environnoient prirent la fuite , & il enleva la princesse sans aucun obstacle , & la porta sur la montagne de Kaf où étoit son nid. Ce griffon étoit femelle ; ainsi toutes les nuits il lui donnoit à tetter ; & son lait fut si bon , qu'elle se trouva bientôt en état d'être sevrée. Enfin elle jouit toujours d'une très-bonne santé , & devint aussi grande que belle ; le griffon même n'épargna rien pour lui donner une éducation convenable , soit en lui montrant à lire & à écrire , soit en s'entretenant avec elle sur les lectures qu'il lui ordonnoit de faire. La princesse qui la regardoit comme sa mere , lui obéissoit aveuglément , & s'occupoit tout le jour dans la solitude de son nid ; car le griffon continuoit d'aller tous les matins rendre à Suleïman les services que ce prince exigeoit de lui. Il est vrai qu'il revenoit tous les soirs donner à manger & s'entretenir avec sa chère petite fille. Elle parvint enfin à l'âge de pouvoir être mariée ; & ce fut dans ce tems - là que le fils du roi d'occident prit possession du trône que son père lui laissa par sa mort.

Ce prince étoit si passionné pour la chasse ,

qu'il ne laissoit passer aucun jour sans prendre ce divertissement ; mais enfin s'ennuyant de chasser dans les mêmes endroits , & toujours les mêmes animaux , il dit à ses visirs : embarquons-nous pour aller chasser dans des lieux éloignés & qui nous seront nouveaux ; pendant notre absence , nous donnerons à ce pays le tems de se repeupler de gibier. Les visirs lui répondirent : prince , c'est à vous à donner vos ordres , & à nous , à les exécuter. Ils firent aussitôt préparer de petits bâtimens pour aborder plus aisément les terres. Le jeune roi s'embarqua avec sa cour & ses visirs , & mit à la voile. Comme il n'avoit point d'objet déterminé , tous les vents lui furent convenables. Après avoir chassé dans plusieurs isles où sa flotte mouilla , il s'éleva une si furieuse tempête , que tous ses vaisseaux furent brisés ou séparés ; mais , par la permission de Dieu , le seul vaisseau que montoit le prince arriva au pied de la montagne de Kaf. Quelques - uns de ses officiers mirent pied à terre avec lui , & furent très-surpris de trouver le pays inhabité , & de n'apercevoir que des montagnes affreuses & escarpées. Cependant , malgré l'aridité de ce climat , ils se mirent à chasser. Le prince , sans y faire aucune attention , se sépara d'eux & se perdit. Il marcha quelque tems à l'aventure ;

enfin il apperçut un arbre qui le surprit par sa grosseur ; quatre cens hommes n'auroient pu l'embrasser ; son élévation étoit proportionnée à la circonférence de sa tige , & ce fut avec un égal étonnement qu'il découvrit un nid sur cet arbre. Il étoit à plusieurs étages , & son étendue surpassoit celle des plus grands châteaux. Il étoit formé par des poutres & des madriers de bois de cèdre , de sandal , enfin de tous ceux que leur bonne odeur a rendus célèbres. Le jeune prince examinoit avec la plus grande attention ces prodiges de l'art & de la nature, quand il apperçut par une espèce d'embrasure ou d'intervalle que laissoient les bois qui formoient cet admirable nid , une jeune personne plus admirable encore. Elle ne fut pas long-tems sans l'appercevoir de son côté. Après s'être regardés quelques instans sans pouvoir proférer une parole, tant ils étoient également surpris & charmés , Dieu permit qu'ils entendissent leur langage. Le prince s'écria : ô soleil de beauté , que pouvez-vous faire dans une habitation si peu digne de vos charmes ! Hélas ! dit-elle , je passe les journées seule , & la nuit avec ma mère. Elle est au service de Suleïman , ajouta-t-elle. Le prince alloit d'étonnement en étonnement ; mais il fut au comble , quand elle lui dit que sa mère avoit des aïles , & que la

montagne sur laquelle ils étoient, se nommoit la montagne de Kaf, si célèbre dans le monde, & si peu fréquentée. Le prince lui apprit de son côté comment un heureux hafard l'avoit conduit auprès d'elle. La jeune princesse, pendant qu'il l'instruisoit de sa destinée, disoit en elle-même : ce jeune homme est de mon espèce, il me ressemble. Que je serois contente de vivre avec lui ! Ma mère n'est pas assez heureuse pour être faite comme nous, & sa figure n'est pas, à beaucoup près, si belle. Il est vrai, continua-t-elle, mais elle a des aîles. Ah ! si j'en avois, que je serois bientôt à ses côtés pour ne m'en jamais séparer ! Après cette tendre réflexion, elle lui dit : ne pourriez-vous pas trouver le moyen de monter dans le nid ? Nous aurions moins de peine à nous entretenir. Hélas ! je ne le puis, répliqua le Prince. Si la chose étoit possible, aurois-je attendu que vous m'en eussiez fait la proposition ? Me serois-je laissé prévenir ? Dans le doute où je suis, reprit la princesse, si ma mère trouveroit bon que vous fussiez avec moi, je crois avoir trouvé un moyen pour vous voir à son insçu.

Vous voyez, seigneur, dit Fatmé, en s'interrompant, & en jettant un coup-d'œil enflammé sur Aboucazir, pour l'engager à tout entreprendre, vous voyez, dit-elle, que le

sentiment éclaire naturellement ceux que le monde a le moins formés. Le prince, continua Fatmé, demanda à la princesse quel moyen elle imaginoit. Il n'en est aucun, dit-il, que je ne mette en usage pour vous voir & vous adorer. Je suis charmée, lui dit-elle, de reconnoître en vous des sentimens si conformes aux miens. Vuidez le corps de ce chameau que vous voyez à quelques pas de vous, continua-t-elle, il vient de mourir; le soleil l'aura bientôt séché: vous le garnirez de toutes les plantes odoriférentes dont vous êtes environné; vous vous enfermerez ensuite dans son corps, de façon à ne pouvoir être apperçu, & je prierai ma mère de me l'apporter pour en examiner la structure, elle ne me refusera pas; & demain matin, son départ nous laissera toute la liberté que nous pouvons désirer. Tout se passa comme elle l'avoit projeté; & le prince étant dans le nid, rien ne les empêcha de passer ensemble les momens les plus heureux. Quand la mère revenoit à son nid, ils l'appercevoient aisément de loin, & le prince rentroit aussitôt dans son chameau, pour n'en sortir qu'après son départ.

Cependant la princesse devint grosse: & quand elle fut prête d'accoucher, Dieu ordonna encore à l'ange Gabriel d'en avertir Suleïman. Il fit aussi-tôt appeller le griffon, & lui demanda

s'il avoit empêché le mariage du roi d'orient avec la fille du roi d'occident. Sans doute, lui répondit-il, la princesse est en mon pouvoir depuis long-tems; je défie personne de l'avoir approchée; elle est dans mon nid sur la montagne de Kaf: c'est assez vous assurer qu'elle n'a jamais vu que moi. Va la chercher tout-à-l'heure, lui répondit le prince, je veux la voir, & juger par moi-même si tu ne m'en imposes point. Le griffon y consentit avec joie; & Suleïman, pour être sûr de n'être pas trompé, donna ordre à deux autres gros oiseaux de l'accompagner pour lui rendre compte de sa conduite.

Les oiseaux partirent, & Suleïman fit assembler un divan composé de presque toute sa cour & des docteurs de la loi, pour être témoins de tout ce qui alloit arriver. La jeune Princesse entendit heureusement le bruit que les oiseaux faisoient en volant: elle en fut très-étonnée; car jamais sa mère n'étoit revenue à une telle heure. Elle n'eut que le tems de faire retirer le prince qui s'entretenoit avec elle, & celui de le cacher promptement dans le chameau. Cependant, sans rien témoigner de la frayeur qu'elle avoit éprouvée, elle ne put s'empêcher de marquer à sa mère l'étonnement que lui caufoit son retour, & l'arrivée des deux oiseaux

dont elle étoit accompagnée. Ma fille, Suleiman te demande , lui répondit le griffon , il faut partir à l'instant : je ne viens que pour te prendre , & te porter à sa cour. La princesse étonnée , mais encore plus allarmée pour son amant qu'elle ne pouvoit abandonner , ne perdit point le jugement , & lui dit : comment avez-vous résolu , ma mère , de me conduire ? Je te porterai sur mon dos , lui répondit le griffon. Mais en traversant tant de mers & de montagnes , lui répliqua-t-elle , la tête me tournera sans aucun doute ; la vue de tous les différens objets , & la rapidité dont vous volez , ne manqueront pas de me faire tomber ; ma mort est certaine , & je ne puis me résoudre à voyager de cette façon. Mettez-moi plutôt dans le corps de ce chameau , ajouta-t-elle , je m'y renfermerai , je ne verrai aucun objet ; par conséquent je ne courrai aucun risque. Le griffon applaudit cette idée , & sçut gré à sa fille de l'imagination & de l'esprit qu'elle témoignoit ; la princesse se plaça dans le chameau , où le prince attendoit avec une extrême inquiétude la fin d'une conversation si intéressante pour sa maîtresse & pour lui. Le griffon les emporta , & l'histoire assure que la princesse accoucha , dans le chemin , d'un garçon.

Quand les oiseaux furent arrivés devant Su-

leïman ; qui les attendoit au milieu de son divan , il dit au griffon d'ouvrir lui-même le chameau. Il le fit ; mais quel fut son étonnement , en voyant le prince & la princesse qui tenoit son enfant dans ses bras ? Est-ce ainsi , lui dit Suleïman , que tu mets obstacle aux volontés de Dieu ? La honte , la douleur & les ris immodérés de tout le divan , causèrent un tremblement affreux au griffon ; il prit son vol , & depuis ce tems il ne sort plus de la montagne de Kaf. Suleïman demanda où étoit la chouette qui avoit approuvé la résolution & l'entreprise du griffon. Mais elle avoit été assez sage pour prendre le parti de la retraite ; & depuis ce tems elle n'habite que des lieux écartés , & ne paroît que la nuit.

Vous conviendrez ; seigneur , poursuivit Fatmé , en s'adressant au roi , mais en regardant Aboucazir avec des yeux qui renfermoient en ce moment toute son ame , & qui lui disoient , profite de ma leçon. Ce regard fut accompagné d'un souris si agréable , qu'il remplit l'air de miel & de sucre. Aboucazir , de son côté , lui rendit un coup-d'œil si plein de feu , & qui exprimoit si vivement tous ses desirs , que Fatmé acheva de se troubler ; mais ses yeux , à moitié fermés par la tendresse & par l'éblouissement , étoient cependant encore assez ou-

verts pour prononcer, se faire entendre, & pénétrer son cœur : toutes ces choses, si difficiles à rendre & si longues à écrire, sont des éclairs de l'amour.

Naour en sentit toute la force ; mais il sçut calmer les mouvemens de sa jalousie ; & sans l'interrompre, tout convaincu qu'il étoit, il écouta tranquillement en apparence Fatmé qui disoit : Vous conviendrez donc, seigneur, que rien n'est impossible à deux amans qui s'aiment ? Aboucazir, qui s'apperçut du trouble qui paroïssoit dans les yeux du roi, quelque peine qu'il se donnât pour se contraindre, voulut dire, pour détourner ses idées : Permettez-moi, seigneur, de ne pas approuver ici ce que Fatmé vient de raconter. Suis-moi, dit Naour, d'un air froid, & il sortit sans regarder Fatmé, cette Fatmé à laquelle il avoit toujours tant de choses à dire.

Les sentimens que l'on renferme davantage, n'en ont que plus de vivacité ; & il semble que les paroles les fassent exhiler & les diminuent. Naour, pour n'avoir rien dit, n'en prit pas moins le parti de rompre tout commerce avec cette infidelle, & de se venger de sa perfidie. La contrainte qu'il s'imposa pour un moment, n'eut d'autre motif que la honte de paroître jaloux.

Quand Naour fut retiré dans son appartement, il s'abandonna à tous les troubles & à toute l'horreur de la jalousie. La confiance déçue, la privation de ce que l'on aime encore malgré soi, les partis violens qui se succèdent continuellement; cette agitation cruelle de tous les sens, qui rend incapable de toute autre idée que d'un objet que l'on aime, & que l'on hait tout-à-la-fois, les projets de vengeance & de pardon; enfin, la foiblesse que l'on se reproche, tourmentoient le roi, qu'un instant avoit rendu malheureux, lui que l'on pouvoit regarder comme le plus heureux homme de la terre quelques momens auparavant.

Cependant pour ne point agir avec précipitation, & faire usage de la prudence qui lui étoit si naturelle, il voulut consulter son visir, sur le genre de punition qu'il feroit éprouver aux coupables. Son amour propre humilié par les procédés de Fatmé, voulut au moins se soulager en faisant usage d'une patience qui lui paroïsoit difficile à pratiquer.

Dès que le soleil eut planté son étendard blanc, & que la nuit, la reine des étoiles, se fut retirée, ce roi monta sur son trône, & sévère pour lui-même, comme il l'étoit pour les autres, il ne voulut point, malgré le trouble de son ame, manquer au devoir qu'il s'étoit im-

posé, & fit publier à son ordinaire que tous ses sujets pouvoient prétendre à sa justice. Il est vrai que tous ceux qui eurent recours à lui, s'ils n'éprouvèrent pas d'injustices, ressentirent, par la dureté de ses ordonnances, la colère qui l'animoit en ce moment contre l'humanité en général. Le jaloux se sépare de l'espèce des hommes, & sur le tribunal qu'il s'élève, il regarde tous les autres comme autant d'ennemis : la pratique des passions, quand l'ivresse en est dissipée, ne laisse plus dans l'ame que des impressions douces qui donnent de l'indulgence pour ceux qui sont plongés dans les erreurs dont on est guéri ; mais Naour étoit bien éloigné de ce calme heureux qui dispose à la philosophie, qui peut seule rendre l'homme maître de lui dans de telles circonstances, & l'engager à mépriser ceux qui l'ont offensé.

Quand Naour eut rempli ce véritable devoir des rois, en exerçant la justice par lui-même, il demeura seul avec son visir, qu'il regardoit depuis long-tems comme son ami. La prudence lui conseilla plus d'une fois de ne rien déclarer à son ministre, & de ne s'en rapporter qu'à lui-même du choix de sa vengeance ; mais ne pouvant plus renfermer sa colère, cherchant peut-être quelque soulagement dans l'aveu de

sa peine, & sa jalousie lui causant d'autant plus de tourment, qu'il l'avoit contrainte, il fit à son visir une entière confiance de ce qui s'étoit passé, & finit par lui demander son avis. Le visir lui conseilla sans balancer de faire périr Aboucazir & Fatmé. N'étant plus embarrassés que sur la manière dont on satisferoit la vengeance qui fut résolue, ils convinrent enfin qu'on leur donneroit le lendemain un breuvage empoisonné.

Naour croyant faire un acte de justice, eut peine à différer jusque-là sa vengeance; mais il falloit le tems de préparer ce funeste breuvage, il falloit trouver les moyens de le faire donner sans éclat; & le roi, qui vouloit sauver les apparences uniquement pour cacher sa honte & son déshonneur, fut obligé d'y consentir. Ils se promirent un secret mutuel pour conserver la réputation du prince; quand les secrets de cette nature sont divulgués, ils augmentent le repentir que le crime seul doit causer.

Le visir, en quittant Naour, revint chez lui; son premier soin fut d'aller voir sa fille unique, qu'il aimoit jusqu'à la folie: la tristesse qu'il remarqua sur son visage l'affligea, & l'inquiétude s'empara vivement de son cœur. Il voulut savoir le sujet de son chagrin; aussi-tôt elle

elle lui apprit qu'elle sortoit du harem du roi, & que Fatmé l'avoit traitée avec un mépris dont malheureusement toutes les autres femmes avoient été témoins. Le visir, piqué pour sa fille, emporté par ces amitiés aveugles dont les effets sont souvent aussi dangereux que ceux des plus grandes inimitiés, oublia de quelle importance étoit le secret que son maître lui avoit confié, & lui dit : Console-toi, ma fille, la rose de sa vie sera bientôt flétrie, & le nom de Fatmé doit être incessamment effacé du registre des vivans. La curiosité de sa fille n'étant que plus animée par un discours si vague, & qu'elle pouvoit si peu comprendre, l'engagea à faire plusieurs questions à son père, & à le conjurer de l'éclaircir & de l'instruire. Pouvoit-il douter, lui disoit-elle, d'un secret qu'il lui avoit confié, & d'un secret qui pouvoit intéresser l'honneur & la vie d'un père aussi chéri ? En un mot, elle fit si bien que le visir lui avoua non - seulement tout ce qui s'étoit passé, mais encore la vengeance que le roi avoit résolu d'en tirer. La fille du visir, transportée de joie, car la vengeance est le sentiment le plus vif des femmes ordinaires, remercia mille fois son père, en lui promettant toujours de garder un secret d'une si grande conséquence pour sa propre satisfaction. Son

père la quitta, ne pensant qu'au plaisir de la laisser plus tranquille, & fut travailler aux affaires que son emploi lui donnoit. Il étoit à peine sorti de chez elle, que Fatmé, frappée elle-même du procédé que les idées de son amour lui avoient fait avoir avec la fille du visir, envoya un officier de l'intérieur du palais pour lui faire des excuses sur ce qui s'étoit passé. Le compliment n'étoit pas achevé qu'elle l'interrompit, en lui disant : Tout le monde conviendra que les mépris que j'ai essuyés ne se peuvent réparer, & qu'ils méritent d'être punis; cependant je n'en suis que médiocrement occupée, puisque bientôt elle ne pourra se vanter d'en avoir aussi mal usé avec moi, & que sa mort doit me venger suffisamment. L'officier du palais parut charmé d'apprendre cette nouvelle, & lui dit : Que votre discours m'est doux ! Mon cœur a tressailli de joie de l'espérance que vous lui donnez. Quand serons-nous assez heureux pour voir le roi capable d'une résolution si ferme ? Mais il est trop prévenu en faveur de Fatmé, ajouta-t-il. Si vous aviez la force de garder un secret, reprit la fille du visir, je vous conteroie tout le détail d'une affaire dont je ne suis pas encore revenue moi-même, tant elle m'a surpris. L'officier lui promit plus qu'elle n'exigeoit, & bientôt

elle eut soulagé son cœur. Celui-ci ne fut pas plutôt instruit, qu'il alla trouver Fatmé, & lui conta ce qu'il venoit d'apprendre; son attachement pour elle, les obligations qu'il lui avoit, & l'amitié qu'il ressentoit depuis long-tems pour Aboucazir, l'engagèrent à ne perdre aucun instant pour l'avertir, & commettre cette espèce d'infidélité.

Que le séjour des cours seroit différent, si la fausseté ou l'indiscrétion n'étoient employées que pour obliger ses amis!

Fatmé fut très-surprise en apprenant cette terrible nouvelle; elle auroit juré comme tous les amans, qu'elle s'étoit contrainte, & que le roi n'avoit pu s'appercevoir de rien. Mais la nouvelle étoit si positive, & si détaillée, que n'envifageant plus que le malheur qui la menaçoit, elle fut parler avec tant de force & de vivacité à l'officier du palais, qu'elle l'engagea à conduire Aboucazir dans son appartement. Il s'y rendit, déguisé en esclave; la conversation fut longue & intéressante. De quoi ne vient point à bout l'amour, allarmé pour les jours de ce que l'on aime? Ce même amour sembla faciliter leurs arrangemens; ils firent si bien qu'ils ameutèrent les mécontents qui se trouvent dans toutes sortes de gouvernemens, même dans les plus justes. Aboucazir & Fatmé

joignirent donc leurs amis aux mécontents ; & dans la même nuit Naour & son visir , qui n'étoient point sur leurs gardes , furent impitoyablement massacrés.

C'est bien fait , dit Hudjiadge ; il avoit bien affaire aussi d'être prudent hors de propos , & d'aller demander conseil à un visir . Ceux qui sont si avides de conseils inutiles , n'en demandent jamais quand ils en auroient besoin . Il est vrai , sire , répondit Moradbak ; mais si l'excès de la prudence est un défaut , les dangers d'une femme qui s'écarte de son devoir , sont encore plus considérables . Elles ne sont pas toutes comme toi , reprit Hudjiadge , avec un air de douceur qu'il n'avoit peut-être pas eu depuis vingt ans ; aussi nos pères ont - ils fort bien trouvé , continua-t-il , que l'on ne sauroit trop les captiver & les enfermer . C'en est assez pour aujourd'hui , continua-t-il , allez tous vous reposer , & soyez exacts à vous trouver ici demain à l'heure ordinaire . Nous y ferons , sire , reprit Moradbak , & j'aurai l'honneur de vous conter une histoire Mogole . Le pays n'y fait rien , lui dit-il encore . J'espère , poursuivit la belle fille de Fitead , en se retirant avec modestie , qu'elle amusera votre majesté . La modestie de Moradbak n'étoit peut-être qu'une confiance d'auteur . Le lecteur en jugera mieux qu'elle , & même que le sultan .

*L'ON a cru pour la plus grande intelligence d'un passage de l'histoire du roi de Kachemir, & pour satisfaire la curiosité du lecteur sur un usage de l'Orient, devoir lui donner une liste de quelques mané ou salams, qui sont des présens simples, en même tems que des signes dont les amans conviennent pour tromper la vigilance de ceux qui s'opposent à leur bonheur. Les Persans sont plus dans l'habitude de se parler par les différentes espèces de fleurs, leurs couleurs & leur arrangement, elles leur servent pour le même objet, & nous en avons plusieurs exemples dans quelques traductions ou livres tirés de cette nation; mais jusqu'ici on n'a fait aucune mention dans notre langue des mané, & je ne les ai vu rapportés que dans le voyage de la Motheraye. Il est encore nécessaire de savoir que ce n'est pas la seule fantaisie, ou bien une simple convention, qui font préférer une chose à une autre pour la déclarer mané; mais que la terminaison du nom de la chose envoyée doit rimer ordinairement avec un vers ou quelque passage connu, comme on dit par exemple, gris de lin; amour sans fin, &c.*

## L I S T E

*De quelques mané ou présens muets donnés  
par les hommes.*

**Q**U E L Q U E chose de bleu ; je suis charmé de toi. Plus l'étoffe ou la chose envoyée est claire, plus l'expression est forte.

*Une perle ; tu me trompes, tu n'es qu'une infidelle.*

*Du mastic ; je t'aime, ô charmante fille.*

*Du gingembre ; mon cœur ne brûle que pour toi.*

*Du bois d'aloës ; ô doux remède de mon cœur !*

*Une grappe de raisin ; mes deux yeux.*

*Du plomb ; mon amour est fixé en toi, ou je suis ivre d'amour pour toi.*

*Du fil ; que ma princesse fache que je suis son amant.*

*Du mirthe ; que le ciel te livre à mes desirs.*

*Du ciprès ; tu m'as fait assez souffrir.*

*Une carotte ; ton cœur fait une cruelle résistance.*

*Un cheveu ; quelle faute puis-je avoir commise ? Quand une femme l'envoie, il veut dire ; enlève-moi.*

*Du jasmin ;* as-tu juré d'être insensible à mes peines.

*Une figue ;* tu as enchaîné tous mes sens.

*Du papier ;* éloigne de toi tous mes rivaux.

*De la farine ;* tu as martyrisé mon cœur.

*Du thé ;* soleil de mes jours les plus clairs ,  
& lune de mes nuits les plus sereines.

*Du sang de dragon ;* ame de mon ame.

*Du sel ;* le feu de mon amour brûle pour toi jour & nuit ; le soleil & tous les astres m'en sont témoins.

*De l'orge ;* si je ne t'ai pas vu hier , c'est une nuit pour mon amour , qui a rencontré des obstacles insurmontables.

*Du tabac ;* mon cœur est sincère & fidèle.

*Du musc ;* je suis incapable de mentir.

*Une tasse à café ;* je te sacrifierois plutôt mille vies.

*Du corail ;* je mets tout ce que j'ai à tes pieds.

*De la canelle ;* dispose absolument de moi.

*Une grenade ;* je suis ton serviteur fidèle.

*Un clou ;* ton esclave.

### *Présens des femmes.*

*Une poire ;* tu peux avoir quelque espérance ;  
si tu es rubis , je suis émeraude.

*Une plume ;* ne crains point , tu feras soulagé.

*De la terre ;* défais-toi de tes vieilles amours.

*Du miel ;* viens prendre possession de mon cœur.

*Un oignon ;* tes bras me tiendront lieu de ceinture.

*Des cheveux ;* ô toi , couronne de ma tête.

*Des jujubes ;* fais de moi tout ce que tu voudras.

*Du fil ;* l'esclave fidèle de ton lit.

*De la couleur de rose ;* doux rossignol de mon cœur.

*De l'ambre jaune ;* tu as d'autres yeux que les miens.

*De la filasse ;* mon cœur est-il fâché contre moi , m'auroit-il abandonné ?

*Une pomme ;* ne t'éloignes pas de moi , ô printemps de ma vie.

*Un concombre ;* les rivales me vont désespérer.

*Du fil d'or ;* il y a long-tems que je ne t'ai vu.

*De la couleur du vin ;* pourquoi t'éloignes-tu de moi ?

*Une fève ;* je n'ai pas dormi cette nuit.

*De la craye ;* tu m'as ôté la raison.

*Du cyprès ;* viens au plus vite au rendez-vous.

*De la couleur aurore ; ôte-moi donc la vie.*

*Une olive ; j'aimerois mieux te voir mort qu'infidèle.*

*Du charbon de bois ; que je meure , & que tu vives long-tems.*

---

## H I S T O I R E

*De Nourgchan & de Damaké , ou des quatre talismans.*

**A**BOUALI NABUL (1), empereur du Mogol , faisant réflexion sur son grand âge , comprit aisément qu'il n'avoit pas encore long-tems à jouir de la lumière ; il fit venir son fils unique & bien-aimé , Nourgehan (2) , & lui dit :

Nourgehan , je vous laisse mon trône , je viens d'ordonner que l'on me préparât le breuvage de la mort , ainsi vous allez bientôt occuper ma place. N'oubliez jamais de rendre la justice au pauvre comme au riche ; foyez content de posséder un royaume florissant ; n'enviez jamais les états d'aucun prince ; laissez à chacun ce que ses pères lui ont laissé ; en un mot ,

---

(1) Grand-père.

(2) Lumière du monde.

fongez toujours que vous devez mourir, & que la clémence & la justice font les plus beaux titres d'un roi. Après avoir dit ces paroles, fans être touché des larmes de Nourgehan, il descendit du trône, y fit monter son fils, & se retira dans un appartement de délices, où il avoit passé ses plus beaux jours; il prit le fatal breuvage, & attendit avec la plus grande tranquillité l'instant qui devoit conduire au ciel sa belle ame blanche, & qui n'étoit tourmentée d'aucuns remords.

Nourgehan, après avoir rendu à un si bon père tous les honneurs que la nature & la reconnoissance pouvoient lui inspirer, ne fut plus occupé que du soin de suivre les derniers conseils qu'il en avoit reçus. Son cœur étoit bon, son esprit étoit juste; mais si tous les hommes ont besoin de l'expérience pour se former, combien est-elle nécessaire à ceux qui sont destinés au trône? Nourgehan, persuadé de cette importante vérité, étoit bien éloigné de la présomption, trop commune aux princes. Un jour qu'il s'entretenoit avec ses courtisans du gouvernement des rois, il fit l'éloge de ceux qui avoient le plus aimé la justice. Salomon fut cité pour avoir été le plus juste. Cet exemple, répondit Nourgehan, ne se peut alléguer; Salomon étoit prophète, & pouvoit

apporter des remèdes aux maux qu'il prévoyoit ; mais un homme ordinaire ne peut employer que sa bonne volonté pour réparer ses foiblesses ; & je vous ordonne à tous, non-seulement de m'avertir sans aucune flatterie de mes devoirs , mais encore de prévenir ou réparer mes fautes par vos conseils. Quand un roi aime la vertu, tous ses sujets sont bientôt vertueux. A peine Nourgehan avoit-il achevé de parler, qu'Abourazi se leva, & dit : Grand prince, si vous voulez que la justice soit parfaitement exercée dans vos états, il faut que vous fassiez choix d'un visir désintéressé, & qui n'ait en vue que votre gloire & le bien de l'état. Il faut encore que la satisfaction de faire le bien lui tienne lieu de récompense. Vous parlez fort bien, Abourazi, reprit Nourgehan ; mais la difficulté est de trouver un tel homme. Vous avez, sire, lui répliqua le courtisan, un de vos sujets que sa modération & sa sagesse ont fait renoncer aux charges, sous le règne de votre illustre père, & votre majesté ignore peut-être ce qui lui arriva dans la ville de Chiras. Le roi lui ayant dit de l'en instruire, Abourazi poursuivit ainsi :

Imadil Deulé (1), dans la dernière guerre

---

(1) L'appui & le soutien de la félicité.

que nous avons soutenue contre la Perse, porta nos armes triomphantes jusqu'à Chiras qu'il prit, & que par un sentiment d'humanité il préserva du pillage; cependant ses soldats lui demandèrent une récompense qui pût les dédommager du butin qu'ils auroient dû faire; ils lui parlèrent de façon qu'il fut obligé de la leur promettre, quoiqu'il ignorât où il la pourroit trouver. Un jour qu'il étoit dans son palais occupé de cette idée, il apperçut un trou d'où il vit sortir & rentrer un Serpent; il appela les eunuques de son harem, & leur dit: Elargissez ce trou pour prendre un serpent que je viens d'y voir entrer. Les eunuques lui obéirent, & trouvèrent un caveau rempli d'armoires placées le long des murs, & de coffres entassés les uns sur les autres. On les ouvrit, & l'on trouva qu'ils étoient remplis de sequins, & les armoires combles des étoffes les plus magnifiques. Imadil Deulé remercia Dieu de cette découverte, & distribua ce trésor à ses soldats. Ensuite il ordonna qu'on fît venir un tailleur pour faire des habits de ces étoffes, dont il vouloit récompenser le mérite des officiers qu'il avoit sous ses ordres. On lui présenta le plus habile tailleur de la ville, celui qui avoit habillé le dernier gouverneur. Imadil Deulé lui dit: Non - seulement tu seras bien

payé si tu fais ces habits avec soin, mais encore je te ferai donner une récompense & de la cassonade (1). Ce tailleur, qui étoit sourd d'une oreille, comprenant qu'on vouloit lui donner la bastonade, se mit à pleurer; & se persuadant encore qu'on vouloit lui demander compte des habits de l'ancien gouverneur qu'il avoit en sa garde, il déclara qu'il n'en avoit que douze coffres remplis, & que ceux qui l'accusoient d'en avoir davantage n'avoient pas dit la vérité. Imadil Deulé ne put s'empêcher de rire de l'effet que la crainte avoit produit sur ce pauvre tailleur; il se fit cependant apporter ces habits, qu'il trouva superbes & tous neufs. Ils lui servirent, avec les étoffes des armoires, à donner des habits à tous les officiers de son armée. Je crois donc qu'un homme aussi désintéressé mérite assurément la confiance de votre majesté. Abourazi ayant cessé de parler, Nourgehan lui dit : Imadil Deulé ne fera point mon visir; je le crois honnête homme; mais il n'est pas assez prudent, & je ne le trouve pas capable de faire valoir mon autorité : il avoit les sceaux de l'empire, & n'a pas su prévoir & ordonner tout ce qu'il falloit pour son expédition, en

---

(1) Espèce de sorbet mêlé de caramel.

un mot, l'argent lui a manqué, & les soldats ont su lui faire la loi. Sans le hasard du serpent, dont tout autre que lui auroit profité, que seroit-il devenu ? Et le tailleur n'est ici qu'un conte inutile. Nourgehan continua de s'entretenir avec ses courtisans, qui lui firent souvent des propositions trop communes pour être rapportées. Mais continuellement occupé de la justice & de l'envie de bien régner, il sortoit souvent de son palais à toutes sortes d'heures pour s'instruire par lui-même de la vérité. Il y avoit un vieux potier de terre qui logeoit auprès de son palais. Nourgehan, frappé de le voir prier Dieu tous les jours avec une ferveur respectable, s'arrêta un jour devant la petite maison qu'il habitoit, & lui dit : Demande-moi ce que tu peux desirer, & je te promets de te l'accorder. Ordonnez, lui dit le potier, à tous vos officiers de prendre chacun un de mes pots, & de me le payer ce que je voudrai, je n'abuserai point de cette permission, d'autant que j'exigerai de celui qui l'aura acheté qu'il garde le pot, & qu'il l'emploie pour votre service. Nourgehan lui accorda sa demande, & donna ordre à sa garde de veiller à l'exécution de la vente & de l'achat des pots, & sur-tout de faire tout ce que le potier lui ordonneroit. Il profita

modestement de la grace qu'il avoit obtenue; & content de débiter son ouvrage, il n'exigeoit que la valeur, trop heureux de s'entretenir dans le travail, en attendant qu'il pût donner des preuves de sa reconnoissance à son souverain. Le visir de Nourgehan étoit avare; mais dans la crainte de déplaire à son maître, il cachoit ce vice avec un soin extrême. Il alloit un matin à l'audience de l'empereur, quand le potier lui demanda un sequin d'un pot qu'il lui présenta. Le visir le refusa, & dit qu'il se moquoit, de demander une telle somme d'une chose que la plus petite monnoie payoit suffisamment. Le potier voyant qu'il ajoutoit la menace au refus, lui répondit, que puisqu'il le prenoit sur ce ton, il vouloit avoir mille sequins de son pot, en ajoutant qu'il n'entreroit point chez l'empereur qu'il ne le pendît à son cou, & qu'il ne le portât lui-même sur son dos à l'audience de l'empereur, pour lui faire ses plaintes du refus & des menaces qu'il lui avoit faits. Le visir fit beaucoup de difficultés & d'instances pour éviter des conditions aussi fâcheuses qu'humiliantes; mais l'heure que l'empereur lui avoit assignée approchant, & la garde ne voulant pas le laisser entrer qu'il n'eût satisfait à la volonté du potier, il fut obligé de se soumettre, de

promettre les mille sequins, de pendre le pot à son cou, & qui plus est, de porter le potier sur son dos, condition dont il ne voulut jamais se défaire. L'empereur, surpris de voir arriver son visir d'une façon si ridicule & si peu conforme à sa dignité, voulut savoir ce qui s'étoit passé. Quand il en fut instruit, il obligea le visir de payer les mille sequins à l'heure même; & comprenant de quelle conséquence il étoit pour un prince de n'avoir pas un ministre avare, il le déposa, & fut beaucoup de gré au potier de l'avoir éclairci sur une chose que sans lui il auroit peut-être long-tems ignorée.

Nourgehan établit un conseil qu'il composa des plus honnêtes gens de l'empire; il prescrivit des loix sages & prudentes, & partit pour visiter les provinces, dans la résolution de mettre ses peuples à l'abri d'une autorité toujours dangereuse, quand ceux qui l'exercent sont trop éloignés du souverain. Ce prince, doué de toutes les vertus, n'avoit point d'autre projet que de mériter, après sa mort, la belle épitaphe de ce monarque de Perse; on lit simplement sur son tombeau : *C'est dommage de Chahchuia.*

Nourgehan parcourut les provinces de son empire; il en avoit déjà visité la plus grande partie, & réparé des désordres sans nombre,  
quand

quand la curiosité l'engagea à faire un voyage chez les tartares, ses voisins (1). Se trouvant aussi près qu'il l'étoit de leur pays, il eut envie de voir & de connoître ces Tartares, qui sont plus civilisés que les autres, car ils ont des villes & des habitations formées; de plus, leurs femmes ne sont point renfermées comme celles des autres peuples de l'Asie. Les Tartares sachant l'arrivée de l'empereur du Mogol, vinrent au-devant de lui; les uns firent des courses de chevaux pour lui faire honneur, d'autres avec leurs femmes formèrent des danses, qui, quoiqu'un peu sauvages, avoient cependant une sorte de grace, & principalement de l'audace & de la fierté. Dans le nombre de femmes Tartares qui se présentèrent devant lui, Nourgehan fut frappé de la beauté d'une jeune personne âgée de quinze ans, qui se nommoit Damaké (2). Elle réunissoit la taille, la beauté, la physionomie spirituelle & la modestie; Nourgehan rendit hommage à tant de charmes, & lui fit proposer une place dans son harem, elle la refusa; il voulut la séduire par des présens

---

(1) Le royaume de Tangut est au couchant du Mogol; il est partagé en deux parties, la méridionale s'appelle proprement le Tangut, & la septentrionale le Tibet.

(2) Allégresse au cœur.

considérables , ses offres ne furent pas seulement écoutées. L'amour cause souvent les plus grands changemens dans les caractères. Ce prince si sage , & jusque - là si modéré , emporté par sa passion , voulut y joindre les menaces ; il alla même jusqu'à dire qu'il entreroit avec une armée formidable , pour obtenir une beauté que ses refus ne lui permettoient pas d'espérer autrement. Il est vrai qu'il ne témoigna cet emportement qu'à la seule Damaké. Si les Tartares , qui sont les peuples les plus jaloux de leur liberté , en avoient eu la moindre connoissance , la guerre eût dès-lors été déclarée ; mais Damaké lui répondit toujours avec la plus grande douceur , sans témoigner de crainte , & sans s'éloigner du respect qu'elle devoit à un souverain ; & ce fut avec ce ton simple & déterminé qu'inspirèrent toujours le courage & la vérité qu'elle lui conta cette petite histoire.

Un des grands lamas , lui dit-elle , dont vous connoissez l'autorité suprême dans ce pays , devint amoureux dans ce même endroit d'une fille de la tribu dont je suis : non-seulement elle refusa tout ce qu'il lui fit offrir , mais elle ne voulut point accepter la proposition qu'il lui fit de l'épouser , tant il étoit aveuglé par sa passion. L'amour qu'elle avoit pour un joueur

d'instrumens, qui même n'étoit pas trop bien fait, étoit la seule cause de ses refus; elle en fit l'aveu au lama dans l'espérance de lui paroître indigne de son attachement. Mais ce prince (car ils sont regardés comme tels) outré de douleur, fit périr son indigne rival; & sous prétexte qu'elle convenoit au Dalay-Lama, il ne fut pas difficile de la faire enlever elle-même; car vous savez, seigneur, que tout tremble en ce pays au seul nom d'un homme que l'on regarde comme un Dieu (1);

---

(1) Le Dalay-Lama passe, dans l'esprit des Tartares de ce canton, pour être immortel; il vit retiré du monde sans prendre aucun soin du temporel de ses états: deux chans des Calmouks, & qui sont puissans; lui fournissent ce dont il a besoin pour l'entretien de sa maison. Les Tartares de son culte croient qu'il ne meurt jamais & qu'il se renouvelle comme la lune: Voici l'artifice dont on se sert pour persuader cette fable au peuple. Quand le Dalay-Lama est sur le point de mourir, on cherche dans tout le Tanguit le lama qui lui ressemble le plus pour le mettre à sa place; après avoir soigneusement caché le corps du défunt; c'est par ce moyen qu'ils prétendent que le lama a déjà vécu sept cents ans, & qu'il vivra éternellement. Tous les princes de la Tartarie qui suivent son culte lui envoient de riches présens avant de monter sur le trône, & font assez souvent des pèlerinages pour lui rendre des adorations comme au Dieu vivant & véridique.

mais le lama ne tira pas grande satisfaction de sa cruauté & de son injustice ; car , après avoir promis de se rendre aux amoureuses poursuites du lama , pour obtenir un peu plus de liberté , elle se précipita du haut d'un rocher que l'on apperçoit d'ici , & que l'on montre encore avec soin dans le pays , comme une preuve de la constance & de la résolution dont les filles Tartares sont capables. Ce n'est point , continua Damaké , une semblable prévention qui me fait refuser les offres de votre majesté. Mon cœur fut libre jusqu'à ce jour , connoissez-le , seigneur , dans tout son entier : il est fier & digne peut-être des bontés dont vous daignez m'honorer ; mes foibles attraits vous ont séduit ; mais une femme qui n'a point d'autre

---

table. Il se fait voir dans un lieu secret de son couvent ; éclairé de plusieurs lampes ; il ne se montre que tout couvert d'or & de pierreries , élevé sur une espèce de théâtre , orné de riches tapis & assis sur un coussin , les jambes croisées à la Tartare. On se prosterne devant lui la face contre terre sans qu'il soit permis de l'approcher pour lui baiser les pieds ; & les plus grands seigneurs , les chans même s'estiment heureux quand ils peuvent , à force de présens , obtenir quelques-uns de ses excréments , qu'ils portent pendus au cou , dans une boîte d'or comme un préservatif contre toutes sortes de maux. *Relation de la grande Tartarie.*

mérite, est, selon moi, bien peu de chose ! Peut-être, lui dit Nourgehan, que la différence des religions met un obstacle à mon bonheur : non, seigneur, je suis musulmane, reprit Damaké ; croyez - vous que j'aie pu soumettre mon esprit aux idées que l'on nous donne du Dalay - Lama ? Peut - on croire qu'un homme soit immortel ? L'artifice dont on se sert pour le persuader est trop grossier ; en un mot, il est trop démontré pour qu'il me soit permis de balancer entre des idées fomentées par des prêtres, ou celles que la divinité de Dieu, prêchée par son grand ami, peut & doit donner. D'ailleurs, continua-t-elle, je connois le risque de vos bontés pour moi. Le tems fait gémir le rossignol, cet oiseau si aimable ; il fait habiter la rose, cette fleur si agréable, au milieu des épines ; il laisse briller la lune pendant la nuit pour obscurcir sa lumière dès que le jour est venu ; la nuit fait disparaître le soleil, ce roi du monde ; après avoir élevé un homme à la royauté, il l'abaisse jusqu'à la pauvreté. Malgré toutes ces réflexions, je l'avouerai cependant, seigneur, je serois flattée de plaire à un homme dont j'estime plus les vertus que la grandeur ; mais je voudrois lui plaire par d'autres qualités : je voudrois m'être rendue digne de lui par des services si considérables,

qu'un mariage aussi disproportionné, loin de l'exposer à recevoir des reproches, ne servît qu'à faire applaudir son choix. Jugez, seigneur, continua - t - elle, si quelqu'un, pénétré de l'exemple que je vous ai rapporté & que j'approuve, malgré le mépris que l'on doit avoir pour le choix, peut se laisser séduire par les offres ou soumettre par la violence. Nourgehan, charmé de trouver tant d'esprit & de sentimens dans un objet que la seule figure rendoit si aimable, admira sa vertu, lui donna sa parole royale de ne la jamais contraindre, & ne voulut plus s'en séparer. Il envoya des esclaves & des chameaux à la belle Damaké, qui le suivit avec toute sa famille. Elle n'auroit jamais consenti à cette démarche, si elle avoit été obligée d'abandonner des parens auxquels elle étoit attachée, & dont la présence pouvoit empêcher que l'on donnât la moindre atteinte à sa réputation. Le roi la voyoit tous les jours, & ne pouvoit être un moment sans désirer de la voir, & sans l'admirer en la voyant. Cependant les discours du peuple & de la cour parvinrent aux oreilles de Damaké; elle fut le tort qu'on lui faisoit. Pour réparer cet inconvénient, elle résolut de détruire ces idées & de prévenir les esprits en sa faveur. Dans ce dessein, elle conjura Nourgehan de faire

assembler les savans de son royaume ; pour répondre à leurs questions , & même pour leur en faire peut-être de son côté. Nourgehan , qui craignoit qu'une personne aussi jeune que Damaké , ne s'exposât trop légèrement , & ne se tirât avec honte d'une pareille dispute , fit tous ses efforts pour ne lui point accorder sa demande ; car l'amour propre que l'on ressent pour ce que l'on aime , est sans contredit plus fort que celui qui peut intéresser personnellement ; ses remontrances furent inutiles. Les savans furent assemblés au nombre de douze ; & dans l'audience qu'il leur donna , le roi étoit placé sur un trône fort élevé avec ses habits de cérémonie ; Damaké étoit plus bas , & vis-à-vis de lui , couchée sur des carreaux , vêtue & coëffée dans la plus grande simplicité , mais brillante de tous les attraits de la jeunesse & de tous les dons de la nature , environnée des douze sages , vénérables par leur âge & par leurs grandes barbes , appuyés comme elle sur une très-grande table , autour de laquelle ils étoient assis. Les sages , qui ne savoient à quel dessein Nourgehan les avoit assemblés , furent très-étonnés quand il leur fit part du projet de Damaké ; ils regardèrent l'adversaire qui leur étoit présentée , & ne vouloient pas parler , ne doutant pas que le roi n'eût dessein

de les mépriser. Nourgehan leur dit : Je vois ce que vous pensez , mais j'ai donné ma parole royale , c'est à vous de l'aquitter. Faites , sans aucun ménagement , les questions les plus fortes à cette beauté , qui s'engage à résoudre les difficultés que votre grand savoir vous met en état de lui proposer. Alors un des sages prenant la parole , & s'adressant à Damaké , lui dit : Quel est celui dont la poitrine est étroite , & qui fait cependant le plaisir du monde , dont la tête est remplie de feu , le ventre d'eau , & dont le dos est à l'air.

Damaké répondit , sans hésiter , c'est un bain (1). Le sage fut aussi confus , que Nourgehan fut transporté de joie.

Le second sage lui demanda : Quelle est la chose qui prend la couleur de celui qui la regarde , dont l'homme ne peut se passer , & qui n'a ni corps ni couleur ?

C'est l'eau , répondit encore Damaké.

Le troisième lui dit : Pouvez-vous , miracle d'esprit & de beauté , me dire quelle est la chose qui n'a ni porte ni fondement , & qui est pleine en dedans de jaune & de blanc ?

C'est l'œuf , lui dit cette belle lune de félicité.

---

(1) Lieu où l'on se baigne.

Le quatrième sage, après avoir un peu rêvé, dans l'espérance de l'emporter sur ses confrères, car les savans du Mogol ont toujours eu beaucoup d'amour propre, lui dit : Il y a dans un jardin un arbre ; cet arbre porte douze branches ; dessus chaque branche il y a trente feuilles ; & dessous chaque feuille, il y a cinq fruits, dont trois sont à l'ombre & deux au soleil : Quel est cet arbre ? Où se trouve-t-il ?

Cet arbre, reprit Damaké, représente l'année, les douze branches sont les mois, les trente feuilles les jours, les cinq fruits les cinq prières, dont deux se font le jour & trois de nuit. Le sage demeura confus ; & les courtisans, dont un rien change les sentimens, commencèrent à être persuadés intérieurement de ce qu'ils avoient d'abord feint d'admirer.

Les autres sages, qui n'avoient point encore parlé, voulurent s'excuser de nouveau, & faire passer leur silence à la faveur des éloges qu'ils donnoient au grand esprit de celle qui venoit de confondre ceux qui les avoient précédé ; mais Nourgehan, à la prière de Damaké, leur ayant ordonné de continuer la conférence : L'un lui demanda quelle étoit *la chose plus pesante qu'une montagne* ; l'autre, quelle étoit *celle plus tranchante qu'un sabre* ; & le troisième, celle qui étoit *plus prompte*

*qu'une flèche.* Damaké, avec une présence d'esprit toujours égale, répondit que la première étoit *la langue d'un homme qui se plaint*; la seconde, *la médisance*; & la troisième, *le regard.* Il y avoit quatre sages qui ne lui avoient point encore proposé leurs difficultés. Nourgehan craignoit qu'à la fin l'esprit de Damaké ne s'épuisât, & qu'elle ne perdît l'honneur d'un si grand nombre de belles réponses; cependant cette belle lune du monde ne paroissoit ni fatiguée ni énorqueillie de ce qui auroit satisfait la vanité du plus grand nombre des hommes: mais le propre de l'amour étant d'être soumis aux volontés de ce que l'on aime, Nourgehan, que les exemples précédens ne rassuroient point encore, plein d'alarmes & d'inquiétudes, leur ordonna de parler, par un signe de tête auquel ils n'osèrent résister. Le premier lui demanda, quel étoit l'animal qui fuit le monde, qui tient de sept animaux différens, & qui habite les lieux inhabités.

Le second voulut savoir quelle est celle dont l'habit est armé de lancettes, qui porte une veste noire, une chemise jaune, dont la mère vit plus de cent ans, & que cependant tout le monde aime.

Le troisième la pria de lui nommer celle qui n'a qu'un pied, qui a un trou à la tête,

une ceinture de cuir, & qui élève la tête & se fâche contre elle-même quand on lui arrache les cheveux, & qu'on lui crache au visage; & le quatrième ajouta la question suivante :

Quelle est la femme de plus de cent ans qui accouche tous les ans de plus de mille filles; qui n'a point de mari, qui jette du venin quand elle ouvre la bouche, pendant qu'il coule du miel des lèvres de ses filles.

Damaké répondit au premier, que c'étoit la fauterelle qui tient de sept animaux; car elle a la tête d'un cheval, le cou d'un bœuf, les aîles d'un aigle, les pieds d'un chameau, la queue d'un serpent, les cornes d'un cerf & le ventre d'un scorpion.

Cette beauté eut plus de peine à répondre à la question du second; il y eut même un moment où toute l'assemblée la crut vaincue. Cette idée, qu'elle remarqua dans les yeux de tous ceux qui la regardoient, la fit rougir; elle n'en parut que plus belle, & Nourgehan fut charmé quand il vit le sage qui avoit proposé la question, convenir qu'elle avoit répondu avec sa justesse ordinaire, en lui disant que c'étoit la châtaigne. Elle répondit au troisième, sans hésiter, que c'étoit la quenouille, & ne fut pas plus long-tems sans assurer le quatrième, que le mot de son énigme étoit le figuier.

Tant de connoissances, tant de présence d'esprit, jointes à tant de graces naturelles, jetterent les esprits dans une si grande confusion, que, malgré le respect que la présence de Nourgehan devoit inspirer, tout le monde exprimoit la joie, l'admiration & le plaisir qu'il avoit d'avoir été témoin d'une scène si singulière. Alors Damaké fit signe qu'elle vouloit parler à son tour. On fit silence, & elle pria les sages de lui dire quelle étoit *la chose plus douce que le miel*.

Les uns répondirent que c'étoit la satisfaction de ses desirs; les autres celle que donne la reconnoissance; quelques-uns opinèrent pour le plaisir d'obliger.

Quand Damaké les eut laissé parler un tems suffisant, elle donna des éloges à tout ce qu'ils avoient dit de sage & de bien pensé; mais elle finit par leur demander avec douceur, si elle se trompoit en croyant que la chose la plus douce n'étoit pas *l'amour qu'une mère a pour son enfant?*

Une réponse aussi convenable à une femme, qui doit toujours paroître attachée à ses devoirs; & faite d'ailleurs avec autant de modestie, acheva de gagner tous les cœurs; mais Damaké, qui n'avoit d'autre dessein dans cette occasion que de se rendre les esprits favora-

bles, & autoriser les bontés dont Nourgehan l'honoroit, voulut mettre le comble à une scène qu'elle ne comptoit pas répéter, dans le dessein où elle étoit de n'être plus occupée dans la suite que de plus grandes idées. Damaké se fit donc apporter des instrumens & chanta, & joua sur les modes de la musique, nommées Neva & Irak, & finit par chanter sur le ton si connu de Zeaghioulé, tiré du grand ton Khufcini, la chanson suivante, qu'elle accompagna de toutes les graces imaginables.

*Je ne suis point lassé de voir ce que j'aime ;  
si l'on m'en séparoit, j'en mourrois de douleur.  
Mon cœur & mon corps enflammés de l'amour  
que j'ai pour lui, seroient consumés du feu de la  
séparation. Je l'ai toujours présent à mon esprit,  
& son nom est continuellement dans ma bouche ;  
je ne puis vivre sans lui : son amour, son chagrin  
sont la source & l'essence de mon soulagement.*

Nourgehan, dans les transports de joie que peuvent causer les succès répétés de ce que l'on aime, congédia le plus promptement qu'il lui fut possible l'assemblée ; ce ne fut pas sans avoir fait de grands présens aux sages ; & quand tout le monde fut retiré, il tomba aux genoux de Damaké, en lui disant : Vous êtes le flambeau de mon cœur & la vie de mon ame,

faites donc au plutôt mon bonheur. Cette beauté de lumière lui répondit qu'elle n'étoit pas encore digne de lui. Que voulez-vous de plus, s'écria l'amoureux prince ? Vous avez charmé toute ma cour, vous avez confondu le favior des hommes les plus célèbres par leur sagesse & par leur science. La justesse de vos réponses, la modération de vos questions, & la modestie avec laquelle vous avez remporté l'avantage d'une aussi grande journée les ont éblouis : non contente de prouver tant d'esprit, quels talens n'avez-vous pas montrés en touchant les instrumens ? Quel goût n'avez-vous pas exprimé dans votre chanson ? Qui jamais, comme Damaké, a joint tant de mérite à tant de beauté ? Mais je le vois, vous ne m'aimez point, lui dit tendrement ce prince amoureux, puisque vous refusez de vous attacher à mon sort ; & vous avez sans doute de l'aversion pour ma personne. Je suis bien éloigné, sire, lui dit cette belle des belles, de mériter ce reproche, vous en allez juger. Le plus grand plaisir & la plus grande satisfaction que j'aie eus dans cette journée, que votre prévention pour moi vous fait trouver si brillante, a été celle de pouvoir exprimer aux yeux de toute votre cour, & d'une façon convenable, les sentimens dont vous avez rempli mon cœur,

dans la chanson du célèbre Enneveri (1). Qu'attendez-vous donc, pour me rendre le plus heureux homme de la terre, s'écria tendrement Nourgehan ? Vous m'aimez, & je vous adore. Que faut-il de plus ? Mes desirs pour vous sont devenus un océan sans rivage. Je veux vous mériter, sire, lui répondit-elle, par des talens plus recommandables que ceux de la musique, par un esprit plus utile que celui dont vos sages font tant de cas, & qui n'est qu'une subtilité plus éblouissante qu'essentielle. Je veux m'établir dans votre cœur sur des fondemens plus solides que la beauté & les talens superficiels que vous avez la bonté d'applaudir ; je veux enfin que l'amour ne soit en vous qu'un passage pour arriver à l'estime & à l'amitié que j'aspire à mériter ; obtenez cette grace de votre impatience, elle me coûte peut-être plus à vous demander, qu'à votre majesté de me l'accorder : laissez-moi donc vivre encore quelque tems à l'ombre de votre félicité. Je ne fais, lui répondit Nourgehan, que vous aimer & vous obéir ; mais au moins, ajouta-t-il, permettez-moi de vous donner une preuve éclatante de la justice que je rends à votre esprit : assistez au divan ; présidez à toutes

---

(1) Un des plus grands poètes Persans.

les affaires , & donnez - moi vos confeils ; je n'en peux fuivre ni de plus fages ni de plus éclairés. Le diamant s'étoit vanté , lui répondit Damaké , qu'il n'y avoit point de pierre qui l'égalât en force & en dureté ; Dieu qui n'aime point l'orgueil changea fa nature à l'égard du plomb , auquel il donna la vertu de le couper. Indépendamment de l'orgueil dont je me rendrois coupable en acceptant vos offres obligantes , poursuivit cette belle rose de beauté , à Dieu ne plaife que je voulusse faire le tort à mon souverain seigneur , d'autoriser par ma conduite les reproches qu'il pourroit s'attirer ; ils feroient fondés , si l'on disoit qu'il est gouverné par une femme. Je conviens , ajouta-t-elle , que votre majesté a besoin d'un visir , elle ne peut tout faire par elle-même , & je crois pouvoir en indiquer un digne de Nourgehan. Nommez - le - moi , lui répondit - il , & sur le champ je lui donne la charge. Il faut que votre majesté le connoisse avant que de l'accepter , reprit la belle Damaké ; vous trouverez , je crois , dans celui que je vous propose , les vertus & les talens que doit avoir un homme revêtu d'un si grand emploi. Il est retiré dans la ville de Balk & se nomme Diafer. La charge de visir d'un des plus puissans rois des Indes s'étoit conservée depuis plus de

de mille ans dans sa famille; jugez, seigneur, quelle quantité de mémoires admirables il doit posséder sur le gouvernement. Cependant un prince aveuglé par les mauvais conseils de ses favoris, l'a déposé, & il passe à Balk des jours qui seroient heureux, s'il n'avoit pas vécu dans l'habitude du travail & dans celle des grandes affaires, que rien ordinairement ne peut remplacer. Nourgehan lui répondit aussitôt : Diafer est mon visir; Damaké peut-elle se tromper? Sur le champ il écrivit au gouverneur de Balk, & lui fit tenir un billet de cent mille sequins, pour les remettre à Diafer, & fournir aux dépenses de son voyage; & il chargea le même courier de lui porter une lettre, dans laquelle il le prioit avec instance d'accepter la charge qu'il lui destinoit. Diafer se mit en chemin; il fut reçu avec magnificence dans toutes les villes, & l'empereur envoya au-devant de lui tous les seigneurs de sa cour pour le conduire au palais qu'il lui avoit destiné dans le royaume de Visapour, où il se trouvoit alors. Il y fut traité avec une magnificence incroyable pendant trois jours, après lesquels on le conduisit à l'audience du prince. Il paroissoit au comble de sa joie de posséder un homme que Damaké estimoit si parfaitement; mais cette joie ne fut pas de

longue durée; car ce prince, naturellement si doux & si prévenu en sa faveur, entra dans une colère épouvantable aussi-tôt qu'il fut en sa présence. Sortez, lui dit-il, au plutôt, & ne paraissez jamais devant moi. Diafer obéit, & se retira dans le trouble, la douleur & la surprise d'un semblable accueil; il revint dans son appartement sans pouvoir imaginer le sujet de la colère du roi, qui tint son conseil, & travailla aux affaires de son royaume sans rien témoigner de ce qui s'étoit passé avec celui qu'il destinoit à être son visir. Il se rendit ensuite auprès de Damaké, qui, déjà instruite d'un événement dont la cour étoit occupée, ne doutoit point qu'il ne fût arrivé quelque altération dans l'esprit de celui auquel elle étoit si parfaitement attachée. La douleur que cette idée lui causoit l'avoit plongée dans un abattement qui lui ôtoit l'usage de la parole. Cependant, faisant effort sur elle-même, elle lui dit, après quelques momens de silence: Comment se peut-il, seigneur, qu'après toutes les dépenses que vous avez faites, & tous les soins que vous vous êtes donnés pour faire arriver Diafer dans votre cour, qu'après tous les honneurs que vous lui avez fait rendre, & ceux dont vous l'avez comblé, vous l'avez aussi mal reçu? Ah! Damaké, s'écria Nourgehan, je

n'aurois point eu d'égard à tout ce que j'ai fait pour lui, à l'illustration de sa famille & aux fatigues qu'il a souffert pour venir ici, si tout autre que vous me l'avoit recommandé; je lui aurois fait couper la tête au moment qu'il s'est présenté devant moi, & je me suis contenté uniquement, par rapport à vous, de le bannir pour jamais de ma présence. Mais comment a-t-il pu mériter votre indignation, poursuivit Damaké? Songez donc, reprit Nourgehan, qu'il avoit sur lui, en paroissant devant moi, le plus subtil de tous les poisons. Puis-je vous demander, seigneur, lui répliqua Damaké, quelle certitude vous pouvez avoir d'un tel fait; & si vous ne pouvez révoquer en doute la fidélité de celui qui vous en a fait le rapport. Nourgehan lui répondit: Je le fais par moi-même; vous paroissez en douter; je vous permets de vous en éclaircir, & vous verrez si je me suis trompé. Quand Nourgehan eut laissé Damaké plus rassurée sur l'esprit de l'empereur, mais alarmée sur les impressions qu'il étoit capable de prendre aussi légèrement; elle envoya chercher Diafer, qui parut accablé du plus violent chagrin. Elle s'entretint quelque tems avec lui; & voyant combien le mauvais traitement qu'il avoit reçu du roi, avoit plongé dans son cœur le glaive de douleur, elle lui

dit qu'il avoit tort de s'affliger, que la colère de Nourgehan ne seroit pas de durée, & que bientôt il sauroit réparer l'affront qu'il lui avoit fait. Elle ajouta que les princes avoient souvent des instans qu'il falloit leur passer & même excuser. Quand elle eut un peu calmé ses chagrins, elle finit par lui dire : Si j'ai mérité votre confiance, & si vous croyez que je doive chercher à réparer la peine que vous souffrez, puisque c'est moi qui, rendant justice à vos talens, suis la cause innocente de ce qui vous est arrivé; si donc je mérite encore quelque chose auprès de vous, daignez m'apprendre pourquoi vous aviez du poison sur vous quand on vous a présenté à Nourgehan ? Diafer, surpris de cette question, après avoir réfléchi un moment, lui répondit : Il est vrai que j'en avois, mais mon cœur étoit pur en le portant, comme la rosée du matin; j'en ai même encore au moment que je vous parle : aussitôt il tira une bague de son doigt, & lui dit : La monture de cet anneau renferme un poison des plus subtils; c'est un meuble qui se conserve de père en fils, dans notre famille, depuis mille ans; mes ancêtres l'ont toujours porté pour se soustraire à la colère des princes qu'ils ont servi, au cas qu'ils eussent le malheur de leur déplaire, en exerçant leurs charges de visir.

Vous croyez bien, continua-t-il, que le roi m'envoyant chercher sans me connoître pour exercer cet emploi, & sachant quels sont les ennemis qu'un étranger s'attire ordinairement, je n'ai pas oublié de prendre ce trésor. La douleur que me cause le cruel procédé de Nourgehan, & la honte dont il vient de me couvrir, me le rendent d'autant plus précieux, que je ne ferai pas long-tems sans le mettre en usage. Damaké obtint de lui qu'il suspendroit, au moins pour quelques jours, un si funeste dessein, & le pria d'attendre de ses nouvelles dans son palais.

Elle vint promptement rendre compte à Nourgehan de ce qu'elle avoit appris. Ce prince voyant par son récit que Diafer n'avoit aucun mauvais dessein, & que la cruauté des princes en général n'autorisoit que trop cette précaution, se repentit de l'avoir aussi mal reçu, & promit à Dantaké de réparer le lendemain la peine qu'il avoit pu lui faire. Elle approuva ce dessein; mais avant de le quitter, elle le conjura de satisfaire sa curiosité, en lui apprenant comment il avoit pu s'appercevoir du poison que Diafer portoit effectivement sur lui. Nourgehan lui répondit : jamais je n'aurai rien de caché pour la souveraine de mon cœur : je porte toujours un bracelet, poursuivit-il,

mon père m'a laissé, & qui depuis long-tems est dans notre famille, sans que je sache le nom du sage qui l'a composé, ni comment il est tombé dans les mains de mes ancêtres. Il est d'une matière qui ressemble fort au corail, & qui a la propriété de découvrir le poison, même à une distance assez éloignée. Il s'agite, il remue quand il en paroît devant lui; & lorsque Diafer s'est approché de moi, peu s'en est fallu que mon bracelet ne se soit cassé, tant le poison qu'il portoit avoit de force & de violence. J'aurois fait couper la tête, continuait-il, à tout autre qu'à un homme que vous m'aviez recommandé; & je suis d'autant plus assuré que Diafer portoit ce dangereux poison, que mon bracelet est demeuré tranquille dès qu'il a été sorti de la salle où je lui donnois audience. Nourgehan le détacha de son bras, & le donna à Damaké. Elle l'examina avec beaucoup d'attention, & lui dit: ce talisman, seigneur, est sans doute admirable; cependant cette aventure doit vous prouver combien ceux qui ont le souverain pouvoir sont obligés d'être en garde contre les apparences, & de quelle conséquence il est, qu'ils ne jugent pas légèrement. Damaké se retira, & Nourgehan ordonna la plus grande pompe & le plus magnifique appareil pour conduire Diafer, le

lendemain , à son audience. Cet ordre fut exécuté ; Nourgehan le reçut avec toute la bonté possible , & lui témoigna beaucoup de regret de ce qui s'étoit passé. Ensuite on lui présenta par son ordre une écritoire d'or , une plume & du papier. Aussitôt il écrivit dans les plus beaux caractères des choses sublimes , sur la manière dont un visir doit se conduire dans sa charge. Nourgehan admira ses talens , lui fit prendre la robe de visir ; & pour couronner ses bontés , il lui confia le secret de son bracelet. Diafer conseilla fort à ce prince de ne s'en défaire jamais , & dans l'admiration & le plaisir qu'il avoit de posséder un aussi grand trésor , il demanda à son nouveau visir s'il croyoit que dans tout le monde on pût trouver une chose plus curieuse ? Grand prince , lui répondit Diafer , j'ai vu dans la ville de Dioul (1) une autre merveille , moins utile à la vérité , mais qui pour la force de l'art & du savoir avec lequel un sage l'a composée peut lui être comparée. Quelle est-elle , reprit Nourgehan , je serai bien aise de m'en instruire , & Diafer prit ainsi la parole :

Quand j'eus reçu les ordres de votre majesté pour me rendre auprès d'elle , je partis ,

---

(1) Autrement appelée Dobil.

& je fus obligé de faire quelque séjour à Dioul ; où je passai pour me rendre dans le visapour , où je savois que je pouvois joindre votre majesté. Malgré mon impatience , j'étois obligé de rassembler plusieurs choses qui m'étoient nécessaires dans mon voyage ; je profitai de ce tems pour considérer les beautés de cette ville. Le gouverneur , dont la richesse & l'opulence m'étonnèrent , vint au-devant de moi le jour de mon arrivée , & me conduisit à son palais ; il me combla d'honneurs , & pendant mon séjour il eut pour moi les attentions les plus recherchées. Cependant elles étoient accompagnées d'une affectation qui me rendoit volontiers sa fidélité suspecte ; parmi les divertissemens qu'il me procura , il sçut m'engager à une promenade sur la mer ; j'y consentis , & nous montâmes le lendemain sur une petite frégate qu'il avoit fait armer à ce dessein ; le tems étoit tel que nous pouvions le desirer , & notre conversation fut très-agréable. Le gouverneur de Dioul étoit assis au haut de la poupe ; j'étois à ses côtés : un jeune garçon , beau comme le soleil , lui chatouilloit les pieds ; les vins les plus exquis étoient servis sur une table que nous avions devant nous ; leur fraîcheur & celle que répandoit la neige , dont tous les fruits étoient environnés , contribuoient à la volupté la plus sédui-

sante , quand les belles esclaves donnoient le tems de penser à autre chose qu'à leurs agrémens , ou bien aux talens avec lesquels elles chantoient , & jouoient de différens instrumens. Notre promenade étoit donc accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre délicieuse ; & dans le tems que je cherchois à dire au gouverneur quelque chose qui pût lui être agréable , j'apperçus à son doigt un si magnifique rubis , que je ne pus me dispenser de lui donner des éloges. Le gouverneur tira sa bague & me la présenta ; je l'examinai avec soin , & je la lui rendis ; j'eus toutes les peines du monde à le prier de la reprendre. J'en vins cependant à bout ; mais voyant que je refusois absolument de la garder , il en fut si fâché , qu'il la jetta dans la mer. Je me repentis alors de n'avoir pas accepté un aussi parfait ouvrage de la nature ; je le témoignai au gouverneur , qui me répondit que c'étoit ma faute. Cependant, continua-t-il, si vous me promettez de l'accepter, il ne me sera pas difficile de retrouver cette bague, qui véritablement étoit assez belle pour vous être offerte. Je crus qu'en ayant une autre à peu près pareille , il alloit me l'offrir ; mais sans me dire autre chose , il ordonna aussi-tôt que l'on conduisit le bâtiment à terre. Quand il y fut arrivé , il envoya un esclave demander à

son trésorier un petit coffre qu'il lui dépeignit ; on jeta l'ancre en attendant le retour de l'esclave. Il fut prompt à exécuter les ordres qu'il avoit reçus ; & le gouverneur ayant tiré de sa poche une petite clef d'or , ouvrit le coffre , dans lequel il prit un petit poisson du même métal & d'un travail admirable ; il le jeta à la mer : aussi-tôt il plongea , & se fit voir quelque tems après sur la surface de l'eau , tenant la bague dans ses dents. Les matelots qui étoient dans le canot , le prirent à la main , & le portèrent au gouverneur , auquel il remit la bague en remuant la queue ; tout autre que lui n'auroit pu la lui arracher. Le gouverneur me l'ayant présentée de nouveau , il ne me fut pas possible de la refuser , sur-tout en voyant qu'il redoubloit encore ses instances. On remit le poisson dans son petit coffre , & on le renvoya au trésor.

Diafer , après avoir conté cette histoire , tira la bague de son doigt , & la présenta à Nourgehan , qui la trouva très-belle , & qui lui dit : Ne vous défaites jamais d'une chose plus singulière encore par la vertu du talisman qui vous en rend possesseur , que par sa beauté naturelle. Mais , continua-t-il , vous auriez bien dû savoir dans quel tems , comment & par qui ce merveilleux chef-d'œuvre de l'art avoit été conf-

fruit ? J'ai fait tous mes efforts pour m'en instruire , lui répondit Diafer , mais ils ont été inutiles. Frappé d'un évènement si singulier , je ne songeai plus aux plaisirs de la promenade ; & le gouverneur me voyant tombé dans la rêverie , me dit : La vie est courte , profitez de tous ses momens , & jouissez des plaisirs. Notre ame est comme un oiseau renfermé dans la cage de notre corps ; elle en doit sortir bientôt ; réjouissez-vous pendant que vous le pouvez , vous ne savez pas si vous existerez demain. Je lui avouai que la curiosité m'avoit pénétré le sein ; il me répondit : Je suis au désespoir de ne pouvoir vous instruire , & prononça ces paroles du ton dont on parle quand on ne veut pas répondre plus précisément : ne songeons qu'à nous divertir , continua-t-il ; je suivis ses conseils autant qu'il me fut possible , & je suis parti de Dioul sans avoir pu tirer aucun éclaircissement du gouverneur sur cet article , mais persuadé que ce talisman étoit la source de tous les trésors dont il est possesseur.

Nourgehan termina l'audience de Diafer , en l'assurant de ses bontés , s'il apportoit tous ses soins à l'administration de la justice ; ensuite il alla rendre compte à Damaké de la conversation qu'il avoit eue avec son visir , & lui fit le récit du petit poisson. J'aime les talismans ,

lui dit ce prince, & ce petit poisson me donne une extrême curiosité; je voudrois du moins en connoître l'auteur. Cette belle étoile du firmament lui promit de faire tous ses efforts pour en être parfaitement instruite. En effet, le lendemain Damaké lui dit que de tous les talismans que le grand Seidel-Bekir avoit fait, il n'en subsistoit plus que quatre, son bracelet, le petit poisson dont Diafer lui avoit parlé, & qu'elle lui présentoit de la part du gouverneur de Dioul, ajoutant qu'il étoit arrêté par ses fidèles sujets, & qu'il le lui présentoit pour obtenir la vie qu'il avoit mérité de perdre, ayant été pris les armes à la main contre lui, & un poignard très-peu orné qu'elle le pria d'accepter; les autres, continua-t-elle, ou sont épuisés, car vous savez, seigneur, qu'ils ne sont établis que pour un tems, ou bien ils ont été détruits par différens accidens. Pourquoi, reprit Nourgehan, le gouverneur de Dioul n'a-t-il point voulu dire à Diafer que Seidel-Bekir étoit l'auteur de celui qu'il possédoit? Il l'ignore, sire, interrompit Damaké; peut-être que honteux de n'en point être instruit, il a feint de ne pouvoir le déclarer, comme tant d'autres hommes qui couvrent leur ignorance d'un mystère affecté. Mais quelle est la vertu du talisman que vous m'offrez, lui dit

Nourgehan, en acceptant le poignard ? Je vais vous en instruire, seigneur, continua Damaké, en vous rendant compte de ce que j'ai pu savoir du petit poisson. Il peut y avoir environ trois mille ans qu'il parut dans cette partie de l'Asie que nous habitons, un homme nommé Houna, qui étoit si grand qu'il fut surnommé Seidel - Bekir. C'étoit un sage qui possédoit parmi tous les talens qui lui attiroient la vénération générale, la science des talismans; mais à un degré si éminent que par leur moyen il commandoit aux étoiles & aux constellations. Malheureusement ses écrits ont été perdus; ainsi l'on ne peut faire aujourd'hui des talismans pareils aux siens. Antinmour, roi de l'Indoustan, ayant trouvé moyen de lier amitié avec lui, Seidel-Bekir, pour reconnoître ses sentimens, & quelques petits services qu'il lui avoit rendus, lui fit présent du petit poisson dont votre visir vous a rendu compte. Il a demeuré toujours dans le trésor d'Antinmour, tant que sa famille a subsisté. Un des ancêtres du gouverneur de Dioul se trouvant le visir du dernier de cette race, quand sa famille fut éteinte par les révolutions que l'histoire des Indes décrit fort au long & que personne n'ignore, s'empara de cette curiosité, & ses successeurs l'ont gardée avec soin jusqu'à ce-

jour. Non-seulement ce talisman rapporte tout ce que l'on a laissé tomber dans la mer, à celui à qui il appartient; mais quand il lui indique des choses que l'on veut faire retirer de cet élément, il va les chercher par son ordre avec la plus grande exactitude. Me voilà satisfait, lui répondit Nourgehan, sur ces deux talismans, & jamais prince n'a possédé d'aussi grandes richesses, & je puis véritablement me dire le roi de la mer. Que ne vous dois-je point, souveraine de mon ame ! Mais de quelle utilité peut être celui dont la belle Damaké vient de me faire présent ? Seigneur, lui répondit-elle, en vous disant pour quelle raison il a été composé, vous saurez quelle est sa vertu.

On lit dans les révolutions de l'Indoustan, qu'Antinmour voulut exiger injustement un tribut de Keiramour. Celui-ci étoit trop foible pour résister aux forces de son ennemi, ne sachant d'ailleurs à qui avoir recours, il résolut de s'adresser au sage Seidel-Bekir; il lui envoya son visir avec des présens magnifiques; le sage les refusa, mais il fut si touché de la situation où le roi son ami se trouvoit réduit, qu'il jura qu'Antinmour ne réussiroit pas dans ses desseins. Aussi-tôt il composa ce même poignard que je viens de présenter à mon souverain, interrompit Damaké, & le donna au

visir. Dites à votre maître de ma part, ajouta-t-il, qu'il choisisse vingt des plus braves soldats de son royaume, & qu'il remette le poignard entre les mains de celui qui les commandera. Ce poignard, ajouta-t-il, a la vertu, quand on le tire, de rendre invisible, non-seulement celui qui le porte, mais tous ceux qu'il a dessein de faire participer à la vertu du talisman; sa volonté seule en décide. Keiramour, continua-t-il, enverra ces vingt personnes à Antinmour, avec une lettre par laquelle il refusera de payer le tribut qu'il lui demande. Keiramour, dans l'excès de sa colère, voudra faire arrêter l'ambassadeur. Alors le droit des gens étant blessé, celui qui portera le poignard se rendra invisible en le mettant à la main, & prenant son sabre de l'autre, aussi bien que sa troupe, il fera tout ce que sa valeur pourra lui inspirer.

Le visir revint trouver Keiramour, & tout ce que Seidel - Bekir avoit ordonné fut exécuté. Le fils du roi fut chargé du commandement & de l'exécution de cette grande entreprise. Antinmour devint furieux en faisant la lecture de la lettre qui lui fut présentée. Que l'on arrête, s'écria-t-il, cet ambassadeur insolent. Alors le fils du roi ayant promptement tiré son poignard & mis le sabre

à la main, coupa la tête à Antinmour, & sa fuite en fit autant à ceux qui composoient le divan; & courans promptement dans la ville, on voyoit tomber un nombre infini de têtes sans savoir qui les coupoit. Après cette grande exécution, l'ambassadeur & sa suite se rendirent visibles, & déclarèrent au peuple, dans la place publique, qu'il n'avoient point d'autre moyen pour éviter une mort certaine, que celui de se soumettre à Keiramour, ce qu'ils firent avec plaisir. Ce poignard, continua Damaké, a été gardé long-temps dans le trésor des princes de ce pays; peu à peu l'on a oublié son mérite & perdu le souvenir de sa rare propriété; & quand votre majesté a désiré quelqu'explication sur les talismans, j'ai vu qu'il étoit à Balsora, chez un petit marchand juif qui vend sur le pont de cette ville toutes les ferrailles & les vieilles choses que l'on ramasse; il ne m'a pas été difficile de l'avoir en ma possession; ainsi je n'ai point de mérite en donnant à mon souverain seigneur un talisman qui me seroit absolument inutile, pendant que la destinée des rois peut malheureusement leur rendre de pareilles précautions nécessaires. Nourgehan se récria mille fois sur l'océan de ses libéralités, & lui dit: Souveraine de mon cœur, pensez-vous bien à tout ce que vous

venez

venez de me dire? Songez-vous que si des talismans considérables par eux-mêmes, mais foibles en comparaison de vous, ont excité ma curiosité, quelle est celle que vous devez me causer? Non, tous les sages & Seidel-Békir lui-même n'ont rien composé de si merveilleux que vous; vous ne saviez pas hier un seul mot de l'histoire de ces talismans; aujourd'hui vous en êtes parfaitement instruite. Ce poignard, dit-il, en le montrant, étoit, il n'y a pas encore vingt-quatre heures, à Balsora, malgré l'éloignement où nous sommes de cette ville, vous me le donnez en ce moment; n'êtes-vous point fille de Seidel-Békir, ou n'êtes-vous point un sage vous-même? Damaké rougit à ce discours; & Nourgehan l'ayant encore pressée de parler, elle lui dit: Seigneur, le meilleur & le plus parfait moyen pour trouver ce que desire l'objet qu'on aime, seroit assurément l'amour, mais je ne dois vous rien cacher.

Peu de temps après que ma mère m'eut mis au monde, elle étoit au pied d'un palmier, jouissant avec moi de la fraîcheur du matin, sans penser à autre chose qu'à répondre par ses baisers à mes innocentes caresses, quand tout-à-coup elle se trouva environnée d'une cour qui suivoit une reine, belle, majestueuse,

richement habillée, & qui avoit elle-même un enfant dans ses bras. Malgré la pompe de sa suite, & tout l'appareil de la royauté, elle me caressa, tout enfant que j'étois. Et la reine, après quelques momens de séjour, dit à ma mère : Il faut absolument que l'enfant que vous voyez & qui m'appartient, prenne du lait d'une mortelle; c'est un ordre du grand Dieu, qui nous est imposé, & je n'en puis trouver une ni plus modeste, ni plus sage, ni dont le lait soit plus pur; faites-moi donc le plaisir, ajouta-t-elle à ma mère, de donner pendant quelques momens à tetter à mon enfant. Elle y consentit avec plaisir; & la reine, pour reconnoître sa complaisance, lui dit : Toutes les fois que vous aurez quelque peine ou quelque desir, venez au pied d'un palmier mâle, coupez-en une feuille, brûlez-la & m'appellez, je me nomme la Dive-Malikatada, & j'arriverai promptement à votre secours; au reste, j'accorde le même pouvoir à votre petite fille quand elle aura l'âge de raison. Ma mère, continua Damaké, n'a jamais importuné la Dive que pour les soins de mon éducation; & moi, seigneur, avant que de vous connoître je ne m'étois point adressé à elle, & mon cœur ne formoit aucun desir. Depuis ce tems, dit-elle en rougissant, je crains de l'avoir importuné, tant les troubles & les in-

quiétudes se font emparés de mon ame! c'est elle, comme vous le jugez bien, qui m'a fait connoître Diafer, qui m'a dicté les réponses que j'ai faites aux sages, qui m'a instruit des talismans, & qui m'a remis celui-ci. C'est elle encore qui a fait arrêter le gouverneur de Dioul, & qui vous demande sa vie en reconnaissance du poisson que je vous donne de sa part; elle a même voulu..... Achevez donc, belle Damaké, lui dit tendrement Nourgehan, pouvez-vous, si vous m'aimez, me cacher quelque chose? Elle a voulu, reprit Damaké, me donner un talisman de sa composition pour être toujours aimée de votre grandeur, mais je l'ai refusé; est-il en amour d'autre talisman que le cœur? Nourgehan, frappé de plus en plus de tant de vertus & de tant de preuves d'attachement, ne voulut plus différer son bonheur. Il fit sur le champ assembler toute sa cour & les grands de son royaume: Je puis me vanter, leur dit-il, d'être le prince le plus heureux de la terre, je possède un bracelet qui me préserve de tous les poisons; tous les trésors de la mer sont à moi par le moyen d'un poisson qui les va chercher à ma volonté dans le fond des eaux, & c'est un présent que m'a fait Damaké; quelle est la princesse qui peut apporter une semblable dot? Ce n'est pas tout

encore, elle m'a donné ce poignard qui rend invisible; l'épreuve que je puis faire à vos yeux de ce magnifique talisman, vous convaincra de la vertu du petit poisson d'or, dont il seroit plus long & plus difficile de vous convaincre; alors il tira son poignard & disparut à leurs yeux. L'étonnement des spectateurs n'étoit pas dissipé qu'il voulut disparaître avec tous ses officiers de guerre, & il disoit à ses magistrats: Voyez-vous mon général un tel, & en un mot tous ceux qui me servent dans mes armées? Non, lui répondoient-ils à chaque question. Il cessa alors d'être visible aux yeux de ses guerriers, & disparut avec les visirs & tous ses gens de loi, voulant par ce moyen les convaincre pleinement, & ne point faire de jaloux. Remerciez donc avec moi le grand Dieu & son prophète, leur dit-il ensuite, de m'avoir rendu le plus puissant prince de la terre; il fit son action de-grace avec une ferveur digne des bontés que le ciel avoit pour lui, & tous ses courtisans suivirent son exemple. Quand il eut rempli cet important devoir, il leur dit: Le plus grand vice du cœur humain est assurément l'ingratitude; c'est à Damaké que je dois d'aussi grands trésors; sa beauté seule, son esprit & ses vertus mériteroient la reconnoissance que je conserverai toute ma vie pour

elle ; mais la reconnoissance doit être accompagnée de preuves , je veux donc en ce jour l'unir à moi pour jamais. Toute la cour & les grands applaudirent à son choix ; & Nourgehan ayant ordonné qu'on allât chercher Damaké , elle parut avec toutes les graces modestes dont la nature l'avoit ornée. Quand le prince lui eut donné la main en présence du grand iman , Damaké qui s'étoit prosternée devant son époux , lui dit à haute voix : En vous rendant compte des talismans du grand Seidel-Bekir , je vous ai dit , seigneur , qu'il en subsistoit encore quatre dans le monde , cependant vous n'en avez que trois. Ne suis-je pas assez riche en vous possédant , lui répondit Nourgehan , vous vous comptez apparemment pour le quatrième , mais vous les valez tous. Non , seigneur , lui répliqua Damaké , en baissant les yeux , celui-ci vous manque , c'est une bague d'acier qui sert à lire dans le fond des cœurs ; d'autres à ma place regarderoient ce talisman comme un danger , mais je le regarderai comme un bonheur , si vous daignez long-tems vous intéresser aux sentimens que vous avez gravés dans le mien ; & si j'ai le malheur de ne pas mériter cette intéressante curiosité , il saura du moins vous faire connoître , sans aucun doute , le caractère & la fidélité de vos sujets.

Dans cet instant la dive Malikatada parut avec toute sa cour, & pria le roi de passer dans un jardin, que par son pouvoir, & celui des génies, elle avoit orné avec une magnificence & un goût achevés. Elle honora les noces de sa présence, & Nourgehan vécut heureux, plutôt par l'amour & par les conseils de Damaké, que par tous les talismans qu'il auroit pu joindre à ceux dont il étoit possesseur.

Moradbak ayant cessé de parler, Hudjiadge lui dit: voilà de beaux présens ceux-là; une fille qui peut les donner en mariage doit choisir aisément son mari. Damaké étoit heureuse, lui répondit Moradbak, d'avoir la protection d'une dive qui la mit en état de prouver ses sentimens d'une façon si peu douteuse.

Je ne ferois pas le cas qu'on pourroit s'imaginer de tous ces talismans, dit Hudjiadge; il faut avoir une furieuse crainte du poison, pour porter le bracelet, & cette crainte est elle-même le plus cruel poison. Je ferois peu sensible aux richesses que me procureroit le petit poison, je n'aime pas les biens si faciles; le nombre & la valeur de mes troupes valent mieux que le poignard; & la bague ne serviroit qu'à montrer que personne ne vaut rien. Conte-moi demain une histoire moins merveilleuse, tous ces événemens sont trop difficiles à croire, & les plus

simples conviennent beaucoup mieux à mon état. Moradbak lui obéit, & conta le lendemain l'histoire suivante.

---

## HISTOIRE

### *De Jahia & de Meimouné.*

Sous le regne de Selim II, & dans le tems de ses plus grandes prospérités, il y avoit à Constantinople un jeune corroyeur qui se nommoit Isméné Jahia. Il logeoit auprès de la porte de Narli, qui conduit aux sept Tours, & vivoit avec sa mère, à laquelle il étoit fort soumis. On le connoissoit autant par son habileté dans sa profession, que par les agrémens de sa figure. Il étoit beau & bien fait; & son cœur sensible à l'amitié l'engageoit à aller le plus souvent qu'il lui étoit possible, passer quelques jours à Scutari pour voir son ami Muhammed, & se réjouir avec lui. Il entreprit un jour ce petit voyage, après avoir baisé la main de sa mère, & lui avoir laissé presque tout l'argent qu'il avoit gagné. Il se mit dans un bateau; & quand il fut arrivé à Scutari, il courut à la maison de son ami qui fut charmé de le voir, & qui lui dit: vous arrivez à propos, mon cher Jahia; on

m'a prié d'aller ce soir à la nôce d'un de mes voisins ; vous y viendrez avec moi , & nous nous y réjouirons.. Puisqu'on vous a invité , lui dit Jahia , c'est la même chose que si l'on m'avoit prié moi-même , tout le monde nous connoît pour être amis , ainsi l'on ne fera point étonné de me voir arriver. Ils partirent sur le champ ; ils furent bien reçus ; & l'heure de la prière du soir étant venue , ils suivirent la mariée à la mosquée , & la précédèrent à son retour , selon l'usage des Musulmans. Ceux qui chantent les prières l'accompagnèrent avec les imans jusqu'à sa porte , où toute l'assemblée lui dit adieu. Après les prières ordinaires , la mariée fut introduite dans la chambre de son époux ; on servit le cherbet à tous les assistans , & tout le monde se retira.

Jahia & Muhammed allèrent avec quelques jeunes gens de leur connoissance , dans une maison particulière , pour se divertir & boire du vin. Leurs têtes commençoient à s'échauffer , quand celui qui s'étoit chargé de leur verser le vin leur dit : que ferons-nous à présent , mes amis ? nous venons de boire le dernier coup. Cette nouvelle les affligea d'autant plus qu'il étoit fort dangereux d'aller chercher du vin (1) , & la

---

(1) On n'en vend que sur les bords de la mer : ils en étoient fort loin.

défense d'en porter est si forte, qu'on a tout à craindre, même pendant le jour. Et si on a le malheur d'être rencontré la nuit sans lumière & portant du vin, par ceux qui gardent la ville & qui veillent pour sa sûreté, on ne doit pas espérer la moindre grace. Après avoir rêvé à tous ces inconvéniens, il y en eut un de la compagnie qui répéta plusieurs fois, sans que personne lui répondît : se peut-il qu'aucun de nous n'ait assez de courage pour aller chercher du vin ? Jahia, frappé de ce discours, dit en lui-même : je suis ici le seul étranger ; ce discours ne peut s'adresser qu'à moi ; & se levant aussitôt, il s'offrit pour leur rendre ce service. Muhammed témoigna sur son visage la peine que cette réponse lui faisoit ; & prenant la parole : avez-vous jamais vu, lui répliqua-t-il, qu'un étranger soit employé à faire les commissions des gens du pays ? ainsi, mon cher ami, je ne consentirai jamais à ce que vous proposez. D'ailleurs ne sachant pas les chemins, vous courez encore plus de risque qu'un autre. Toute la compagnie en convint ; on le pria de ne point prendre cette peine ; mais en louant son courage, en admirant sa générosité, ces jeunes gens firent tout ce qu'il falloit pour l'engager à soutenir ce qu'il avoit avancé, quoiqu'ils parussent lui dire le contraire. Jahia,

comme un jeune homme , ne douta point que son honneur ne fût engagé à faire cette démarche. Il redoubla donc ses instances ; & ceux-ci qui ne pensoient qu'aux moyens d'avoir du vin , voyant qu'il ne s'en présentoit point d'autre pour en aller chercher , dirent enfin à Muhammed : ne vous opposez pas à son dessein, il a du courage & de l'adresse , sûrement il réussira. Muhammed se vit obligé d'y consentir, & Jahia prit deux cruches avec lesquelles il arriva très-heureusement au cabaret , il les fit emplir , & revint sur ses pas dans le dessein de retrouver ses amis.

Il y avoit déjà long-tems que l'heure de la prière du soir étoit passée , ainsi les rues étoient désertes. Cependant Jahia apperçut de loin une lanterne , au moment qu'il entra dans une petite place qui est auprès de la Validé. Cette lumière venoit à lui de façon qu'il ne pouvoit ni fuir , ni se détourner ; car en revenant sur ses pas , le bruit qu'il auroit fait auroit non-seulement engagé à le poursuivre , mais il auroit bientôt été arrêté par les bords de la mer. D'un autre côté , il ne pouvoit abandonner les cruches dont il étoit chargé ; c'étoit ne pas s'acquitter d'une commission qu'il avoit entreprise , & il auroit été honteux de paroître devant ses amis , sans leur apporter du vin. Pen-

dant qu'il faisoit ces réflexions, & qu'il craignoit que cette lanterne ne fût celle du guet, celui qui la portoit approchant toujours, il remarqua que c'étoit un jeune homme qui précédoit un vieillard suivi d'un autre esclave. La physionomie de ce vieillard marquoit une grande sagesse ; sa barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture ; il avoit un bâton d'une main & un chapelet dans l'autre. Jahia se colla contre le mur pour les laisser passer, dans l'espérance qu'ils ne l'appercevraient pas. Mais, quand ils furent auprès de lui, il entendit que le vieillard prioit Dieu, & qu'il disoit : Seigneur, au nom de tous les cieux, des sept terres d'Adam & d'Eve, des heureux prophètes, des saints, des justes, & des vertueux, je suis arrivé aujourd'hui à la quatre-vingtième année de mon âge ; le plus beau tems de ma vie est passé, & vous m'avez fait jusqu'ici la grace de ne me laisser jamais manquer d'hôte. C'est aujourd'hui la première fois que j'aurai soupé seul, vous le savez, grand Dieu, combien cela m'est impossible ! Je supplie donc votre divine majesté, si elle est contente des hommages que je lui ai rendus pendant un si grand nombre d'années, de me faire trouver quelqu'un avec qui je puisse souper & m'entretenir. Jahia le regardoit avec une frayeur qui le rendoit immobile, & le genre de prières le

faisoit trembler. Ne seroit-ce point là quelque grand prophète, disoit-il en lui-même? que deviendrai-je, s'il peut s'appercevoir que je porte du vin! Ces réflexions le tourmentoient, quand il remarqua que le Cheik (car il le reconnut pour tel) cherchoit à découvrir les objets, malgré l'obscurité de la nuit, & que l'ayant apperçu lui-même, il dit aussi-tôt à celui qui l'accompagnoit d'approcher la lanterne? Pour lors il le regarda avec beaucoup d'attention; & Jahia, quelque desir qu'il en eût, ne pouvoit se jeter à ses genoux à cause des cruches dont il étoit chargé. Le Cheik commença par remercier Dieu de la rencontre qu'il avoit faite, & lui dit ensuite: vous voyez, jeune homme, quelle est ma reconnoissance pour le grand Dieu, & combien je lui suis obligé de m'avoir accordé la grace de vous trouver ici. Sans vous je n'aurois pas soupé; venez donc dans ma maison, ne refusez pas quelqu'un qui vous invite avec instance. Ces paroles redoublèrent l'embarras de Jahia: assurément, disoit-il en lui-même, ce vieillard est un saint; j'ai déjà mérité la colère de Dieu en portant du vin: si je vais m'attirer la sienne en le refusant, j'augmente encore mes fautes. Cependant si j'accepte sa proposition, je n'oserai jamais paroître devant ceux qui m'attendent. Dans cette incerti-

tude, il gardoit un profond filence ; & le Cheik voyant qu'il avoit toujours les mains sous son habit, se douta qu'il cachoit quelque chose ; & pour terminer son embarras , il avança la main , souleva la robe de Jahia , & lui dit en voyant les cruches : je me suis bien douté que le vin vous faisoit rougir ; mais ce n'est point avec moi que vous devez être embarrassé. De quel côté voulez-vous aller ? Je vous accompagnerai , ou du moins je vous suivrai de loin , pour vous servir d'escorte : en un mot , je ferai tout ce qu'il vous plaira ; mais je vous déclare que je ne veux point retourner chez moi sans vous. Jahia rassuré par la douceur du vieillard , & charmé de ne point essuyer de reproches sur une chose aussi défendue , lui conta naturellement pourquoi il s'étoit chargé de cette commission : mes amis m'attendent avec impatience , ajouta-t-il , jugez vous-même de ce que je puis faire , & ordonnez. Le vieillard lui répondit : mon fils , votre parole me fait autant de plaisir à entendre que la plus belle perle pourroit m'en faire à voir. Vous devez séduire tout le monde , & vous avez gagné mon cœur ; sachez donc que celui à qui vous inspirez tant d'estime , est le cheik Ebulkiar né à Magnesie. Depuis l'âge de sept ans que je suis établi à Scutari , je suis parvenu à celui de quatre-vingt ans , sans avoir

jamais soupé feul ; & par une grace particulière de Dieu , on fait tant de vœux & de sacrifices , que j'ai de quoi donner à manger à ceux qui viennent chez moi. Quand par hazard il ne s'est point présenté d'étrangers , lorsque la prière du soir est finie , & que je n'ai plus d'espérance d'en voir arriver , j'entre dans la mosquée , je choisis celui qui me convient le plus : je l'engage à me suivre , & je le reçois du mieux qu'il m'est possible. Non-seulement il ne m'est venu personne aujourd'hui , mais tous ceux que j'ai invités dans la mosquée , m'ont donné des raisons qui les dispensoient de se rendre à mes prières. Me voyant sans espérance , je me suis adressé au grand Dieu : il m'a exaucé en m'accordant , selon mon desir , un hôte aussi agréable que vous. Mais , continua-t-il , il n'est pas juste de vous faire perdre le mérite que vous avez eu à vous acquitter d'une commission si difficile ; je vous attendrai ici , vous demanderez à vos amis la permission de les quitter , vous pouvez leur dire que vous craignez que le vin ne vous incommode , & que vous en avez trop pris. Vous viendrez me rejoindre , & vous ne vous repentirez pas du plaisir que vous me ferez. Je vous jure , par le grand Dieu , que je demeurerai ici jusqu'à votre retour. Je compte sur votre parole ; ainsi vous êtes le maître de m'y

faire passer la nuit. Alors il s'affit sur une pierre : vous me trouverez à cette même place , lui dit-il encore , en lui faisant signe de s'éloigner. Jahia , de plus en plus rassuré , ne pouvoit s'empêcher de dire en lui-même : je dois remercier Dieu d'avoir rencontré un homme si obligeant , & qui paroît s'intéresser autant à moi. Ainsi prenant congé du cheik , il lui dit : je vais m'acquitter de ma commission. Je vous promets de vous rejoindre aussi-tôt que je le pourrai ; & , sans avoir parlé à mes amis de l'heureuse rencontre que j'ai faite , je compte ne vous plus quitter , vous consacrer le reste de mes jours , baiser vos mains , me conduire mieux que je n'ai fait par le passé , & m'attachant pour ma vie à votre service , mériter d'entrer en paradis avec les musulmans : en achevant ces mots il le quitta.

Il eut bientôt rejoint ses amis : son premier soin en arrivant , fut de remplir leurs verres , & de placer les cruches sur la table. La joie de son retour fut d'autant plus grande qu'ils avoient perdu toute espérance de le revoir. Son ami Muhammed , qui avoit été le plus inquiet de tous , ne fut pas des derniers à l'embrasser : on lui donna des éloges qui l'élevoient au-dessus des plus grands hommes. Mais quelques instances qu'ils lui fissent , pour l'engager

à reprendre sa place , ils ne purent y réussir. Tout ce que je vous demande , leur dit-il , pour récompense du petit service que je vous ai rendu , c'est la permission de me retirer. Non-seulement je me trouve fatigué ; mais quelques-uns de mes amis étoient dans le cabaret où j'ai été , ils m'ont fait boire avec tant de précipitation que j'en ai la tête un peu embarrassée ; ainsi , je vais , avec votre permission , me reposer chez mon ami Muhammed. Ils eurent beaucoup de peine à consentir à son départ ; cependant ils le pressèrent d'autant moins , qu'il affecta d'être troublé par le vin ; mais il ne lui fut pas aisé de se défendre des empressements de son ami qui vouloit l'accompagner. Dès qu'il les eut quittés , il se rendit promptement au lieu où il avoit laissé le cheik qui l'attendoit , comme il le lui avoit promis. Pénétré de ses bontés , & dans la résolution d'être son disciple , il se prosterna devant lui , & lui baisa les pieds. Le cheik le releva & le serra contre son sein en lui disant : o mon fils , pourquoi en usez-vous ainsi ? Ensuite il loua son exactitude , & le prit par la main : allons promptement au couvent , lui dit-il , avec une tendresse infinie. Ils sortirent de Scutari ; & , passant au-dessous de l'hôpital des lépreux , ils arrivèrent à un jardin , dont la porte ressembloit à celle du palais d'un roi , & dont les murs étoient

étoient d'une hauteur prodigieuse. Nous sommes enfin arrivés au couvent, lui dit le vieillard, & nous n'avons plus que du plaisir à attendre. Alors il frappa à la porte; une fille demanda qui frappoit; elle ouvrit à la voix du cheik. Jahia fut transporté hors de lui-même en la voyant sans voile; car elle étoit jeune & jolie; elle les éclaira avec une lampe d'argent dans laquelle brûloit une huile remplie de parfums agréables.

Cette maison parut à Jahia un lieu de délices: On voyoit à chaque coin de ce vestibule éclairé par un grand nombre de lampes d'argent, un grand sofa avec un chanzichin (1); le milieu étoit occupé par un bassin revêtu de marbres les plus rares, & rempli d'une eau si claire que l'on découvroit sans peine une infinité de poissons, dont le mouvement réjouissoit la vue. Le tour de ce bassin étoit orné de différentes fleurs charmantes, & par leur émail & par leur odeur. Jahia prit place sur le sofa; cependant, son esprit étoit frappé de tous les objets qui se présentoient à lui; il ne pouvoit concevoir pour quelle raison le cheik qui ne lui avoit parlé que d'un couvent, le conduisoit dans un palais si magnifique. Le vieillard qui s'apperçut de son étonnement, lui dit: confiez-moi le sujet de vos

---

(1) Ou fenêtre en faillie.

réflexions ; ne vous ai-je pas dit que je vous regardois comme mon fils ? Croyez qu'il est peut-être plus heureux d'être adopté par un cheik, que d'être en effet son fils ; l'adoption est libre, elle vient du cœur, ainsi l'on doit en être flatté. Soyez donc tranquille, vous êtes dans ma maison, vous me tiendrez compagnie, nous passerons une partie des nuits à nous divertir. Je vous laisserai tout mon bien, en attendant que l'ange de la mort vienne m'enlever ; rien ne vous manquera. Mais comme vous êtes selon mon cœur, ajouta-t-il, tout ce que je désire, c'est que vous occupiez ma place, & que l'on vous voie rétablir les anciens usages de notre sublime religion. En achevant ces mots, il passa dans une chambre voisine, d'où il sortit quelque tems après, avec un habit si couvert d'or & d'argent, qu'on l'auroit pris pour celui d'un roi. Quand il se fut placé aux côtés de Jahia, les esclaves apportèrent de grands plats de porcelaine garnis de pierreries magnifiques, & remplis des mets les plus exquis, parfumés d'ambre & de musc. Jahia fut étonné de cette magnificence, & la surprise de tous ses sens l'empêchoit de parler. Le cheik lui dit : Je suis arrivé à la vieillesse où vous me voyez, sans m'être jamais habillé de cette façon ; j'ai toujours prié Dieu de me

donner un fils, mon grand âge m'empêché d'en espérer. Je lui ai demandé ce matin un homme aimable que je puisse adopter, il a exaucé mes vœux en vous envoyant vers moi, ainsi je fais tout ce que j'imagine qui peut lui témoigner la joie & la reconnoissance du bonheur que j'éprouve; au reste, les cheiks sont si fort dans l'habitude d'examiner les étrangers qu'ils reçoivent, que j'ai connu sans peine toutes les bonnes qualités qui sont en vous. J'ai vu que vous avez de la foi & de l'amour pour la vertu; mais apprenez, pour diminuer l'étonnement où je vous vois, que nous sommes dans notre état au-dessus de toutes les magnificences que vous voyez, par le peu de cas que nous en faisons. Au surplus, si vous aimez le vin, vous pouvez vous satisfaire; vous savez qu'il est permis aux derviches d'en faire usage; le scandale public est assurément la seule chose que l'on doit éviter; regardez-moi donc comme votre père en toutes choses, & suivez le genre de vie que j'ai embrassé dès mon enfance.

Ce discours rappela à Jahia la première idée qui s'étoit présentée à son esprit quand le cheik l'avoit abordé. Il le prit pour un prophète & plutôt pour le prophète Elie (1) que pour

---

(1) Les Turcs le reconnoissent pour prophète.

tout autre, à cause des rapports qu'il lui trouvoit avec ce saint homme. Cependant ces lieux de délices, ces richesses, ces pierreries, & le grand nombre de femmes esclaves qu'il voyoit aller & venir pour le servir s'opposoient à cette idée, aussi bien que le vin que l'on avoit apporté en très-grande quantité. Quelquefois il s'imaginoit que le cheik étoit un enchanteur, qui prenoit à son gré toutes sortes de figures : mais quel peut avoir été son dessein, en me conduisant ici, disoit-il en lui-même ? Quelle raison auroit-il de me tromper ? Que puis-je craindre ? Mon argent & mes richesses ne peuvent tenter personne ; & je ne suis pas assez beau pour qu'il ait quelque autre dessein : voyons comment tout ceci finira. Le vin qui est défendu, sous peine de la vie, dans les couvents, étoit ce qui surprenoit le plus Jahia ; par conséquent, il regardoit toujours les vases brillans qui le renfermoient ; & le cheik se doutant de sa pensée, lui dit : Ne croyez pas, mon fils, que je sois capable de boire du vin, je n'en ai fait apporter que pour vous. Le vin que nous buvons nous autres cheiks est un vin du paradis ; qu'on en apporte, dit-il : aussi-tôt, on lui présenta une bouteille d'or. Ce fut alors qu'ils se mirent à table, & le cheik, au milieu du repas, lui donna de ce

vin : il trouva qu'il ressembloit à un cherbet composé de sucre , d'ambre & de musc , & qui par conséquent avoit une odeur plus agréable que celle du vin. Plus Jahia voyoit de choses surprenantes , plus il étoit persuadé que le cheik surpassoit tous les autres miracles ; ainsi rien n'égaloit le respect avec lequel il étoit devant lui. Pourquoi , lui dit le cheik , êtes - vous toujours plongé dans des réflexions au lieu de vous livrer au plaisir ?

Seigneur , lui répondit Jahia , l'excès de vos bontés m'étonne ; je crains toujours que mon bonheur ne soit un songe , & je ne puis m'empêcher de me rappeler une histoire qui a quelque rapport avec ma situation. J'aime les histoires , reprit le cheik , & je trouve qu'elles augmentent le plaisir d'être à table. Il le pressa de la lui raconter , & Jahia commença en ces termes :

---

## H I S T O I R E

### *D'un Derviche.*

**M**USTAPHA Pacha Stambol Effendi , on prévôt de Constantinople , avoit engagé , plusieurs fois de suite , un assez grand nombre de

ses amis à souper chez lui. Il y avoit dans certe compagnie un derviche qui paroïssoit homme d'esprit, quoiqu'il n'eût jamais dit un seul mot, quelque propos que l'on eût mis en avant. Son silence parut si singulier, qu'il servit souvent d'amusement à tous les conviés, qui même en firent des plaisanteries; mais on fut très-étonné, quand, au bout de quelque tems, le derviche éleva la voix, & pria tous ceux qui se trouvoient à table de choisir un jour pour venir souper & se divertir chez lui. La crainte de faire mauvaise chère fit balancer la compagnie; & quand elle accepta la proposition, ce fut en le priant de recevoir quelque argent pour le mettre en état de faire une dépense qui paroïssoit au-dessus de son état, mais il le refusa; on fixa le jour, & on le pria de dire où il falloit se rendre. Il répondit qu'ils se trouveroient dans la mosquée de sultan Mehemmed, & qu'il leur serviroit de guide.

On fut exact au rendez-vous, & on prit la précaution d'acheter en chemin plusieurs provisions, pour suppléer à la médiocrité du repas que l'on s'attendoit à trouver chez le derviche. Il parut dans la mosquée à l'heure qu'il avoit indiquée. Ce fut avec étonnement qu'on le trouva très-proprement vêtu & paré d'un tablier de toile des Indes. Il reçut la compagnie

avec une extrême politesse, & la conduisit chez lui. Sa maison parut un véritable palais; & quand on fut auprès de la porte, on vit sortir trente pages qui prirent les conviés sous les bras, & les aidèrent à monter dans une chambre dont les sofas étoient couverts de drap d'or. Ces mêmes pages les précédoient ensuite pour les faire passer dans une autre pièce encore plus magnifique. On apporta devant chaque personne un brasier d'argent avec leurs péles & leurs pincettes de même métal. Quand on fut assis, on se regarda avec autant de honte que d'embarras, en se rappelant que l'on avoit apporté des provisions dans un palais si superbe; & l'on convint de les jeter par la fenêtre, sans que le derviche pût s'en appercevoir. Quelque tems après on dressa quatre tables d'argent; le linge dont on les couvrit étoit un tissu d'or. On servit à manger dans la plus magnifique porce'aine de la Chine. On apporta sur chacune de ces tables trente plats différens, & les pages n'oublièrent aucune des attentions qui pouvoient rendre leurs services agréables. Le dessert fut encore plus magnifique que tout ce qui l'avoit précédé. Les confitures étoient parfaites; & le derviche, non content de tout ce que l'on en avoit mangé, voulut encore que tout le monde en emportât avec profusion.

Quand le souper , qui fut très-long , fut fini , on prépara des lits qui répondoient à toute la magnificence que l'on avoit vue. Les couvertures & les draps étoient brodés en or ; & quand on fut prêt à se mettre au lit , le derviche apprit à toute la compagnie que ses pages étoient autant de filles , qu'il avoit destinées pour leurs plaisirs. Chacun choisit celle qui lui parut la plus agréable , & se coucha. Le sommeil succéda à leurs plaisirs ; mais quel fut leur étonnement le lendemain en s'éveillant , de se trouver dans une tour ruinée , couchés sur la terre , couverts d'une mauvaise natte de jonc , n'ayant que des pierres pour traversins , avec une grosse bûche à leurs côtés. Pour leurs habits , ils étoient rangés auprès d'eux dans l'état où ils les avoient laissés.

Ils eurent beaucoup de peine à sortir de ces ruines , & des bourbiers qui les environnoient. Ils entendirent en sortant de la tour , une voix qui leur dit : Ne vous mocquez point une autre fois de ceux qui gardent le silence. Le cheik charmé de cette histoire , loua beaucoup la façon dont elle avoit été contée , & but plusieurs verres de son vin du paradis à la fanté de Jahia , que tant de bontés rendoient confus. Ensuite il lui toucha dans la main , & lui dit : Mon fils , mettez - vous à votre aise

avec moi ; que votre visage soit ouvert comme une rose , & reconnoissez , comme je fais , la bonté de Dieu ; je vous ai demandé à lui , & il vous a accordé à mes prières. Ayez confiance en Dieu ; ayez confiance en ses ministres , qui en sont les images vivantes ; imitez le marchand dont parlent les annales des merveilles , & dont je vais vous conter l'histoire.

---

## HISTOIRE

### *Du marchand de Bagdad.*

UN marchand qui partoit pour faire le commerce de l'Inde , vendit tout ce qu'il possédoit , & quitta son pays avec l'argent qu'il lui fut possible de rassembler. Après s'être recommandé à Dieu, dont il étoit grand serviteur, il fut d'abord assez heureux , & il ne fit aucune mauvaise rencontre ; mais enfin il fut attaqué à quelques journées de Masulipatan , par des voleurs , qui ne lui laissèrent rien , & qui le réduisirent par conséquent , à la cruelle nécessité de demander l'aumône pour se rendre à la ville.

Quand il fut arrivé , il s'informa avec soin

de la maison du plus riche marchand de cette ville, & se rendit chez lui. Il lui raconta ses malheurs, & le pria de lui prêter mille sequins. Celui-ci voulut savoir s'il avoit des gages ou quelque bonne caution à lui donner. Le marchand de Bagdad lui répondit : les voleurs ne m'ont rien laissé ; mais vous serez content de ma caution ; c'est Dieu qui vous répond de ce que vous me prêterez. Le marchand de Masulipatan touché de cette réponse, lui compta les mille sequins sur son simple billet, dans lequel, à la vérité, ils voulurent énoncer l'un & l'autre, que Dieu étoit garant de cette somme.

Le marchand de Bagdad partit ; & l'argent qu'il avoit emprunté profita si bien, qu'au bout de l'année il se trouva dans Ormus, riche de cinq mille sequins. Il seroit parti pour satisfaire à l'engagement qu'il avoit pris, car le terme étoit au moment d'expirer ; mais par malheur il étoit dans la mauvaise saison, & il n'y avoit aucun bâtiment qui voulût courir les risques de la mer. Il fut si touché de ce contre-tems, qu'il en tomba malade de chagrin. Enfin mettant toute sa confiance en Dieu, il prit un morceau de bois, le creusa & y renferma mille sequins, avec une lettre adressée au marchand de Masulipatan dont il étoit créancier. Il gau-

dronna très-exactement le morceau de bois, & le jetta à la mer, en disant : Mon Dieu, vous êtes mon répondant ; daignez faire tenir cet argent à celui qui ne me l'a prêté que sur la foi de votre saint nom.

Dès-lors la satisfaction d'avoir rempli ses engagements, lui fit retrouver sa première santé. Dieu voulut bien exaucer sa prière ; & ce même jour le marchand de Masulipatan, en se promenant dans une chaloupe sur la côte, aperçut un morceau de bois, dont la forme lui parut singulière. Quelques-uns de ses esclaves voulurent le prendre, mais il les évitoit toujours ; enfin il s'en approcha lui-même, & le prit avec la plus grande facilité. Il fut très-étonné de voir son adresse écrite sur le gaudron ; il l'examina avec plus de soin, l'ouvrit, & trouva l'argent & la lettre qui ne lui laissoit aucun doute, & qui lui fit admirer la puissance & la bonté de Dieu.

Quand la mauvaise saison fut passée, le marchand de Bagdad appréhendant que Dieu n'eût pas exaucé sa prière, prit avec lui les mille sequins qu'il avoit empruntés, & vint trouver celui auquel il les devoit. Mais d'aussi loin qu'il l'aperçut, il lui cria : Celui qui avoit répondu pour vous m'a satisfait ; voilà votre billet déchiré ; vous n'avez plus à faire

à moi , c'est à Dieu. Reconnoissez tous les bienfaits que vous en avez reçus en l'adorant & en le servant sans cesse.

Jahia pénétré de cette histoire, redoubla les assurances de son attachement pour le cheik, & de sa reconnoissance envers Dieu. C'en est assez, lui dit le cheik avec un air de bonté. Alors il fit apporter un grand nombre d'habits royaux, & quand on les eut mis en pile sur le sofa : Je vous fais présent de tous ces habits, dit-il à Jahia, & toutes mes esclaves sont à votre disposition ; ce dernier trait fit rougir le jeune musulman. Mais pour dissiper cet embarras, le cheik remplit un verre de ce vin céleste, & Jahia le but sans presque savoir ce qu'il faisoit. Enfin le cheik s'étant aperçu que le vin commençoit à faire quelque effet sur la tête de son hôte, il fit prendre des instrumens à toutes ses esclaves, qui les touchèrent sur les modes les plus tendres, & destinés pour les chants amoureux. Jahia en fut si ému, qu'il commença à lever un peu plus les yeux, & à jouir de tous les plaisirs qui lui parurent comparables à ceux du sultan. Cependant il n'avoit pas encore assez bu pour être absolument sans inquiétude ; il n'osoit regarder les belles esclaves qui environnoient leurs tables. Le cheik qui l'examinait conti-

nuellement, & qui démêloit aisément ce qu'il pensoit, lui fit des reproches de cette retenue, & lui versant encore à boire, il lui dit : O mon fils, pourquoi ne regardez-vous pas ces esclaves ? Ne vous ai-je pas dit qu'elles étoient à vous ? Choisissez celle qui vous plaira le plus, & je vous la donnerai cette nuit auprès de vous. Jahia, dans la crainte que ces dernières paroles ne fussent dites pour pénétrer le fond de son ame, se jetta aux pieds du cheik, & lui jura qu'il n'étoit pas capable d'avoir le moindre desir pour les femmes de sa grandeur, & qu'il savoit trop le respect qu'il lui devoit ; que puis-je vous dire de plus, mon fils, lui répondit le vieillard, choisissez, je vous conjure ; vous sentez bien que tous mes desirs sont éteints & que ces esclaves par conséquent me sont inutiles ; en un mot, tout ce que je demande à Dieu, c'est de vous voir des enfans que j'aimerai plus que vous ne les aimerez vous-même.

Jahia se rendit à toutes ses instances ; il regarda les esclaves, & en choisit une ; mais pour ne manquer à rien de ce qu'il devoit, il se jetta encore aux pieds du cheik, & lui dit : J'étois incapable d'avoir le plus foible desir pour les femmes de votre grandeur ; mais puisqu'elle le veut absolument, je choisiss celle

qui est à côté de moi. Le cheik lui répondit de l'air du monde le plus satisfait : Je rends grâces à Dieu de ce que vous avez si bien choisi, je vois que vous avez le discernement bon ; vous pouvez donc le regarder comme un présent de Dieu & comme un effet de sa bonté ; tout autre choix ne m'auroit pas fait le même plaisir, car elle est Circassienne ; approchez, Meimouné, approchez, lui dit-il, & la prenant par la main, il la donna à Jahia, avec cinq mille sequins qu'il fit apporter dans un bassin, en ajoutant : C'est pour m'avoir tenu compagnie cette nuit que je vous fais tous ces présens. Regardez - moi toujours comme votre père ; ne me quittez jamais, & tous mes vœux feront remplis. J'irai demain prier le cadi de Scutari de venir ici, pour vous faire en sa présence une donation générale de tous mes biens ; vous ne pouvez encore en imaginer l'immensité ; pour moi, content de vivre avec vous, je ne serai plus occupé dans ma retraite que du service de Dieu. Ces paroles ne laissèrent plus aucune espèce d'inquiétude dans l'esprit de Jahia ; & regardant tous ces biens comme un effet de la bonté de Dieu, il dit au cheik : Quand je vivrois mille ans à votre service, mon seigneur & mon père, ce ne seroit point encore assez pour reconnoître vos

bienfaits. Soyez bien assuré que je vous ferai parfaitement attaché jusqu'au dernier soupir. Ils se firent l'un à l'autre des sermens & des protestations d'amitié, qui les occupèrent en buvant une bonne partie de la nuit. Enfin Jahia ne pouvant plus se soutenir, le cheik ordonna que l'on attachât un rideau brodé au-dessus d'un des sofas, que l'on apportât des couvertures d'or & de soie, & que l'on tendît un lit d'argent. Quand tous ses ordres eurent été exécutés avec une diligence incroyable, le cheik lui dit : Mon fils, je veux que vous vous mettiez au lit avec votre épouse; un des plus grands plaisirs de la vieillesse, est celui de marier ses enfans; vous m'appartenez l'un & l'autre, ainsi je jouis en ce moment de la satisfaction de vous unir. Jahia ne résista pas, Meimouné & lui furent bientôt couchés, & le vieillard sortit de la chambre.

Dès qu'il fut assez éloigné pour ne pouvoir l'entendre, la belle esclave dit à Jahia en soupirant : Jeune homme, tu n'as pas encore long-tems à vivre, songe à ton salut. Ce discours rendit à Jahia tout son sang-froid : il trembla de tous ses membres, & conjura cependant Meimouné de lui expliquer cette énigme. Je m'intéresse à ton sort, lui dit-elle, je sens de l'amour pour toi, & cet amour redouble encore

l'horreur que m'ont toujours inspiré les crimes que l'on commet ici. Me promets-tu, continua-t-elle, de m'emmener avec toi, & de ne me point abandonner si je puis te délivrer du danger que tu cours? Jahia lui promit tout ce qu'elle voulut; il accompagna sa promesse des sermens les plus sacrés; & l'esclave se fiant absolument à lui: tu vas connoître, poursuivit-elle, le comble du crime & de la méchanceté; l'un & l'autre sont réunis dans la personne de ce vieillard; mais si tu veux conserver ta vie, il faut faire exactement ce que je te prescrirai: le cheik va revenir, & toutes les fois qu'il t'appellera ne répond point. Il m'ordonnera de t'éveiller, je ferai semblant de lui obéir, ne dit encore rien, demeure dans le lit, & tu seras témoin de tout ce qui se passera. Jahia lui promit sans peine d'exécuter ses ordres, & de suivre ses conseils.

Quelque tems après le cheik vint derrière un des rideaux; il appella Jahia, qui ne répondit point. Il dit à Meimouné de l'éveiller; mais elle l'assura que ses efforts étoient inutiles; tu as les cordes pour l'attacher auprès de toi sur le sofa, lui dit-il, songe que j'ai d'autant plus de précautions à prendre, qu'étant pour ainsi dire, seul d'homme dans ma maison, j'ai à présent quinze prisonniers. Que deviendrois-je si

on leur donnoit la liberté? Garde-le donc avec soin, & songe qu'il y va de ta vie. En disant ces mots il rentra dans son appartement.

Jahia cependant éprouvoit tous les mouvemens de la frayeur, & quand Meimouné n'entendit aucun bruit dans la maison, elle lui dit : lève-toi maintenant, je veux te faire voir en quel lieu ton malheur t'a conduit. Il lui obéit; elle le prit par la main pour le faire descendre un petit escalier, & quand ils furent au bas, elle lui dit de regarder par une ouverture qui se trouvoit à la muraille. Il apperçut une prison très-obscurc, qui renfermoit quatorze prisonniers de différens âges, & qui tous avoient des chaînes qui les retenoient par le col, les mains & les pieds. Le jeune homme qui portoit la lanterne devant le cheik, quand Jahia l'avoit rencontré, entra en ce moment dans la prison. Les prisonniers s'écrièrent en le voyant : pourquoi nous fait-on souffrir dans cet horrible lieu? Le cheik nous a trompés en nous donnant cinq mille sequins, & le choix d'une de ses esclaves; il nous a pris tout ce que nous avions, & nous a mis aux fers; faites-nous mourir au plutôt, continuoient-ils; la mort au moins terminera nos douleurs. Le jeune homme leur répondit : vous ne portez ces chaînes que pour avoir témoigné du repentir de vos fautes, & de l'amour

pour la vie religieuse, & cependant avoir bu du vin que le cheik ne vous a présenté que pour vous éprouver. Ce n'est pas tout encore, il vous a offert des femmes; & vous avez voulu en abuser. C'est pour vous punir de ces fautes énormes qu'il vous a mis dans les fers: je n'en puis délivrer qu'un chaque nuit, soyez tranquille; votre tour viendra, dit-il aux autres. Pour lors il en prit un & l'emmena.

Meimouné dit à Jahia, que tout ce qu'il venoit de voir le jetoit dans un trouble extraordinaire: le cheik va passer dans la chambre où nous étions; il faut y retourner promptement. Jahia se laissa conduire; ils se couchèrent; & quelques momens après, il vit en effet entrer le cheik; il étoit pour lors en deshabillé, & prêt à se mettre au lit. Il dit à Meimouné d'une voix terrible: voilà le tems de conduire en prison celui qui est couché avec toi. Elle lui répondit qu'il pouvoit s'en reposer sur elle, & qu'elle feroit son devoir. Le cheik appella le jeune homme qui le servoit, & lui dit d'entrer; ce qu'il fit aussi-tôt. Il parut avec un tablier & de grands couteaux à sa ceinture. Il conduisoit celui qu'il venoit de tirer de prison, après avoir eu la précaution de lui mettre un baillon pour l'empêcher de crier. Il le mit tout nud jusqu'à la ceinture, par l'ordre du cheik; ensuite il

lui donna un coup de couteau qui l'ouvrit depuis le nombril jusqu'à la gorge. Il tira son cœur qu'il coupa en deux parties, & le présenta à son maître. Il nettoya & balaya la place avant que d'emporter le corps. Cependant le cheik ayant pris le cœur de cet infortuné musulman, l'essuya avec une éponge, & l'avalala tout entier ; il but un grand verre de vin, & dit encore à Meimouné : attache bien Jahia, prends garde sur ta tête qu'il ne t'échappe. A peine avoit-il achevé ces mots, qu'il tomba sur le sofa, endormi du plus profond sommeil.

Jahia voyant que le cheik ne pouvoit s'apercevoir de rien, se jetta aux pieds de Meimouné, & la conjura d'achever ce qu'elle avoit si bien commencé, & de lui sauver la vie en lui procurant la liberté. Meimouné qui le vouloit éprouver, lui répondit : je t'ai promis de te délivrer, mais je ne voudrois pas demeurer exposée à toute la fureur & au ressentiment du cheik. La hauteur des murs, & la disposition de la maison rendent ma fuite presque impossible. Je ne veux ma liberté qu'avec vous, reprit Jahia, avec vivacité ; & j'aime autant mourir que de me séparer de vous. Puisque tu me témoignes de si tendres & de si généreux sentimens, lui répliqua la belle esclave, je te promets de ne te point quitter, de te délivrer, ou de périr

avec toi. Cette tendre assurance ranima l'espérance de Jahia. Meimouné s'habilla promptement, tandis qu'il en faisoit autant de son côté; ensuite elle le prit par la main, & le conduisit dans une chambre; elle en ouvrit la fenêtre, & lui dit : les branches de ce grenadier nous aideront à descendre dans le jardin. Je vais chercher la clef d'une petite porte qui s'y trouve; demeure ici, tu ne m'attendras que le moins qu'il me sera possible; tu peux t'en rapporter à l'amour que j'ai pour toi.

Quand Jahia se trouva seul, il s'abîma dans une mer de pensées. La crainte de tout ce qui pouvoit arriver, si Meimouné ne réussissoit pas; les sentimens qui l'attachoient à elle, & le spectacle affreux dont il avoit été témoin, l'agitoient tour à tour. Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de n'avoir point d'armes pour se défendre en cas d'accident. Enfin la belle esclave parut, en portant deux gros paquets; elle lui donna la main pour l'aider à descendre par la fenêtre; elle lui remit les deux paquets, & lui dit de l'attendre encore quelque tems au pied de l'arbre. Il ne fut pas long-tems sans entendre du bruit, & sans voir l'arbre agité; il fut bientôt rassuré par la voix de la tendre Meimouné, qui lui dit : fuyons, mon cher Jahia, nous n'avons point de tems à perdre. Ils ouvri-

rent la petite porte du jardin , & fortirent heureusement ; Jahia chargé des deux paquets , & Meimouné d'une petite boîte.

Ils arrivèrent fans obstacle à la maison de Muhammed , qui n'avoit pas encore quitté ses amis ; ils frappèrent à la porte ; une vieille esclave leur ouvrit , & ils entrèrent dans la chambre des étrangers , où Jahia rendit graces à Dieu de l'avoir délivré d'un aussi grand péril. Il s'abandonnoit aux transports de sa joie , & témoignoit à Meimouné tous ceux de sa reconnoissance ; mais cette belle fille étoit triste , & soupiroit sans cesse. Qu'avez-vous donc , lui dit-il , ame de mes pensées , que pouvons-nous desirer ; ne sommes-nous pas hors de tout danger ? O mon cher Jahia , lui répondit-elle , je te croyois plus raisonnable ; peux-tu jouir d'une aussi grande tranquillité , à quatre pas d'un homme aussi méchant que le cheik ? Songe donc qu'il joint des richesses immenses au crédit que lui donne sa réputation de sainteté ; il employera l'un & l'autre pour nous retrouver , & nous ferons perdus sans ressource. Il dort en ce moment ; mais quand il ne nous trouvera plus à son réveil , il ira t'accuser au cadî de Scutari d'avoir porté du vin , & cette seule accusation suffira pour te faire arrêter. Quant à moi , il me réclamera comme son esclave ; en un mot , nous

devons nous attendre à tout ce que sa cruelle imagination peut inventer dans la rage , le désespoir , & le danger auquel notre fuite l'expose. Mettons - nous donc à l'abri de sa fureur , & passons à Constantinople avant que le jour paroisse , nous n'avons point d'autre parti à prendre. Sur ces entrefaites Muhammed arriva , & son premier soin fut de demander à la vieille esclave des nouvelles de son ami Jahia. Elle lui répondit qu'il étoit dans la chambre des étrangers. Muhammed ne voulut point le troubler , & il se coucha lui-même.

Meimouné cependant continuoit toujours ses instances pour engager Jahia à passer à Constantinople. Mais il lui répondoit : si la chose dépendoit de moi , brillante lune du monde , je passerois la mer dans le moment même , & je ferois bien autre chose pour votre simple satisfaction. Mais la chose est impossible , tous les bateaux sont retirés à terre ; toutes les portes de la ville sont fermées ; ce n'est pas tout encore , si le bostangi bachi qui fait la garde pendant la nuit , apperçoit un bateau sur mer avant que le jour soit déclaré , ignorez-vous qu'il le fait couler à fond sans aucun examen ? Attendez donc quelques momens ; reposez - vous ; le jour ne peut être éloigné ; croyez que je ne puis être tranquille , lorsque je vous saurai dans l'inquié-

tude. Ces paroles engagèrent Meimouné à prendre un peu de patience ; & Jahia profita de ce tems , pour lui demander ce qui pouvoit engager le cheik à manger ainsi le cœur de ceux qu'il faisoit mourir.

Pendant le cours des trois années que j'ai passées chez lui , répondit-elle , je l'ai vu tous les jours faire exactement la même chose ; les grandes richesses qu'il possède sont composées de tout ce qu'il prend à ceux qu'il attire chez lui ; & ce qui l'engage à exercer sur eux la barbarie dont tes yeux ont été témoins , c'est une maladie qu'il a eue autrefois , & qui l'empêche de goûter aucun repos : le cœur d'un homme peut seul calmer l'agitation de ses esprits.

Meimouné n'étoit pas assez attentive à satisfaire la curiosité de Jahia , pour n'avoir pas entendu le chant du premier coq. Aussi-tôt elle se leva , & prenant sa petite cassette , elle se mit en devoir de sortir , & Jahia fut obligé de prendre les autres paquets , & de la suivre.

Ils sortirent sans faire rien dire à Muhammed , & se trouvèrent bientôt au bord de la mer. Mais ne trouvant aucun bateau , ils furent obligés de se promener quelque tems sur le rivage. Ils apperçurent enfin la lumière d'un homme qui pêchoit : Jahia le conjura d'une voix plaintive , de venir à terre. Le pêcheur étonné d'en-

tendre parler à une heure à laquelle il ne passoit jamais personne , fut saisi de crainte , & ne douta point que ce ne fût un esprit qui lui parloit. Aussi-tôt il se mit en prières ; mais Jahia devenu éloquent par l'envie que Meimouné avoit de s'embarquer , lui parla si bien , lui promettant surtout de lui donner ce qu'il voudroit exiger , que le vieillard les reçut dans son bateau. Meimouné prit d'abord un sequin dans sa cassette , & le lui donna ; ils lui dirent de faire semblant de continuer sa pêche , & de s'approcher toujours de Constantinople , où ils abordèrent au moment que l'on appelloit à la prière du matin. Jahia toujours plus tranquille & plus content , prit le chemin de sa maison , & trouva sa mère déjà levée , qui leur ouvrit la porte ; charmée de revoir son fils , & contente de le voir avec une femme , car il n'amenoit ordinairement que des jeunes gens de ses amis ; ils se reposèrent une partie du jour ; ils mangèrent ce que la bonne mère de Jahia leur avoit apprêté ; ils examinèrent les paquets & la cassette. Les uns renfermoient les habits de Meimouné , ils étoient magnifiques , & l'autre l'argent qu'elle avoit pu amasser au service du Cheik , dont elle avoit été hazinadar (1). Mais Jahia plus ébloui de sa

---

(1) Ou trésorière.

beauté, dans les transports de son amour, lui ayant témoigné l'empressement de ses desirs, & l'envie qu'il avoit de n'être jamais séparé d'elle, en l'épousant, elle lui dit avec tendresse : Tu n'es pas sage, mon cher Jahia, & la raison a bien peu d'empire sur toi. Nous ne sommes pas encore échappés du danger, & tu veux m'épouser ? Tant que le cheik, le plus cruel & le plus dangereux de tous les hommes, aura un souffle de vie, je ne consentirai point à tes desirs. Jahia qui ressentoit pour elle l'amour le plus vif, fut pénétré de son refus, & lui dit : je ferai donc toute ma vie malheureux, ma chère Meimouné ; car enfin Dieu seul peut délivrer le monde d'un aussi méchant homme, & dont le pouvoir me fait trembler. Cependant il me paroît impossible qu'il nous découvre dans le quartier éloigné que nous habitons ? Pourquoi mettez-vous un terme impossible à mon bonheur ? Ne pourrois-je entreprendre de nous venger ? Parlez, pour vous rassurer, je suis capable de tout. Meimouné prenant alors la parole, lui répondit : Si nous étions au centre de la terre, le cheik nous y trouveroit pour nous immoler à sa fureur ; songe donc quelle peut être la vengeance d'un hypocrite démasqué. Pour moi, je t'avoue que je n'aurai jamais un moment de repos, tant que je te saurai ex-

posé à un si grand danger. Cependant si tu veux m'en croire, nous pourrons peut-être nous soulager de cette cruelle inquiétude, & vivre tranquilles, sans éprouver d'autres troubles que ceux que l'amour pourra nous causer. Ne me voyez jamais, soleil de ma pensée, reprit Jahia avec transport, si je ne fais exactement ce que vous m'ordonnerez. Je suis rassurée par cette réponse, lui répondit Meimouné; il faut trouver moyen de faire avertir ton ami Muhammed, & l'engager à venir nous parler. Jahia s'offrit pour aller le chercher; mais son amante lui représenta combien la valeur déplacée étoit une témérité inutile à leur situation. Tu me fais souvenir, ajouta-t-elle, des vers persans de Gelaledin Rumi, qui disent qu'un chameau monté sur un minaret s'écria: je suis ici caché; ne découvrez pas le lieu de ma retraite. Mais pour bannir absolument cette idée de son esprit, elle le fit souvenir qu'il avoit juré de faire tout ce qu'elle lui ordonneroit. Dans le moment il écrivit à son ami, & bien-tôt il arriva.

Meimouné, couverte de son voile, le fit asseoir sur le sofa, lui conta le danger que son ami avoit couru. Il s'écrioit à tous momens: saint prophète, dieu permet-il que d'aussi grands infidèles puissent paroître à la vue du soleil! Mais quand, à la fin de l'histoire, elle nomma le

cheik Ebulkiar , & l'accusa d'être l'auteur de tant de cruautés, il ne put jamais se le persuader. Comment voulez - vous , disoit - il, qu'un homme qui fait ses cinq prières; qui donne aux pauvres; qui prêche l'observation de la loi , plus encore par un exemple continuel , que par les explications qu'il fait sans cesse du saint alcoran ; qui paroît enfin un des plus grands favoris du saint prophète , puisse commettre d'aussi grands crimes? J'ignore, reprenoit Jahia , si ce vieillard est cheik, & si celui que tu penfes est le même dont Meimouné te parle; car je ne l'ai jamais vu qu'une fois. Comment pouvoir en douter , reprenoit Meimouné, avec une espèce d'impatience? Je suis son esclave depuis trois ans; chaque jour mes yeux ont été témoins d'une nouvelle cruauté. Assurément, interrompit Muhammed , un génie infidèle vous aura fasciné les yeux , pour faire tort à la réputation du plus saint homme de nos jours. Qu'il soit cheik ou non, lui dit alors avec emportement, la tendre Meimouné, il y a un tel homme qui commet de pareils crimes, & qui met en danger les jours de ton ami. Comment peux-tu balancer un moment? La cause de dieu & l'intérêt de l'amitié ne sont-ils pas capables de te toucher? J'examinerai, lui répondit Muhammed; j'observerai la conduite du cheik; mais sans en être

bien convaincu , je ne tremperai point mes mains dans le sang de l'ami de Dieu. Meimouné voyant qu'elle ne pouvoit rien obtenir de plus , & que l'amitié ne pouvoit l'emporter dans l'esprit de Muhammed sur les impressions de l'hypocrisie : Promets-nous au moins , & jure sur le saint alcoran , de nous garder le secret , dit-elle , ens'écriant , c'est à celui qui aime le mieux Jahia de le délivrer. Muhammed fit le serment & revint à Scutari. Le lendemain Meimouné sortit avec sa cape & se rendit au Bazar , dans le quartier des Tailleurs ; elle choisit un habit complet d'icoglan , dont elle fit le marché , & le cacha sous sa cape avec quelqu'autres emplettes. Pendant les deux ou trois jours suivans , son cœur étoit ferré , son esprit étoit agité ; elle ne répondoit même aux instances & aux empressemens de Jahia que par un attendrissement , & un air affligé , dont elle accompagnoit ses refus qui continuoient de mettre son amant au désespoir. Enfin , quand elle crut la chose nécessaire , elle sortit entre la première & la seconde prière. Jahia , qui ne la vit point revenir , quoique la nuit approchât , éprouva la plus cruelle inquiétude. Sa mère , touchée de l'état où elle le voyoit , lui dit : qu'as-tu donc , mon fils ? Hélas ! ma mère , lui répondit Jahia , Meimouné ne revient point. Il n'appartient jamais à

une femme de donner des conseils à un homme, reprit-elle ; mais si tu as perdu cette aimable fille , tu l'as assurément bien mérité. Les femmes ne veulent pas être traitées avec tant de douceur ; elles abusent toujours des égards que l'on a pour elles , & sur-tout de la liberté qu'on leur donne. Je suis fort trompée , continua-t-elle , ou tu ne verras plus Meimouné. Ah ! ma mère , interrompit Jahia , elle ne ressemble point aux autres femmes ; son cœur est plus pur que la rosée du matin. Je le souhaite , lui répondit la mère ; mais tu l'aimois ; elle t'assuroit des mêmes sentimens ; rien ne vous contraignoit ici. Qui pouvoit l'empêcher de t'en donner des preuves , ou de t'épouser , comme tu l'en as si souvent pressée ? Pourquoi avoit-elle l'air de plus en plus sérieux & occupé ? Pourquoi a-t-elle apporté ici avec un grand mystère un habit d'homme , un cangiar , & d'autres choses que j'ai trouvées cachées sous le sofa , & qui n'y sont plus aujourd'hui ? Sois assuré , mon fils , qu'elle a trop d'esprit pour faire quelque chose sans dessein. Ah ! ma mère , interrompit Jahia à son tour , je suis perdu ; je tremble. Meimouné aura voulu sans doute..... il n'osa pas en dire davantage , dans la crainte de découvrir son secret. Aussi-tôt , malgré son trouble & son agitation , il baisa la main de sa mère ,

prit son fabre & parrit. Un moment plus tard il n'auroit plus trouvé de bateau pour passer à Scutari. En effet, il y arriva dans l'instant que le jour tomboit ; il s'assit sur le bord de la mer, & ne prenant conseil que de son amour, sans vouloir demander le moindre secours à un ami aussi prévenu que Muhammed, il résolut d'attendre le cheik au passage, & de l'attaquer malgré les deux esclaves dont il étoit ordinairement accompagné ; le chagrin, l'inquiétude & les alarmes que ce barbare avoit donnés à sa chère Meimouné, son bonheur retardé, les jours de ce qu'il aimoit sans cesse exposés à la plus cruelle vengeance, suffisoient pour le déterminer au parti qu'il prenoit ; mais l'espérance qu'il eut en Dieu & la prière qu'il lui fit, ne lui laissèrent plus aucune inquiétude, & lui représentèrent le sacrifice d'un monstre en cruauté, comme l'action la plus agréable au saint prophète. Ces idées le conduisirent jusqu'à l'heure de la dernière prière. Quand elle fut arrivée, il alla dans la rue où il avoit rencontré le cheik ; il le trouva qui l'avoit déjà devancé ; & qui retournoit chez lui avec un homme qu'il jugea sans peine être une victime qu'il conduisoit, & qui lui parut être d'une assez grande taille. Il fut étonné de son extrême diligence, & il n'osa courir après lui d'autant

qu'il entendoit encore parler & marcher dans les rues & dans les maisons voisines. Cependant il le suivit à tout hasard, & joignit l'esclave qui marchoit derrière lui dans le cimetière qu'il étoit obligé de traverser. Il profita d'un détour, & lui porta un si grand coup de sabre, qu'il lui fit voler la tête sans qu'il préférât une seule parole. Dans l'instant même il prit son talpache (1), jeta son turban, & joignit le cheik dans le moment qu'après avoir dit, comme à son ordinaire : Ouvrez, c'est moi ; on lui ouvrit la porte, & Jahia le suivit sans rien dire & sans avoir été reconnu. Il profita de l'obscurité pour traverser le salon de l'entrée, & se cacher dans un coin de la cour, résolu de tout entreprendre, & de tomber sur le cheik, après avoir séparément attaqué ses esclaves. Il entendit les apprêts du souper ; il en suivit tous les instans ; il vit apporter les présens ; il distingua les voix & les instrumens que touchoient les esclaves ; & regardant le sommeil du cheik comme un instant plus favorable, il attendoit avec la plus vive impatience le dénouement d'une telle aventure. Enfin l'on fit coucher l'étranger avec l'esclave qu'il avoit choisie ; & fort peu de tems après

---

(1) Bonnet doublé de peau.

il entendit les cris perçans d'une femme qui demandoit du secours. Il demêla la voix du cheik qui appeloit son esclave, & qui lui disoit d'apporter ses armes. Au milieu de ce désordre, il crut reconnoître la voix de sa chère Meïmouné. Rien alors ne le put retenir; il monta le petit escalier qui l'avoit autrefois conduit à la prison; il pouffa la porte de la chambre avec tant de force qu'il l'enfonça, & qu'il parut devant le cheik au moment qu'il se jetoit sur un homme couché, pour lui arracher un poignard dont il étoit armé, pendant qu'une femme paroïssoit dans le même lit baignée dans son sang : Tu périras malheureuse, s'écrioit le cheik, & je vais jouir du sensible plaisir de la vengeance. L'amour & la justice qui m'ont conduit, devoient être plus heureux, reprit alors Meïmouné de sa voix naturelle; j'ai fait mon devoir, tu peux faire le tien. Jahia ne lui en donna pas le tems; plein de l'emportement que produit l'amour alarmé pour ce qu'il aime, il mit le sabre à la main; & saisissant le cheik par la barbe, il le perça de plusieurs coups, au moment que son esclave favori lui amenoit un prisonnier pour l'immoler, selon sa barbare habitude; Jahia courut à lui & le punit de tous ses crimes, malgré les couteaux dont il étoit armé. Alors tombant aux genoux de

de Meimouné, il eut peine à la reconnoître, tant la couleur qu'elle avoit mise sur son visage apportoit de changement à sa figure. La voir en cet état, & la trouver dans la maison du cheik, c'étoit lui prouver tout ce qu'elle avoit fait de tendre & de généreux. En effet, c'étoit Meimouné elle-même qui, sous l'habit d'un homme, s'étoit présentée sur le passage du cheik, & qu'il avoit emmené souper chez lui. Jahia voulut exprimer sa reconnoissance & son amour, & Meimouné lui dit: Il n'est pas tems encore de nous abandonner à la joie; quel seroit notre sort si l'on nous trouvoit dans ce lieu d'horreur? Si le cadî nous y surprenoit, comment lui persuader notre innocence? J'ai fait périr cette malheureuse, ajouta-t-elle, parce qu'elle ne m'a point avertie des desseins barbares du cheik, & que sa mort m'étoit nécessaire pour assurer ta vie & la mienne. Jahia coupa les cordes qui lioient le malheureux prisonnier, & qui préparé au triste sort qui l'attendoit, embrassa cent fois les genoux de son libérateur. Ils descendirent ensemble à la prison, pour donner la liberté aux autres musulmans, que le cheik destinoit à ses cruels repas. Pendant que Meimouné reprenoit ses habits, le liège qu'elle avoit mis dans ses botines, la faisoit paroître de la plus grande taille; le chan-

gement d'habit , la couleur qu'elle avoit sur le visage , & le soin avec lequel elle avoit déguisé sa voix , persuadèrent aisément à Jahia combien il lui avoit été aisé de tromper le cheik lui-même.

Meimouné fit venir devant elle tous les prisonniers , & leur dit de commencer par prendre tout ce qui leur avoit appartenu , & dont le cheik s'étoit emparé. Elle donna la liberté à toutes les filles esclaves ; ensuite elle fit plusieurs paquets d'argent , de bijoux & de pierres. Mais la maison étoit si pleine de richesses , qu'après avoir pris tout ce qu'ils pouvoient emporter , après avoir donné aux esclaves & aux prisonniers tout ce qu'ils voulurent prendre , ils laissèrent encore une quantité prodigieuse de choses d'une très-grande valeur. Meimouné fit jeter le corps du cheik & celui des deux esclaves dans le même puits dont il faisoit usage pour la sépulture des bons & fidèles musulmans , qui périssoient par ses ordres tous les jours & depuis si long-tems ; ces soins la conduisirent au jour. Alors ils sortirent de ce lieu d'horreur & d'exécration : ils en fermèrent la porte & se séparèrent. Jahia ne voulut point aller trouver Muhammed ; c'eût été lui reprocher la foiblesse de son amitié , & sa prévention pour les hypocrites.

Ces tendres amans arrivèrent à Constantinople, sans aucun inconvénient. Jahia conjura Meimouné de faire son bonheur, & de se donner à lui pour toujours. Elle lui répondit : j'y consens à présent de tout mon cœur, mon cher Jahia ; nous donnerons un repas auquel nous inviterons l'iman, & nous nous marierons, suivant la volonté du grand prophète.

La nôce se fit le vendredi suivant, d'une façon convenable à l'ancienne fortune de Jahia. Car il ne voulut pas quitter sa profession ; mais il employa convenablement à son état l'argent que Meimouné lui avoit apporté, & celui qu'il avoit pris chez le cheik. Ainsi, fort à leur aise, & ne voulant point s'élever au-dessus de leur première fortune, ils passèrent doucement leur vie, & vécurent heureux.

A peine Moradbak eut-elle cessé de parler ; que le roi qui commençoit à être plus touché de sa beauté & de son mérite, que de ses histoires, & qui prenoit encore plus de plaisir à la voir qu'à l'entendre, lui dit, qu'il sentoit insensiblement le calme se répandre dans son ame ; & ce n'est pas sans doute à tes histoires, ajouta-t-il obligeamment, que je dois la tranquillité dont je commence à jouir ; car celle que tu viens de me conter m'a pénétré d'indignation. Je ne veux jamais souffrir de cheiks

dans mes états ; ou du moins je prétends que si l'on en rencontre quelqu'un la nuit dans les rues , il soit mis en prison pour un an ; mais quel goût ce malheureux Giaour (1) trouvoit-il à manger des cœurs d'hommes ; je veux , pour dissiper toutes les idées noires que ce récit m'a données , & que ta présence seule a adoucies , que tu me racontes demain quelque histoire moins tragique que quelques-unes de celles que tu m'as contées jusqu'ici , & sur-tout que cette dernière. J'aurai l'honneur de vous conter demain la corbeille , reprit Moradbak en se retirant. La corbeille soit , lui répondit Hudjiadge , & le lendemain elle commença l'histoire suivante.

---

## H I S T O I R E

### *De la Corbeille.*

L'HISTOIRE ancienne nous fournit l'exemple d'un jeune roi nommé Kemsarai , recommandable par toutes sortes de bonnes qualités ; il n'étoit occupé que du bonheur de ses sujets. La justice étant l'unique règle de ses actions , les pauvres avoient encore plus d'accès auprès de

---

(1) Infidèle , terme de mépris & d'horreur.

lui que les riches. La connoissance du passé qui forme ordinairement les grands princes, faisoit l'objet principal de son étude. Ainsi, dans le dessein de n'ignorer aucuns des événemens considérables qui arrivoient dans les royaumes d'Asie, il avoit fait bâtir un caravanserrail, que l'on pouvoit avec raison regarder comme un palais superbe. C'étoit-là qu'il recevoit les étrangers. Ce prince aimable les faisoit servir de sa propre table; ils avoient des esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui n'étoient destinés qu'à prévenir leurs desirs & leurs besoins. Les étrangers arrivoient donc dans sa capitale de toutes les parties du monde, sans avoir d'autre assujettissement que celui d'entretenir le roi de leurs propres aventures, ou de celles dont ils avoient connoissance.

C'est ainsi que le roi couloit tranquillement ses jours filés d'or, & qu'il régnoit heureusement dans un monde où tout est périssable. La fortune, lassé enfin de le combler de ses faveurs, qu'il méritoit, si parfaitement, l'abandonna.

Le repos de son ame, la tranquillité que ses bonnes actions répandoient sur toute sa personne; enfin cette aimable gayeté, sans laquelle on ne le voyoit jamais, l'abandonnèrent aussi; une agitation que rien ne pouvoit calmer, une profonde inquiétude, & une continuelle préoc-

cupation d'esprit succédèrent à l'humeur la plus aimable ; ses yeux perdirent leur vivacité ; la pâleur s'empara de son teint ; bientôt il parut comme une belle rose qui fait le matin l'ornement d'un jardin , & que l'intempérie de l'air flétrit , & fait mourir presqu'au moment qu'elle a vécu ; enfin l'altération de sa santé & celle de son esprit , persuadoient à tous ses courtisans que , malgré sa grande jeunesse , ils auroient bien-tôt le malheur de pleurer sur son tombeau , lorsqu'une fuite imprévue le déroba tout d'un coup aux yeux de ses sujets. Les grands de son royaume ne négligèrent rien pour s'instruire de son sort ; mais voyant que tous leurs soins étoient inutiles , ils se déterminèrent à former un conseil qui gouvernât pendant son absence , qui duroit depuis douze lunes , lorsqu'on le vit reparoître au moment que l'on s'y attendoit le moins. Il étoit vêtu de noir ; sa tristesse étoit excessive ; aucun objet ne pouvoit l'adoucir. Enfin son insensibilité n'avoit jamais eu d'exemple.

Les grands du Royaume & ses visirs vinrent recevoir ses ordres , mais il ne voulut leur en donner aucun. Son indifférence étoit si grande , qu'il ne démêla point l'attachement singulier dont ses sujets lui donnoient tant de preuves. Cependant il étoit si fort aimé , que le conseil

ne voulut point élire d'autre roi , & qu'il résolut d'attendre pendant dix ans que le prince eût retrouvé son esprit , son caractère aimable , enfin toutes les qualités qui l'avoient fait adorer. Et quelques instances que l'on pût faire , pour l'engager au moins à demeurer dans sa capitale, on ne put rien changer au parti qu'il avoit pris de s'en éloigner. Mais voyant qu'il lui étoit impossible de faire accepter son abdication , il se retira dans une petite maison bâtie sur une montagne solitaire qu'il choisit pour finir ses jours , sans autre compagnie que celle d'une de ses sœurs nommée Zahidé. Cette princesse l'aimoit dès l'enfance de l'amitié la plus tendre ; sa beauté , sa jeunesse & son esprit , étoient encore moins recommandables en elle que sa piété & son attachement pour le saint alcoran , qu'elle faisoit absolument par cœur.

On ignoroit le sujet des chagrins du roi ; il avoit constamment refusé d'en instruire tous ceux qui avoient été à portée de lui faire des questions. Après avoir été quelque tems dans sa retraite , il tomba dangereusement malade , sans vouloir être servi & soulagé que par les soins de sa chère Zahidé , qui redoubla ses prières pour obtenir la guérison d'un frère qu'elle chérissoit uniquement. Son amitié ne l'aveugla point sur l'inutilité de tous les remè-

des ; & voyant l'approche du moment fatal qui alloit lui fermer la paupière , elle s'approcha de son lit , & le conjura par les sentimens qu'il avoit pour elle , de lui confier le sujet de sa tristesse : Prince , que les malheurs ont accablé , lui dit-elle , pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre le sujet de vos douleurs ? ces douleurs que vous ressentez , mon cœur les ressent au centuple ; daignez prendre quelque confiance en moi ; je trouverai peut-être quelque remède à vos maux. Qui fait même si le grand prophète , touché de ma douleur , ne m'inspirera pas le moyen de vous soulager ?

Le roi lui répondit , en pouffant de profonds soupirs : Mon histoire est plus longue que celle de Feredbaad (1) , & plus triste que celle de Wamakweazra (2). Je veux bien cependant accorder ce que vous me demandez au tendre soin que vous prenez de moi , & à l'amitié que vous m'avez toujours témoignée. Je vais donc vous apprendre le sujet de mes malheurs ; vous aillez savoir comment j'ai passé en un instant de

---

(1) Consolation dans l'affliction , c'est un livre arabe d'Ali & Hassan , surnommé & Tenoukhi de Tenouk , une tribu des Arabes.

(2) C'est un roman écrit en vers persans , qui contient les amours de Wamak & d'Azra , deux célèbres amans , qui vivoient avant le mahométisme.

la joie à la tristesse , & comment enfin mon cœur a ressenti les coups redoutables du glaive de douleur. Tout ce que je pourrai vous dire , ne vous donnera jamais qu'une légère idée de mes aventures ; il n'y a pas de termes assez forts pour exprimer ce que j'ai vu ; mais vous le voulez , je vais vous satisfaire.

Vous savez que dans les tems heureux de ma vie , je passois une partie des journées avec des étrangers qui me racontotent , ou leurs propres aventures , ou celles dont ils avoient pu s'instruire. Dans le nombre des voyageurs qui remplissoient sans cesse mon caravenserrail , je trouvois une espèce de derviche , vêtu de noir. Malgré la tristesse de ses vêtemens , sa figure étoit aussi intéressante que sa conversation étoit agréable ; elle me paroissoit même , selon la façon de parler d'un de nos poètes , comme une mer de charmes , dans laquelle je me plongeois avec plaisir. C'étoit un jardin de roses qui répandoit une odeur d'amitié dont mon cœur étoit épris. Enfin j'étois enchanté des histoires qu'il me racontoit , tant l'art de bien parler lui étoit naturel ; mais il refusoit toujours de m'apprendre par quelle raison il étoit plongé sans cesse dans la plus profonde rêverie , & ce qui l'engageoit à porter un si grand deuil. Je ne négligeois rien pour le séduire par mes présens : je lui

donnai des habits superbes , des ceintures de diamans , des bourses d'or & d'argent ; en un mot , je mis en usage tout ce que j'imaginai capable de l'engager à me satisfaire : ma persévérance & mon importunité le touchèrent plus encore que mes présens. Vous voulez donc , me dit-il enfin , avec un redoublement de douleur , vous voulez favoir ce qui m'est arrivé. Il me seroit plus aisé de vous expliquer l'histoire de l'oiseau Anka (1) , que de vous persuader mes malheurs , desirez bien plutôt que de telles aventures soient à jamais oubliées , & craignez sur toutes choses de vouloir en être convaincu par vous-même. Je continuai mes instances ; je redoublai mes caresses , & voici ce qu'il me raconta.

---

(1) C'est un oiseau que les Persans appellent rimurg ; & les Arabes anka. C'est ce que nous traduisons par griffon : cet oiseau , selon les orientaux , est monstrueux : il parle toutes sortes de langues. Il est raisonnable , & il est capable de religion. Thamurath , le troisième monarque de Perse , de la première dynastie , selon les Pichdadiens , fut transporté sur cet oiseau dans les régions imaginaires. Les orientaux disent que depuis long-tems cet oiseau s'est retiré sur la montagne de Kaf , qui entoure le monde , & que cet endroit est inconnu. C'est ce qui les engage à dire : Autant vaudroit-il vous enseigner la demeure des Anka , ou vous donner de ses nouvelles.

La ville de Medhouchan est située dans le royaume de la Chine; presque tous ceux qui l'habitent sont célèbres par leur tristesse; ils ne quittent jamais le noir, & tous les étrangers que leur malheur, ou la plus grande témérité attirent dans cette ville, trouvent difficilement les moyens de lier aucune société. Enfin, ce n'est que dans cette ville que l'on peut s'instruire du malheur que j'éprouve; c'est-là que l'on peut trouver le juste sujet de mes douleurs & de la passion dont mon cœur est déchiré, & que l'on pourra se convaincre de la vérité de mon état, que tous les récits ne pourroient persuader. En achevant ces mots, le derviche me salua, prit tous les présens que je lui avois faits, & me laissa tourmenté de la plus grande curiosité.

L'obscurité de cette histoire, & le peu de détails dont elle avoit été accompagnée, ne servirent qu'à redoubler le desir que j'avois d'apprendre & de connoître les choses singulières. Je ne fus donc plus occupé que de l'envie de juger par moi-même d'une chose aussi peu commune; & le desir qui fut la source du changement de mon caractère, s'accrut au point que je ne pus m'empêcher d'entreprendre le voyage de Medhouchan. J'emportai beaucoup de pierreries; je partis déguisé, & je pris le

chemin de la Chine avec une satisfaction fans égale , je fis une diligence incroyable. Les soins que je m'étois donnés pour n'être reconnu de personne me réussirent parfaitement. Enfin j'arrivai dans le royaume de la Chine , où la plus funeste curiosité me conduisoit avec une ardeur inconcevable. La vue de cette nouvelle terre me charma , puisqu'elle devoit satisfaire ma curiosité ; je ne fus pas long-tems fans trouver une nombreuse caravane à laquelle je me joignis ; elle me conduisit au milieu de ce grand empire ; je la quittai pour suivre le chemin de la ville de Medhouchan, où j'arrivai après avoir souffert avec joie toutes les fatigues d'un si long & si pénible voyage.

Presque tout le peuple de cette ville étoit en effet vêtu de noir , comme le derviche me l'avoit annoncé : la tristesse la plus profonde régnoit de tous les côtés ; on n'y recevoit aucun accueil ; on n'attiroit aucun regard ; & tous ceux qui portoient le deuil , marchaient pour vacquer à leurs affaires , les yeux baissés , la tête couverte de leur bonnet , & pour ainsi dire enfoncés dans leurs habits. Je fus donc obligé de passer plusieurs jours dans le caravenserrail où j'étois descendu , sans avoir d'autre occupation que celle de me promener continuellement dans la ville ; & de chercher quelqu'un

qui voulût répondre à mes questions. J'avois employé tous les moyens possibles pour entretenir ceux que je voyois vêtus de deuil ; mais ils ne m'écoutoient pas , ou ne me répondoient que par un soupir. Je me persuadai avec raison qu'un homme qui ne seroit point en deuil seroit plus en état de me répondre. Ainsi je fis connoissance au bout de quelques jours avec un jeune marchand ; il étoit affable & fort poli pour les étrangers ; il chantoit à merveille , & jouoit également bien de plusieurs instrumens ; son visage étoit plus beau que le soleil. Il fut si content de ma conversation , qu'après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés , il voulut absolument me conduire dans sa maison. J'acceptai ses offres , & le premier jour que j'y vins loger , il donna un grand repas , où je fus traité avec autant de goût que de magnificence. Je devins en peu de tems son ami & son confident. Et voyant qu'il éludoit toujours les questions que ma curiosité m'engageoit à lui faire , sur la tristesse & le deuil que je voyois répandus dans la ville , j'embrassai un jour ses genoux , & je le suppliai par l'hospitalité qu'il exerçoit avec tant de générosité à mon égard , de m'instruire , & de ne pas rendre inutile un aussi grand voyage , & que je n'avois entrepris que dans cette intention. Ce jeune homme m'écouta avec beaucoup de

chagrin , & me répondit avec le ton de l'amitié & de l'intérêt : Cessez , mon frère , de vouloir être instruit d'une chose qui ne peut que vous causer une peine infinie ; imitez-moi ; je n'ai jamais voulu la connoître par moi-même ; l'état auquel j'ai vu réduits ceux qui tentoient cette aventure ; la gaieté & leurs agrémens perdus , m'ont rendu sage à leurs dépens. Soyez-le , je vous conjure par mes conseils ; comptez que ce que vous me demandez ne peut vous être que dangereux , sans vous être d'aucune utilité. Ce refus ne faisant qu'augmenter encore ma curiosité , je lui contai mon histoire ; je ne lui cachai point mon état. Cet aveu lui fit avoir plus d'égards à mes prières : il eut compassion de mon opiniâtreté , & me dit avec un souris amer , mais plein de complaisance : ô l'ami de mon cœur , on ne peut vous expliquer ce mystère ; pour en être instruit , il faut sortir de la ville ; c'est alors , suivant ce que l'on m'en a dit , que tout sera dévoilé à vos yeux. Partons dans ce moment , lui dis-je avec vivacité. Il eut pitié de mon état ; il me précéda , & je le suivis. Nous arrivâmes dans un lieu désert assez près de la ville. La solitude de ce canton inspiroit une secrète horreur. Quand nous eûmes marché quelque tems , nous trouvâmes un palais ruiné , au milieu duquel on voyoit une corbeille sus-

pendue par une corde , qui paroissoit attachée à la partie la plus élevée d'un dôme à moitié ruiné. Le jeune marchand me présentant la corbeille , & me regardant les yeux baignés de larmes : Placez-vous , me dit-il , dans cette corbeille ; & puisque vous le voulez absolument , déliez le nœud qui embarrasse votre cœur. A peine y fus-je entré , que je me vis enlevé avec la rapidité d'un éclair ; elle étoit égale à celle du griffon qui prend son essor dans le plus haut des airs. Je fus en un instant si prodigieusement élevé , que bientôt je touchai le ciel ; je voulus regarder la terre : mais quel fut mon étonnement , en voyant que cet univers , auparavant si vaste pour moi , ne me paroissoit qu'un point. Ce fut alors que je me repentis de ma témérité , mais il n'étoit plus tems ! De qui pourrois-je attendre du secours au milieu des airs ? Je m'abandonnai donc au désespoir , & je baissai la tête , en disant à la fortune : frappe cruelle ; je suis prêt à recevoir tes coups.

J'étois dans cette terrible situation , quand la corbeille s'arrêta dans un lieu de délices , & se posa au milieu d'un jardin qui surpassoit en beauté le soleil même. Je descendis promptement d'une voiture qui m'avoit causé tant d'alarmes ; aussi-tôt elle s'éleva dans les airs , & je la perdis de vue. Jugez si mon inquiétude fut

bientôt changée en plaisir , quand je me trouvai dans un lieu dont la terre étoit émaillée de mille différentes fleurs , & dont le mélange présentoit un spectacle agréable , pendant que l'odorat jouissoit des parfums les plus rares. Je rendis mille actions de graces à Dieu , qui m'avoit conduit aussi heureusement dans ce charmant paradis. Après avoir traversé ce jardin , j'en trouvai un second qui n'étoit rempli que de roses. Mille oiseaux témoignoit par leurs chants le plaisir qu'ils sentoient à l'habiter. On voyoit au milieu de ce second jardin , un grand bassin , dont les eaux plus claires que le cristal , se répandoient avec un doux murmure , dans un nombre infini de canaux , qui n'étoient bordés que de roses & de violettes. Les vents doux & rafraîchissans caressoient les fleurs de ce jardin de délices , & de superbes peupliers paroissoient fiers de l'ombre qu'ils lui donnoient. Le fond du bassin étoit plus clair que les flambeaux que l'on porte devant les rois de l'Inde , & ses bords étoient ornés des plus riches tapis ; on en voyoit de brodés en or ; d'autre de brocatelle ; d'autres enfin dont le goût surpassoit la magnificence. On découvroit dans un coin du jardin un trône d'or , couvert d'une tente de satin , environnée des plus superbes sophas ; un grand nombre de vases remplis de  
cherbet

herbet & des vins les plus exquis étoient placés aux deux côtés de ce trône ; la délicatesse des tables que l'on voyoit dressées à l'ombre de ces beaux arbres , sembloit le disputer avec le luxe & la magnificence ; elles étoient couvertes d'un nombre infini de mets délicieux , plus destinés à ranimer un voluptueux , qu'à réparer les forces d'un voyageur. Je ne fus pas long-tems sans modérer la faim & la soif ardente dont j'étois dévoré. Après avoir réparé mes forces épuisées , je rendis encore graces à Dieu de toutes ses bontés ; & je choisis l'ombre d'un peuplier pour goûter les charmes du repos dont j'avois besoin , & pour réfléchir sans trouble sur tout ce que je voyois d'opposé aux idées que le derviche & le marchand m'avoient voulu donner. Je ne pouvois concevoir leur erreur , car ils m'avoient paru trop honnêtes gens pour vouloir en imposer : enfin , comme on se flatte aisément , je me persuadai que j'éprouvois des distinctions qu'aucun autre n'avoit encore méritées.

Le soleil étoit remplacé par la nuit la plus obscure ; & l'oiseau de la lune avoit cessé ses agréables chants , quand je me réveillai. Je vis alors paroître , à travers l'obscurité des arbres , plusieurs flambeaux dont la lumière étoit plus brillante que celle des étoiles : j'entendis un

bruit confus dans les airs , & j'apperçus un grand nombre de vierges dont la beauté me parut admirable ; leur modestie relevée par mille agrémens auroit attendri les cœurs les plus infensibles , & leur éclat surpassoit celui des anges même ; leur sein étoit blanc , & fentoit aussi bon que le jasmin ; leurs sourcils ressembloient à des arcs bandés ; leurs visages étoient plus brillans que la lune ; & leurs beaux cheveux flottoient négligemment sur leurs épaules , dont la blancheur faisoit honte à l'ivoire même , & que les anges auroient desirées & enviées. Le ciel & la terre sembloient , par leur profond silence , rendre hommage à ces beautés. Chacune de ces vierges portoit un flambeau plus blanc que la neige ; & cette lumière servoit à distinguer tant de graces & de merveilles. Au milieu de ce divin cortége j'apperçus une princesse superbement vêtue , dont la beauté surpassoit de beaucoup la magnificence ; elle répandoit au loin l'éclat le plus brillant. Les esprits célestes eurent honte d'eux-mêmes en la voyant ; ses yeux étoient semblables à ceux d'un jeune cerf ; elle avoit les cheveux aussi noirs qu'une Indienne , & le teint aussi blanc qu'une Grecque. Elle s'avança avec autant de graces que de majesté , & se plaça sur son trône d'or. Aussi-tôt elle détacha son voile qui flottoit

jusques-là sur ses épaules, & toutes les vierges qui la suivoient, semblables à des étoiles, se tinrent debout en présence de cette brillante lune ; elles étoient uniquement occupées des ordres que pouvoit donner cette rose de beauté. Au premier desir qu'elle témoigna, elles dressèrent des tables qu'elles couvrirent de confitures ; les plats d'or & d'argent parurent en un moment de tous côtés ; & leur éclat étoit balancé par le cristal qui renfermoit les liqueurs dont le brillant égaloit celui des diamans du Mogol. Quelques-unes des belles vierges s'empressoient à servir la princesse ; les autres sembloient se disputer l'honneur de charmer ses oreilles par la musique la plus tendre & la plus mélodieuse. Elles avoient différens instrumens dont elles jouoient si parfaitement, que les anges mêmes brisèrent de jalousie leurs harpes dans le ciel. Cependant cette reine des belles, cette tendre rose ne disoit pas un seul mot ; les vins exquis & le son des instrumens furent pendant quelque tems son unique plaisir. Enfin elle leva ses beaux yeux, & s'adressant à une des vierges de sa suite, elle lui dit avec un son de voix délicieux : Allez promptement parcourir ce jardin ; si vous y trouvez quelqu'étranger, conduisez-le devant moi. La belle vierge, après avoir salué profondément la princesse, quitte sa place, &

parcourt le jardin, comme un vent léger qui donne la vie aux fleurs & aux fruits. Elle fit plusieurs tours inutiles ; mais enfin elle me trouva au pied du peuplier que je n'avois point quitté. Elle s'approcha de moi, & me dit en me saluant : Levez-vous, étranger, la princesse vous demande ; je lui obéis sur le champ, je la suivis, & j'arrivai promptement devant le trône de la princesse. Je l'assurai que je me trouverois heureux d'être le dernier de ses esclaves ; ensuite croisant mes bras sur mon estomac, je demurai debout devant cette divine beauté. Je n'osois la regarder ; & l'étonnement que ses charmes m'avoit causé me mettoit hors de moi-même. La princesse ne fut pas long-tems sans m'adresser la parole avec une douceur infinie, & sans me donner toutes les marques de politesse & d'amitié, en me disant : Prenez place sur le sofa ; rassurez-vous : nous ne méprisons point les étrangers qui ont autant de politesse, & qui paroissent avoir autant d'esprit que vous en montrez. Son discours me parut si sincère que je lui obéis. Alors elle me fit présenter un vase rempli d'une liqueur si délicieuse, que je me sentis un homme nouveau aussi-tôt que je l'eus avalée. Ainsi j'oubliai sans peine toutes les impressions tristes que l'on m'avoit données pour m'empêcher de voir un si beau lieu. La princesse

fit recommencer la musique ; les musiciennes se placèrent autour d'elle ; leurs flutes & leurs timbales m'obligèrent à les interrompre à tous momens par mes applaudissemens ; leurs *rébals* inspiroient la tendresse , & leurs harpes sembloient inviter à une amitié mutuelle ; pendant ce tems deux jeunes esclaves faisoient passer à la ronde des coupes d'or remplies de vins exquis. Et bientôt après ces beautés se levèrent & dansèrent avec autant de graces & de précision qu'elles en avoient mis dans leur musique. Tantôt elles interrompoient leurs pas en buvant à la santé l'une de l'autre ; & tantôt en se donnant mille baisers tendres & voluptueux. Le vin leur donna bien-tôt une agréable rougeur , qui les embellissoit , & qui relevoit encore la blancheur de leur sein. La tête de ces belles vierges étoit ornée de bonnets mollement penchés sur leurs oreilles ; & sans cesse elles se donnoient ou recevoient mille baisers d'amitié. La joie & les plaisirs sembloient avoir établi une éternelle demeure dans leurs cœurs ; elles remplissoient l'air de tous les sons qui peuvent marquer la joie douce & le contentement de la volupté , & malgré leurs plaisirs , elles me témoignoiént sans cesse par leurs regards le plaisir qu'elles avoient de me voir.

Cependant , la reine des belles me regardant

avec bonté, me fit plusieurs questions ; auxquelles je répondis d'une façon qui parut la satisfaire. Elle voulut savoir mon nom & mon pays ; je ne lui cachai rien. Elle me demanda par quelle raison je m'étois livré à tenter cette aventure. Je lui avouai combien le derviche avoit excité ma curiosité par son récit, & que depuis ce tems le monde m'étoit devenu insipide, sans avoir pu résister à l'envie de juger par moi-même d'une chose qui faisoit de si grandes impressions sur ceux qui en avoient été témoins. Mais ce qui m'étonne, ajoutai-je, c'est son silence sur un objet aussi admirable & aussi surprenant que vous, belle princesse. Je ne suis point étonnée, me répondit-elle ; presque tous ceux qui viennent ici sont enchantés par les plaisirs de la table, ou de la musique, ou de la danse, ou bien enfin par la beauté de mes esclaves. De plus, croyez-vous que je daigne les entretenir ? Je la remerciai d'une préférence aussi flatteuse ; je l'assurai que je voudrois employer toute ma vie à la servir & à l'adorer ; & je remarquai que ces protestations la faisoient tomber dans la rêverie. Prenez part aux plaisirs que l'on goûte ici, me dit-elle, & souvenez-vous de moi, si jamais nous sommes séparés. Comment, reine de beauté, pourrois-je vous oublier, pendant que tant de gens indignes de

vous, soupirent & gémissent d'en être éloignés? Ce n'est pas moi qu'ils regrettent, me dit-elle; je vous le répète encore, & je ne leur en fais point mauvais gré; ce sont les plaisirs. Comment peut-on les séparer de vous, repris-je avec vivacité? N'êtes-vous pas tous les plaisirs ensemble? Vous m'en dites trop pour persuader, reprit la princesse: nous nous verrons demain; cet agréable jardin est destiné pour ma promenade & pour mes soupers. Toutes les vierges que vous voyez sont à mon service, & vous pouvez disposer librement de celles qui vous plairont le plus. Je voulus refuser une proposition qui déplaisoit à mon cœur, & qui s'opposoit si fort aux sentimens qu'elle m'avoit inspirés; je lui témoignai par les plus tendres regards combien elle m'avoit enflammé. Contentez-vous, me dit-elle, de ce que j'ai fait pour vous; n'ayez aucune impatience, & soyez bien persuadé que si vous vous laissez jamais emporter à des desirs immodérés, vous en ferez la triste victime. Je lui promis tout ce qu'elle vouloit, dans la crainte de perdre ce qu'elle m'accordoit. Je vous répète encore, me dit-elle, que je vous abandonne toutes les vierges qui sont à mon service; choisissez hardiment; modérez avec elles ce feu qui vous embrâse; il vous est même ordonné de vous en servir; c'est

une loi qui vous est nécessairement imposée ; puisque vous vous trouvez ici. Alors mon imagination se remplit de tous les plaisirs dont j'espérois bien-tôt éprouver la réalité ; mon cœur étoit plongé dans une mer de plaisirs & de joie. La princesse se retira , & toutes les vierges de sa suite, semblables aux pleïades , la suivirent ; mais celle dont elle m'avoit ordonné de faire choix , demeura. Je lui donnai la main ; nous nous couchâmes sur le sofa , & nous y passâmes la nuit au milieu des plaisirs , en buvant à longs traits l'eau du bonheur & de la vie ; mais toutes ces délices n'enyvroient point mon ame ; l'idée de la princesse m'occupoit pleinement. Quand le soleil parut sur l'horison , & qu'il commença à dorer les montagnes , la beauté qui venoit de parfumer mon ame de l'odeur agréable de la volupté , me dit en me quittant : Nous nous reverrons ce soir , si vous me choisissez. Je n'eus pas le tems de lui répondre ; elle prit sa course , & s'éloigna. L'idée de revoir la princesse ne me quitta point de tout le jour ; je le passai seul assis au bord d'un des canaux , sans autre consolation que celle d'un vin exquis , & d'une promenade délicieuse. Je me livrai à toutes les espérances que les idées de la veille me donnoient pour le soir , & ces idées se présentoient à mon esprit avec autant de variété

& de rapidité que les eaux du ruisseau dont le murmure m'entretenoit sans m'occuper. Mon cœur sembloit quelquefois toucher au moment du bonheur ; quelquefois il s'en trouvoit éloigné, & prévoyoit toujours avec crainte des obstacles insurmontables. Grand Dieu ! me disois-je à moi-même, je suis arrivé au port de la félicité ; j'ai trouvé sans peine le grand trésor. Mais hélas ! je n'en ai pas bien profité ; je n'ai peut-être goûté cette source abondante de vin, que comme une eau commune & sans goût ; mille pensées agitoient sans cesse mon esprit. Enfin à force de compter les momens, & de me recommander une patience, qui ne venoit point, la nuit arriva, & je vis paroître les flambeaux dont la lumière brillante devoit éclairer tout le monde. Je me sentis hors de moi, en appercevant la reine des belles, précédée de sa charmante cour, & j'allai promptement me jeter à ses pieds. Cette beauté divine me témoigna plus de bonté & de tendresse que la veille ; elle voulut absolument me faire asseoir sur son trône à ses côtés, & je fus obligé de lui obéir. On dressa les tables, on présenta des coupes, & la reine des belles but elle-même à ma santé. Cette nouvelle faveur me fit aussitôt prosterner à ses pieds ; & l'amour qui m'enflammoit, ne pouvant plus se

contenir , je la conjurai de me donner sa main ; pour éteindre par cette eau le feu qui s'étoit enflammé dans mon cœur. Alors cette aimable princesse jettant sur moi un regard plein de feu , accompagné d'un souris agréable , me témoigna par cet éloquent silence , qu'elle ne me voyoit point avec indifférence. En même tems elle me donna sa joue à baiser. Je la trouvai semée de lys & de roses ; & n'étant plus maître de mes transports , je me jetai sur elle en baissant non-seulement ses joues , mais encore ses lèvres plus rouges que du corail. Un aussi grand bonheur ne me laissa plus aucun usage de raison ; je disois sans honte & sans retenue tout ce qu'un amour & des desirs sans bornes me pouvoient inspirer. Reine des amoureux , lui disois-je , que vous êtes bienfaitante pour un étranger qui n'est pas plus digne que je le suis de vos bontés ! Mais , que dis - je ? Je vous appelle bienfaitante , tandis que vous êtes le bienfait même. Peut - être encore je m'exprime trop foiblement. Qui êtes - vous donc , belle des belles ? Êtes - vous un ange , ou un esprit céleste ? Êtes-vous un soleil , ou l'étoile brillante du firmament ? Satisfaites , je vous conjure , une curiosité si bien fondée. La princesse alors , en levant la tête avec toutes les graces & les agrémens possibles , me dit :

N'abusez point , je vous conjure , de mes bon-  
tés. Non , belle reine ; est-ce en abuser que de  
les ressentir & de les mériter ? Alors , elle me  
donna sa main droite : & me regardant avec  
un visage plein de douceur & de charmes , elle  
me passa la gauche sur le col , en me disant :  
vous me plaisez ; mais soyez toujours modéré  
avec moi. Alors on nous apporta des vins dé-  
licieux & les mets les plus recherchés ; les  
verres de cristal ressembloient à des Narcisses ; on  
les fit passer à la ronde ; ils animèrent la joie dans  
tous les cœurs de ces soleils de beauté. Elles se  
couvrirent de précieux castans , & formèrent des  
cœurs de danses & de chants , & les musiciennes  
firent entendre des airs charmans par eux-mêmes  
& par leur variété. Ces belles vierges qui bu-  
voient abondamment , furent bientôt enflam-  
mées , & perdirent enfin la force & la raison.  
Elles se retirèrent à l'écart pour prendre quel-  
que repos. La reine des belles étant demeurée  
seule avec moi , me prodigua mille baisers.  
Voilà une belle occasion , disois-je en moi-  
même ; j'ai sçu me retenir hier , j'ai obéi ; on  
veut récompenser ma patience. Cette espé-  
rance dont mon esprit étoit flatté , me fit  
recommencer mes instances. Je me jettai encore  
à ses pieds ; je les embrassai tendrement ; j'ac-  
compagnai ces muettes protestations d'amour ,

de mille soupirs ardents ; bientôt je ne me reconnus plus ; cependant rompant à la fin ce cruel silence. Ah : s'il se pouvoit , lui dis-je , avec un transport furieux d'amour , s'il se pouvoit , belle reine , que je misse cœur sur cœur , ame sur ame ; si je pouvois enfin jouir de vous librement , que je . . . . J'en aurois dit beaucoup davantage ; mais elle me coupa la parole. Est - ce ainsi , me dit-elle , ingrat que vous êtes , que vous remplissez vos engagements , & que vous répondez à la façon dont je vous distingue ? Quelle confiance puis - je prendre en vous ? Quelle assurance puis - je avoir de votre réserve & de votre obéissance ? Je vous ai choisi pour être mon ami ; je vous ai comblé d'attentions & de complaisances : cependant vous êtes assez cruel pour attenter à mon honneur : mes baisers & mes caresses font-ils trop peu pour vous ? Je lui répondis aussi-tôt : beauté sans pareille , divinité du monde , regardez le triste état où m'a réduit le feu qui me dévore ; je ne soupire qu'après l'heureux moment , où je boirai cette eau délicieuse dont vous êtes la source. Le glaive de douleur , ou plutôt le trait empoisonné de l'amour , a fait une blessure incurable dans mon cœur. Vous êtes l'eau de Zulal (1) ; quel est le

---

(1) Zulal signifie de l'eau douce , claire & délicate ; telle qu'on la boit dans le paradis.

malade qui ne fût guéri à l'instant, en buvant de cette eau ? Enfin quel est celui qui , brûlé d'une soif ardente , ayant dans la main une goutte de vin , préféreroit de se laisser consumer, au plaisir de la boire ? La princesse ne me laissant pas le tems de continuer , me dit d'un air irrité : vous êtes un indiscret ; vous êtes un insensé , qui ne connoissez pas le prix de mes bienfaits ; vous refusez la consolation que je cherche à vous donner , pour modérer votre impatience , dans l'espérance de vous conserver aussi long-tems que je pourrai. Je vous livre mes vierges , pour appaiser le feu dévorant qui brûle votre cœur , & qui tourmente votre esprit ; elles ont toutes un teint plus blanc que la neige ; leur bouche est vermeille ; leurs lèvres ressemblent à du corail ; l'éclat de leurs dents , comme un beau fil de perles , est encore relevé par celui de leurs yeux plus brillans que les astres ; cependant vous êtes insensible à leurs beautés ? & vous n'avez aucun égard pour tout ce que j'exige de vous ! beauté ravissante , maîtresse universelle des cœurs , lui répondis-je tendrement , soyez persuadée que je suis plus reconnoissant qu'on ne le peut être des bienfaits dont vous m'avez comblé ; mais je ne puis m'empêcher de vous aimer & de vous adorer. Vous daignez me rappeler le souvenir des

belles vierges que vous m'avez offertes ; mais les étoiles peuvent-elles se comparer au soleil ? Les saints peuvent-ils entrer en aucune comparaison avec les esprits célestes & éternels ? Non , charmante enchanteresse des cœurs ; non , je vous l'avoue , je fais plus de cas d'une de vos paupières , que de toutes ces beautés ensemble. Celui qui a vu le jardin de votre beauté ne doit plus souhaiter de boire de l'eau du doux Keufer (1). Pauvre & triste que j'étois , je suis venu me réfugier auprès de ma princesse & de ma reine ; tout étranger que je suis , j'ai le bonheur de jouir du cœur de ma charmante reine. Beauté sans pareille , amante bienfaisante , tout ce que je possède je le tiens de votre bonté ; vous êtes maîtresse de mon cœur ; je suis un malheureux étranger ; ordonnez de mon sort ; tout ce que vous déciderez , . . . . Mais , hélas ! m'est-il donc impossible de mériter de vous les sublimes faveurs ? La princesse prenant alors la parole , me dit en soupirant : Quel funeste desir ! Vous êtes le plus infortuné de tous les hommes ! A quelle erreur votre cœur se laisse-t-il emporter ? Vous m'aimez , dites-vous ; pourquoi donc vous opposez-vous à mes desseins ? Pourquoi voulez-

---

(1) C'est un des fleuves du paradis de Mahomet , son eau est plus blanche & plus douce que le lait.

vous semer ainsi dans une terre stérile & ingrate ? Tout en moi est à votre disposition ; je ne réserve qu'une chose , que vous ne pouvez pas raisonnablement exiger , & que je ne puis vous accorder sans honte : Fuyez plutôt ; évitez moi , ou vous êtes le plus insensé de tous les hommes ; cessez de me demander ce que je ne puis vous accorder ; craignez de goûter un plaisir d'un moment , le reste de votre vie ne seroit plus qu'un continuel enchaînement de malheurs & de chagrins. En disant ces mots elle me jeta tendrement ses beaux bras au col , en me conjurant d'oublier ce qui devoit faire le malheur de ma vie. Je voulus encore lui représenter l'état violent de mes desirs , & lui faire quelques instances ; mais elle me répondit toujours d'une manière si déterminée , que j'étois hors d'état de lui répondre ; elle me donnoit des espérances pour l'avenir ; elle l'embellissoit par l'idée de l'accomplissement de mes desirs. Enfin m'ayant rendu le plus amoureux de tous les hommes , elle prit la main d'une de ses vierges , qu'elle appella , la mit dans la mienne & se retira , pour aller goûter les douceurs du sommeil , en me recommandant de me consoler de son absence avec ce charmant objet. Je passai le reste de la nuit avec cette belle esclave , & je goûtai par pure obéissance les plaisirs insipides que peut

goûter un cœur véritablement épris d'un autre objet. Je voulus même redoubler mes careffes ; pour être plus en état d'obéir le lendemain à la princesse.

Au lever du soleil , cette belle vierge qui auroit mérité d'être aimée pour elle-même , prit congé de moi , & disparut comme celle de la veille , pour rejoindre ses compagnes , & courut avec la légéreté d'un vent impétueux qui ne fait que passer. Je me trouvai donc encore seul dans ce jardin , dont la folitude me parut plus insupportable. Différentes pensées m'occupèrent ; mais elles avoient toutes la princesse pour objet. Je l'ai trop tourmentée par mes prières & mes instances , disois-je ; ce beau cyprès ne voudra plus revenir dans ce jardin. Aussi-tôt , d'autres idées succédant à celles-ci , je me flattois qu'elle ne me réduisoit à un aussi triste état , que pour éprouver la tendresse & la sincérité de mon amour. Grand Dieu ! peut-elle en douter , m'écriois-je aussi-tôt ? Mais que dis-je , reprenois-je à l'instant , je cherche à me faire de vaines illusions : elle ne m'a point trouvé assez tendre ; j'ai paru peut-être trop sensible aux vins délicieux qu'elle m'a fait offrir ; je devois mépriser les esclaves qu'elle m'a données ; elle doit me regarder comme un homme emporté par les plaisirs des sens. Sans doute elle s'opposera à tout ce  
que

que je pourrai lui demander ; elle fera plus ; elle s'éloignera de moi , & je ne la verrai jamais. Je me suis abusé ; ce qui étoit d'or je l'ai rendu d'argent. Je me suis laissé tromper par les fausses carettes de cette cruelle. J'ai cru lui plaire ; que n'ai-je point pensé de sa constance ? Mais hélas ! le poison de sa vue me fera mourir. Alors je me frappois la tête , en maudissant le jour où je m'étois abandonné à un amour si funeste , & je me faisois les reproches les plus amers. Ce fut ainsi que je passai cette seconde journée. Et quand le ciel fut éclairé de ses brillantes étoiles , j'aperçus les belles suivantes de la princesse qui s'avançoient à l'ordinaire dans le jardin avec leurs flambeaux. La reine de beauté paroissoit au milieu d'elles , comme un cyprès élevé , qui , portant sa tête superbe jusqu'aux nues , domine sur les autres qui l'entourent. Alors le feu de l'amour recommençant à m'embrâser avec plus de force que jamais , je me jetai à ses pieds avec autant de précipitation qu'un torrent rapide qui tombe du haut d'un rocher. Elle parut touchée de mon empressement : & m'aidant à me relever avec un air de complaisance & d'amitié , elle me donna la main , & me plaçant encore sur son trône à ses côtés , elle ordonna , selon la coutume , que l'on préparât le festin. Les tables furent aussi-tôt dressées & servies ; les danses ,

les chants & le concert d'instrumens se firent encore entendre ; le vin commençoit déjà à animer toutes les vierges , & à repolir le miroir de leurs cœurs , que les chagrins pouvoient avoir ternis , lorsque la reine de beauté leur ordonna de s'aller reposer. Ainsi me trouvant seul avec elle , je ne fus pas long-tems sans recommencer mes caresses & mes instances , en répandant des larmes que l'amour seul étoit capable de faire verser. Je me souviens même que je lui dis avec toute la tendresse & la soumission possible : O soleil éclatant , ô mer de beauté , quel mal peut faire une fourmi dans une grande quantité de sucre ? Quel dommage peut causer une abeille dans un parterre de fleurs ? J'étois mort sans vous ; vous m'avez ressuscité par l'eau de la vie. Voudriez-vous à présent me plonger dans le cœur le glaive du désespoir ? Vous m'avez élevé jusqu'au ciel par la bonté avec laquelle vous m'avez reçu ; & vous opposez à présent à tout l'empressement imaginable , à tous les desirs les plus vifs , un refus qui m'abaisse jusqu'au centre de la terre. Je vous conjure par l'hospitalité que vous avez si généreusement exercée à mon égard , de me faire arriver au comble de mon bonheur. Pourquoi , me répondit-elle , votre impatience vous fait-elle courir à votre perte ? Quelqu'un qui en use avec vous comme

je fais, qui ne vous a encore rien refusé, pourroit-il vous faire une pareille injustice, pourroit-il même vous causer la peine la plus légère, s'il ne s'y trouvoit obligé? Un jour vous obtiendrez ce que vous avez tort de me demander aujourd'hui; je vous en donne ma parole; votre amour ne peut être encore satisfait avec moi. O beauté sans pareille, m'écriai-je en soupirant, le tems est inconstant; les jours & les nuits ne sont pas toujours les mêmes, & la fortune est bien changeante. Quand on a tant d'esprit que vous en avez, on doit sentir que la plus grande folie est celle de laisser échapper une occasion favorable! Pourriez-vous révoquer la parole que vous m'avez donnée? Non, vous n'êtes pas capable de me tromper. Pourquoi, donc la retarder? Pourquoi, charmante reine, ne la pas exécuter cette nuit? Pourquoi vous excuser plus long-tems, & me proposer des retardemens dont je ne puis comprendre les motifs? Le tems est comme un vent impétueux qui peut détruire en un moment la moisson de mon amour. Que deviendrois-je, si mon bonheur & si mes espérances s'évanouissoient? Je ne puis souffrir la vue de vos esclaves; vous seule m'avez captivé; ayez pitié de l'état auquel vous m'avez réduit; accordez-moi le plaisir que j'ai tant d'envie de goûter. Je ne puis plus me

contenir ; ma patience est à bout ; j'ai trop souvent manqué une si belle occasion ; je ne ferai pas la même faute aujourd'hui , & je satisferai ma passion , quoiqu'il m'en puisse arriver. Ses prières & sa résistance furent inutiles ; en dussai-je mourir , je voulois posséder ce charmant trésor.

Cette beauté qui s'apperçut aisément de l'état où la passion me réduisoit , & qui voyoit qu'il ne lui étoit pas aisé de m'échapper , consentoit un moment par crainte , & me refusoit un instant après , par pudeur. Mais rien ne me détournoit de mon dessein ; je voulois absolument éteindre le feu dont j'étois dévoré. Une si grande opiniâreté irrita cependant la princesse ; une rougeur mêlée de colère & de pudeur , lui monta au visage , & elle me dit : Hé bien , vous ferez content : du moins ne me faites aucune violence ; je ne m'oppose plus à tout ce que vous désirez. Mais je ne vous demande qu'une grace , c'est de fermer les yeux , pendant que je vous ouvrirai la porte du trésor où vous allez puiser les richesses de l'amour. Personne n'en a été ni n'en fera le maître que vous. Ces mots flatteurs & si doux m'engagèrent à couvrir ma tête du pan de ma robe , je fermai les yeux comme je l'avois promis ; & réfléchissant au bonheur que j'allois goûter , je me croyois le

plus heureux de tous les hommes. La princeſſe me dit d'un air triſte , que j'eſpérai bien-tôt lui faire oublier : Ouvrez les yeux ; je lui obéis avec tranſport ; & je me trouve dans la funeſte corbeille qui m'avoit apporté. La douleur & la rage ſ'emparèrent de mes ſens ; je perdis la raiſon ; je m'évanouis ; je retrouvai mes eſprits. Cependant la corbeille ſ'éleva dans les airs , & me rapporta dans les ruines où je l'avois trouvée. Je voulus quitter ces funeſtes objets , en faiſant toutes les imprécations imaginables contre le ciel & contre ma deſtinée. Mais je fus très-étonné de retrouver le jeune marchand qui étoit venu m'attendre tous les jours , ſe doutant bien de mon malheur ; mes entrailles ſ'émurent à ſa vue ; & mes yeux devinrent ſemblables à la mer agitée par les vents les plus impétueux. Ce véritable ami me dit en ſe frappant la poitrine : O prince infortuné , qu'une noire mélancolie dévore à préſent , quand je vous aurois entretenu pendant l'eſpace de mille ans de ce que vous venez de voir , convenez que je ne vous aurois point inſtruit , & que je n'aurois fait qu'animer encore plus votre curioſité ? Vous avez eu la fatale témérité d'en juger par vous-même ; vous l'avez vu ; & votre cœur eſt à préſent percé de la plus vive douleur. Mais ſouvenez-vous que vous l'avez voulu , & que

vous l'avez même exigé. Je ne lui répliquai que par mes soupirs, & par mes larmes, & ne pouvant soutenir sa vue, je repris le chemin de la ville; il ne voulut point m'abandonner. Je me couvris aussi-tôt des habits les plus lugubres; je voulois m'aller présenter tous les jours à la corbeille; mais ce tendre ami m'assura qu'elle feroit toujours immobile pour moi, & que jamais elle ne recevoit ceux qu'elle avoit une fois porté. N'imites point, continua-t-il, la folie de tous ceux que vous voyez dans la ville, & qui ne peuvent s'en éloigner; cherchez bien plutôt à vous consoler, ou du moins à trouver quelque dissipation, soit en voyageant, soit en retournant dans le sein de votre famille, en vous appliquant au gouvernement de vos états.

Frappé de ses raisons, & la corbeille me refusant toujours, comme il me l'avoit prédit, je le quittai, après l'avoir embrassé mille fois, & je suis revenu ici, où vous avez été témoin de la douleur que j'ai conservée dans mon cœur, & qui ne peut finir qu'avec ma vie.

Quand le roi Kemsarai eut fini son histoire, la belle Zahidé qui en étoit infiniment touchée, lui dit: consolez-vous, prince, quelques singuliers que soient vos malheurs, je ne les crois pas sans remède. Prenez, croyez-moi, beau-

coup de patience , à l'exemple de l'oiseau rusé , qui dit que quand une fois il est pris , il est inutile de se débattre : mais qu'avec la patience il peut s'en délivrer. Vous cherchez à me flatter , reprit le roi en soupirant ; mais je ne la verrai plus cette belle lune du monde. Alors un torrent de larmes coula de ses yeux avec plus d'abondance que jamais. Quand Zahidé eut laissé sa douleur s'épancher pendant quelque tems : Promettez-moi du moins , poursuivit-elle , de ne point attenter sur vos jours pendant le tems d'une absence qui m'est essentielle pour exécuter un projet que je crois nécessaire à votre situation ; mon amitié pour vous ne voit rien d'impossible ; tout ce que vous m'avez conté n'est pas naturel ; je saurai déchirer les voiles qui nous cachent la vérité ; j'y ferai du moins mes efforts ; & si je ne puis vous éclaircir , ni diminuer votre tristesse , loin de condamner votre désespoir , je ferai la première , je vous le jure par le grand prophète , à vous approuver , & à vous donner les moyens de finir une aussi triste vie. Hélas ! lui répondit le roi , d'une voix entrecoupée de sanglots , je perdrai la consolation d'une sœur chérie ; je n'aurai point celle de mourir dans ses bras ; voilà tout ce que son zèle & son amitié produiront. Que savez-vous , lui répliqua-

t-elle, si vos yeux n'ont point été trompés ? Si quelque génie jaloux de votre bonheur ne vous a point abusé ? Qui fait encore si vous n'auriez fait aucune impression sur le cœur de cette belle princesse ? Hélas ! dit le roi, ce bonheur ne peut être réservé pour un mortel ; je ne puis y prétendre ; & sans doute j'ai vu une des houis du saint prophète ; le feu de la séparation dont je suis continuellement dévoré, en est une preuve assurée ; l'oiseau de l'espérance habite toujours dans le cœur d'un homme amoureux. Zahidé parla si bien au roi, qu'il lui promit de ne point attenter sur ses jours, & même de se conserver pour la voir encore avant que de terminer une vie si cruelle & si languissante. Alors elle prépara tout pour son départ, & Kemfarai lui dit en l'embrassant : Puisse l'étoile du bonheur suivre par tout vos pas ! Mais le cœur de la princesse étoit si fort plongé dans l'amertume, qu'elle n'eut pas la force de parler.

Elle s'informa avec tant d'exactitude de la situation de la Ville de Medhouchan, qu'elle y arriva sans obstacle, d'autant plus qu'elle déguisa son sexe, qu'elle noircit son teint, qu'elle cacha ses beaux cheveux sous un Turban, & qu'en un mot elle ne laissa paroître en aucune façon la beauté dont le Ciel l'avoit ornée. Elle trouva les choses conformes au récit du roi son

frere , elle demanda au premier homme vêtu de deuil , qu'elle rencontra , le chemin de la Corbeille. Mais il ne lui répondit que par un soupir ; elle s'aperçut qu'il sortoit de la ville , elle le suivit , & bien-tôt elle arriva dans les ruines , qu'elle trouva remplies d'une vingtaine d'hommes vêtus de noir , qui faisoient d'inutiles efforts pour s'y placer ; la Corbeille la reçut dès qu'elle se présenta ; elle y entra avec vivacité , & fut enlevée comme un éclair , au milieu des cris & des regrets de ceux qui se présentoient vainement. Elle arriva dans le jardin de la princesse. Le récit qui lui en avoit été fait , étoit si exact , qu'il lui fut aisé de le reconnoître. Quand la nuit fut venue , & que les vierges eurent pris leurs places , on vint la chercher pour la conduire devant la princesse ; elle fut frappée d'une beauté qui rendoit excusable la triste situation du roi son frere. Cependant elle remarqua de l'abattement sur son visage , de la tristesse dans ses yeux , & une mélancolie dans toute sa personne , qu'elle vouloit inutilement cacher. Elle lui fit un accueil honnête , mais froid & embarrassé. Zahidé , dans le dessein de satisfaire sa curiosité , se crut obligée de lui témoigner les mêmes empressements , que si elle eût été ce qu'elle paroissoit ; l'intérêt qu'elle commençoit à sentir pour la princesse ; l'attendrissement que

lui causoit la situation de son frere ; le desir qu'elle avoit de le servir ; tous ces sentimens mêlés de curiosité lui donnèrent une vivacité qui trompa aisément une personne aussi indifférente que la princesse le paroissoit. Zahidé voulut ensuite prendre quelques libertés , & lui faire quelques caresses ; mais elles lui furent refusées avec sévérité ; les danses & la musique furent exécutées , comme le roi les avoit vues ; on servit les vins dans les coupes d'or avec profusion : & la princesse empressée de finir le souper , offrit une de ses esclaves à Zahidé. Permettez-moi de la refuser , lui dit cette charmante fille ; l'idée de votre beauté est trop présente à mon cœur , pour ne pas m'occuper jusqu'au moment où je pourrai vous revoir. Indépendamment de l'inutilité dont l'esclave lui pouvoit être , elle lui témoignoit cette délicatesse , pour démêler si son frere n'avoit point à se reprocher d'avoir accepté les esclaves qu'on lui avoit offertes. Mais la princesse lui répondit avec une inquiétude & une allarme qu'elle ne put cacher : Quoi ! vous refusez une de ces belles vierges ? C'est la seule chose , souveraine de beauté , reprit Zahidé , que je puisse refuser de toutes celles que vous daignerez offrir à votre esclave. Ce refus n'est point admis ici , interrompit la princesse ; la loi qui vous permet

d'y venir , continua-t-elle , vous oblige à faire choix d'une esclave , & de passer la nuit avec elle ; sans cela préparez-vous à nous quitter. Zahidé se rendit à cette menace : du moins , daignez en faire le choix vous-même , ame de mes pensées , ajouta-t-elle. Elles me sont toutes égales , interrompit la princesse avec humeur ; prenez la plus belle à vos yeux. Je voudrois , poursuivit Zahidé , puisqu'il faut absolument en choisir une , ou cesser de vous voir , connoître celle qui vous paroît la moins agréable , je lui donnerois la préférence , pour vous prouver l'impression que vous avez faite sur mon cœur. La princesse prenant alors un air d'impatience : Jamais étranger , dit-elle , n'a été ici du sang froid & de l'importunité dont vous êtes : Prenez , vous dis-je , celle qui vous plaira ; mais prenez-en une. Zahidé voyant que ce détour ne produisoit rien qui la pût instruire , donna la préférence à celle qui lui parut avoir la phisionomie la plus vive , & par conséquent avoir le plus d'esprit. Belle Mouna , demeurez avec l'étranger , lui dit promptement la princesse en se retirant. Mouna & Zahidé se placèrent sur les sofas , & gardèrent quelque tems un très-profond silence. L'une attendoit avec impatience que l'on rendît à ses charmes le tribut qu'ils méritoient , & brûloit cependant de l'en-

vie de faire des avances ; & l'autre songeoit aux moyens de satisfaire sa curiosité. Enfin Mouna s'approcha d'elle , & voulut que ses caresses & ses baisers fussent le début de leur conversation & de leur connoissance. Zahidé y répondit avec une froideur qui surprit & affligea la vive & impatiente Mouna ; suspendez vos bontés pour moi , reprit l'aimable Zahidé ; donnez-moi le tems de les mériter ; mais daignez m'apprendre auparavant ce que vous savez de la princesse & de la corbeille mystérieuse : Cher étranger , lui répondit-elle , qu'une chaîne de prospérités enchaîne tous les jours de ta vie ! je voudrois pouvoir satisfaire ta curiosité. Crois-moi , satisfaisons plutôt les desirs de notre ame ; ne contrains plus les tiens ; laisse exhaler les miens , & profite d'une heureuse circonstance. Zahidé lui témoigna qu'il falloit auparavant qu'elle répondît à ses questions. Et Mouna reprenant la parole , lui dit avec impatience : Nous sommes gardées ici mes compagnes & moi , sans être à portée de savoir ce que tu me demande. Il y a six ans que je fus enlevée par des marchands d'esclaves. Ils me vendirent dans ce pays ; on me joignit à celles que tu viens de voir ; nous logeons dans un ferrail séparé de celui de la princesse ; nous n'avons aucune communication avec elle , & nous ne la voyons jamais qu'à

l'heure du souper , & le matin , quand , en quittant l'étranger , nous allons rendre compte devant elle & le roi , en présence du conseil , de tout ce qu'il nous a dit. C'est avec d'extrêmes précautions que des eunuques nous conduisent au palais , & nous ramènent dans notre habitation ordinaire ; il est défendu , sous peine de la vie , à qui que ce soit de nous parler , & de nous répondre. Tu vois donc clairement , continuat-elle , que ce récit ne méritoit pas d'interrompre les plaisirs que nous avons la liberté de goûter ; viens donc , soleil de ma pensée , dit-elle , en renouvelant ses caresses , avec des yeux animés par les desirs ; viens me combler de joie ; viens transporter mon ame. Zahidé qui ne s'étoit jamais trouvée dans une pareille situation , lui dit , ma chère Mouna , ta beauté & ta sensibilité séduiroient aisément mon cœur ; je rends justice à l'une & à l'autre , mais je suis hors d'état d'en profiter. Qui t'en empêche , reprit Mouna avec autant de vivacité que d'inquiétude ? La beauté de la princesse a si fort enchaîné mon ame , poursuivit la charmante Zahidé , elle est si prodigieusement souveraine de mon cœur , que je suis incapable de m'abandonner à toute autre idée. Que je suis malheureuse , s'écria la tendre Mouna , en fondant en larmes ? Que pourrois-je faire pour te plaire ,

ô le plus cruel de tous les hommes ? Ne défespère de rien , belle Mouna ; je rendrai peut-être justice à tes charmes , laisse éclater ceux de ton esprit ; ils sont aussi capables que les autres de faire impression sur le cœur. La princesse , toute belle qu'elle est , n'a peut-être pas autant de vivacité & d'agrémens. Elle est incomparable , lui répondit Mouna , en redoublant ses larmes ; c'est un soleil de perfections ; il est vrai que depuis quelque tems sa gaieté ne nous paroît plus la même , & qu'elle laisse entrevoir beaucoup d'inégalité dans son humeur. Il lui échappe des soupirs qu'elle s'efforce en vain de retenir ; ses soupers sont plus courts ; elle arrive plus tard dans le jardin , & ne paroît occupée que des moyens d'en sortir ; en un mot , la douceur & la gaieté qui lui étoient naturelles , ne nous animent plus dans nos plaisirs. Mais depuis quel tems , lui demanda Zahidé , as-tu remarqué un aussi grand changement ? Depuis six mois ou environ , lui répondit-elle , qu'un étranger passa trois jours avec nous , ce qui ne leur est pas ordinaire ; car souvent , dès la première nuit , ils nous font enlevés. Zahidé l'ayant priée de lui dépeindre cet étranger ; & Mouna lui ayant fait le portrait du roi son frère , celle-ci redoubla ses questions ; & l'esclave , quoique très-impatiemment , poursuivit ainsi. Il tint ap-

paremment meilleure compagnie à la princesse que tous les autres ; car les bontés qu'elle eut pour lui furent plus étendues. Il avoit même succombé avec mes compagnes ; par conséquent il auroit dû partir dès le même jour : mais la Princesse qui goûtoit sans doute un grand plaisir à le voir , défendit aux esclaves qui passèrent les deux nuits avec lui d'en convenir devant le roi son frère & le conseil. Il eut été heureux si le troisième jour il avoit pu calmer le feu qui le dévorait pour la princesse ; mais il s'oublia , & sa témérité fut punie. Depuis ce tems nos cœurs sont couverts de surmé (1) , & tous nos plaisirs se sont envolés avec lui ; nous ne pouvons espérer de le revoir ; & tout ce que nous avons à désirer , c'est que son souvenir s'efface à jamais. Comment puis-je croire , reprit Zahidé , que la princesse ait conservé à cet heureux étranger un souvenir aussi vif ? Les plaisirs de ce jardin de délices , & les bontés qu'elle a pour tous ceux que la corbeille conduit sans cesse à ses genoux , s'opposent au récit que tu me fais. Il est aisé de te répondre , reprit Mouna , il ne vient pas des étrangers tous les jours ici ; depuis quelque tems même ils sont plus rares

---

(1) Surmé est une couleur noire , dont les Turques se peignent souvent les sourcils , & qui leur sert d'allégorie pour la tristesse & le chagrin.

que jamais ; & la princesse n'avoit jamais autant ouvert le jardin de ses bontés qu'à l'étranger dont tu me parois si occupé. Il est vrai qu'il méritoit tout ce qu'on pouvoit lui accorder ; mes compagnes qui ont passé les deux nuits avec lui l'ont encore présent à l'esprit , elles en parlent sans cesse , & toi seul tu pourras parfumer mon ame d'une semblable odeur , si tu réponds à mes desirs. Continue ton récit , interrompit Zahidé ; la princesse n'avoit donc jamais témoigné tant de bontés à aucun autre étranger ? Non , sans doute , reprit Mouna ; elle se contentoit auparavant de montrer sa beauté , d'en admirer les effets comme un astre bienfaisant , de jetter ou de laisser tomber quelques regards de ses beaux yeux mourans , de permettre quelquefois que l'on bût à sa santé ; mais elle accor-  
doit rarement cette faveur ; enfin elle disoit quelquefois un mot flatteur & obligeant. Depuis ce tems , elle a beaucoup retranché de ces faveurs , & tu peux en avoir jugé toi-même ; du reste , sa beauté seule , ses graces , son éclat , les vins exquis , les parfums , la danse , la musique , & la vue des vierges dont un étranger peut disposer , enivrent ordinairement d'amour & de desirs tous ceux qui se présentent. Le respect les a toujours retenus devant la princesse ; mais ils ont tous succombés avec l'esclave qu'elle  
leur

leur a ordonné d'emmener ; ou bien ils se sont livrés avec trop d'excès aux vins délicieux qu'on leur présente avec profusion ; dès ce moment nous ne les voyons plus : on assure même qu'ils deviennent inconsolables , & que le souvenir de ce jardin leur rend tous les plaisirs du monde insipides. Jusqu'ici j'avois eu peine à concevoir un pareil dégoût ; mais je sens que ton absence me rendra bientôt ce séjour insupportable. Voilà tout ce que je fais , continua-t-elle , je te le jure par le roi des génies. Tu veux donc te séparer de moi , & me perdre pour toujours , reprit alors Zahidé , & tu consens à ne me plus voir , puisque tu veux que je me rende à tes desirs. C'est ton sens froid qui me désespère , lui répondit la belle Mouna ; je sens la raison de ce que tu me dis ; mais comment fait-on pour être raisonnable quand on est en liberté avec un objet qui plaît ? Je n'ai plus qu'une question à te faire , interrompit Zahidé. Quoi ! tu me feras toujours des questions , s'écria douloureusement Mouna , & jamais tu ne me témoigneras de tendresse ? Tu seras contente un jour de mes sentimens , lui répondit Zahidé ; je ferai , je te le jure , tout ce qui sera en mon pouvoir. Et voyant que cette assurance calmoit un peu les esprits de la tendre Mouna ; elle poursuivit ainsi : Tu

me paroïs bien jeune pour être ici depuis six ans ? J'avois douze ans , seigneur , quand j'y suis arrivée. Mais ce qui m'étonne moi-même , ajouta-t-elle , c'est qu'il ne s'est fait aucun changement dans toute ma personne. Cela n'est pas dans l'ordre de la nature , interrompit Zahidé , tu ne paroïs en effet avoir que douze ans. Cependant le nombre prodigieux d'étrangers qui sont venus ici , & à qui on t'a livrée , auroient dû..... hélas ! si c'étoit un honneur désiré par mes compagnes d'être choisies , j'aurois été bien malheureuse ; tu es le premier qui m'ait accordé une préférence que je ne m'attendois pas à trouver si cruelle : oui , cher sultan de mon cœur , elle fera le malheur de ma vie. Un secret pressentiment m'avoit sans doute empêché de la désirer jusqu'ici , cependant dès que je t'ai vu , tu m'en as fait naître l'envie. J'ai souhaité de baiser tes beaux yeux ; j'ai eu envie de t'embrasser , & de ne me jamais séparer de toi. Les roses du parterre de ma vie ne sont point encore fanées ; tu en conviens toi-même ; pourquoi donc , cruel , m'accables-tu de rigueurs ? Que diront mes compagnes ? Comment paroîtrai-je devant elles , quand elles sauront les mépris dont tu m'accables ? J'étois plus heureuse quand je n'avois pas été choisie , ajouta-t-elle en fondant en larmes. Console-toi , ma chère Mouna ,

reprit Zahidé avec une douceur infinie , je ne puis encore me résoudre à te quitter ; avoue ingénument à tes compagnes que je suis un homme perdu d'amour pour la princesse ; ta vanité en aura moins à souffrir. Cependant je te promets de te rendre tendresse pour tendresse , si tu veux me rendre un service qui m'est essentiel. Que ne ferois-je point pour mériter tes faveurs , lui répondit Mouna avec une tendresse mêlée de larmes ? Il faut , poursuivit Zahidé ; que tu cherches à pénétrer les raisons de la corbeille mystérieuse , & celles de l'accueil que la princesse paroît obligée de faire à tous ceux qu'elle conduit ici. Ce que j'ai vu ; le peu que tu viens de m'apprendre ; le mystère que l'on observe dans le compte que l'on rend au roi en présence de son conseil , tout me paroît cacher des vérités singulières ; tu me rendras compte demain de ce que tu auras découvert , je te promets de ne point choisir d'autre esclave , ainsi nous aurons le tems de nous revoir. Si c'est un moyen de t'attendrir pour moi , lui dit alors la belle Mouna , sois assuré que je ferai mes efforts pour revenir instruite. Alors Zahidé se retira pour dormir sur un coin du sofa , & dit à Mouna de se placer à l'autre extrémité. Quoi ! je ne dormirai pas même à tes côtés , s'écria Mouna , le cœur pénétré de douleur ? Non , lui

répondit Zahidé, les choses ne peuvent être autrement ; il faut faire ce que je desire. Mouna fut donc obligée de lui obéir ; mais elle passa toute la nuit dans les pleurs & dans les soupirs. Quand l'oiseau aux aîles d'or fut prêt à sortir de son heureux nid, avec tous les agrémens de sa beauté, elle s'arracha de ce lieu, non sans avoir soulagé son cœur par un baiser qu'elle donna à la belle Zahidé, qui se dégagea même avec beaucoup de peine de ses embrassemens. Cependant elle la conjura, en la quittant, de s'informer avec soin des choses qu'elle vouloit savoir, & lui donna rendez-vous pour le soir.

Mouna s'éloigna avec peine de l'objet de son amour ; & Zahidé se trouvant seule, s'abandonna à toutes les réflexions que tout ce qu'elle voyoit, & l'intérêt qu'elle prenoit à son frère, pouvoient lui causer. Elle parcourut les deux jardins ; elle examina le pavillon du trône, dans l'espérance de faire quelque remarque, dont elle pourroit profiter. Mais tous ses soins furent inutiles ; la porte qui servoit à la princesse pour entrer dans le jardin avec sa cour, étoit grande & revêtue de marbre blanc, orné de bronzes dorés ; elle étoit exactement fermée, & ne permettoit point que l'on vît à travers. Ce fut à considérer tous ces objets, & à faire toutes ces réflexions, que Zahidé passa cette seconde journée.

Quand la nuit fut venue , la princesse parut à son ordinaire , mais avec encore moins de gaiété que la veille. Zahidé courut à elle & lui témoigna d'autant plus d'intérêt & de vivacité, qu'elle favoit la cause de son chagrin. La princesse lui dit, en répondant aux discours flateurs qu'elle lui tint : quoi donc , étranger , c'est ainsi que vous reconnoissez toutes mes bontés ? Vous paroissez plein de douceur & de politesse ; vous cherchez à me séduire ; cependant vos actions ne répondent point à votre extérieur. Que peut me reprocher la sultane de grandeur ? En quoi son esclave peut-il lui avoir déplu, s'écria la belle Zahidé en tombant à ses genoux ? Vous avez accablé mon esclave de mépris , reprit la princesse avec chagrin ; quel peut - être le motif d'une semblable froideur ? L'amour que vous m'avez inspiré , lui répliqua tendrement Zahidé : oui , belle lune du monde , cet amour rend mon cœur incapable de tout ; la plus belle des houris me seroit à présent indifférente. Donnez - moi vos belles mains ; permettez-moi de soulager , en les baissant , le feu qui me dévore ; daignez prendre pitié d'un malheureux que vos rigueurs réduiront au tombeau. Plus la princesse étoit embarrassée , plus elle affectoit de paroître contente , plus elle vouloit témoigner de coquetterie , & plus Zahidé redoubloit d'expressions

vives , de tendres protestations & d'empresse-  
mens. Quand l'amour est maître du cœur , est-  
il possible d'être coquette ; la princesse donnoit  
donc sa main à Zahidé , lui disoit un mot tendre ,  
ou la regardoit avec douceur ; mais son cœur  
lui reprochoit aussi-tôt une action qu'elle n'avoit  
pas même commise. Elle cherchoit à distraire  
Zahidé de son amour , en lui faisant remarquer  
une esclave , soit pour applaudir , soit pour  
critiquer sa danse , sa figure ou ses talens. Dans  
d'autres instans , elle se récrioit sur un morceau  
de la musique ou sur un couplet des paroles.  
Quelquefois Zahidé se prêtoit par pitié à ces  
détours & à ces faux fuyans inspirés par l'a-  
mour. Elle en aimoit trop le motif , pour n'a-  
voir pas cette complaisance. Cependant pour  
se convaincre du bonheur de son frere , tantôt  
elle la remercioit de ses bontés ; tantôt elle ex-  
pliquoit en sa faveur le discours , ou le geste le  
plus indifférent ; & ces procédés mettoient la  
princesse au désespoir, d'autant que Zahidé avoit  
également refusé de se livrer à la séduction que  
les vins exquis qu'on lui présentoit sans cesse  
pouvoit lui causer ; c'étoit une ressource que la  
princesse avoit recommandée à ses esclaves de  
ne pas négliger. L'heure de se retirer étant venue,  
la princesse proposa , selon l'usage , une nou-  
velle esclave à l'étranger , mais il la refusa ,  
comme une insulte. La princesse en fut allarmée ;

elle infista sur la Loi , avec beaucoup d'aigreur , & Zahidé lui dit : sultane de mon cœur , puis que vous me forcez à choisir encore une de vos esclaves , je vous obéirai , quoiqu'elle me soit parfaitement inutile , je n'en prendrai point d'autre que la belle Mouna. La princesse alors se retira ; mais elle appella Mouna , & lui dit , sans pouvoir être entendue : si tu m'aimes , ma chere Mouna , emploie tous tes soins pour plaire à cet étranger ; jamais nous n'en avons vu de plus importun ; tu peux seule sauver mes tristes jours , ils sont en tes mains. Mouna n'avoit pas besoin de l'envie d'obliger sa souveraine , pour désirer de plaire au jeune étranger. Elle promit avec sincérité à la princesse de ne rien négliger pour exécuter ses ordres.

Quand Zahidé se vit seule avec Mouna : es-tu plus instruite que tu ne l'étois hier ? hélas , non , lui répondit la tendre esclave ; mais je t'aime , & je n'ai rien oublié pour te satisfaire : dans le nombre de celles qui nous servent , nous avons une esclave dont l'âge est si considérable , & la fidélité si connue , qu'on lui permet de sortir , & d'aller quelquefois à la ville ; c'est à elle que je me suis adressée pour te satisfaire ; je l'ai priée de s'informer de ce que tu as envie de savoir. Voyant qu'elle n'en étoit instruite que très-imparfaitement , malgré le risque que nous

courons l'une & l'autre , en faisant de pareilles recherches , l'amour que j'ai pour toi m'a rendue si éloquente ; j'ai sçu si bien l'engager par de petits présens , qu'elle doit avoir été cet après-midi trouver une marchande de ses amies , qui vivoit dans une espèce de confiance avec la feue reine ; elle m'a promis de l'engager à lui dire tout ce qu'elle peut savoir sur ce qui se passe ici. Voilà , cher étranger , ce que j'ai pu faire pour te contenter. Zahidé lui témoigna sa reconnoissance , & la força à prendre un écrain de diamans , pour récompenser , dit - elle , la vieille esclave , & la marchande. Garde tes diamans , lui dit mille fois la tendre Mouna ; quand ils pourroient me servir , valent-ils un baiser que rien ne t'empêche de me donner ? une careffe que tu pourrois me faire ? une tendresse que tu pourrois me témoigner ? Pourquoi veux - tu diminuer l'obligation que tu peux m'avoir ? Mais tu n'es qu'un ingrat. Parle , puis - je te montrer plus d'amour ; puis - je m'exposer à de plus grands dangers , pour adoucir la froideur & l'ingratitude de ton cœur ? Rien ne peut égaler ma reconnoissance , lui répondit Zahidé ; mais tu vois bien que voulant être instruit , je ne m'exposerai point à un départ précipité ; ainsi je ne puis encore répondre à ton amour sans être bien éclairé sur le secret

de la corbeille, de la princesse & du jardin : c'est un parti pris ; crois-moi donc , continua-t-elle , passons la nuit comme nous avons fait celle d'hier. Quelqu'affligeante que cette proposition pût être pour la belle esclave , le ton décidé de Zahidé lui fit voir qu'il y falloit consentir ; & ce tems destiné pour les plaisirs , ce tems consacré par la liberté la plus complete , fut encore employé par elle dans les larmes , les soupirs & les sanglots. Mais quand la nuit cessa d'attrister l'univers , Zahidé , pour l'engager à ne rien négliger sur les éclaircissemens qu'elle lui avoit promis , l'appella pour lui donner un baiser d'amitié , auquel elle ne s'attendoit point , & qui la mit au comble de ses vœux.

Zahidé passa la journée avec plus d'inquiétude qu'elle n'en avoit eu la veille ; elle sentoît que malgré tous ses soins elle ne pouvoit éviter que la corbeille ne la reportât le lendemain à Medouchan , ou que la tromperie ne fût reconnue. L'un & l'autre de ces événemens l'affligoient également , puisqu'ils la mettoient dans la nécessité de s'éloigner , sans avoir rien découvert pour la consolation de son frère. Tout ce qu'elle put faire , fut de s'abandonner à une espérance générale , & à la résolution de mettre à profit , suivant l'occasion , tout ce qu'elle pourroit apprendre la nuit suivante.

Enfin le soleil permit aux étoiles de paroître , & la princesse arriva plus troublée & plus inquiète qu'elle ne l'avoit encore été. Zahidé de son côté ayant l'esprit plus occupé , leur souper fut encore plus sérieux que les précédens. Les belles vierges se regardoient sans cesse avec étonnement ; les instans de silence qui survenoient fréquemment étoient absolument contre l'usage du jardin. Aussi quand la princesse pouvoit s'en appercevoir , elle le rompoit tout d'un coup par le premier discours qui se présentoit , & qui n'étoit pas toujours digne de la justesse de son esprit. Zahidé cependant qui vouloit soutenir le rôle qu'elle avoit commencé , lui dit : Eh quoi ! belle reine de mes volontés , il semble que vous soyez plus contrainte avec moi que vous ne l'avez été les deux autres jours. Pourquoi troublez-vous , par des inquiétudes , le bonheur que j'ai de voir la reine de mes pensées ? Que puis-je dire , reprit la princesse , à un homme qui se dit mon amant & mon esclave , & qui cependant cherche à me déplaire ? Moi ! je cherche à vous déplaire , reprit Zahidé avec vivacité ! Moi , qui donnerois ma vie pour un instant de vos plaisirs. Ce discours est ordinaire , interrompit la princesse ; vous sentez aisément qu'il ne peut réparer le tort que vos procédés pour mon esclave vous font dans mon esprit.

En un mot , continua-t-elle , si mon amant ne m'est pas soumis , que devois-je en attendre , si j'avois le malheur de le voir mon mari ? Croyez donc que je perdrai plutôt le jour , que de me soumettre à un homme sur lequel j'ai si peu d'empire , & qui dédaigne mes présens. Que vous êtes injuste , s'écria Zahidé..... Croyez-moi , vos plaintes sont inutiles ; elles ne me persuaderont point , poursuivit la princesse en colère ; choisissez une esclave , & séparons-nous ; c'est le mieux que nous puissions faire. Zahidé la pria de vouloir bien encore lui laisser sa fidèle Mouna , & elle lui fut accordée , malgré l'étonnement que cette constance caufoit à la troupe des vierges , & le peu d'espérance que la princesse en tira.

Quand les portes du jardin furent refermées , un empressement égal les engagea , l'une à faire des questions , & l'autre à y répondre : Bel étranger , lui dit Mouna , avec la vivacité du sentiment qui compte avoir réuffi , l'amour m'a fait tout découvrir. Ah ! ma chère Mouna , que je t'ai d'obligation , interrompit Zahidé : ces tendres mots payèrent l'esclave de toutes ses peines. Voici , dit-elle , ce que la vieille m'a rapporté ; & c'est , je crois , tout ce que nous en pourrons favoir.

## HISTOIRE

*De Gulsoum , & du roi des Génies.*

LE roi de Medouchan , père de la princesse Zoulouch & du prince Badanazer , qui règne aujourd'hui , mourut il y a dix ans ; & la belle Gulsoum , sa femme , gouverna ses états avec un conseil de visirs que le roi avoit établis avant sa mort , ses enfans étant encore trop jeunes pour se passer d'aussi sages précautions.

Gulsoum étoit belle & jeune encore : le bruit de sa beauté fut bien-tôt augmenté par la sagesse de son gouvernement , & l'attention avec laquelle elle s'appliqua toute entière à l'éducation des princes ses enfans ; car les vertus du cœur augmentent toujours les agrémens extérieurs. Le roi des génies fut instruit des perfections de cette reine ; il douta long-tems que sa réputation ne fût exagérée. Pour en juger lui-même , il parut à sa cour ; & l'admiration de sa vertu devint bien-tôt un amour effréné ; mais plus il acquit de force , plus il causa son malheur. La reine avoit consacré une éternelle fidélité au roi son époux ; & jamais le roi des génies n'en put obtenir que des marques de

reconnoissance pour les offres de service qu'il lui faisoit sans cesse , & pour toutes les attentions dont en quelque façon il l'accabloit à tous les instans. La reconnoissance seule est un mépris pour un amant : ainsi l'amour de ce roi redoutable se convertit bientôt en fureur. Il chercha long-tems ce qu'il pourroit faire pour se venger de l'indifférence de la reine , & résolut enfin de la punir d'une façon qui lui fût sensible , sans paroître cependant personnelle. Cette sage reine , remplie de tous les bons sentimens , avoit apporté tous ses soins pour former la princesse Zoulouch à toutes les vertus qu'elle avoit elle-même pratiquées ; & le génie ne pouvant lui en ôter les principes & les premières impressions , résolut de la priver du moins des apparences , & d'affliger par ce moyen une mère tendre & vertueuse.

Pour exécuter son dessein , il fit entendre à ceux qui composoient le conseil , qu'il ne falloit jamais consentir que le royaume de Medouchan fût partagé , ce que la reine Gulsoum feroit nécessairement par le mariage de la princesse Zoulouch. Mais comme il n'est pas de la bonne politique , ajouta-t-il de retrancher tout d'un coup les privilèges & les usages d'un pays , il faut attacher une si grande difficulté , & tant d'apparences opposées à l'idée que l'on a de la

conduite d'une princesse à marier , que jamais Zoulouch ne puisse trouver aucun prince qui la veuille épouser. Et si par hazard elle fait un mariage inégal , dès-lors le conseil sera en droit de s'opposer à lui donner la moitié du royaume. Cependant faisant réflexion qu'il n'étoit pas juste qu'une jeune princesse , & qui n'étoit coupable d'aucun crime , fût à plaindre , & vécût dans la tristesse : il ajouta qu'il croyoit avoir imaginé les moyens de satisfaire à tous les inconvéniens. Le conseil le remercia des bonnes intentions qu'il témoignoit pour la grandeur & la conservation de l'état , & le pria de lui faire part de son projet en entier , dans la résolution où il étoit de l'exécuter. Alors il leur proposa de rassembler les bals , les festins , & les belles esclaves , dans un lieu de délices qu'il se chargeoit de faire bâtir ; & pour la consolation de la princesse & de sa cour , il lui promit qu'elles ne s'appercevraient jamais , tant qu'elles habiteroient le jardin , d'aucune impression des années , & qu'elles conserveroient la fraîcheur , la jeunesse & la beauté qu'elles auroient au moment que le jardin seroit construit. Ce n'est pas tout encore , continua-t-il , les étrangers ne seront jamais transportés que par une corbeille qui leur servira , soit en allant , soit en revenant. Elle ne se chargera jamais que de ceux qui se

sont déterminés par leur propre volonté, & jamais que d'un seul à la fois ; & quand le précédent fera de retour, toute autre voie que la corbeille fera sévèrement interdite aux curieux, ajouta-t-il. Cependant, pour rassurer encore la vertu de ceux qui composoient le conseil, il promit que tous ceux qui succomberoient aux charmes des esclaves, ou se livreroient trop aux délices des vins que l'on serviroit, seroient aussi-tôt remportés dans la corbeille ; mais que cependant ils ne seroient pas traités avec autant de sévérité que ceux qui manqueroient de respect à la princesse. Mouna, pour son intérêt particulier, s'étoit bien gardée de dire à Zahidé, que celui qui seroit assez réservé pour résister pendant trois jours aux épreuves du jardin, seroit en droit d'épouser la princesse Zoulouch. Ces conditions, poursuivit-elle, furent acceptées ; le roi des génies eut bien-tôt mis toutes les choses dans l'état qu'elles ont paru à tes yeux ; & pour attirer des étrangers, il fit dire dans la ville de Medhouchan, que l'on pouvoit se présenter à la corbeille, pour voir des choses nouvelles, & goûter des plaisirs singuliers. Une telle espérance eut bien-tôt rassemblé des curieux ; aussi leur nombre seroit difficile à compter. Le génie approuvé par le conseil, mit donc son projet en exécution ; on

arracha Zoulouch des bras de sa tendre mère ; pour la conduire aux plaisirs de ce jardin ; & Gulsoum fut pénétré de douleur , en apprenant le détail des soupirs de la princesse. Le roi des génies s'éloigna pour éviter les reproches dont elle le vouloit accabler ; elle témoigna son repentiment à ceux qui composoient le conseil ; mais ils en furent quittes pour alléguer l'intérêt de l'état ; & cette sage reine voyant que son malheur étoit sans remède , ne put y survivre , & mourut après avoir languï quelque tems. Le roi Badanazer , en montant sur le trône , a approuvé & suit exactement une loi conforme à ses intérêts ; c'est ce qui oblige les esclaves d'aller lui rendre compte tous les matins des procédés de l'étranger qui les a préférées. Voilà , seigneur , ajouta la tendre Mouna , tout ce que j'ai pu découvrir. Que tu peux aisément me faire oublier le danger auquel mon indiscretion m'expose ; tiens-moi la parole que tu m'as donnée : rends-moi heureuse. Je voudrois le pouvoir , reprit Zahidé avec douceur. Qui t'en empêche ; cruel , poursuivit l'esclave ? Ne me parle plus de l'amour que tu ressens pour la princesse ; songe que tu ne la verras jamais. Le chagrin que tu sentiras de son absence me promet une vengeance qui ne peut , hélas , me satisfaire ; je vois que tu cours à ton malheur ; j'en suis pénétrée d'avance

d'avance , moi qui donnerois mon sang pour ton bonheur. Mais , lui répondit Zahidé, quelle certitude peux-tu me donner de la vérité de ton histoire ? Tu as de l'esprit ; qui me répondra que tu ne l'as point inventée , pour m'engager à la reconnoissance ? Achève , cruel , achève de m'accabler , interrompit la tendre esclave , en versant un torrent de larmes ; suppose moi des talens pour me noircir par des vices. Le véritable amour est incapable de mensonge ; tu ne le connois point ; tu n'aimes que ma peine ; mais je saurai me venger. Que je suis malheureuse , s'écria-t-elle ! C'est donc en vain perfide , que pour te satisfaire , j'ai découvert un secret que je ne devois pas chercher à pénétrer ; c'est en vain que je l'ai trahi pour t'en instruire ; je le vois , tu porteras la trahison jusqu'à découvrir à la princesse ce que je viens de t'apprendre , & tu verras mourir sans regrêt une fille qui t'adore : mais je saurai t'empêcher de la revoir. J'espérois que tu me donnerois au moins les derniers momens de ton séjour dans ce jardin , qui ne sera plus pour moi qu'un lieu d'horreur ; un mot , si tu aimes la princesse , va te rendre aussi malheureux que moi ; l'amour m'avoit engagée à t'en faire un mystère. Apprends donc que la princesse est à toi demain si tu la veux épouser , & si je veux te rendre justice. Mais plutôt que

de consentir au bonheur de ma rivale , je saurai me parjurer. ( De quoi l'amour excessif n'est-il pas capable ! ) Je vais déclarer devant toute la cour que tu as succombé cette nuit ; tu perdras la fortune à laquelle tu me sacrifies ; je servirai la princesse , qui craint plus que la mort de t'épouser. Enfin , quoiqu'il m'en puisse coûter , tu ne triompheras point de mes malheurs ; malgré ta froideur , j'assurerai avec joie que tu m'as rendu justice , & tu retourneras dans la corbeille , pour te livrer à la tristesse & aux regrêts. Zahidé fut très-embarrassée de ces menaces ; le parti qu'elle avoit à prendre n'étoit pas aisé. Que seroit-elle devenue si elle eût été obligée d'épouser la princesse ? Ainsi le peu d'espérance d'être utile à son frère , & la crainte de périr inutilement pour lui , lui firent regarder la vengeance que Mouna méditoit , comme le seul moyen qui la pût tirer d'embarras en la renvoyant dans la corbeille. Tes réflexions me sont-elles favorables , reprit Mouna , qui s'étoit aperçue de l'agitation de son esprit ? Non , lui répondit Zahidé , aucune de tes menaces ne m'a frappée ; prenons quelque repos. Tu feras tout ce qui te conviendra , lui dit-elle avec fierté ; je ne te crains point. Mouna pénétrée d'une aussi grande constance dans ses mépris , & plus affligée de ce dernier discours qui

révoltoit encore plus son amour propre , prit le parti de lui obéir , malgré la rage qu'elle avoit dans le cœur , & se retira sur l'extrémité du sofa , agitée de mille pensées différentes. Zahidé n'éprouvoit pas moins le torrent de mille pensées. Cependant la lassitude & le besoin qui se font aisément sentir sur un cœur exempt de passions , lui permirent de se livrer au sommeil. Mouna qui ne dormoit point , & qui l'examinoit sans cesse , ne put regarder ce sommeil que comme une dernière insulte ; peu s'en fallut qu'elle n'immolât cette malheureuse princesse à sa vengeance , dans le dessein de ne lui pas survivre elle-même ; vingt fois elle en forma le projet ; vingt fois elle regarda son poignard ; mais enfin , voyant paroître le jour , elle voulut encore dévorer des yeux celui dont elle alloit être séparée pour toujours. Elle se leva pour s'en approcher , elle l'examine avec transport ; elle veut au moins lui donner encore un baiser ; elle regarde avec soin si elle ne trouvera point quelque bagatelle qui lui ait appartenu , pour en faire son plus grand trésor , & la consolation de son absence. Enfin dans le désordre du sommeil ses yeux se défilent. Zahidé lui paroît une femme : plus elle examine , plus elle en est convaincue ; elle en croit à peine ses yeux ; elle n'en peut plus douter ; une gorge admirable &

plus d'à moitié découverte est la moindre de ses certitudes ; le bandeau de sa passion tomba dans l'instant ; ses desirs s'éteignirent ; elle retrouva sa première innocence : en un mot , ce fut une autre Mouna. Son amour propre qui n'étoit plus offensé des procédés qu'il avoit essuyés , ramena la justice dans son cœur , & lui représenta son devoir dans toute son étendue. Elle sortit , & fit éveiller la princesse , pour lui faire part de ce qu'elle avoit découvert.

Zoulouch toujours occupée de la passion qu'elle avoit pour l'étranger , excédée des épreuves où sa malheureuse situation la réduisoit , & que son amour pour le roi Kemsarai lui rendoit encore plus insupportable , craignant de plus de se voir obligée quelque jour à donner la main à quelques-uns des étrangers que la corbeille lui apportoit sans cesse , fut charmée du récit de Mouna , & se détermina sur le champ à épouser l'étrangère , qui selon les apparences n'oseroit jamais découvrir un sexe qu'elle auroit autant d'intérêt à cacher qu'elle-même. Ce projet satisfaisoit pleinement les sentimens de son cœur , & lui donnoit un prétexte raisonnable pour quitter un genre de vie qu'elle ne pouvoit plus soutenir. Elle promit donc à Mouna de lui donner la liberté , &

de faire sa fortune , si elle ne déclaroit point ce qu'elle avoit découvert de l'étranger , & si elle se contentoit de dire qu'il n'avoit point encore succombé cette troisième nuit. Mouna lui obéit ; & quand elle eut fait au roi Bada-nazer & à son conseil sa déclaration conforme à la volonté de la princesse : Voyons donc , dit-il , un époux que nous attendons depuis si long-tems , voyons le plus modéré de tous les hommes. Aussi-tôt il donna ordre à deux visirs de partir , & de se faire suivre par tous les officiers de la couronne & de sa maison , pour aller chercher dans les jardins du génie l'étranger qui devoit épouser la princesse sa sœur. Ses ordres furent exécutés ; & les visirs trouvèrent la princesse encore endormie. Ils se rangèrent en grand silence autour d'elle , avec toutes les marques de leur dignité , & demeurèrent les yeux baissés , sans oser regarder celui qui devoit être le beau-frère de leur roi.

Cependant Zahidé s'éveilla , & son étonnement fut extrême de se voir au milieu d'une cour si brillante , si soumise & si taciturne , pendant qu'elle s'attendoit à se trouver dans la fatale corbeille. Où suis-je , dit-elle plusieurs fois ? Le grand visir prosterné devant elle , ne répondit à ses questions que par ses respects , & la prière qu'il lui fit de consentir à le suivre.

Zahidé se rendit à ses instances; tout ce qu'elle voyoit ne la devoit pas allarmer : elle suivit donc cette pompeuse cour, & bien-tôt elle arriva dans le palais du roi, qui la reçut sur son trône, la princesse Zoulouch étant à ses côtés: Viens, lui dit-il, étranger, dont la fidélité & la modération méritent d'être récompensées; apprends-nous du moins ton nom, ton pays & ta profession; ton beau-frère ne doit point ignorer ton histoire: fais-nous sur-tout le détail de tes royaumes & de tes vastes états. Zahidé qui n'étoit pas accoutumée au ton ironique que l'on employoit avec elle, se jetta aux pieds du roi, & lui dit: Que votre majesté pardonne aux sentimens qui m'ont conduite ici; je suis trop sincère pour en imposer plus long-tems. Zoulouch qui craignoit qu'elle ne découvrit un secret sur lequel elle établissoit son repos, voulut l'interrompre; mais Zahidé, pour apprendre du moins à la princesse l'état cruel où l'amour avoit réduit son frère, continua de parler en ces termes: Seigneur, Kemsarai..... A ce nom la princesse Zoulouch rougit, & Zahidé continua, sans paroître s'en appercevoir. Mon frère, dit-elle, est un roi jeune & malheureux, qui meurt d'amour pour la princesse Zoulouch; il n'a pu résister aux pièges que l'on présente dans vos états aux étrangers, & la

corbeille en l'enlevant l'a rendu le plus malheureux des hommes. Je lui suis attachée par une amitié si tendre , que je n'ai pas voulu le laisser mourir sans chercher à lui donner quelque consolation. Je me suis donc exposée sous le déguisement que vous voyez , à tous les hasards d'un des plus grands voyages , & j'ai tenté l'aventure de la corbeille. Quoi ! vous n'êtes pas un homme , reprit le roi ? Non , sire , je m'appelle Zahidé , lui répondit-elle en se frottant le visage avec une liqueur qu'elle avoit apportée à ce dessein , & levant son turban qui laissa tomber les plus beaux cheveux du monde , elle parut si belle que Badarazer en fut frappé , & sentit de l'amour pour la première fois de sa vie. Peu s'en fallut qu'il ne tombât à ses pieds. Cependant ne voulant pas paroître si différent de ce qu'il avoit toujours été , & rougissant encore d'un sentiment qui lui étoit inconnu , il lui dit avec une fausse fierté : La tromperie que vous nous avez faite , Zahidé , mériteroit la mort ; qui fait même si vous nous dites la vérité sur votre naissance illustre ; mais je fais grace à vos charmes. Vivez près de Zoulouch , sans espoir de revoir jamais votre frère , ni de retourner dans ses états ; pour vous , ma sœur , continuez à chercher un époux ; Zahidé n'est pas conforme à la loi.

Les deux princesses se retirèrent ; & Zoulouch qui , malgré le rapport du nom , n'osoit se flatter que celui qu'elle aimoit fût le même dont Zahidé venoit de lui parler , lui fit tant de questions , & Zahidé lui rappella tant de circonstances , que Zoulouch transportée d'être aimée de celui qu'elle adoroit , résolut de s'exposer à tout , plutôt que de retourner dans les jardins du génie.

Badanazer ne fut pas long-tems sans venir voir celle qui le faisoit soupirer. Il voulut lui parler de son amour ; mais quoiqu'elle le trouvât fort aimable , elle le traita avec la plus grande févérité. Le prince s'en plaignit ; & Zahidé lui dit , que s'il vouloit lui plaire , elle vouloit employer sur la princesse Zoulouch , l'autorité que les loix imposées par le roi des génies , & approuvées par son conseil , lui donnoient suffisamment. Badanazer fit quelques difficultés , mais il finit par lui dire : Je consens à tout ce que vous desirez , autant que la chose peut dépendre de moi , & je n'aurai plus d'autre volonté que la vôtre. Dès ce moment , dit-elle , je défens les sôupers du jardin ; & je ne veux plus que la corbeille parte pour aller chercher des étrangers. Je suis obligé de vous avertir , reprit le roi , de tout ce que vous défendez regarde les génies ; vous lui parlerez vous-même ,

ajouta-t-il , il m'est aisé de le faire arriver ; tout ce que je peux en cette occasion , c'est de joindre mes prières aux vôtres. Mais ma sœur , continua-t-il , ne se mariera donc jamais ? Pourquoi donc , reprit Zahidé ? La loi m'ordonne , interrompit le roi , de faire éprouver dans les jardins construits par le roi des génies , l'époux que le sort lui destine. *Tout serment qui a pour objet une chose impossible est nul* , lui répondit Zahidé avec un air d'autorité dont le roi fut étourdi. J'en vais faire un plus simple , & que j'observerai religieusement , continua-t-elle. Vous m'aimez , sire , dit-elle avec modestie ? Eh bien , je vous promets de vous épouser , si vous pouvez vous priver pour l'amour de moi , d'une chose dont le besoin & le plaisir réunis vous presseront de jouir ; & je vous donne trois jours pour y résister. J'y consens , reprit Badanazer , de quoi voulez-vous que je me prive ? Il n'est rien que je ne sois capable de faire , pour vous prouver combien je vous aime. Je ne vous connois point encore assez pour exiger des sacrifices , lui répondit-elle ; mais si vous m'aimez , vous pourriez sans doute vous priver de la chose dont je vous aurois prévenu ; cependant je ne veux d'autre juge que vous-même , & je m'en rapporterai uniquement à votre bonne foi. Badanazer la quitta pour aller réfléchir avec son ministre , &

trouver quelque privation éclatante. Il avoit pris congé des princesses jusqu'au lendemain au soir, parce qu'il devoit aller à la chasse. Après avoir long-tems pensé, il se persuada qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit ; Je n'aime que la chasse des tigres, vous le savez, visir, j'irai à celle des gazelles, que je ne puis souffrir ; c'est un sacrifice que je fais à la belle Zahidé ; c'est une privation que je m'impose ; nous verrons ce qu'elle en dira. Non, quand il passeroit cent tigres devant moi demain, ajouta-t-il, je n'en tirerois pas un, j'en jure ; c'est un parti qui la doit convaincre, & de mon amour & de la façon dont on peut résister.

Pendant que le roi prenoit ces arrangemens, les princesses trouvèrent moyen de charger un homme, qui devoit suivre ce prince à la chasse, de faire ce qu'elles ordonneroient ; elles étoient trop unies d'intérêt pour ne pas travailler de concert. Zahidé fut occupée une partie de la nuit à préparer ce que l'officier qui connoissoit parfaitement le pays lui promit de faire rencontrer au roi. Les princesses se reposèrent ensuite, & attendirent le retour de Badanazer, qui revint triomphant auprès d'elles : Et s'adressant à la sœur de Kemsarai : Vous assurez donc, belle Zahidé, que l'on ne peut se contraindre ? Assurément j'y suis parvenu aujourd'hui, j'ai fait

par rapport à vous ; une chasse des plus infipides. Je ne crois pas que l'on m'y retrouve de long-tems. Vous êtes donc content de vous, reprit Zahidé; voyons ce que vous avez fait. J'ai couru la gazelle, lui dit-il avec confiance, De quel côté vous a mené la chasse ? De celui du bois des palmiers, répondit-il ; mais à propos, poursuivit-il, vous ne savez pas ce que j'y ai trouvé ; du cherbet admirable, environné de neiges dans des vases qui formoient la plus agréable décoration ; vous jugerez de la bonté de cette liqueur ; ajouta-t-il, j'ai donné ordre que l'on vous en apportât. Vous en avez donc goûté, interrompit la princesse ? Sans doute, reprit le roi. Mes officiers m'ont en vain représenté que je ne devois pas m'exposer à boire une chose que l'on n'avoit point vu travailler ; mais il faisoit chaud ; le cherbet paroissoit si frais, il m'étoit présenté d'une façon si agréable, que je me suis moqué de toutes les représentations : Je m'en suis bien trouvé ; jamais on ne m'a rien servi d'aussi parfait, ni qui m'ait fait autant de plaisir. Cet aveu me suffit, prince, & vous m'avez rendu la parole que je vous avois donnée. Que voulez-vous dire, reprit vivement le roi, quoiqu'un peu interdit ; il faisoit chaud, j'ai bu ; est-ce un mal de boire quand on a soif ? Voilà votre loi décidée, reprit

Zahidé , en baissant modestement les yeux ; jugez vous vous-même. Vous ne pouvez pas dire que vous n'étiez pas suffisamment averti du piège innocent que je vous ai tendu , & auquel vous avez succombé , malgré toutes les raisons que vous aviez pour résister. Au reste , c'est moi qui ai fait le cherbet que vous avez trouvé , & je suis charmée qu'il vous ait fait plaisir. Quand l'embarras du roi fut un peu passé , il ne sentit plus que les charmes de l'esprit de Zahidé , & les agrémens de sa figure , & lui dit en tombant à ses genoux : Je me rends ; mais quelque envie que j'aie de vous contenter , je ne puis rien ordonner de ce que vous désirez sans le roi des génies ; il faut absolument avoir sa permission ; vous sentez bien , continua-t-il , que le conseil n'oseroit casser ce qu'il n'a décidé que suivant son avis. Cependant il faut n'avoir rien à se reprocher pour faire ce que la belle Zahidé peut désirer. Je puis engager le roi des génies à se rendre ici ; dans quelques momens vous pourrez lui parler l'une & l'autre , ajouta-t-il. Les princesses y consentirent avec joie ; & sur le champ Badanazer écrivit le nom du roi des génies & le sien sur quelques feuilles du plus beau papier peint & doré qu'il y eût dans le palais. Il les brûla sur un feu de bois de tandal & d'aloës , & le génie parut

Les princesses lui représentèrent la situation de leurs cœurs , & l'embarras où les réduisoit la cruauté de son ordre. Zahidé même lui fit sentir avec finesse , qu'il avoit mis une forte d'humeur dans cette affaire. Il convint de s'être plus d'une fois reproché la sévérité de sa conduite ; mais , ajouta-t-il , belle Zoulouch , si je détruis l'enchantement de la corbeille , songez-vous que le tems & les années reprendront tous leurs droits sur votre jeunesse & sur vos agréments ? Oui , seigneur , j'y pense , & je m'y soumetts. Tant que je plairai , je ne m'appercevrai point de la loi commune ; quand je cesserai de plaire , ne m'est-elle pas indifférente ? Le génie touché lui-même de cette preuve d'amour , se chargea , pour détruire le mal qu'il avoit fait , d'ôter le souvenir de cette aventure à tous ceux qui pourroient se vanter d'avoir reçu quelques légères faveurs de la princesse , de leur faire quitter le deuil , & de ne laisser enfin d'autre idée sur cet évènement , que celle que l'on peut avoir des plaisirs & de la volupté en général. Ce n'est pas tout , ajouta-t-il , la corbeille ne servira plus qu'une fois. Mais voyant la crainte que cette funeste corbeille causoit aux princesses , il se pressa de dire : Je vais lui donner ordre d'aller chercher le roi Kemsarai. N'y consentez-vous pas , belle Zahidé ? Et vous , belle

Zoulouch , voulez-vous m'en empêcher , dit-il en souriant ? La joie de l'une , & le silence de l'autre , lui firent voir que cette proposition leur étoit infiniment agréable.

Pendant que l'espérance régnoit autant dans le cœur des princesses que du roi Badanazer , & que le génie jouissoit du plaisir de les voir dans le contentement de l'amour qui se voit au moment d'être heureux ; la corbeille partit , & se trouva bientôt dans la chambre du roi Kemfarai. Ce prince n'avoit plus qu'un souffle de vie ; mais la vue de la corbeille ranima toutes ses espérances , & lui donna la force de s'y placer sans aucun secours. Aussi-tôt elle s'envola avec sa rapidité ordinaire , & le porta dans la salle du palais , où le roi Badanazer , les princesses & le génie l'attendoient. A la vue de Zoulouch , Kemfarai s'évanouit. Le génie lui fit promptement avaler une liqueur , sans laquelle il étoit absolument perdu ; à l'instant même elle lui rendit sa première santé. L'amour & la princesse Zoulouch auroient sans doute fait ce miracle ; mais ils auroient été plus longs à opérer.

Le roi des génies fit lui-même la cérémonie du mariage de ces quatre amans ; & ne leur étant plus nécessaire dans la situation où ils se trouvoient , il s'envola pour les abandonner à

l'amour qui les fit succomber à leur gré, & sans aucune inquiétude.

Quand Moradbak eut fini cette histoire, le sultan qui avoit toujours paru très-éveillé, quoiqu'il eût pu s'affoupir à quelques endroits, lui dit : Je suis assez content de ton récit ; il ne m'a point endormi, mais il a su m'amuser ; & je remarque que le plaisir est encore un meilleur remède à mon mal que le sommeil. Je te dirai cependant que c'est un grand bonheur que Badanazer ait eu une sœur, & que la princesse couroit risque de demeurer fille, si elle n'eût épousé qu'un homme insensible à la tentation. Je doute même qu'un amant si fort maître de lui eût jamais fait un bon mari.

Hudjiadge ayant fait signe à Moradbak de se retirer, & donné ordre de revenir le lendemain, elle lui obéit, & lui conta l'histoire suivante.

---

## HISTOIRE

### *Du Porte-Faix.*

**I**L y avoit à Bagdad un lapidaire, nommé Abdallah Dgerberi, qui n'avoit qu'un fils, auquel il donna la meilleure éducation qu'il

lui fut possible. Lorsqu'il sentit que l'ange de la mort s'approchoit de lui, il fit venir ce cher fils, ce fils l'unique objet de tous ses sentimens, pour avoir la consolation de l'embrasser; il eut encore le tems de lui donner les conseils dont il croyoit que sa grande jeunesse pouvoit avoir besoin. Après lui avoir recommandé de ne s'écarter jamais des divins préceptes, il le conjura, sur toutes choses de ne point penser la veille à ce qu'il devoit faire le lendemain. Il mourut en embrassant son fils, qui n'avoit pas encore vingt ans accomplis. Le jeune Dgerberine conserva pas long-tems l'épine de douleur qu'il auroit dû garder dans son cœur, en perdant un si bon père. Indépendamment des meubles & des maisons dont il hérita, il trouva dans un souterrain de la maison, cinq cens mille sequins qui remplissoient cinquante vases de dix mille sequins chacun. Cette somme parut les trésors de l'Inde à un jeune homme qui n'avoit aucune idée des richesses; il se livra donc à toutes les dépenses qui se présentèrent; il acheta des femmes pour ses plaisirs, & voulut qu'elles fussent parées avec magnificence; il tint une table ouverte à tous les jeunes gens de son âge, qui lui faisoient continuellement leur cour, & qui nourrissoient sans cesse sa vanité, par les éloges qu'ils donnoient à sa dépense, à

fa

sa musique , à la bonté de ses vins , & à la recherche de sa table.

Une telle conduite eût bientôt dissipé toute la succession. Quand il eut épuisé tous les vases , il vendit les maisons de la ville & de la campagne , & conserva les femmes le plus long-tems qu'il lui fut possible. Mais enfin , il fut obligé de s'en défaire , pour achever de payer ce qu'il devoit , car son cœur étoit affermi sur les colonnes de l'honneur & de la vertu.

Il se trouva donc en peu de tems sans bien , & par conséquent sans amis. Heureusement pour Dgerberi , la nature l'avoit doué d'une force & d'une santé que les plaisirs n'avoient point altérée. Ainsi n'ayant aucune espèce de ressource , il se fit porte - faix , & il ne fut pas long-tems sans être préféré à tous ceux qui exerçoient cette profession dans Bagdad , à cause des poids énormes qu'il portoit , de son intelligence & de la gaieté avec laquelle il faisoit son travail. Car au conseil de son père , qui lui avoit recommandé de ne point penser la veille à ce qu'il devoit faire le lendemain , il ajouta le régime d'oublier le jour ce qu'il avoit fait la veille. Aussi ne fut-il pas long-tems sans être le plus heureux homme de la ville. Son travail ne lui donnoit aucune peine ; il ne dépendoit plus des plaisirs dont il avoit été l'es-

clave. Il connoissoit la fausseté des amis ; on le confidéroit dans son état ; & il ne travailloit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour sa subsistance ; point de femmes , point d'enfans , & sobre. Il étoit le plus heureux des musulmans.

En revenant , au milieu de la nuit , d'une maison de campagne où il avoit porté un ballot , il entendit en suivant les bords du tigre , la voix d'une femme qui pouvoit être au milieu du fleuve ; elle disoit : Au nom de Dieu , secourez-moi. Le son de cette voix étoit si touchant , que Dgerberi ne balançoit point à jeter promptement ses habits. Il se mit à la nage , & fut assez heureux pour secourir cette infortunée au moment qu'elle se débattoit sur l'eau , & que ses forces étoient prêtes de l'abandonner : Il la porta à terre , malgré la rapidité du fleuve. Et quand elle fut un peu remise de sa frayeur , elle le pria de l'accompagner jusqu'à sa maison qu'elle lui indiqua. Dgerberi y consentit. Il entendit en arrivant à sa porte des enfans qui pleuroient ; & qui demandoient leur mère. Ils entrèrent dans la maison ; la femme qu'il venoit de sauver parut à Dgerberi d'une beauté ravissante ; elle le fit asseoir , fit allumer du feu pour sécher ses habits , & lui conta son histoire , qu'elle interrompit mille fois , pour lui témoigner l'excès de sa reconnoissance.

Il y a six mois qu'une femme âgée entra dans ma maison, & me dit : Je n'ai jamais manqué d'entendre la prédication que l'on fait dans la grande mosquée ; mais aujourd'hui il m'est survenu des affaires qui m'ont empêchée de faire ma purification : Vous savez que je ne puis entrer dans la mosquée sans avoir rempli ce devoir. Je vous prie, continua-t-elle, de me prêter un pot à l'eau. Je lui accordai ce qu'elle me demandoit ; elle se purifia, se rendit à la mosquée, & vint ensuite me remercier. Je voulus la retenir à dîner, ne pouvant mieux faire, selon moi, que d'attirer dans ma maison une femme qui me paroïssoit si dévote, & que je pourrois engager à prier Dieu pour mon mari qui est absent. Mais elle me refusa, en disant : Ma fille, je prierai Dieu de vous donner la récompense du plaisir que vous m'avez fait ; mais il ne convient point à une femme de mon âge de manger hors de chez elle. Après m'avoir donné mille bénédictions, elle me quitta. Depuis ce tems, elle est venue tous les vendredis me rendre visite ; elle y vint avant-hier comme à son ordinaire, & me dit : Vous m'avez souvent proposé de passer quelque tems avec vous ; si vous voulez, je répondrai ce soir à votre empressement, je souperai avec vous, & nous passerons la nuit à prier Dieu pour le retour de votre mari ; mais

cependant j'y mets une condition , c'est que nous partirons demain de très-bonne heure , & que vous viendrez avec moi dans une maison de campagne , où l'on doit faire les fiançailles d'une de mes parentes. Je me charge encore de vous ramener chez vous. J'acceptai sa proposition : nous partîmes hier au point du jour , nous trouvâmes un bateau qui nous attendoit pour passer le tigre , & nous arrivâmes dans un endroit peu habité. Un vieillard décrépît , & très-mal vêtu se trouva à la sortie de notre bateau , & nous conduisit à une bergerie , où nous trouvâmes une quinzaine de femmes assemblées. Malgré le bon accueil qu'elles me firent en entrant , tout ce que j'apperçus me donna du soupçon , & me persuada que la vieille m'avoit trompée. Je lui demandai avec beaucoup d'inquiétude où pouvoit être la nôce qu'elle m'avoit annoncée. Elle m'affura qu'elle se feroit le soir , quand les amans de toutes les filles que je voyois seroient arrivés. Alors , ajouta-t-elle , nous souperons ensemble ; nous boirons du vin , & vous irez consommer le mariage avec celui qui sera le plus à votre gré. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire comprendre en quel abyme de malheurs cette méchante vieille m'avoit précipitée. Cependant je contraignis ma douleur , & je cachai mon

inquiétude ; mais je m'adressai à Dieu, & je lui dis dans le secret de mon cœur : Vous qui protégez les innocens & les affligés, délivrez-moi de la cruelle extrémité où je me vois réduite. Cette prière dissipa mon trouble, & je dis à la vieille avec plus de liberté d'esprit : Je vous suis obligée de m'avoir conduite dans un lieu où j'aurai des plaisirs que je ne pouvois attendre dans ma solitude. Ce discours trompa la vieille, & nous ne parlâmes le reste du jour que des plaisirs que la nuit devoit amener. Quand le soleil fut couché, je vis arriver de différens côtés une vingtaine de voleurs, qui étoient la plupart estropiés. Ils saluèrent la vieille, & lui demandèrent pourquoi elle avoit été si long-tems sans les venir voir ; elle s'en excusa sur les soins qu'elle s'étoit donnés pour me procurer à eux. Ensuite elle me présenta, & ils convinrent que jamais elle ne leur avoit amené de femme qui fût plus à leur gré. On servit le souper, & l'on ne me donna point d'autre place que les genoux du chef, sur lesquels je fus obligée de m'asseoir. Je ne fis aucune difficulté : j'affectai même d'être de très-bonne humeur. J'étois cependant toujours occupée des moyens d'échapper au malheur dont j'étois menacée. Quand je vis que celui auquel j'étois tombée en partage me croyoit autant d'amour pour lui

qu'il en avoit pour moi, je feignis d'avoir besoin de sortir. La vieille prit un flambeau pour me conduire hors de la maison. Je savois bien, me dit-elle, que vous ne seriez pas toujours en colère contre moi; il faut commencer par se fâcher, c'est l'usage; mais demain vous me remercierez encore de meilleur cœur. Je n'ai pas daigné répondre à cette malheureuse; mais voyant que j'étois assez éloignée de la maison pour exécuter le dessein que je méditois, j'ai trouvé le moyen d'éteindre la lumière; comme par hasard, & je l'ai priée d'aller la rallumer; elle y a consenti. Alors j'ai couru du côté où nous étions débarquées. Je n'y étois pas encore arrivée, que j'ai entendu la voix de plusieurs de ces malheureux qui couroient après moi, qui m'appelloient, & qui disoient que l'on ne pouvoit pas leur échapper aussi aisément que je m'en flattois. Ces discours ont redoublé ma frayeur; j'ai eu recours à Dieu, & je lui ai dit: Mon Dieu, vous connoissez la droiture de mon cœur, je préfère une mort violente, mais vertueuse, à la douceur d'une vie criminelle. En achevant ces mots, j'ai fermé les yeux, & me trouvant sur un terrain un peu élevé, je me suis lancée dans le fleuve. Vous m'avez entendue; & Dieu s'est servi de vous pour me délivrer. Je n'oublierai jamais le service que vous

m'avez rendu , & j'aurai toujours pour vous le même respect que l'on a pour son père. Ensuite elle lui donna un boetchalik (1), & lui présenta cent sequins, en lui disant qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir lui offrir davantage. Dgerberi ne voulut pas les accepter. Mais pour ne la pas désobliger , il reçut le boetchalik , disant qu'il étoit trop heureux que Dieu l'eût choisi pour une si bonne œuvre , & il se retira.

Ce procédé est trop fort aussi , reprit Hudjiadge , pour un porte-faix ; tu me fais des histoires incroyables.

Souverain seigneur , reprit Moradbak , je ne suis pas capable d'en imposer à votre grandeur ; mais croyez-vous que la nature regarde les états pour départir les sentimens ? Que droit donc votre majesté , si elle savoit la délicatesse d'un voleur de profession : Voyons donc , lui dit Hudjiadge , en se retournant dans son lit.

Ce que je vais vous conter , poursuivit Moradbak , est rapporté dans les histoires les plus authentiques , & ne peut laisser aucun doute. Dis toujours , interrompit Hudjiadge , qu'importe où tu l'as pris ? Moradbak commença ainsi.

---

(1) Espèce de tapis.



## HISTOIRE

*Du voleur de Seistan.*

**L**EICH étoit un simple manœuvre de la province de Seistan ; voyant qu'il ne gagnoit pas assez pour s'entretenir & se nourrir comme il le desiroit , il se joignit à une troupe de voleurs dont il mérita bientôt la confiance par son courage & son adresse. Cette troupe devint redoutable , & ces voleurs enhardis par les succès , formèrent le dessein de voler le trésor du roi de Seistan , nommé Dirhem , fils de Nazir. Ils enfoncèrent la porte , & firent des paquets de tout ce qu'ils purent emporter , soit en or , en argent , ou en pierreries. Ils étoient au moment de se retirer sans aucun obstacle avec leur butin , quand Leich apperçut quelque chose de brillant qui étoit suspendu au plancher ; il ne douta pas que ce ne fût une pierre précieuse d'un prix infini. Il se donna beaucoup de peine pour la descendre , & reconnut en la touchant avec la langue , que c'étoit une pierre de sel. Alors il appella ses compagnons , & leur reprocha le crime qu'ils commettoient. Ils furent étonnés de ses remords ; mais il leur dit :

J'ai mangé du sel du roi, & vous n'ignorez pas que le pain & le sel, les deux plus grands présens que Dieu nous ait faits, engagent un homme à être fidèle à celui de qui il les a reçus. Ainsi je vous conjure, si vous avez de l'amitié pour moi, d'abandonner ce que vous avez volé comme je l'abandonne moi-même. Ses compagnons se laissèrent persuader, & fermèrent les portes du trésor sans rien emporter. Le lendemain, le trésorier étant venu visiter le trésor, & jugeant par le désordre qu'il y remarqua, que l'on y étoit entré, profita de l'occasion pour faire emporter chez lui tous les paquets préparés. Il courut ensuite chez le roi & lui dit, en s'arrachant la barbe: Sire, l'on a volé votre trésor; les voleurs ont profité de la nuit; on fit toutes les recherches possibles, & l'on promit de grandes récompenses à ceux qui pourroient faire connoître les voleurs.

Leich, instruit de ce qui se passoit, se douta de ce qui caufoit l'embarras; mais voyant que non-seulement on soupçonnoit des gens innocens, mais que l'on en faisoit tous les jours arrêter, il fut touché de compassion, & son équité naturelle l'emportant sur le danger qu'il y avoit à découvrir la vérité, il prit le parti de se présenter au visir, & de lui dire: Seigneur, je connois ceux qui ont volé le trésor; menez moi

devant le roi , je saurai l'en instruire. Le visir le conduisit sur le champ , & Leich lui fit un aveu sincère de tout ce qui s'étoit passé , & finit par dire que le trésorier avoit sans doute profité d'une occasion qui mettoit son vol à couvert , & jura que si le roi ordonnoit que l'on visitât ses maisons , il engageoit sa tête que l'on y trouveroit ce qui manquoit au trésor.

Le roi , frappé du discours de Leich , suivit son conseil ; & l'on trouva qu'il avoit rencontré juste. Le trésorier fut conduit au palais ; Dirhem lui reprocha son infidélité , & lui dit : Je te nourris depuis ton enfance ; je te comble de biens ; cependant tu me payes d'ingratitude ; tu m'exposes à condamner des innocens , & tu me voles ; pendant qu'un voleur à qui je n'ai jamais fait aucune grace , & qui n'a mangé de mon sel que par hasard , a laissé tout ce qu'il avoit pris , & qui plus est , a engagé , par son exemple & ses discours , ses compagnons à ne rien emporter. Le trésorier ne pouvant rien répondre pour sa justification , fut condamné à mort par le roi , qui donna sa charge à Leich. Il répondit à la confiance de ce prince , & se conduisit avec toute la fidélité possible.

Après avoir exercé cette charge pendant plusieurs années , le roi le fit général de ses armées ; il s'acquît une grande réputation dans ce nouvel

emploi ; & les trois enfans qu'il laissa se distinguèrent par leur courage , & parvinrent au trône que leurs descendans ont occupé pendant long-tems.

Je crois , poursuivit Moradbak , que votre majesté est à présent convaincue par les sentimens de Leich , que Dgerberi a pu refuser les cent piaftres , & si elle a quelqu'envie de savoir la suite de son histoire , je la raconterai demain. Hudjiadge y consentit ; & le lendemain Moradbak poursuivit en ces termes :

Dgerberi étoit d'une grande force , & le travail l'avoit si prodigieusement augmentée , que tous les porte - faix de la ville , fâchés de voir qu'il faisoit à lui seul presque tout leur ouvrage , & que tous les habitans attendoient plutôt que de ne pas l'employer , prirent le parti de le venir trouver , & lui dirent : Dgerberi , veux-tu ne plus travailler & demeurer tranquille sans rien faire , nous nous engageons à te donner dix aspres par jour ; Dgerberi y consentit ; & les porte - faix furent exacts à lui donner cette somme ; il en vécut tranquillement , & leur tint parole de son côté ; mais l'oisiveté énerva ses forces que le travail avoit entretenues. Son tempérament s'altéra , & il tomba malade : comme il n'avoit jamais pensé au lendemain , il fut bientôt réduit à la misère ;

les porte-faix le voyant si foible, ne voulurent plus lui donner la somme dont ils étoient convenus ; il eut recours à Dieu dans son malheur. Et pendant qu'il dormoit, le saint prophète lui apparut tout resplendissant de gloire, & lui dit : Dgerberi, tu n'as été malade que pour n'avoir pas continué d'employer tes forces, & ne les avoir pas rapportées à Dieu : humilie toi, travaille & tu les retrouveras. Dès le moment son cœur fut touché, & sa santé fut rétablie ; mais il étoit encore trop foible pour reprendre sa profession avec autant de brillant qu'il l'avoit exercée, & sur-tout pour se venger des porte-faix. Il étoit un jour assis devant la porte du grand visir, lorsqu'une femme toute en pleurs vint s'asseoir à ses côtés, pour attendre l'audience de ce ministre. Dgerberi lui demanda le sujet de ses larmes. Hélas ! dit-elle, hier on a assassiné mon fils, il est venu tomber à ma porte percé de plusieurs coups, sans avoir eu le tems de nommer son assassin : on m'a assassiné, a-t-il dit, en expirant. Il étoit mon unique ressource. Je viens prier le visir de faire retrouver son meurtrier, pour ne pas laisser au moins sa mort sans vengeance. Avez-vous quelque éclaircissement à lui donner, lui répondit Dgerberi ? Hélas non, dit-elle, & c'est ce qui redouble mon chagrin : je suis veuve d'un marchand ; mon

filz étoit jeune ; j'espérois qu'il seroit ma ressource. Le visir me répondra , sans doute , que dans une aussi grande ville que Bagdad , il est impossible de retrouver le meurtrier d'un homme qui n'est pas connu. Ecoutez-le avec le respect qui est dû à son état ; mais s'il ne trouve aucun expédient pour vous tirer de peine , dites-lui que Dgerberi , le porte-faix , vous a dit que s'il étoit visir , il sauroit retrouver le meurtrier de votre filz. La mère désolée ne compta pas beaucoup sur un aussi foible secours ; cependant elle le remercia. Tout ce qu'ils avoient prévu arriva ; le visir même fatigué des pleurs de cette femme , ordonna qu'on la fît sortir ; mais en tombant à ses pieds , elle lui dit : Seigneur , daignez consulter Dgerberi , le porte-faix , & je connoîtrai celui qui a tué mon filz. C'est du moins un éclaircissement que tu me donnes , reprit le visir , tu l'accuses donc d'avoir fait périr ton filz ? Non , seigneur , lui répondit la femme ; mais il m'a dit que s'il étoit visir , il sauroit les moyens de retrouver le meurtrier. Le visir se tournant aussi-tôt du côté de ses officiers , leur dit : Allez chercher cet habile homme , conduisez-le devant moi ; & s'il ne retrouve celui que l'on cherche , il sera puni de façon qu'il ne se persuadera pas une autre fois qu'il en fait plus que les visirs du roi. Les

officiers du visir ne furent pas long-tems sans amener Dgerberi devant lui. Connois-tu cette femme, lui dit le visir en le voyant paroître ? Non, seigneur, lui répondit Dgerberi. Tu connois donc son fils ? encore moins, reprit-il. As-tu quelque connoissance de son meurtrier ? Je n'en fais pas plus que vous, poursuivit le porte-faix. Comment veux-tu donc le retrouver, lui dit le visir avec impatience ? Si j'avois votre autorité, ajouta Dgerberi avec un ton d'assurance, je saurois demain matin quel est celui qui a tué le fils de cette pauvre femme. Je te la donne jusques-là, reprit le visir ; & pour en être instruit tu peux ordonner tout ce qu'il te plaira ; mais si tu ne réussis pas, je te promets une bastonnade de cinq cens coups. J'y consens, lui répondit le porte-faix.

Dgerberi ordonna aussitôt à un officier de justice d'aller à la mosquée la plus voisine de la maison qu'habitoit la mère désolée, & d'y arriver au moment que le jour seroit prêt à tomber, pour attendre à la porte le muezin qui crie sur le minaret, avec ordre de lui donner en sortant quelques soufflets, de lui lier les mains, & de le conduire devant lui. L'officier suivit exactement les ordres de Dgerberi.

Quand le muezin fut en sa présence, il lui fit beaucoup d'excuses de ce qu'on l'avoit mal-

traité, & voulut qu'on lui donnât dix sequins pour le consoler. Ensuite il fit retirer tout le monde, & lui ordonna de dire à tous ceux qui lui demanderoient pourquoi on l'avoit arrêté, qu'il avoit été pris pour un autre. Mais il lui recommanda sur toutes choses d'appeller à la prière pendant la nuit, & de descendre aussitôt du minaret, pour répondre à ceux qui viendroient favoir pourquoi il avoit appelé à une heure aussi indue, avec ordre de bien remarquer celui qui viendroit le premier lui faire cette question.

Le muezin se retira très-content, & fit tout ce qui lui avoit été ordonné. Il n'eut pas plutôt appelé à la prière, qu'un jeune homme accourut à lui, & lui demanda pourquoi on l'avoit arrêté la veille. Le muezin lui répondit simplement qu'on l'avoit pris pour un autre. Quand on eut rendu compte à Dgerberi de ce qui s'étoit passé, il se fit amener le jeune homme qui avoit témoigné une si grande curiosité, & lui fit donner une si forte bastonnade, qu'il avoua dans le plus grand détail de quelle façon il avoit assassiné celui que l'on avoit trouvé mort : il ajouta que la crainte d'être découvert le rendant attentif à tout ce qui se passoit d'extraordinaire, l'avoit engagé à venir s'informer du motif qui avoit fait annoncer la prière à :

une heure indue , tout lui étant suspect après le crime qu'il avoit commis. Dgerberi , suivant la loi , livra à la mère le meurtrier de son fils , & elle demanda sa mort , qui lui fut accordée.

Le visir , frappé de l'esprit & du jugement de Dgerberi , voulut savoir son histoire ; il la lui conta ; & ce ministre lui reprocha d'avoir embrassé une profession aussi vile que celle de porte-faix , & le détermina à se mettre dans les troupes que le calife envoyoit contre les Guèbres. Il étoit bien aise d'avoir l'air de récompenser le mérite , pendant qu'il éloignoit de la ville un homme que le calife pourroit approcher de sa personne & des charges , si jamais il en entendoit parler.

Dgerberi fit des prodiges de valeur & de forces dans les campagnes qu'il fit contre les Guèbres. Mais se confiant trop en son courage , il fut fait prisonnier ; & dans le tems que ses ennemis délibéroient sur le genre de mort qu'ils lui feroient éprouver , pour se venger de tous les maux qu'il leur avoit faits , après avoir dit le cent quinzième chapitre de l'alcoran , il brisa ses chaînes , il étouffa le geolier qui voulut s'opposer à sa fuite ; & dans la crainte de retomber entre les mains de ses ennemis , il se jeta dans les déserts , où il vécut long-tems de fruits & de

de racines. Enfin il se trouva dans une forêt, sur le bord de la mer, & monta sur un arbre pour dormir en sûreté, & se garantir des bêtes féroces qui auroient pu l'attaquer.

Quand la nuit fut venue, il vit sortir de la mer un taureau noir, qui faisoit des mugissemens épouvantables, & qui s'approcha de l'arbre sur lequel il étoit monté. Il lui fut aisé de remarquer que ce terrible animal laissa tomber de sa bouche une pierre qui éclaira toute la forêt, & qui lui servit à choisir les herbes qui lui convenoient le plus, comme le saffran & les hyacinthes. Dgerberi qui avoit été élevé au milieu des pierreries dont son père avoit fait un grand commerce, ne douta point que ce qu'il voyoit ne fût une véritable escarboucle, pierre précieuse & rare, dont il avoit si souvent entendu parler, sans en avoir jamais vu; & frappé de l'éclat & de la grosseur de celle-ci, quand il fut un peu remis de la frayeur que le taureau noir lui avoit causée, il ne fut plus occupé que des moyens de s'emparer d'une aussi grande merveille.

Quand le jour parut, le taureau noir reprit la pierre, & rentra dans la mer. Dgerberi descendit de l'arbre, fit sa prière, cueillit des fruits, & se rendit sur le bord de la mer, où il détrempa de la terre, qu'il eut soin de porter

sur l'arbre où il avoit dormi la veille. Le taureau noir vint comme le premier jour. Il posa la pierre à terre ; & quand il fut un peu éloigné pour chercher les herbes qui étoient le plus à son goût , Dgerberi jetta sur la pierre la boue qu'il avoit amassée. Le taureau ne voyant plus de clarté , se précipita dans la mer , après avoir fait des mugiffemens affreux ; & Dgerberi s'empara de l'escarboucle qui n'avoit pas sa pareille dans le monde.

Dgerberi content de cette fortune , ne pensa plus qu'à revenir dans sa patrie. Il fut assez heureux pour trouver un vaisseau qui le conduisit à Ormus ; il traversa toute la Perse ; & sachant que le roi de Perse étoit fort curieux de pierres précieuses , & qu'il en rassembloit de tous les côtés de l'univers , il se fit annoncer comme un homme qui devoit lui faire voir le plus beau morceau que l'on eût jamais vu. Ce prince étoit alors avec un marchand de Balsora , qui l'étonnoit par la magnificence , la beauté & la quantité de pierreries qu'il lui faisoit voir. Le roi bien aise de confondre la vanité d'un marchand qui se faisoit annoncer d'une façon si pompeuse que Dgerberi , dans le tems qu'on lui montrait ce qu'il croyoit de plus beau dans l'univers , ordonna que l'on fit entrer Dgerberi. Il parut précisément lorsque le marchand de Balsora lui

disoit: Votre majesté ne doit point être étonnée si je lui montre tous ces chefs-d'œuvres de la nature. Quand elle saura de quelle façon ils me sont parvenus , elle trouvera la chose toute simple. Le roi lui ayant témoigné qu'il seroit bien aise de savoir comment il avoit rassemblé tant de richesses, le marchand prit ainsi la parole : Mon père étoit pauvre & pêcheur de profession ; nous étions avec lui , mes trois frères & moi, dans son bateau ; nous jettâmes nos filets , après avoir invoqué le grand prophète , pour avoir une pêche favorable ; & ce fut avec une peine infinie que nous les retirâmes , tant leur poids étoit énorme. Enfin nous parvînmes à les tirer à terre ; & notre surprise fut extrême en appercevant un poisson qui avoit la figure humaine. Mon père nous proposa de le porter à la ville , & de le montrer au peuple pour de l'argent ; mais cet homme marin , après nous avoir regardés comme s'il nous avoit entendus, nous étonna beaucoup quand il prit la parole : Je suis , nous dit-il , un habitant des eaux , & créature de Dieu tout comme vous ; donnez-moi la liberté ; n'abusez point du sommeil qui m'a fait tomber dans vos filets ; si vous m'accordez cette grace , je ne vous demande que très-peu de tems pour vous apporter de quoi faire une fortune considérable. L'homme

marin nous attendrit par ses prières ; jura par le grand Dieu qu'ils étoient douze mille musulmans dans la mer , & qu'il alloit en engager un grand nombre à la recherche des présens qu'il vouloit nous faire pour reconnoître l'obligation qu'il nous auroit de lui rendre la liberté. Enfin nous consentîmes à ce qu'il nous demandoit. Il nous dit adieu , en nous priant de nous trouver deux jours après au même endroit où nous étions ; & nous le vîmes aussi-tôt se plonger dans la mer. Nous revînmes au jour marqué , & nous fûmes exacts au rendez-vous. L'homme marin parut , suivi de plusieurs autres hommes de son espèce , qui même avoient l'air très-soumis devant lui. Ils étoient chargés d'une prodigieuse quantité de pierreries que nous présentâ l'homme à qui nous avions donné la liberté. Les pierres que vous voyez font de ce nombre ; nous avons quitté notre métier de pêcheurs , après avoir établi notre père , de façon que rien ne lui puisse manquer ; mes trois frères & moi nous avons partagé en quatre lots tout ce que l'homme marin nous a donné ; nous avons entrepris le commerce de jouailliers dans les différentes villes que nous avons choisies pour notre établissement. La beauté des pierreries prouve la vérité de cette histoire , reprit le roi avec admiration ; & se tournant du côté de

Dgerberi , il lui dit : Que répons-tu à ce que tu viens de voir & d'entendre ; sans doute que l'examen de tant de richesses t'empêchera de montrer la pierre que tu m'as fait annoncer avec tant d'éloge. Sire, lui répondit Dgerberi , quand je n'aurois pas promis à votre majesté de lui faire voir une des merveilles du monde , cette histoire & toutes les pierreries que je vois m'y auroient engagé. Les aventures de ce marchand, & les miennes , prouvent que le hazard est plus favorable pour faire trouver les plus belles choses que les recherches les plus pénibles. Alors il montra son escarboucle merveilleuse. Le roi en fut ébloui ; le marchand de Balsora renferma promptement toutes ses pierreries , & se retira. Dgerberi dit au roi : Prince , ce morceau devant appartenir sans doute au plus grand roi de la terre , ne doit point sortir de votre cour ; je supplie votre majesté de l'accepter , & je suis trop heureux que la fortune m'ait choisi pour vous le présenter : Le roi , flatté de son discours , & touché de sa générosité , dit à son visir de lui donner d'abord cinq cens mille dragmes d'argent , mille pièces de brocard , deux chevaux , & dix vestes d'honneur. Ce n'est pas tout , dit le roi : Je veux savoir de quelle façon cette superbe escarboucle est tombée entre tes mains. Non seulement votre grandeur le saura , reprit

Dgerberi, mais tout ce qui est arrivé à un de ses plus fidèles esclaves, si elle a la complaisance de lui donner un moment d'audience. Le roi y consentit. Il lui dit exactement ce que je viens de raconter à votre majesté, & le roi charmé de tous les bons sentimens qu'il découvrit en lui, ne voulut plus s'en séparer, & le fit son vizir, le sien ne lui convenant plus pour quelque raison particulière. Il posséda cette charge pendant long-tems, la remplit avec honneur, & la garda jusqu'à la mort. J'approuve fort le choix de cet ancien roi de Perse, dit Hudjiadge, & je crois qu'un homme éprouvé par le malheur, & qui a toujours conservé son ame dans une parfaite égalité, est digne de gouverner l'univers. Je voudrois être assez heureux pour trouver un pareil ministre.

Moradbak, charmé du discours du roi, faisoit cette occasion de marquer sa reconnoissance au sage Aboumelek, & de le tirer des fers : Seigneur, lui dit-elle, votre majesté posséde un pareil trésor. Si votre esclave, ajouta-t-elle, en se jettant à ses pieds, a trouvé grace devant vos yeux, daignez rendre la liberté à Aboumelek, qui languit depuis dix ans dans les fers. C'est à lui, seigneur, que vous devez le calme heureux qui paroît régner dans vos sens. Depuis que j'ai eu le bonheur de paroître devant vous, c'est

lui qui m'apprend chaque jour ce que je dois raconter à votre majesté. Hudjiadge se rappelant alors le souvenir d'Aboumelek , se reprocha d'avoir opprimé ses vertus ; il se repentit aussi de toutes les cruautés qu'il avoit exercées ; mais il ne fut pas moins touché de la reconnaissance de Moradbak : Ta beauté , lui dit-il , avoit déjà fait impression sur mon cœur ; ta vertu vient de te le soumettre entièrement. Les archives de l'ancienne Perse ajoutent que le roi Hudjiadge ne se gouverna plus que par les conseils d'Aboumelek & de Moradbak , qu'il la fit placer sur le trône , qu'il l'épousa dans toutes les formes , & qu'il dormit.

F I N.



THE HISTORY OF THE  
LIFE OF  
MRS. MARY WATSON  
IN  
A  
SERIES OF  
LETTERS  
TO  
HER  
SISTER  
MRS. MARY WATSON  
BY  
MRS. MARY WATSON  
IN  
A  
SERIES OF  
LETTERS  
TO  
HER  
SISTER  
MRS. MARY WATSON  
BY  
MRS. MARY WATSON

THE



TOUT VIENT A POINT  
QUI PEUT ATTENDRE;  
OU  
CADICHON,  
SUIVI DE  
JEANNETTE  
OU  
L'INDISCRÉTION.

*Par M. le Comte de CAYLUS.*

YOUR VIEW A POINT

OF THE TOWER

OF

CADIZ

IN 1796

BY

J. H. M. J. J.

AND

---

# P R É F A C E

## *D E L' A U T E U R,*

**L**ES contes de Fées ont été long-tems à la mode , & dans ma jeunesse on ne lisoit guères que cela dans le monde. Madame la comtesse de Murat & madame d'Aulnoy ont fait en ce genre des morceaux charmans. La traduction des contes Arabes & Persans de MM. Galland & Petis de la Croix ont eu un succès prodigieux ; & ce succès étoit mérité. Aussi ont-ils excité l'émulation de beaucoup de gens de lettres qui ont aspiré à l'honneur de les imiter. Quelques-uns ont été heureux ; d'autres ont été relégués dans la poussière des magasins de librairie , jusqu'au moment où ils ont passé à l'épicier. Je craignois fort d'augmenter le nombre de ces infortunés conteurs , lorsque les sociétés dans lesquelles j'étois répandu , m'engagèrent à m'essayer en ce genre. Je résistai : mais je me laissai séduire enfin , par l'attrait naturel que les ouvrages d'imagination , & plus encore par la fin qu'un homme de lettres sage & honnête doit toujours se pro-

poser en écrivant. Je trouvois dans les ouvrages des illustres dames dont j'ai parlé, & dans les *Mille & Un*, une infinité de leçons de morale qui s'introduisoient dans le cœur, sous le masque de l'agrément. Je me sentois, par mon propre caractère, assez porté à rendre la vertu aimable, & je ne crus pas cette voie inutile. D'ailleurs, cela me délassoit ; & lorsque j'avois bien desséché mon cerveau & fatigué mon esprit à deviner le sens de quelques anciens hiéroglyphes, je trouvois un vrai plaisir à promener mon imagination dans le vaste champ de la féerie. Rien, en effet, ne sauroit l'épuiser ; & quelques habiles & actifs que soient les moissonneurs qui y recueillent, on trouvera toujours, non-seulement à glaner après eux, mais encore à faire une récolte aussi abondante que la leur. Je m'amusai donc à écrire des contes, par le même motif qui m'engageoit à graver à l'eau forte. Je sentois bien que je ne pouvois atteindre à la perfection dans aucun de ces deux cas : mais c'étoit autant de gagné sur l'ennui du désœuvrement ; & c'étoit assez pour moi.

Mes premiers contes réussirent néanmoins, & au-delà de mes espérances : cela

m'encouragea ; j'en publiai quelques autres qui eurent encore plus de succès. Celui des *Féeries nouvelles* sur-tout , & des *Contes orientaux* flatta mon amour-propre , & peut-être eussé-je continué à m'exercer en ce genre , si des occupations plus sérieuses ne m'en eussent détourné ; & j'étois obligé de les suivre , sans pouvoir me permettre la moindre interruption.

Le goût du siècle changea : les romans métaphysiques ou libertins prirent la place de *Merlin* & d'*Urgande la déconnuë*. Ce fut, peut-être , à la honte & au détriment des mœurs. En les peignant comme on les voyoit, plus le portrait étoit ressemblant , & plus il gâtoit le cœur , car il ne faut pas s'y tromper : il en est des ouvrages d'imagination comme des problèmes des casuistes. Il est de telles questions , que ceux-ci se permettent ; même dans les traités les plus graves , qui , par la manière dont elles sont exposées , sont plus propres à donner des appas au vice , qu'à en faire redouter la laideur. Les fables de la Fontaine sont d'excellentes leçons de vertu : en diroit-on autant de ses contes ?

Je n'ai à me reprocher aucun écart à ce

fujet. Ceux qui ont lu les féeries que j'ai publiées, ont dû s'appercevoir, au premier coup d'œil, que je n'ai eu, par-tout, d'autre but que d'*emmieller la viande salubre à l'enfant*, comme dit Montaigne. Je ne m'avivrai pas d'en faire ici l'analyse, elles sont assez connues : je dois seulement dire pourquoi, après plus de trente ans, j'ai encore osé écrire *Cadichon & Jeannette*. Une femme respectable, & qui tenoit encore de la vieille cour, avoit deux jeunes petit-fils, dont l'un étoit d'une impatience extrême, & l'autre d'un caquet qui ne finissoit point. La bonne grand'mère crut que deux contes sur ces sujets pourroient les corriger, & elle me pria de les faire : je n'avois rien à lui refuser, & j'eus à m'applaudir de ma confiance ; car, à force de les lire & relire, chacun des deux contes produisit l'effet qu'on en attendoit ; mais ce fut par une toute autre cause que la moralité des contes. L'impatient anonnoit en lisant ; mais il vouloit pouvoir raconter l'histoire : il fallut y mettre le tems nécessaire pour l'apprendre. Le babillard employoit à lire un tems qu'il auroit perdu à jaser ou à espionner, & c'étoit autant de silence pour lui, je dirois même d'incurio-

sité. Quoi qu'il en soit, ces contes leur furent profitables ; & , de quelque œil qu'on les regarde , les contes de fées le seront toujours.

Que peut-on , en effet , objecter de raisonnable contre ces sortes d'ouvrages ? Le merveilleux ? le bizarre ? l'extravagance d'une imagination sans règle & sans frein ? Que cela prouve-t-il ? rien du tout. On pardonne bien le merveilleux à Homere , à Virgile & aux autres poètes quelconques. Est-il plus sage de supposer des Dieux passionnés , divisés , inconstans , injustes & cruels , que de supposer des enchanteurs & des fées qui ont ces mêmes vues ? Non , sans doute. Il y a plus même : c'est que les enchanteurs & les fées ne sont donnés dans aucun conte que comme des êtres puissans , il est vrai , mais subordonnés à un pouvoir supérieur au leur. Et aucun auteur des féeries n'a jamais manqué de donner la puissance suprême à la bienfaisance ; & Jupiter , le maître des Dieux , est quelquefois mal-faisant.

Les poètes peignent les passions & leurs excès ; mais souvent ils se bornent à les peindre. Contens d'avoir rendu la nature , ils s'inquiètent peu d'en corriger les mou-

vemens dérégles. Horace a beau nous dire que les poèmes d'Homere contiennent une morale plus saine que celle qui résulte des leçons de Chryssippe , de Crantor & des autres stoïciens. Si Horace n'eût eu la bonté de vouloir trouver dans l'Iliade & l'Odyssée les moralités que son admirable analyse nous présente , aucun des lecteurs du *divin* Homere ne les auroit , peut-être , jamais apperçues.

Ce n'est pas que , dans tous les contes de fées , la morale soit aussi frappante que dans *Serpentin verd* , ou dans le *Prince Souci* , & , sur-tout , dans *Rosimond* , *Alfarout* : & les autres contes de l'immortel Fénelon , dont le nom devoit être ici de la plus grande autorité ; mais pour être plus voilée & moins apparente , la morale se fait toujours assez sentir pour produire l'effet que l'auteur s'est proposé. Pour prouver cette assertion , je n'ai qu'à mettre sous les yeux du lecteur un précis du *Palais de la vengeance* , l'un des plus beaux contes que je connoisse. Madame la comtesse de Murat suppose un jeune prince & une jeune princesse s'aimant l'un l'autre , & aimés l'un & l'autre par une fée & un enchanteur qui se promettent

promettent bien de les rendre infidèles. Pour y parvenir , ils les enlèvent de concert & en même tems. Tout est mis en œuvre pour leur faire oublier leurs premières amours ; vains efforts , rien ne les séduit , & chacun d'eux conserve chèrement la mémoire de l'objet aimé. Rebutés enfin de leurs inutiles tentatives , la fée & l'enchanteur résolvent , dans leur désespoir , d'accabler ces malheureux amans du poids de toute leur colère , ou , pour mieux dire , de leur fureur. De mille moyens de vengeance entre lesquels leur pouvoir leur permettoit de choisir , ils se décident pour celui qui rendra la vie la plus dure à ces amans trop constans à leur gré. D'un coup de baguette , ils construisent à l'instant un palais superbe dans une solitude immense qui en défend l'approche à tout effort humain. C'est - là qu'ils transportent le prince & la princesse ; ils les douent d'immortalité par un raffinement de barbarie , leur interdisent toute occupation , les privent de toute société , & les laissent entièrement livrés à eux-mêmes. Servis par des mains invisibles , ils ne voient qu'eux seuls , & se croient dans les premiers instans au comble du bonheur. Leur inexpé-

rience les empêche de s'appercevoir qu'un tête-à-tête éternel , doit bientôt devenir un éternel supplice ; *car* , comme dit Saadi , *toujours du plaisir n'est pas du plaisir. L'accoutumance* produit bientôt l'ennui ; & lorsque l'ennui vient succéder à la tendresse , le dégoût , la haine même ne tardent pas à le suivre. Aussi madame de Murat n'a pas cru pouvoir mieux terminer son conte , qu'en disant que l'enchanteur qui avoit enfermé le prince & la princesse dans ce palais délicieux , mais désert ,

Les avoit , dans ces lieux témoins de sa vengeance ;

Condamnés à se voir toujours.

Je me garderai bien de m'appesantir sur les réflexions que ce récit feroit naître ; je dirai seulement qu'indépendamment de l'intérêt que le lecteur prend pour ces infortunées victimes de la jalousie & de la vengeance , l'instruction se glisse dans son ame , & il apprend qu'il ne faut point épuiser la sensibilité , si l'on veut se conserver sensible. Je citerai , à ce sujet , ces beaux vers de M. Arouet , dans une des épîtres morales

qu'il publia il y a près de trente ans (1).

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître  
 Dans les ronces du monde autour de nous fait croître ;  
 Il en est pour tout âge , & par des soins prudens  
 On en peut conserver pour l'hiver de ses ans.  
 Mais s'il faut les cueillir , c'est d'une main légère ;  
 On flétrit aisément leur beauté passagère.  
 N'offrez pas à vos sens , de mollesse accablés ,  
 Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.  
 Il ne faut pas tout voir , tout sentir , tout entendre :  
 Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.  
 Le travail est souvent le père du plaisir , &c.

En voilà assez sur un objet que l'on regarde comme purement frivole ; je ne m'étendrai pas davantage sur sa justification. Les gens sensés, qui savent apprécier les choses, ne proscrirent jamais ce genre ; & s'il falloit citer une autorité respectable , je dirois que M. de Montesquieu se trouvant , faute d'autres livres , nécessité à lire les *Mille & une Nuits* , y trouva tant d'attrait , que je lui ai entendu dire , plus d'une fois , qu'il se félicitoit d'avoir fait connoissance avec les con-

---

(1) Ces mots prouvent que M. le comte de Caylus écrivoit ceci vers 1760. ( *Note de l'éditeur.* )

teurs Arabes, & qu'il en relisoit volontiers quelque chose tous les ans.

Au reste, je ne fais pas si ces deux contes auront du succès ; je ne fais même si je les mettrai au jour. Je voudrois pouvoir les joindre à quelques extraits que j'ai faits d'après des manuscrits de la bibliothèque du roi : mais il faudroit pour cela plus de loisir que je n'en ai.





# CADICHON,

## CONTÉ.

**I**L étoit une fois un roi & une reine qui avoient un fort petit royaume à gouverner. Le roi se nommoit Petaud ; c'étoit un fort bon homme , assez brusque , d'un esprit simple & très-borné ; mais du reste le meilleur roi qu'il y eût au monde : ses sujets étoient presque aussi grands maîtres que lui ; car dans les moindres circonstances ils donnoient tout haut leur avis , sans qu'on le leur demandât ; & chacun vouloit qu'on eût égard au sien , & qu'il fût suivi.

La reine s'appelloit Gillette ; elle n'avoit guères plus d'esprit que son mari , mais il étoit doux , timide & tranquille , ce qui faisoit qu'elle parloit peu , & souvent par sentences : elle avoit pour le roi la soumission & les déférences que l'on a ordinairement pour un mari de qui l'on tient sa fortune.

Comme Petaud étoit le seul enfant que le roi son père & la reine sa mère eussent eu de leur

mariage , ils avoient réfolu , au moment de fa naiffance , de lui faire époufer une petite princesse , nièce d'une vieille fée , nommée Gangan , qui étoit pour lors l'amie intime des père & mère de Petaud. Il eft vrai que la princesse n'étoit pas encore venue au monde : mais fur la parole & les affurances de Gangan , qu'elle feroit un jour une perfonne accomplie , on promit tout ce qu'elle voulut , & on s'engagea même par ferment à ne fe point dédire.

Petaud étant parvenu à l'âge de vingt-cinq ans , jugea à propos de fe marier à fa fantafie ; il s'embarraffa peu des promeffes de fes père & mère , & époufa , fans leur consentement , une jeune fille extrêmement jolie , dont il étoit devenu fort amoureux. Elle n'étoit que la fille d'un riche fermier ; mais quoiqu'elle eût époufé le fils du roi , fon bon naturel l'empêcha d'être vaine , c'est-à-dire , fotte.

Le roi , père de Petaud , irrité du mariage de ce prince , ne put refufer à Gangan de venger l'affront qu'il leur faisoit à tous deux : il déshérita ce prince , lui défendit de jamais paroître à fa cour , & le réduifit à fa légitime , que l'on fixa à une terre affez confidérable , dont fon beau-père avoit été le fermier. Toute la grace qu'on lui accorda , fut d'ériger cette terre en fouveraineté , avec la permiffion de porter le

titre de roi & de majesté. Peu de temps après sa disgrâce, son père mourut, & sa mère ayant obtenu la régence, ne fut pas fâchée d'être débarrassée d'un fils, qui, malgré son peu d'esprit, auroit pu traverser ses projets, & le desir qu'elle avoit de régner.

Petaud n'étoit ni ambitieux, ni conquérant; ainsi il ne tarda pas à s'accoutumer dans son petit état, & même à s'y trouver fort bien: tout petit qu'il étoit, il y régnoit comme s'il eût été grand; à le bien prendre, c'en étoit autant qu'il lui en falloit; & les titres de roi & de majesté lui tenoient lieu d'un grand royaume. Mais comme les esprits les plus bornés ont toujours leur portion de vanité, il se piqua bientôt d'imiter le roi son père, & créa un sénéchal, un procureur-fiscal & un receveur; (car on ne connoissoit alors ni chancelier, ni parlement, ni fermes générales; les rois rendoient la justice eux-mêmes, & recevoient tout simplement leurs revenus.) Il fit aussi battre monnoie, & composa avec son sénéchal des ordonnances pour la police de son petit état: son beau-père fut celui qu'il décora de cette dignité de sénéchal: il se nommoit Caboche, c'étoit un homme franc, sincère & équitable; il avoit reçu de la nature sa part d'imagination, en sens commun; aussi décidoit-il lentement, mais presque tou-

jours juste : il favoit par cœur les quatrains de Pibrac , & aimoit à les réciter. Cette petite fortune ne le rendit pas plus vain ; car il continua de faire valoir les fermes comme auparavant : ce qui lui gagna tellement la confiance de son gendre , que sa majesté ne pouvoit plus se passer de lui.

Tous les matins Caboche alloit chez le roi avec qui il déjeûnoit ; ensuite on parloit d'affaire ; mais le plus souvent ce ministre lui disoit : « Sire , avec votre permission, vous n'y » entendez rien , laissez-moi faire , & tout ira » bien ; il faut 'que chacun se mêle de son mé- » métier , dit M. Pibrac : mais , répondoit le » roi , que ferai-je donc moi ? Ce que vous » voudrez , répliquoit Caboche, vous gouver- » nerez votre femme & votre potager. Voilà » tout ce qu'il vous faut : je crois, en effet , » que tu as raison , disoit le roi ; ainsi fais ce » que tu voudras ». Cependant pour ne rien perdre du côté de la réputation , il se paroît les jours de fête d'un manteau royal de toile rouge, imprimée de fleurs d'or , d'une toque de pareille étoffe , & d'un sceptre de bois doré qu'il avoit acheté d'un vieux comédien de campagne qui avoit quitté la profession. Après son conseil , il se faisoit apporter l'almanach de Liége & celui de Milan , qu'on lui envoyoit de Troyes tous

les ans dès le mois de juillet, & qu'il faisoit relier en beau papier marbré, & dorer sur tranche. Dans l'un, il apprenoit les temps propres à semer, planter, tailler, greffer, faindre & purger; & il y avoit tant de confiance, qu'il se faisoit souvent médicamenter lui & la reine sans en avoir besoin. Dans l'autre, il étudioit les prédictions politiques, dont il étoit d'autant plus émerveillé, qu'il n'y entendoit rien. Au bout de quelques années, tous ces almanachs lui composèrent une petite bibliothèque qu'il estimoit autant que si elle eût été bonne; & il n'y avoit même que le sénéchal & lui qui en eussent la clé. L'après-midi, il s'occupoit dans son petit potager royal à pratiquer ce que son almanach lui avoit enseigné le matin. Le soir, il envoyoit chercher Caboche pour jouer, jusqu'à l'heure du souper, une brisque, ou un piquet au grand cent, puis il soupoit en public avec la reine, & à dix heures tout le monde étoit couché.

Gillette, de son côté, s'occupoit aux affaires domestiques; elle filoit avec ses femmes, & faisoit, avec le lait de ses vaches & de ses chevres, des fromages excellens: elle ne manquoit pas, sur-tout, de païtir tous les matins un petit gâteau de farine d'orge qu'elle faisoit cuire sous la cendre, & elle le portoit aussi-tôt

avec un fromage à la crème dans son petit jardin, au pied d'un rofier, ainsi qu'il lui avoit été ordonné dans un songe le lendemain de ses nûces.

La tranquillité dont ils jouissoient l'un & l'autre dans leur petit royaume, n'étoit troublée que par le desir d'avoir des enfans. Le roi avoit consulté, mais en vain, les médecins, les charlatans & les devineresses; à l'égard des fées, il étoit trop piqué contre elles pour y avoir recours. Gillette, au contraire, avoit en leur pouvoir une confiance parfaite; mais elle n'osoit la faire connoître, dans la crainte de déplaire à son époux. Malgré cela, Gangan, peu satisfaite de l'exhérédation de Petaud, s'étoit encore vengée sur cette pauvre reine, en la condamnant à être tout à la fois stérile & féconde.

Il y avoit déjà deux ans que Gillette étoit mariée, sans qu'elle eût eu la moindre apparence de grossesse; & Petaud commençoit à désespérer d'avoir des enfans, lorsqu'un jour la sage-femme de son royaume, qui étoit première dame d'honneur de la reine, vint lui annoncer que sa majesté étoit grosse. A cette nouvelle, transporté de joie, il l'embrassa de tout son cœur, & tirant de son doigt une belle bague composée d'un œil de chat, il lui en fit présent.

Il ne s'en tint pas-là , car il donna le soir un grand souper à tous les notables de son royaume ; après lequel il tira lui-même toute son artillerie, qui consistoit en douze arquebuses à rouet, & en six carabines à fourchette. On prétend que , durant le souper , sa joie immodérée lui avoit fait dire des choses contraires à sa dignité ; & que , sur les remontrances de son sénéchal , il avoit répondu en versant un grand verre de vin à ce ministre : « Grand merci , beau-père : tu » as peut-être raison ; mais l'on n'est pas tous » les jours père , au bout du compte : partant , » n'en parlons plus , & réjouissons-nous ; car , » à ma place , tu en ferois peut-être de même » sagement ». Caboché ne répliqua rien , & chacun se retira très-content de leurs majestés.

Comme le roi étoit aimé de ses sujets, on fit , le même jour & à la même heure , des réjouissances par tout le royaume , & l'on attendit patiemment le tems des couches : mais l'on fut bien surpris , quand , après les neuf mois révolus , la reine ayant senti de violentes douleurs , redevint tout-à-coup tranquille : sa grossesse , cependant , bien loin de diminuer , ne fit qu'augmenter pendant neuf autres mois ; & au bout de ce tems-là , elle ressentit encore les mêmes atteintes , mais sans aucun succès. Enfin , on vit avec le dernier étonnement , un événement

si singulier se répéter de même jusqu'à sept fois, au grand déplaisir du roi, de la reine & de la sage-femme, sa première dame d'honneur. De tems en tems le roi feuilletoit ses almanachs, & consultoit leurs prédictions, sans y rien trouver qui regardât les femmes grosses, & cela l'impatiénoit beaucoup. Il demandoit souvent à la reine, quand elle vouloit finir d'accoucher; & la reine, fort tranquillement, lui répondoit: Sire, *tout vient à point, qui peut attendre.* Ainsi, il eut beau s'impatier, & la reine vouloir lui obéir, l'arrêt de Gangan fut exécuté, & cette princesse ne cessa de devenir grosse pendant plus de cinq années.

On ne savoit que penser d'une aventure si singulière, lorsqu'un jour le roi étant dans son fruitier avec son sénéchal, on vint lui dire que la reine venoit de donner jour à un prince & à une princesse; ils y coururent aussi-tôt, & ils étoient à peine entrés dans sa chambre, qu'elle mit encore au monde un fils & une fille, qui, un moment après, furent suivis de deux autres. « Miséricorde, s'écria le roi, » quest-ceci, madame, & quand finirez-vous? » Alors, la reine poussant un grand cri qui » annonçoit encore quelque chose, lui répon- » dit: je ne fais, Sire; mais je fais *que tout » vient à point, qui peut attendre: attendre,*

» reprit le roi, oh ! par mon sceptre, je n'en  
» ferai rien ; si je restois ici davantage, il me  
» viendrait, je crois, autant d'enfans qu'il y  
» a de pommes dans mon fruitier ». En effet,  
il fut à peine parti, que la reine mit au monde  
un beau garçon, qui rendit à sa mère le calme  
qu'elle desiroit depuis si long-tems. Il avoit les  
plus beaux yeux qu'on eût jamais vu, la peau  
fort blanche, & les sourcils, ainsi que les che-  
veux, d'un noir de jai ; comme il étoit né  
coëffé, le roi & la reine sentirent pour lui  
plus d'inclination que pour les autres, & cette  
princesse voulut absolument nourrir elle-même  
son petit Cadichon ( car c'est ainsi qu'on le  
nomma ).

Au bout de dix-huit mois, les trois princesses  
devinrent si vifs & si semillans, que les nour-  
rices n'en pouvoient venir à bout. Quand elles  
s'en plaignoient au roi, il leur répondoit :  
» laissez les faire, lorsqu'ils auront mon âge,  
» ils ne feront plus si vifs ; j'ai été tout de  
» même, moi qui vous parle ; & cela vien-  
» dra ». Les trois princesses, au contraire,  
étoient douces, mais si sombres & si tran-  
quilles, qu'elles restoient dans la situation où  
on les mettoit ; ce qui faisoit que le roi pré-  
féroit ses garçons à ses filles, & que la reine  
aimoit mieux ses filles que ses garçons ;

excepté Cadichon , qui , n'ayant aucun des défauts de ses freres & sœurs , étoit le plus joli enfant du monde : il auroit bientôt été gâté , si une fée bienfaisante ne l'eût , à l'insu de Gangan & même de Gillette , doué au moment de sa naissance d'un caractère égal & invariable.

Lorsqu'il fut question de sevrer les enfans de leurs majestés , on assembla un conseil extraordinaire , composé du sénéchal , du procureur-fiscal , du receveur & des mies qui y furent appellées. Après bien des contestations , on y résolut , sur l'avis de Caboche , de faire usage de lait de vache pour les trois garçons , & de lait de chevre pour les trois filles : cet avis parut très-propre à corriger , d'une façon simple , la vivacité des princes , & la lenteur des princesses : mais quand ils furent plus avancés en âge , & qu'il fallut leur donner des alimens plus solides , ils en firent une si grande consommation , que les revenus du roi se trouvèrent considérablement diminués ; d'ailleurs , comme les princes n'avoient perdu par leur première nourriture qu'une partie de leur vivacité , & que les princesses en avoient acquis une nouvelle , c'étoit toute la journée un carillon & des disputes effroyables. On se chamailloit , on se tirailloit , & on usoit des hardes tant &c.

tant , qu'on avoit peine à y suffire. Il n'y avoit que le petit Cadichon qui fut doux & obéissant : aussi ses frères & sœurs lui faisoient toujours quelque niche. « Le roi disoit souvent à la reine , vos trois filles grandissent furieusement , & par mon sceptre , je ne fais trop ce que j'en ferai , car pour mes garçons , je leur donnerai les baux de mes fermes , & le gain qu'ils feront sera pour eux ; mais , pour vos filles , cela est différent. A quoi la reine répondoit : sire : donnons-nous patience ; car , *tout vient à point , qui peut attendre.*

Tandis que le roi Petaud s'inquiétoit , & que la reine Gillette se tranquillisoit , leurs enfans parvinrent à l'âge de sept ans. Chacun de ceux qui composoient leur Cour , donnoit déjà son avis ou plutôt sa décision pour l'établissement des princes & princesses , lorsqu'un matin la reine venant de paitrir son petit gâteau , aperçut sur la table une jolie petite souris bleue qui rongeoit la pâte : son premier mouvement fut de la chasser , mais un sentiment involontaire l'en empêcha : elle la considéra attentivement , & fut fort surprise de la voir se saisir du petit gâteau & l'emporter dans la cheminée. Sa tranquillité fit place à son impatience , & courant après la souris , dans le dessein de lui enlever sa proie , elle vit disparaître l'une &

L'autre, & ne trouva à la place qu'une petite vieille ratatinée & haute d'un pied. Après plusieurs grimaces & quelques paroles peu intelligibles, cette petite figure mit la pelle & les pincettes en croix, fit dessus, avec le balai, trois cercles & trois triangles, pouffa sept petits cris aigus, & finit par jeter le balai par-dessus sa tête. La reine, malgré sa frayeur, ne laissa pas de remarquer que la vieille, en traçant les cercles & les triangles, avoit prononcé distinctement ces trois mots, *confiance, discrétion, bonheur*; elle cherchoit à en pénétrer le sens, quand un bruit qu'elle entendit dans la chambre voisine, la tira de sa rêverie: comme elle crut reconnoître la voix de Cadichon, elle y courut aussi-tôt: mais elle eut à peine ouvert la porte, qu'elle apperçut trois gros hannetons qui tenoient chacun dans leurs pattes une de ses filles, & trois grandes demoiselles qui portoient sur leurs dos ses trois fils. Tout cela, en s'envôlant promptement par la fenêtré, chantoit en chœur & fort mélodieusement, *hanneton, vôle, vôle, vôle*. Ce qui toucha le plus Gillette, fut de voir au milieu d'eux Cadichon entre les pattes de la fouris bleue; ils étoient l'un & l'autre sur un petit char, fait d'une grosse coquille de limaçon, couleur de rose, & traîné par deux chardonnerets parfaitement

faitement bien panachés. La souris, qui lui parut plus grande que ne sont ordinairement les animaux de son espèce, avoit une belle robe de perse, un mantelet de velours noir, une coëffe nouée sous le menton, & deux petites cornes bleues au-dessus du front. Le char, les hannetons & les demoiselles partirent avec tant de vitesse, que la reine les eut bientôt perdus de vue. Alors, plus occupée de la perte de Cadichon & de ses enfans, que des Fées & de leur pouvoir, elle se mit à crier & à pleurer de toutes ses forces. Le roi qui l'entendit, accourut, suivi de son sénéchal, & voulut en savoir la cause: mais la douleur de Gillette étoit si forte, qu'elle ne put lui répondre que par ces mots, les hannetons . . . . les demoiselles . . . . ah! sire, on enleve nos enfans. Le roi, qui ne fit attention qu'à ces dernières paroles, quitta brusquement Gillette, & ordonna à Caboche de prendre dans son antichambre deux mousquetons ( car il y en avoit toujours une demi-douzaine, en attendant qu'il eût des gardes ). Puis, traversant son potager royal, il gagna la campagne dans le dessein de poursuivre & de tuer les ravisseurs.

Il y avoit environ une heure qu'il étoit parti, & la reine, dont les larmes étoient épuisées, ne donnoit plus que des soupirs à la perte de ses

enfans, lorsqu'elle entendit quelque chose bourdonner autour d'elle, & vit tomber à ses pieds un papier plié en quarré; elle le ramassa aussitôt, l'ouvrit précipitamment, & y lut ces mots.

« Calmez votre inquiétude, ma chère Gillette, & souvenez-vous que de la confiance & de la discrétion dépend votre bonheur: vous l'avez commencé par votre exactitude à me donner des gâteaux & des fromages, & ma reconnoissance fera le reste; mais soyez toujours convaincue que *tout vient à point, qui peut attendre*, & qu'après cela vous devez tout espérer de votre amie la fée des champs ».

Ce billet, joint à sa confiance au pouvoir des fées, acheva de calmer ses inquiétudes; & adressant la parole à une petite linotte qu'elle apperçut sur le ciel de son lit: « Linotte, belle linotte, lui dit-elle, je ferai tout ce qu'il vous plaira, mais donnez-moi, je vous prie, lorsque vous en faurez, des nouvelles de mon petit Cadichon ». A ces mots, la linotte battit des aîles, chanta & s'envola; & la reine persuadée que cela vouloit dire, *j'y consens*, la remercia & lui fit une grande révérence. Cependant le roi & son sénéchal, las d'avoir couru inutilement, revinrent à la maison, & trouvèrent la reine si tranquille, que le roi en fut presque scandalisé; il lui fit plusieurs questions

pour en favoir la raison ; auxquelles Gillette ne répondit jamais que , *tout vient à point , qui peut attendre*. Ce sang-froid l'impatienta si fort qu'il se seroit emporté contre elle , si son sénéchal ne lui eût remontré que Gillette avoit raison , & que Pibrac & le conseiller Mathieu l'avoient dit avant elle dans un de leurs quatrains qu'il lui récita sur le champ. Le roi , pour qui Caboché étoit un oracle , se tut , & écouta avec attention un beau petit discours qu'il lui fit sur les inconvéniens d'avoir des enfans , & sur les chagrins & la dépense qu'ils causent presque toujours à leurs père & mère. « Par mon sceptre , » dit le roi , le beau-père a raison , & ces sept » marmots - là m'auroient ruiné , s'ils fussent » plus long-tems restés chez moi : partant , » grand merci à qui s'en est chargé ; comme ils » sont venus , ils s'en vont : il n'y a à tout cela » que du tems de perdu ; ainsi réjouissons-nous , » c'est à recommencer ». La reine , qui craignoit de trop parler , ne répondit rien ; & le roi , n'ayant plus rien à dire , retourna dans son cabinet jouer un cent de piquet avec son sénéchal.

Pendant que tout ceci se passoit chez le roi Petaud , la reine sa mère se lassant d'un veuvage qui duroit depuis long-tems , résolut de se remarier ; pour cet effet , elle jetta les yeux sur

un jeune prince , voisin de son royaume & souverain des Isles Vertes : il étoit beau , bien fait , & son esprit avoit autant de grace que sa personne ; ses plaisirs étoient son unique occupation ; il n'étoit bruit que de ses galanteries , & l'on assuroit qu'aucune jolie femme de son royaume ne lui avoit résisté.

La réputation avantageuse & le portrait de ce prince tournèrent si bien la tête de la reine , qu'elle se flatta de s'en faire aimer , & de fixer son inconstance. Il n'y avoit qu'une difficulté , c'est qu'elle n'étoit ni jeune , ni aimable ; elle avoit la taille haute & maigre , les yeux petits , le nez long & pendant , la bouche fort grande & passablement de barbe. Une pareille figure pouvoit être avantageuse à une reine pour en imposer : mais elle étoit peu propre à inspirer de l'amour. On ne sauroit tout-à-fait s'aveugler sur ses défauts , lorsqu'ils sont marqués à un certain point : elle sentit , dans des momens de réflexion , qu'en l'état où elle étoit il lui feroit impossible de plaire au jeune roi des Isles Vertes , & que , pour y réussir , il falloit avoir de la beauté , ou tout au moins de la jeunesse ; mais comment y parvenir , & comment changer des cheveux gris , & des traits hommasses en une figure aimable , en graces enfantines ou en mines agaçantes ? Il est vrai que Gangan ,

son amie, lui auroit été d'un grand secours dans cette occasion, si cette fée ne l'eût pas plusieurs fois pressée inutilement d'adopter sa nièce, & de la désigner héritière de sa couronne; ainsi, il y avoit tout à craindre d'exciter sa colère par une pareille proposition. La vieille reine sentit tout cela, hésita, combattit, & regarda tant & tant le portrait du beau prince des Isles Vertes, que l'amour l'emporta, enfin, sur les égards qu'elle devoit à la fée: elle lui fit part de ses sentimens, & la conjura, dans les termes les plus pressans, de lui prêter les secours de son art, & de ne lui pas refuser cette marque essentielle de son amitié; elle alla même jusqu'à lui faire voir le portrait du jeune prince, & à exiger d'elle l'approbation de son dessein. Gangan ne put cacher sa surprise, mais elle dissimula son ressentiment; elle prévint de quelle conséquence il étoit de se déclarer ouvertement contre ce mariage, puisque le roi des Isles Vertes, qui avoit presque ruiné ses états pour subvenir à ses dépenses, seroit capable de le conclure par intérêt, & de le soutenir à l'aide d'un puissant génie protecteur de son royaume: ainsi, feignant de donner les mains à cette affaire, elle promit à la reine de travailler au plutôt à son rajeunissement; mais elle se promit, en

même tems de la tromper , & de la mettre hors d'état d'exécuter ses volontés.

Le jour que cette fée avoit marqué pour l'exécution de ses promesses , elle parut vêtue d'une longue robe de fatin , couleur de chair & argent ; sa coëffure n'étoit composée que de fleurs artificielles & pompons de clinquant ; un petit nain amaranthe lui portoit la robe , & avoit sous le bras gauche une boëte noire de lacque de la Chine. La reine la reçut avec les plus grandes marques de respect & de reconnoissance , & la supplia , après les premiers complimens , de ne pas différer son bonheur. La fée y consentit , fit retirer tout le monde , & ordonna à son nain de fermer les portes & les fenêtres : puis , ayant tiré de sa boëte un livre de vélin , garni de grands fermoirs d'argent , une baguette composée de trois métaux , & une fiole qui renfermoit une liqueur verdâtre & fort claire ; elle fit asseoir la reine sur un carreau au milieu de la chambre , & commanda au nain de se placer debout vis-à-vis de sa majesté ; ensuite ayant tracé autour d'eux trois cercles en spirale , elle lut dans son livre , les toucha trois fois de sa baguette , & jetta sur eux de la liqueur dont on vient de parler. Alors les traits du visage de la reine se mirent à diminuer peu à peu , & la taille du petit nain à croître à pro-

portion ; de sorte qu'en moins de trois minutes ils changèrent de figure sans sentir le moindre mal. Quoique la reine se fût armée de courage , elle ne put voir , sans quelque crainte , la croissance du nain ; mais les flammes bleuâtres qui s'élevèrent tout à coup des trois cercles , augmentèrent tellement sa frayeur , qu'elle s'évanouit ; alors la fée ayant fini son enchantement , ouvrit une fenêtre & disparut avec son page , qui , tout grand qu'il étoit devenu , reprit la robe de sa maîtresse , & sa boîte de lacque de la Chine.

La première chose que fit la reine , après avoir repris ses sens , fut de se présenter devant son miroir ; elle y vit , avec un plaisir extrême , que ses traits étoient charmans ; mais elle ne remarqua pas que ces mêmes traits étoient ceux d'une jolie petite fille de huit à neuf ans ; que sa coëffure avoit pris la forme d'un toquet , garni de longues boucles de cheveux blonds , & que son habit étoit changé en corps de robe avec les manches pendantes , & le tablier de dentelles : tout cela joint à sa grande taille , dont le charme n'avoit rien diminué , produisoit quelque chose de fort bizarre : cependant elle n'en fut point frappée ; car , de toutes les idées qu'elle avoit avant son changement , il ne lui étoit resté que celles qui

avoient rapport au roi des Isles-vertes, & à l'amour qu'elle ressentoit pour lui. Elle fut donc aussi contente d'elle, que ses courtisans en furent étonnés; on ne savoit même ce que l'on devoit faire, & quel parti on avoit à prendre; lorsque le premier ministre, dont tous les grands dépendoient, tira d'embaras, & décida que, bien loin de contrarier la reine, il falloit, au contraire, flatter ses goûts & ses fantaisies, & commença par ordonner à sa femme & à ses filles de se conformer à ses volontés. Bientôt pour plaire au ministre, on suivit leur exemple, & en peu de tems toute la Cour s'habilla comme la reine, & l'imita en tout. On ne parloit plus, même les hommes, que d'une façon enfantine; on ne jouoit qu'à la madame, à rendez-moi ma fille, aux offelets, à la bataille. Les cuisiniers n'étoient employés qu'à faire des darioles, des tartelettes & des petits-choux. On ne s'occupoit qu'à habiller & à déshabiller des poupées, & dans tous les jeux & les collations, il n'étoit question que du roi des Isles-vertes; la reine en parloit cent fois le jour, & l'appelloit toujours mon petit mari. Elle le demandoit sans cesse, & se paya, pendant quelque tems, des raisons dont on se servit pour la flatter; mais enfin la gaieté fit place à l'humeur; elle éprouva

tous les caprices d'un enfant qui n'a pas ce qu'il veut, & dont on n'ose rompre les volontés. Après s'être amusé quelque tems d'un évènement si singulier, ( car l'oïfiveté de la cour fait qu'on s'y amuse de tout ) on s'impatienta des puérités de ce grand enfant ; on se lassa de la contrainte & des complaisances qu'il falloit avoir ; on s'éloigna insensiblement, & elle étoit sur le point d'être tout-à-fait abandonnée, lorsqu'on apprit que le roi des Isles-vertes, qui parcouroit les royaumes voisins, devoit arriver incessamment dans celui-ci. A cette nouvelle, on reprit courage. La reine redevint si gaie & si enjouée, qu'elle ne fit que chanter & danser, en attendant ce prince. Ce moment fortuné arriva ; elle courut au-devant de lui ; & , quoiqu'on lui eût représenté que le cérémonial ne le permettoit pas, elle voulut absolument aller le recevoir au bas de son escalier : mais, en le descendant avec précipitation, elle s'embarraffa les pieds dans sa robe qu'elle avoit fait détrousser, & tomba assez rudement ; quoique ses mains eussent garanti sa tête, & qu'elle n'eût que le nez légèrement écorché, sa frayeur fut si grande, qu'elle poussa les hauts cris ; on la porta dans sa chambre, on lui bafina le visage avec de l'eau de la reine d'Hongrie, & on parvint à

Pappaïser, en lui disant que son petit mari demandoit à la voir. Le prince parut en effet : mais la vue d'un objet si ridicule lui fit faire de si violens éclats de rire , qu'il fut obligé de sortir de la chambre & même du palais. La reine , qui le vit partir , se mit à crier de toutes ses forces qu'elle vouloit son petit mari ; on courut après lui , on le pressa de revenir ; tout cela fut inutile ; il n'y voulut jamais consentir , & s'éloigna promptement d'une cour où tout le monde lui parut être insensé. La reine , qui apprit son départ , en fut inconsolable ; on essaya en vain tous les moyens de la calmer ; sa mauvaise humeur n'en devint que plus insupportable ; & le joug parut trop dur à ceux même qui lui étoient le plus attachés : les autres , honteux d'être sujets d'une telle reine , furent d'avis de lui ôter la couronne ; & ce parti alloit l'emporter , lorsque Gangan , qui n'avoit voulu que la dégoûter du mariage , la désenchanta , & lui rendit sa première forme. A la vue de sa figure naturelle , elle pensa se poignarder de désespoir ; elle s'étoit trouvée charmante sous celle qu'elle venoit de quitter , & elle ne voyoit à la place qu'un visage de plus de 60 ans , & une laideur qu'elle avoit détestée. Elle ne croyoit pas avoir été ridicule dans l'état d'où elle sortoit , & elle n'avoit rien :

perdu de son amour ; ainsi la perte de sa jeunesse , & celle du prince des Isles-vertes , la jetèrent dans une langueur qui fit craindre pour sa vie , & lui inspirèrent , en même-tems , une haine implacable contre la Fée Gangan. A l'égard de ses sujets , ils en eurent pitié , & regardèrent cet événement comme une juste punition du sacrifice qu'elle avoit fait de la tendresse maternelle , & de la reconnoissance , à son ambition & à ses desirs insensés. C'étoit à peu-près dans ce tems - là que la Fée des champs avoit enlevé les enfans de Petaud & de Gillette : cette généreuse Fée étoit la protectrice de ceux qui se trouvoient obligés de passer leur vie à la campagne ; elle s'employoit à prévenir ou à diminuer les disgrâces qui pouvoient leur y arriver , & étoit d'autant plus en état de les protéger , qu'elle possédoit l'amitié & la faveur de la reine des Fées.

L'Isle Bambine , dont cette souveraine lui avoit donné le gouvernement , étoit le lieu où elle avoit transporté les quatre garçons & les trois filles du roi Petaud & de la reine Gillette. Cette Isle n'étoit habitée que par des enfans sous la protection des fées , par des mies , & par ceux que l'on destinoit à les servir : il y régnoit un printems continuel ; les arbres & les prairies y étoient toujours couverts de fruits & de fleurs ,

& la terre y produisoit d'elle-même, & sans aucune culture, tout ce qui pouvoit flatter le goût & les yeux : les promenades y étoient charmantes, les jardins variés & remplis de jolis petits carrosses de toutes les façons, traînés par des barbets à longues oreilles. Ce qu'il y avoit de plus aimable, c'est que les murs des chambres des enfans étoient de sucre candi; les planchers d'écorce de citron confit, & les meubles d'excellens pain d'épice de Reims. Quand on étoit bien sage, on avoit beau en manger, il n'y paroïssoit jamais : on trouvoit outre cela, dans les rues & dans les promenades, toutes sortes de jolies petites poupées magnifiquement habillées, & qui marchotent & dansoient toutes seules. Les petites filles qui n'étoient ni fières, ni gourmandes, ni désobéissantes, n'avoient qu'à souhaiter, & sur le champ les bonbons & les fruits se détachent d'eux-mêmes, & venoient les trouver; les poupées se jettoient dans leurs bras, & se laissoient habiller & déshabiller, caresser & fouetter avec une discrétion & une obéissance sans pareille; mais lorsqu'au contraire elles avoient commis quelque faute, la poupée s'enfuyoit, en faisant une grimace à celle qui l'appelloit; les bonbons se changeoient en chicotin, & la petite parure devenoit vilaine & mauffade. A l'égard des

petits garçons , lorsqu'ils n'étoient ni obstinés , ni menteurs , ni paresseux , ils avoient des polichinels , des cerf-volans , des raquettes , & de tous les jouets qu'on peut imaginer ; mais quand les mies étoient mécontentes , les polichinels se moquoient d'eux , leur pettoient au nez , & leur disoient tout ce qu'ils avoient fait de mal ; les cerf-volans manquoient de vent , les raquettes se trouvoient percées ; enfin , rien ne leur réussissoient , & plus on s'obstinoit , & pis c'étoit. Il y avoit de ces espèces de punitions & de récompenses pour tous les âges , comme , par exemple , de se trouver monté sur un âne , lorsqu'on se croyoit sur un petit cheval bien harnaché , ou de s'entendre dire : « ah ! qu'elle est » laide ! qu'elle est mal-propre ! que fait-on de » cela ici » ? tandis que les autres petites demoiselles étoient bien parées & bien fêtées : enfin , on ne négligeoit rien pour corriger en eux les défauts du cœur & de l'esprit ; & , pour les instruire en les 'amusant , on leur faisoit lire les annales de la féerie , qui contiennent les histoires les plus remarquables de cet empire , telles que sont celles de *Javotte* , *Nabotine* , *Landore* , *Jeannette* & plusieurs autres ; car , la fée des champs en faisoit grand cas , & elle les rassembloit avec grand soin de tous les royaumes du monde.

Pendant que les enfans de Petaud & de Gillette demeurèrent dans l'isle Bambine , on mit en usage tous les moyens imaginables pour vaincre l'opiniâtreté des trois garçons & la fierté des trois filles ; mais ces défauts , bien loin de diminuer , ne faisoient qu'augmenter avec l'âge. Depuis quatre ans l'intérêt particulier que la Fée gouvernante prenoit à ces enfans , joint aux soins , à l'attention & à la patience des mies , n'avoient presque rien changé à leur caractère ; & , ne sentant que trop que leur naturel l'emporteroit sur leur éducation , elle n'espéra plus de les changer par les voies simples , & fut obligée d'avoir recours à des remèdes violens , tels que la métamorphose : cette extrémité étoit dure , à la vérité ; mais elle étoit immanquable pour perfectionner les caractères. Les enfans , malgré leurs changemens , conservoient les idées & le sentiment de ce qu'ils étoient & de ce qu'ils avoient été , & subissoient les loix de leur état. Dès que la Fée , qui avoit le don de pénétrer les pensées , les croyoit corrigés , elle leur rendoit leur première forme avec son amitié , & leur procuroit souvent un établissement avantageux. Elle changea donc , mais avec peine , les trois fils de Petaud en polichinels , & les trois filles en dames gigognes , & les condamna à être ainsi marionnettes pendant l'espace de trois

ans. Comme elle étoit auffi contente du prince Cadichon , qu'elle avoit été peu fatisfaite de fes frères & fœurs , elle ne voulut pas qu'il fût le témoin de leur difgrace , & réfolut de l'éloigner. Il ne s'agiffoit que de trouver un afyle qui le garantît de la méchanceté de Gangan ; mais , pour ne rien prendre fur fon compte , elle jugea à propos d'aller confulter la reine des fées , fon amie , & de prendre fon avis fur ce qu'elle avoit à faire. Dans ce deffein , elle mit fon vertugadin de velours verd , fon mantelet de fatin jonquille & fon petit chaperon bleu : puis , ayant fait atteler à fa chaise de poſte d'oſier doré , fix hannetons blancs , harnachés de non-pareilles couleur de roſes , elle partit en diligence , & arriva en peu de tems dans l'Ifle Fortunée , où la reine des fées faisoit fa réfidence ordinaire.

Ayant mis pied à terre au bout d'une magnifique avenue d'orangers & de citronniers , elle entra dans la cour du château , où elle trouva en haie vingt-quatre gines noires , hautes de fix pieds , ayant de longues robes retrouffées , & portant fur l'épaule gauche une maſſue d'acier poli : elles avoient derrière elles vingt-quatre autruches noires , mouchetées de rouge & de bleu , qu'elles tenoient en leſſe , & elles gardoient un profond ſilence. Ces gines noires étoient de méchantes fées , condamnées à rem-

plir ces postes pendant plusieurs siècles, selon la qualité de leurs crimes.) Dès qu'elles apperçurent la fée, elles la saluèrent, en laissant tomber leurs massues sur le pavé; comme il étoit pareillement d'acier, il rendit un son éclatant & fit feu. Cet honneur étoit dû à toutes celles qui, ainsi que la fée, avoit un gouvernement. Après avoir monté l'escalier, composé de porphyre, de jaspe, d'agate & de lapis, elle apperçut dans la première chambre douze jeunes filles simplement vêtues, mais sans chaperon; elles avoient seulement le clavier à la ceinture, & la demi-baguette dont elles la saluèrent, comme avoient fait les gines: elle leur rendit le salut; car cet emploi est ordinairement destiné à celles qui devoient être bientôt initiées à l'art de féerie. Elle traversa une longue suite d'appartemens magnifiquement meublés, & arriva dans l'antichambre de la reine qu'elle trouva remplie de fées, qui s'y étoient rendues de toutes les parties du monde, les unes pour leurs affaires, & les autres pour faire leur cour.

Il n'y avoit presque plus personne dans le cabinet de la reine, lorsqu'elle en vit sortir la vieille Gangan. Sans le respect que les fées ont pour leur souveraine, elle n'auroit pu s'empêcher d'éclater de rire à la vue d'une figure  
aussi

aussi grotesque que celle de Gangan. Sur un corps de robe de fatin verd, chamarré de dentelles bleues & or, elle portoit un large vertugadin de même étoffe, brodé de chenille & de pompons couleur de rose; d'un demi-ceint, enrichi d'émeraudes. Pendoient à un clavier d'argent un petit miroir en boîte à mouches, une grosse montre & un étui de pièces: ses oreilles étoient chargées de deux grosses pendeloques de perles & de rubis, & elle avoit sur la tête un chaperon de velours petit jaune, avec une aigrette d'améthistes & de topazes; un gros bouquet de jasmins ornoit le devant de son corps, & dix ou douze mouches dispersées sur un vieux rouge, couvroient une peau ridée & couleur de rose sèche.

Si la fée des champs fut étonnée de l'équipage ridicule de Gangan, celle-ci ne le fut pas moins de rencontrer sa rivale au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Elle n'ignoroit pas la protection que cette fée avoit accordée aux enfans de Petaud & de Gillette. Mais comme le lieu lui défendoit de laisser éclater son ressentiment, elle le dissimula, & affectant un air de politesse mêlée de hauteur: « Comment, ma-  
» dame, lui dit-elle, vous êtes-vous résolue à  
» quitter le calme de la campagne, pour venir  
» vous confondre dans le tumulte de la cour ?

» Il faut que vous ayez eu pour cela des raisons  
 » bien fortes. Celles qui m'y amènent, inter-  
 » rompit la fée des champs, ne ressemblent  
 » point du tout aux vôtres; l'intérêt, ni l'am-  
 » bition n'ont jamais été les motifs de ma pro-  
 » tection, & je fais ne l'accorder qu'à ceux  
 » qui en sont dignes & reconnoiffans. Je le crois,  
 » répondit Gangan; les dindons & les oies font  
 » bonnes personnes. Cela est vrai, reprit vive-  
 » ment la fée, & beaucoup plus que les Gan-  
 » gans, car ils ne font point injustes; qu'en  
 » dites-vous?»

La dispute n'en seroit pas demeurée-là, si l'on n'eût averti la fée des champs que la reine étoit seule, & qu'elle vouloit lui parler; ainsi les deux fées se saluèrent, & se séparèrent en femmes qui se haïssent parfaitement.

La reine qui s'apperçut de l'émotion que cette dispute venoit de causer à son amie, feignit de l'ignorer, & voulut en être informée; & la fée des champs, charmée de satisfaire la curiosité de sa maîtresse, n'hésita pas à lui faire le récit des injustes motifs que Gangan avoit eu de persécuter le roi Petaud & la reine Gillette, & de ce que la pitié lui avoit fait entreprendre pour traverser les desseins de cette perfide fée. « Votre procédé est louable, lui dit la reine, & j'aime à voir en vous cette généreuse

» ardeur à protéger les malheureux : mais je  
» crains cependant que Gangan ne se venge  
» encore des bontés que vous avez pour la  
» bonne Gillette , & pour ses enfans ; elle est  
» méchante , & j'en reçois souvent des plaintes ;  
» mais soyez sûre que , si elle abuse davantage  
» contre vous de son pouvoir , je l'en punirai  
» d'une façon terrible & éclatante ; je ne puis  
» vous en dire davantage ; voici l'heure du  
» conseil ; à mon retour nous conférerons en-  
» semble sur les moyens de prévenir les mau-  
» vais desseins de votre ennemie ».

Dès que la fée des champs fut seule , elle ne put résister à l'envie de consulter les livres de sa souveraine. Tous les mystères de la féerie y sont dévoilés , & l'on y découvre , jour par jour , tout ce qui se passe dans l'univers ; mais il n'appartient qu'à la reine de suspendre ou d'empêcher ces évènements ; elle a sur les fées la même puissance que celles-ci ont sur les hommes. La protectrice de Cadichon eut à peine ouvert ces livres , qu'elle y lut distinctement que par le pouvoir de grande féerie , la perfide Gangan enlevait dans le même instant le jeune prince , & qu'elle le transportait dans l'Isle Inaccessible où elle retenait sa nièce depuis le moment de sa naissance. A cette vue , elle trembla d'abord pour la vie de son protégé ,

& ensuite pour son cœur & pour ses sentimens , car elle savoit que cette méchante fée étoit plus capable de les corrompre , que de les former. Le trouble que cet incident jetta dans son ame , fit place aux réflexions , & elle pensoit aux moyens d'empêcher les suites de cette entreprise , lorsque la reine sortit du conseil & vint la rejoindre : à la tristesse qu'elle remarqua sur le visage de son amie , elle jugea de ce qui lui étoit arrivé pendant son absence ; & lui adressant la parole : « Vous avez voulu , lui » dit-elle , satisfaire votre curiosité , & vous » avez appris des choses que je voulois dérober à votre connoissance. Je n'ai pu refuser , » il est vrai , à Gangan le pouvoir de grande » féerie , puisque suivant nos loix il est dû à son » ancienneté ; mais la connoissance que j'ai de » son caractère m'a fait limiter ce pouvoir à un » certain espace de tems ; assurez-vous , généraleuse fée , qu'après cela votre ennemie sera » sévèrement punie , si elle abuse de ce même » pouvoir , qu'elle tient de nos loix & de ma » bonté ; cependant , pour vous donner dès » aujourd'hui une preuve de mon amitié , & » mettre à couvert des attentats de Gangan les » autres enfans de Gillette , auxquels vous » vous intéressez , prenez cette fiole , frottez-les de la liqueur qu'elle renferme : c'est de

» l'eau d'invisibilité ; elle dérobe les objets aux  
 » yeux des fées seulement ; & son charme est  
 » tel ; que Gangan , avec toute sa puissance ;  
 » ne sauroit le vaincre : allez , ma chère amie ;  
 » souvenez-vous que votre reine aime la géné-  
 » rosité , qu'elle protège la vertu , & comptez  
 » toujours sur sa protection & sur sa tendresse ».

A ces mots la fée prit respectueusement la main de la reine , la baisa & partit.

Elle ne fut pas plutôt dans son Isle qu'elle mit en usage l'eau d'invisibilité ; elle en frotta les trois Polichinels & les trois dames Gigognes ; & réserva seulement l'extrémité de leurs nez qu'elle laissa visible , afin de les pouvoir reconnoître ; puis , ayant donné ses ordres , & consulté les livres , elle partit pour se rendre chez le roi Petaud , où elle avoit lu que sa présence étoit nécessaire.

En effet , lorsqu'elle y arriva , le petit royaume de ce prince étoit en combustion , & voici quel en étoit le sujet. Il y avoit déjà long-tems que la maison où sa majesté avoit logé jusqu'alors , & que son beau-père le sénéchal avoit habitée avant lui , tomboit de tous côtés , malgré les réparations qu'on y avoit faites. Il avoit résolu , dans un conseil particulier avec son maître maçon , qu'il avoit fait son premier architecte , d'en rebâtir une nouvelle. Cet officier de la

couronne , n'ayant depuis long-tems rien fait de neuf pour leurs majestés , avoit abattu tout le vieux bâtiment dans le dessein d'en commencer un nouveau , qui , selon lui , devoit être bien plus magnifique que l'autre : mais les épargnes du roi depuis l'enlèvement de ses enfans , & ses revenus annuels ne suffisant pas pour l'exécution de ce nouvel édifice , il prit le parti , par le conseil de son receveur & du procureur fiscal , d'imposer une taxe pour fournir à la dépense de son bâtiment. Ses sujets , qui n'avoient point encore payé d'impôts , murmurèrent fort haut , & jurèrent de ne point obéir ; ils menacèrent même de s'en plaindre à la reine mère , & de la rendre l'arbitre de leurs plaintes. A leur mécontentement se joignirent les remontrances de Caboche ; il prétendoit qu'il étoit ridicule de faire payer aux autres une chose qui ne pouvoit leur être ni utile , ni profitable ; que sa majesté n'étoit au fond qu'un homme comme un autre ; qu'ayant ses biens & revenus , il ne devoit pas prendre ceux d'autrui pour dépenser davantage ; que , par conséquent , lorsqu'on n'avoit le moyen que d'avoir une maison , il ne falloit pas avoir un château ; & quiconque n'avoit qu'un écu , ne devoit dépenser qu'un écu. Toutes ces raisons paroissoient fort bonnes au roi ; mais dans le même instant le procureur

fiscal & le receveur lui crièrent qu'il étoit le maître ; que ce n'étoit pas la peine d'avoir des fujets , si on ne leur faisoit pas acheter le soin qu'on se donnoit de les gouverner ; qu'ils étoient faits pour payer , & les rois pour dépenser ; & qu'il n'y avoit qu'une tête de sénéchal capable de penser autrement , & de conseiller de même. Le roi trouvoit que ceux-ci raisonnoient fort juste , & concluoit à lever l'impôt ; cependant chacun prenoit parti , & donnoit sa décision. « On les fera bien payer , » disoient les uns ; on ne payera pas , disoient « les autres ; cela ne sera pas ainsi , disoit Ca- » boche , car je l'ai mis dans ma tête ; cela fera , » disoit le procureur fiscal , ou j'y perdrai mon » latin ». Enfin , c'étoit un si grand tintamarre qu'on ne s'entendoit pas. Le roi , qui ne savoit plus auquel entendre , ne savoit plus quel parti prendre : quand il étoit avec la reine , il lui disoit quelquefois : » Oh ! par mon sceptre , si » cela continue , je planterai tout là , & alors » fera le roi qui voudra ; car j'irai si loin , si » loin , que je n'entendrai parler ni de royaume , » ni de peuple , ni de maisons. Ne vous impa- » tientez pas , sire , lui répondoit tranquille- » ment la reine , j'ai déjà eu l'honneur de dire » à votre majesté , que *tout vient à point , qui » peut attendre*. Eh ! que diable voulez-vous

» que j'attende , répliquoit le roi ? encore si  
 » ceux qui ont emporté nos enfans nous avoient  
 » laissé une maison à la place , nous n'en ferions  
 » pas où nous en sommes ; mais sans doute la  
 » Gangan y a mis bon ordre ; & , si cela con-  
 » tinue , nous n'aurons pas plus de maisons  
 » que nous n'avons d'enfans » ; & puis c'étoit  
 de rabacher contre les fées tant & tant , que la  
 bonne Gillette en étoit impatientée.

La fée qui avoit été témoin pendant quelque  
 tems de ce qui se passoit , & qui souffroit des  
 inquiétudes de la reine , se montra enfin à elle  
 sous la forme d'une linotte , dont elle s'étoit déjà  
 servie une fois , & la tranquillisa , en l'assurant  
 que bientôt elle lui donneroit des preuves con-  
 vaincantes de son amitié & de sa protection.  
 Gillette , transportée de joie , la baisa mille  
 fois , après lui en avoir demandé la permission ;  
 la pria de rester , & lui promit , pour l'y enga-  
 ger , de lui faire tous les jours , tant qu'elle  
 demeureroit avec elle , un petit gâteau , com-  
 posé de farine de millet , de chenevis & de  
 lait : la fée y consentit , & ses promesses ne tar-  
 dèrent pas à s'accomplir. Le quinzième jour de  
 son arrivée , le roi qui se levoit ordinairement  
 de grand matin , fut étrangement surpris de se  
 voir dans une maison toute neuve , fort com-  
 mode & très-solument bâtie ; je dis une maison ;

car ce n'étoit que cela , & point du tout un palais ; il n'y avoit ni architecture , ni peinture , ni sculpture , ni dorure. On trouvoit au rez-de-chauffée une cuisine , une dépenfe ou office , une falle à manger , & une falle d'audience : au premier étage , une anti-chambre , une chambre , un cabinet , une garderobe pour la reine , & un grand cabinet en aîle pour le roi , dans lequel la bibliothèque dont on a parlé fe trouva toute placée. Au-deffus étoient de fort beaux greniers , bien lambriffés , d'où l'on découvroit la plus belle vue du monde. On n'avoit pas oublié une laiterie avec tous fes uftenfiles ; mais ce qu'il y avoit de plus admirable , c'est que toute la maison étoit bien meublée , & garnie de tout ce qui étoit néceffaire : les meubles étoient parfaitement femblables pour les étoffes & pour la forme à ceux de leurs majestés , & ils auroient pu s'y méprendre , fi ceux-ci n'avoient été neufs. On s'imagine bien quel fut l'étonnement de Petaud , de fe trouver dans une maison qu'il ne connoiffoit point ; mais ce fut bien autre chofe , lorsqu'ayant ouvert une des fenêtres de fa chambre , il apperçut au lieu de fon petit potager royal , un grand gazon en boulingrin , au bout duquel étoit un affez bel étang , terminé par un bois de haute futaie ; qu'il y avoit à droite du boulingrin un potager rempli de tous

les différens légumes , & qu'à gauche étoit un verger planté de toutes sortes d'arbres fruitiers. Il considéra tout cela pendant quelque tems : mais, sa surprise faisant place à sa joie , il courut au lit de la reine qui dormoit encore , & la réveilla en lui criant : « Ma femme , ma femme , »  
» levez-vous , venez voir une maison toute »  
» neuve , des jardins magnifiques. Savez-vous »  
» ce que c'est que tout cela ? pour moi je n'y »  
» comprends rien ». La reine eut à peine le tems de prendre son jupon , son pet-en-l'air & ses mulles ; elle fut à la fenêtre avec le roi , qui sur le champ la conduisit dans tout l'appartement , & de là au rez-de-chauffée , où ils trouvèrent la cuisine & l'office garnis de tout ce dont on pouvoit avoir besoin. Toutes ces merveilles ne laissèrent pas que d'effrayer le bon Petaud ; mais la reine qui se doutoit d'où tout cela venoit , n'avoit pas la même crainte , & n'osoit en rien dire. Ils étoient tous deux dans cette situation , lorsque le sénéchal , qui cherchoit depuis une heure la maison du roi , entra dans celle-ci , plus par le devoir de sa charge que par l'espérance d'y rencontrer leurs majestés : il ne savoit que penser d'une maison élevée en une nuit ; & quoiqu'il fût moins peureux que son gendre , il ne commença cependant à se rassurer , que lorsqu'il se vit en cam

pagne. Le roi , de son côté , fut aussi fort aisé de le voir arriver ; & , tenant toujours le bras de la reine , ils parcoururent une seconde fois toute la maison du haut en bas , & tous les jardins.

Chacun raisonna beaucoup sur la singularité de cette aventure : les uns trouvoient que leurs majestés étoient bien hardies de demeurer dans une maison bâtie par les fées au risque d'y être lutinées ; les autres , au contraire , prétendoient qu'ils faisoient fort bien , & qu'il seroit à souhaiter que toutes les vieilles maisons du royaume fussent rebâties de même. Comme on se fait aisément au bien-être & aux nouveautés , après en avoir beaucoup parlé , on n'en parla plus ; & le roi fut en peu de tems aussi accoutumé à sa nouvelle maison , que s'il l'eût habitée toute sa vie : par ce moyen il ne fut plus question d'impôt ; la tranquillité revint dans l'état , & l'union entre les grands officiers de la couronne. Il n'y eut que le pauvre architecte qui pensa se pendre , mais qui se contenta de donner au diable les génies & les fées , & de les appeller cent fois magiciens & forciers.

Pendant que la fée des champs produisoit toutes ces merveilles , elle remarqua , dans Gillette , tant de respect pour les fées & de reconnaissance pour elle , que se sentant attachée de plus en plus aux intérêts de cette reine , elle ne

put lui refuser de faire à sa cour, un séjour plus long qu'elle n'avoit projeté : elle la rassura aussi sur le sort de ses enfans , & lui apprit leur châ-timent & les raisons qu'elle avoit eu de se porter à cette extrémité ; mais comme la vraie & tendre amitié fait faire mystère des choses les plus intéressantes , lorsqu'elles peuvent être affli-geantes pour la personne aimée , elle lui cacha avec soin l'enlèvement de son cher Cadichon , & les allarmes qu'elle en ressentoit elle-même ; puis lui ayant recommandé la confiance , la patience & la discrétion , si elle vouloit parve-nir au bonheur , elle la quitta avec regret , pour retourner dans son gouvernement de l'Isle Bam-bine.

Dès qu'elle y fut arrivée , on l'informa avec empressement d'un évènement inouï depuis l'établissement de l'Isle. La mie doyenne , qui , pendant l'absence de la fée , faisoit les fonctions de gouvernante , lui apprit que quelques enfans mutins , opiniâtres , & auxquels on avoit par-donné plusieurs fois , foutenus des poupées leurs amies , s'étoient révoltés dans le dessein de ne plus obéir à leurs mies ; que l'esprit de révolte avoit tellement gagné en peu de tems , qu'on avoit eu bien de la peine à en arrêter le cour ; que , pour cet effet , se servant de son autorité , elle avoit commencé par faire emprisonner les

poupées dans les boîtes , & qu'à l'égard des enfans , elle avoit condamné les uns à n'avoir pendant quinze jours que du pain sec à goûter, les autres à être en coëffure de nuit pendant un mois , ou bien à être enfermés entre quatre chaînes. l'espace de deux heures par jour, jusqu'à ce qu'ils eussent demandé pardon publiquement. La fée gouvernante approuva la conduite de la mie doyenne , & la loua beaucoup de son zèle ; mais , comme il falloit un exemple , sans s'écarter de la loi générale , elle condamna les plus mutins des rebelles à être cent ans marionnettes , & les obligea de servir , dans les différens royaumes de l'univers, de gagne pain aux Briochés , & de spectacle au peuple. Elle se laissa d'autant plus aller à cette rigueur , qu'elle apprit que ses six protégés avoient eu peu de part à la rébellion : charmée du changement qui commençoit à se faire en eux , elle les fit venir devant elle , & s'adressant à leurs bouts de nez , ( car elle n'en pouvoit voir davantage ) elle leur fit une réprimande plus douce que sévère , & les renvoya en leur promettant son amitié , & des récompenses , si dans la suite elle avoit lieu d'être satisfaite.

Quoique cet évènement & son devoir ne lui permissent pas de s'absenter d'un lieu où sa personne sembloit si nécessaire , elle ne put cepen-

dant résister long-tems à l'intérêt qu'elle ressentoit pour Cadichon , & à l'impatience qu'elle avoit d'en apprendre des nouvelles ; ainsi , dès qu'elle se crut moins utile à son petit peuple , elle partit promptement dans le dessein de satisfaire sa curiosité & sa tendresse pour le jeune prince.

Pour n'être point apperçue des génies & des fées qui parcourent continuellement la moyenne région de l'air , elle prit sa petite chaise de poste qu'elle ferma exactement de tous les côtés ; se munit des ustensiles de la féerie , & n'oublia pas sur-tout , de l'eau d'invisibilité ; puis ayant ordonné à ses six lézards volans d'aller grand train , elle arriva en quelques minutes assez près de l'Isle Inaccessible. Là elle mit pied à terre , fit disparoître sa voiture , & s'étant frottée de l'eau dont on vient de parler , elle franchit , sans être vue , les obstacles qui auroient pu sans cela s'opposer à son passage.

Gangan , pour interdire aux génies & aux fées l'entrée de son Isle , l'avoit environnée d'une triple enceinte , formée par un torrent rapide qui rouloit avec ses eaux des rochers & des troncs d'arbres. Les bords de cette Isle étoient défendus par vingt-quatre dragons d'une énorme grandeur ; & les flammes qu'ils vomissoient à la vue des fées ou des génies , s'éle-

voient jusqu'aux nues , & formoient , en se réunissant , un mur de feu impénétrable.

Il y avoit à peine une heure que la fée des champs cherchoit à s'instruire , sans être vue , du sort de Cadichon , lorsque le hazard lui en fournit l'occasion la plus favorable ; elle vit venir à elle Gangan , accompagnée d'une dive ; ( car elle n'étoit servie que par des génies mal-faisans : ) son visage lui parut enflammé de colère , & elle parloit avec beaucoup d'action : la fée des champs , profitant de son invisibilité , résolut d'écouter , & entendit Gangan tenir à-peu-près ce discours à sa compagne. « Oui ,  
» ma chère Barbarec , tu me vois au désespoir ;  
» je perds pour jamais le plus grand royaume  
» de l'univers ; l'ingrate mère de Petaud  
» est morte sans avoir jamais voulu se rac-  
» commodér avec moi ; ce n'est pas tout ,  
» elle a encore engagé ses sujets par serment  
» à ne jamais recevoir de ma main aucun suc-  
» cesseur , & à rendre même sa couronne à son  
» fils , ou à l'un de ses petits-fils. J'ai tâché de  
» regagner les peuples par mes bienfaits , mais  
» j'ai trouvé contre moi une haine invétérée ;  
» ils ont refusé mes dons , ils les ont regardés  
» comme autant de perfidies & de trahisons ,  
» & par une délibération unanime & authen-  
» tique de suivre les intentions de la reine , ils

» font parvenus à m'enlever un trône où j'avois  
» compté de faire monter ma nièce ; mais ces  
» sujets ingrats ne tarderont pas à éprouver  
» ma juste colère ; & , pour commencer par  
» ceux qui font les principales causes de ma  
» disgrâce , prends dans mes écuries un de mes  
» plus forts griffons , vôle dans l'Isle Bambine ,  
» fais-toi des frères & sœurs de Cadichon , &  
» amène-les dans cette Isle ; je me charge d'en-  
» lever Petaud & Gillette , & lorsque je les  
» aurai tous rassemblés , je changerai ceux-ci  
» en lapins , & leurs enfans en basset. Si un  
» reste de pitié que je ressens encore pour Ca-  
» dichon vient à m'abandonner , je ne répons  
» pas qu'il n'éprouve aussi les effets de ma  
» vengeance ; allons cependant tout préparer  
» pour l'exécution de mes desseins , & pensons ,  
» ma chère Barbarec , qu'ayant quitté les loix  
» des perifes pour suivre celles des dives , nous  
» sommes devenues les ennemies des fées ,  
» des hommes , & que nous ne devons rien  
» négliger pour les accabler du poids de notre  
» haine ». La fée des champs ne put entendre  
ce discours sans frémir ; elle demeura quelque  
tems immobile ; puis rappelant sa raison , &  
sentant de quelle conséquence il étoit de ne pas  
rester plus long-tems dans ce séjour terrible ,  
elle prit le parti d'en sortir , & d'aller au plutôt  
implorer

implorer la puissance de la reine des fées ; elle repassa de l'autre côté de l'Isle ; mais elle étoit à peine descendue à terre , que le ciel s'obscurcit , la terre trembla , & des mugiffemens épouvantables , en s'unissant au tonnerre & aux éclairs , sembloient annoncer la destruction prochaine de l'univers : quelques momens après le calme revint dans les airs ; mais le jour s'obscurcissant de plus en plus , fit place à un nouveau spectacle aussi terrible que le précédent. Les vingt-quatre dragons qui défendoient les approches de l'Isle , poussant des hurlemens affreux , se lancèrent l'un contre l'autre des torrens de flammes , & formèrent un combat de feu qui finit par les contumer eux-mêmes ; le jour revint , & il ne parut à la place du torrent & de l'Isle qu'un rocher sec & aride ; de son sommet s'envôla à l'instant une autruche noire ; elle portoit sur son dos le prince Cadichon & la petite princesse , nièce de Gangan. Tous ces prodiges n'avoient pas autant étonné la fée des champs qu'elle fut touchée de la situation de ces aimables enfans : & sa tendresse lui ayant conseillé de les suivre , elle fit sur le champ reparoître sa voiture , & partit avec tant de diligence , qu'elle eut en peu de tems rejoint l'autruche noire. Son premier dessein fut de lui enlever le prince & la princesse : mais s'étant

apperçue qu'elle prenoit la route de l'Isle Fortunée, elle se contenta de la suivre & de l'observer de près.

En effet, au bout de quelques minutes, l'autruche s'abattit dans l'Isle, & tourna ses pas vers la reine des fées. Cette souveraine, assise à l'entrée de son palais sur un trône d'or enrichi de pierreries, étoit entourée de ses douze fées, des vingt-quatre gines noires dont on a parlé, & d'une cour nombreuse; dans le moment que l'autruche s'approcha du trône, la fée des champs se saisit du prince & de la princesse; les porta aux pieds de la reine; & alors l'autruche reprit sa première forme avec son caractère, la confusion, le dépit & le désespoir se peignirent tour-à-tour sur son visage, & elle étoit dans la plus cruelle attente de ce qui alloit lui arriver, lorsque la reine lui adressa la parole en ces termes: « La malignité de votre » esprit & la perversité de votre cœur ne vous » ont pas permis de faire un bon usage de votre » pouvoir; bien loin de réparer vos injustices » par la puissance de grande féerie que les loix » & ma bonté vous ont accordée, vous en » avez au contraire abusé, & cet abus réclame » enfin ma justice; recevez donc aujourd'hui » le châtement de vos forfaits, en perdant pour » deux cens ans toute puissance de féerie, & en

» reprenant la forme d'autruche , sous laquelle  
» vous ferez pendant ce tems-là destinée aux  
» services de ces gines ». A ces mots , la reine  
la toucha de son sceptre ; & toutes les fées ayant  
levé sur elle leurs baguettes en signe d'applau-  
dissent , prononcèrent quelques paroles , pen-  
dant lesquelles la malheureuse Gangan , rede-  
venue autruche , alla sur le champ se placer  
parmi les autres animaux de son espèce.

Cependant la reine ayant appelé la fée Ju-  
dicieuse , lui confia le soin du jeune prince &  
de la jeune princesse , pendant qu'ils resteroient  
à sa cour , & lui recommanda sur-tout de for-  
mer leur cœur en cultivant leur esprit ; puis elle  
embrassa Cadichon & Féliciane , ( c'est ainsi  
que se nommoit la princesse ; ) & ces aimables  
enfans , pénétrés de joie & de reconnoissance ,  
ne quittèrent qu'avec peine les bras de la reine ,  
pour se rendre dans ceux de Judicieuse.

Ils profitèrent si bien de l'éducation qu'on  
leur donna pendant deux ans , qu'ils demeu-  
rèrent chez la reine des Fées , qu'ils s'attirèrent  
l'amour & l'admiration de toute sa cour. Quand  
ils eurent atteint l'âge , l'un de 14 ans & l'autre  
de 12 , la souveraine des fées résolut de les  
unir & de les rendre , avec les frères & sœurs  
de Cadichon , au roi Petaud & à la reine  
Gillette ; mais elle déclara à la fée des champs

que , pour servir d'exemple à Cadichon & à Feliciane , ces enfans , quoique parfaitement corrigés de leurs défauts , ne reprendroient leur première forme qu'en présence des jeunes époux , & lorsqu'ils seroient arrivés chez le roi leur pere ; puis l'ayant rendu visible , & ayant déterminé le moment du départ , elle lui confia la conduite des six enfans dont elle avoit pris soin , & lui ordonna de leur choisir des époux & des épouses ; ensuite , elle fit venir Judicieuse , & la chargea d'accompagner le prince & la princesse : ces aimables enfans répandirent des larmes , en quittant celle à qui ils devoient leur bonheur , & cette généreuse reine , en les embrassant tendrement , leur promit son amitié & les vit partir avec regret.

Ils ne tardèrent pas à se rendre à la cour de Petaud ; ce roi y étoit depuis quelques jours dans un embarras extrême. La reine , sa mère , après avoir languï plusieurs années , avoit laissé le trône vacant , & les députés de son royaume venoient inviter son fils d'y monter : ils demandoient une audience , & on ne favoit de quelle façon il falloit la leur accorder : Petaud étoit incertain s'il devoit être debout ou assis , à pied ou à cheval : pour cet effet , on assembla le conseil , où chacun décida à l'ordinaire ; le sénéchal Caboche prétendit que le roi devoit

être debout, & soutint qu'il avoit ouï dire que l'empereur Charlemagne & les douze pairs de France étoient toujours debout, & qu'ils ne s'afféyoient que pour manger & pour se coucher. Le procureur-fiscal opina pour que sa majesté fût assise; il dit pour ses raisons que les rois & les juges devoient toujours être à leur aise, & qu'après le lit il n'y avoit rien de si commode qu'un fauteuil. Le receveur, au contraire, fut d'avis que le roi parût à cheval, & il alléqua que c'étoit la posture la plus noble pour les rois, puisque leurs statues les représentoient toujours ainsi; on soutint son sentiment, on cria, on se querella, & on auroit peut être été plus loin, si le roi en élevant la voix plus haut qu'eux tous: « finirez-vous donc, vous autres? leur dit-il; voilà bien du » bruit pour une chaise de plus ou de moins! » comme je serai, ils me verront; & comme » ils me trouveront, ils me prendront, voilà » tout ce que j'y fais; mais pour être leur » roi, grand-merci, je deviendrois fou avec » tout le tracas de royauté qu'ils m'ont dit » que j'aurois sur les bras: vive, vive mon » petit royaume, puisque j'y suis bien, je m'y » tiendrai; ainsi, qu'ils s'accommodent: ce- » pendant, puisqu'ils veulent avoir une au- » dience, il faut la leur donner; partant qu'on

» les fasse venir ». Chacun se retira en murmurant tout haut de ce que le roi n'avoit point choisi son avis, & en le blâmant de vouloir en faire toujours à sa tête.

Pendant qu'on étoit allé chercher les députés, sa majesté croyant penser bien mieux que ceux de son conseil, prit ses habits royaux, & s'assit sur le pied de son lit, dont il avoit fait relever les rideaux en festons autour des colonnes torfes; il tenoit d'une main son sceptre, & de l'autre sa toque & ses gants à frange: la reine étoit à sa droite sur une chaise de serge bleue, garnie de gros clous dorés, & ses femmes étoient derrière elle. A la gauche du roi, l'on voyoit ses grands officiers, qui, presque tous, rioient sous leur chapeau de la figure singulière de leur roi.

Quand tout fut arrangé, on ouvrit la porte, & les députés entrèrent, suivis de tout le peuple du royaume de Petaud; ils lui firent trois profondes révérences, auxquelles le roi & la reine répondirent par trois autres, & ils alloient commencer leur harangue, lorsqu'on vit arriver une femme d'une figure majestueuse, tenant par la main un jeune homme de 14 à 15 ans, & qui, adressant la parole à Gillette, lui parla ainsi: « reine, tout vient à point, qui  
» peut attendre; vos malheurs sont finis, &



Reine, tout vient à point, qui peut attendre.



» votre destin a changé de face ; on a vu déro-  
» ber à la méchanceté de Gangan le prince que  
» voici ; cette perfide fée ne peut plus lui nuire  
» & sa malice vient d'être confondue ; recon-  
» noissez donc en lui Cadichon ; & vous ,  
» députés , rendez hommage au légitime suc-  
» cesseur de vos états « . Alors le roi recon-  
noissant son fils , le prit dans ses bras & le  
baïsa mille fois ; puis , sautant au cou de la fée ,  
il l'embrassa sans aucun égard pour son âge ,  
ni pour son caractère ; il en fit de même à sa  
femme , à Caboche , au procureur-fiscal , au  
receveur , & à tout ce qui se trouva autour  
de lui ; après quoi , ôtant son manteau royal ;  
il le mit sur les épaules de Cadichon , lui  
donna son sceptre ; l'assit sur le pied du lit ,  
& se prit à crier de toutes ses forces , *vive*  
*le roi* ; ce qui fut répété sur le champ par les  
grands , & ensuite par tout le peuple , à qui le roi  
dit plusieurs fois : criez donc , vous autres ?  
Cependant la reine , pénétrée de joie & de  
reconnoissance , étoit tombée aux genoux de  
la fée , qu'elle embrassoit en pleurant ; & la  
fée , après l'avoir relevée , fit signe qu'elle  
vouloit parler ; chacun prêta silence , excepté  
le roi , dont la joie étoit si grande qu'il ne  
voyoit , pour ainsi dire , ni n'entendoit rien ;  
ensin , se trouvant hors d'haleine , il se tut , &

la fée continua ainsi : « Ce que vous voyez  
 » n'est qu'une partie des bienfaits de la fée des  
 » champs , votre amie ; elle y joint encore le  
 » choix d'une princesse jeune & aimable que  
 » notre reine a destinée au prince pour épouse ;  
 » si les qualités de l'esprit de cette princesse &  
 » les grâces de sa figure sont un foible garant du  
 » bonheur de ces époux , la douceur de son  
 » caractère & la bonté de son cœur que j'ai pris  
 » soin de former , peuvent en assurer la durée :  
 » confirmez donc cette union , & méritez ainsi  
 » la puissante protection de la fée des champs ,  
 » & celle de ..... Le roi n'en voulut pas  
 entendre davantage , & prenant aussi-tôt la  
 main du prince & celle de la princesse : « tope ,  
 » dit-il , je les marie , & leur donne tous mes  
 » royaumes & toutes mes fermes ; car , pour  
 » mes autres enfans , je ne m'en embarrasse  
 » plus , & cette bonne madame des champs ,  
 » notre amie , ne les laissera manquer de rien ;  
 » ainsi faisons la noce , & réjouissons - nous ;  
 » vous dinerez tous avec moi , quoique je ne  
 » sache pas trop ce que je vous donnerai ; mais ,  
 » comme dit ma femme ,  *tout vient à point ,*  
 »  *qui peut attendre ;* cependant , beau-père , dit-il  
 » à Caboche , va-t-en à la cuisine , fais tuer  
 » tout ce qui est en ma basse-cour , & sur-tout  
 » grand'chère , car je veux qu'il en soit parlé « .

Le fénéchal obéit ; mais en traversant la salle à manger , il y apperçut une table de vingt-quatre couverts , servie des meilleurs mets ; il n'alla pas plus loin , & revint promptement raconter au roi & à la reine ce qu'il venoit de voir ; chacun voulut en être témoin ; on s'y rendit, non sans quelque frayeur, & par conséquent sans cérémonie ; ce spectacle étonna d'abord, on hésita à goûter des viandes, mais enfin on s'y accoutuma, & le roi, à qui tout cela ne coûtoit rien, donna l'exemple, mangea de tout son cœur, & but exactement sa ronde. On dit qu'il ne s'épargna pas sur ses vieilles histoires & sur ses vieux bons mots ; car le bon homme les répétoit souvent, & toujours dans les mêmes termes.

Il y avoit près de deux heures que l'on étoit à table, lorsqu'on entendit des violons dans la salle d'audience ; comme on avoit bien bu & bien mangé, on quitta volontiers la table, & le roi, qui étoit en gaieté, ne demandant pas mieux que de danser, voulut ouvrir le bal avec la reine, & demanda la courante ; les violons obéirent, il la commença, mais ne s'en souvenant plus, il ne l'acheva pas, & dit au jeune prince & à la jeune princesse de danser un menuet, ce qu'ils firent avec une grace admirable ; ils en étoient à la dernière révérence, lorsqu'on vit

entrer dans la chambre fix marionnettes joliment habillées ; favoir , trois en chevaliers romains , & trois en dames romaines ; chacune de ces fix marionnettes avoit à côté d'elle une place vuide , dans laquelle on appercevoit un bout de nez , & tout cela étoit conduit par une femme à laquelle on prit peu garde , tant ce spectacle attira les regards. Chacun se rangea pour leur faire place , & sur le champ ils formèrent un pas , dans lequel les fix bouts de nez figurèrent à merveille. Le ballet fini , elles se rangèrent en cercle , & dans le même ordre qu'elles avoient observé en entrant ; leur conductrice se plaça au centre , porta l'extrémité de sa baguette sur les fix bouts de nez , & fit en même-tems paroître à leur place trois polichinels & trois dames gigognes. « Bon , bon , dit le roi , tout cela fera » pour mes petits enfans , pourvu qu'ils ne me » coûtent rien à nourrir & à habiller ; je les gar- » derai & m'en réjouirai en attendant. Douce- » ment , sire , reprit cette femme , donnez-vous » patience , *tout vient à point , qui peut attendre.* » Dans le même instant les douze marionnettes se remirent à danser , & l'on fut dans le dernier étonnement de les voir changer à vue d'œil , & reprendre peu-à-peu un autre visage & un nouvel habillement. « Miséricorde , s'écria le roi , » voilà Toinon , Jacquot & Chonchon , ma

» femme ! c'est Toinette , Jacqueline & Chon-  
» chette... non , je ne crois pas.... Oh ! par  
» mon sceptre , cela est admirable ». Puis , adres-  
sant la parole à leur conductrice : « tenez , lui  
» dit-il , je parie ma toque & mon manteau  
» royal , que vous êtes madame des Champs ,  
» notre amie ; par ma foi vous valez votre pe-  
» fant d'or , & voilà des enfans tous chauffés ,  
» tous vêtus , & grands comme père & mère ;  
» mais qui les mariera ? Moi , répliqua la Fée  
» des Champs , ( car c'étoit elle-même ) & ce fera  
» tout à l'heure ». A ces mots , le roi , ne se sen-  
tant pas de joie , la prit par la main , lui fit je ne  
fais combien de complimens à sa façon , & la fit  
asseoir auprès de Gillette , à qui il crioit : « c'est  
» madame des Champs , au moins c'est notre bon-  
» ne amie ». Mais la reine , n'écoutant que ses sen-  
timens , se livra à toute sa reconnoissance en-  
vers la Fée , & à toute sa tendresse pour ses en-  
fans. La Fée lui présenta ensuite les trois prin-  
ces & les trois princesses qui lui étoient incon-  
nus , & proposa leurs mariages avec ses six en-  
fans. Le roi & la reine y consentirent sur le  
champ ; tous ceux qui étoient présens applaudi-  
rent au choix de la Fée , & les députés procla-  
mèrent Cadichon & Felicianne pour leur roi &  
leur reine. Les sept mariages furent célébrés  
d'une manière digne de la sagesse de Judicieuse ,

& de la noble simplicité de la Fée des Champs. Cadichon donna lui-même à chacun de ses frères & de ses beaux-frères un des grands gouvernemens de son royaume en souveraineté; & les sept princes partirent avec leurs époufes, accompagnés des deux Fées, qui ne les quittèrent que lorsqu'ils furent arrivés chacun dans leur capitale. Elles leur y donnèrent des nouvelles instructions pour la conduite de leurs familles & de leurs états; & après les avoir comblés des marques de leur bienveillance & de leur générosité, elles partirent pour se rendre chacune dans leur département.

A l'égard de Petaud & de Gillette, la fortune de leurs enfans ne leur causa ni ambition ni jalousie, & ne changea rien à leur façon de penser. La majesté & la représentation d'une grande reine ne convenoient point à la simplicité de Gillette. Le caractère & le génie de Petaud n'étoient point propres aux soins d'un grand royaume; & ils n'auroient pas changé, l'un son fénéchal, son piquet & son potager; l'autre, son rouet, sa laiterie, & l'amitié de la Fée des Champs, pour toutes les grandeurs de l'Univers.



---



---

## J E A N N E T T E .

IL y avoit une fois deux bonnes 'gens dont la maison étoit voisine du château d'une Fée bien-faisante. Ils avoient souvent entendu parler de son pouvoir & de ses bontés , mais jamais ils n'avoient imploré son secours ; leur timidité naturelle les en avoit peut-être empêchés , ou bien plutôt , en suivant ce que d'autres m'ont assuré , le contentement où ils étoient d'un état simple dans lequel ils avoient su se borner ; c'est un bonheur que l'on n'a pas besoin de demander aux fées , & que nous pouvons nous accorder à nous-mêmes. Ces bonnes gens n'eurent de leur mariage qu'une fille , qui , réellement , étoit très-jolie ; mais, toute jolie qu'elle étoit , ils la trouvèrent mille fois plus belle qu'elle ne l'étoit ; en effet , ils élevèrent de leur mieux leur petite Jeannette , ( c'est ainsi qu'elle se nommoit : ) & ne s'apperçurent point , soit à cause de l'aveuglement qui n'est que trop ordinaire aux pères & aux mères , soit enfin parce qu'ils n'en savoient pas davantage ; ils ne s'apperçurent pas , dis-je , d'un grand défaut , c'étoit celui de toujours parler , & de toujours rappor-

ter ce qu'elle avoit vu & ce qu'elle avoit entendu. Les bonnes gens regardèrent comme une vivacité ou comme une gentilleffe les premières indiscretions que Jeannette commit : ils répétoient devant elle les petits contes qu'elle leur avoit faits de ses compagnes ; ils les applaudissoient, & presque toujours ils en rioient : cette complaisance paternelle autorisoit Jeannette dans ses défauts. J'ai dit, ce me semble, que ces bonnes gens n'avoient jamais rien demandé à leur voisine la bonne fée ; mais bien souvent l'on fait pour ses enfans ce que l'on ne feroit pas pour soi-même. Ils se déterminèrent enfin à se présenter devant la fée, & parurent devant elle, l'un en tournant son chapeau, l'autre en lui présentant un petit panier d'œufs frais ; mais tous deux avec une contenance très-embarrassée, & la prièrent de lui accorder une grace. Dès que la bonne fée les apperçut, elle s'approcha d'eux avec autant de bonté que si elle eût été leur égale. Que voulez-vous de moi, mes bonnes gens, leur dit-elle ? Je venons, répondirent-ils, vous prier d'une grace, c'est de vouloir bien prendre à vous, & avoir soin de notre petite fille Jeannette ; c'est, en vérité, une jolie enfant. Eh bien ! amenez-la moi dans huit jours, leur dit avec douceur la bonne fée. Au bout de huit jours les bonnes gens revinrent

au château de la fée tout auffi bien endimanchés qu'il leur étoit poffible , conduifant par la main Jeannette , qu'ils avoient parée tout de leur mieux : elle avoit des fabots tout neufs , un bavolet bien blanc , & un petit jufté d'écarlate , chamarré de rubans bleus : la fée la trouva bien jolie , & la retint en effet à fon fervice ; elle fut habillée dès le jour même , & parée avec la plus grande magnificence , & l'on ne lui donna pas d'autre occupation que de jouer avec fept ou huit petites princeffes , que des rois & des reines avoient remifes entre les mains de la fée , & de l'éducation defquelles elle avoit bien voulu fe charger. L'emploi de Jeannette n'étoit pas difficile , auffi s'en acquitta-t-elle très-bien dès le premier jour. Mais comme un parleur ne réfléchit point fur les convenances de ce qu'il peut dire , Jeannette ne pouvant parler du château dont elle ignoroit les ufages ; Jeannette tantôt à l'une , tantôt à l'autre de ces petites princeffes , & très-fouvent à toutes en général ; Jeannette , dis-je , parla de fon père , de fa mère & de fon village. La matière étoit très-peu intéreffante , auffi n'amufa-t-elle point toutes celles qu'on lui avoit , cependant , expreffément commandé de divertir ; au contraire même , elles dirent tout bas : voilà vraiment de belles hiftoires que nous conte là Jeannette ! il faut efpérer qu'il lui vien-

dra quelque rhume ; il faut qu'elle ait une bonne poitrine , & cent autres propos par lesquels on la tournoit en ridicule. Le lendemain de son arrivée , elle fit à toutes les petites princesses des confidences dans lesquelles elle leur dit tout ce qu'elle put imaginer pour leur plaire & pour s'insinuer dans leur esprit ; elle confia à l'une que l'autre avoit dit qu'elle n'étoit point jolie ; à celle-ci que celle-là l'accusoit d'avoir pissé au lit , & cent mille autres choses de cette espèce très-désagréables à entendre dire de soi ; elle fit si bien , en un mot , que toutes ces jolies princesses , qui , jusqu'à son arrivée , avoient vécu dans une fort grande union , furent toutes , en un moment , brouillées ensemble , sans vouloir se raccommoder , tant elles étoient piquées. La fée fut instruite de cette division , & découvrit très-aisément quelle en étoit la source ; elle gronda Jeannette , & la menaça de la renvoyer dans son village. Cette réprimande fit son effet pendant quelques jours , au bout desquels elle obtint la permission d'aller voir son père & sa mère pour leur montrer ses beaux habits. La fée lui recommanda un grand secret sur tout ce qui se passoit chez elle ; Jeannette le promit : mais l'envie de parler , & de conter ce qu'elle avoit vu étant le véritable motif de son voyage , elle raconta chez elle tout ce qu'elle

qu'elle favoit , ou bien plutôt ce qu'elle croyoit favoir ; elle parla tout de travers de la fée , & bien souvent sans employer la vérité avec exactitude ; mais comme ce ne feroit pas la peine de mentir , si l'on ne mentoit un peu à son avantage , elle dit que la fée l'avoit fait princesse , & qu'elle iroit incessamment dans son beau royaume ; elle fit cent contes plus ridicules & plus déplacés les uns que les autres ; ces récits firent presque tourner la tête au père & à la mère de Jeannette ; ils ne pouvoient comprendre qu'ils eussent été assez heureux & assez adroits pour avoir fait une princesse : car , se disoient-ils , la fée est bien puissante : mais , si nous n'avions pas fait notre fille , jamais elle n'auroit pu la faire princesse. Ce n'étoit pas seulement à son père & à sa mère que Jeannette avoit fait ces belles histoires , c'étoit aussi à tous ceux de sa connoissance qu'elle avoit trouvés dans le village , & les beaux habits qu'elle avoit autorisoient tous ces propos. Dès le lendemain tous les paysans du village , mourant d'envie de voir leurs filles princesses , vinrent tous , chacun de leur côté , pour demander cette petite grâce à la fée : si elle eût été accordée , jamais il n'y auroit eu une aussi grande promotion de princesses ; car ils vinrent tous au château , sans nulle excep-

tion, demander cette bagatelle. La fée obligea Jeannette d'aller leur porter sa réponse, qui, comme on le peut croire, étoit un fort honnête refus; mais elle fit le message, en éprouvant le dernier désespoir; car cette prétendue princesse parut en sabots & dans tout l'équipage avec lequel ses parens l'avoient amenée au château. Jeannette paroissant dans un habillement si différent de celui qu'on lui avoit vu, & si peu convenable à la dignité qu'elle s'étoit si libéralement donnée, se donnant un démenti à elle-même, répondit aisément à la demande de tous les payfans, qui, pour se dédommager de l'inutilité de leur voyage, firent beaucoup de plaisanteries, & se moquèrent, autant qu'ils le purent, de la princesse Jeannette; & tous les habitans du château, princesses & autres, en firent autant. Une aussi bonne correction auroit dû rendre Jeannette moins babillarde & plus discrète, d'autant qu'elle y fut infiniment sensible; cependant malgré ses larmes & les avis que la fée lui donna sur ses défauts, avec autant de douceur que de raison, elle fit de nouvelles confidences à toutes les princesses, & leur dit que c'étoit une telle, qui, par jalousie de la voir plus jolie, avoit indisposé la fée contr'elle, & qui l'avoit engagée à la faire paroître comme elle avoit fait devant les

payfans; elle fit cette belle histoire à toutes les princesses en particulier, sans y apporter d'autres précautions que celle de changer de nom, suivant celle à laquelle elle parloit, car les grands parleurs & les menteurs sont sujets à faire bien peu de réflexions; mais le mensonge ne lui réussit pas plus dans le château que celui qu'elle avoit fait au village; car toutes les princesses s'étant fait, à leur tour, des confidences réciproques, la tournèrent en ridicule, en disant, c'est moi qui suis jalouse de Jeannette. Non, ce n'est pas vous; c'est moi, disoit une autre. Enfin toutes, en lui faisant les cornes, s'écrioient, en dansant en rond autour d'elle; c'est nous toutes qui sommes jalouses des sabots de Jeannette. La fée, dans le fond de son cœur, ne fut pas fâchée de cette réprimande publique, pour deux raisons; la première, parce que rien ne corrige des défauts comme les exemples, & qu'ainsi Jeannette apprenoit mieux à toutes les petites princesses combien il falloit éviter la bavarderie & les redites qui peuvent faire de la peine, & faire donner le fouet aux autres, que tout ce qu'elle auroit pu leur dire elle-même à ce sujet. De plus, elle étoit bien-aïse de voir si elle ne pouvoit corriger cet enfant d'un défaut aussi incommode; elle le désiroit d'autant plus qu'elle la trouvoit charmante sur tous les autres

articles. Jeannette, étant brouillée avec toutes les princesses qui ne vouloient plus lui parler, fut donc contrainte de ne plus s'entretenir qu'avec les mies & les gouvernantes; chose qu'elle avoit déjà commencé à faire depuis long tems; car, pour se rendre nécessaire auprès d'elles, elle leur rapportoit tout ce que les autres avoient fait & dit: ce procédé n'est point pardonnable, aussi ne fut-il point pardonné; il mit le comble à la haine qu'on portoit à Jeannette, & la fée qui, comme je l'ai dit, vouloit bien la corriger, mais qui ne vouloit pas faire de la peine aux petites princesses, parce qu'elle étoit bonne, fut obligée de la faire sortir du château & de l'enfermer à son pavillon, qu'elle avoit nommé *la solitude*; c'étoit-là qu'elle se feroit pour méditer sur les mystères de la féerie; c'étoit encore là qu'elle aiguisoit sa baguette, & qu'elle se retiroit du grand monde, pour rêver tout à son aise, & se délasser de ses grandes occupations; & ce fut la qu'elle conduisit Jeannette pour lui faire oublier un défaut que l'on ne peut mettre en pratique que dans la société. Ce pavillon étoit au milieu d'une plaine qui ne produisoit que des bruyères & qui s'étendoit aussi loin que la vue le pouvoit permettre: l'horison de cette plaine n'étoit terminé par aucune montagne, & la fée n'y venant jamais.

que par les airs, aucun chemin ne conduisoit à cette retraite dont les appartemens étoient meublés des plus agréables toiles peintes que l'on ait jamais vues ; un jardin planté délicieusement entouroit ce pavillon ; & la plus superbe volière, remplie des oiseaux les plus rares & de tous les pays du monde, faisoit l'agrément & les délices de ce joli jardin. Ce fut dans cette solitude que la fée enferma la petite Jeannette, en lui donnant tout ce qui pouvoit lui être nécessaire. Jeannette eut un peu de peine à la solitude, mais elle ne put souffrir sans pleurer le silence auquel elle étoit condamnée ; elle eut recours aux lamentations, ensuite aux chansons ; ces secours étoient d'autant plus consolans, que l'on ne peut les employer & garder en même tems le silence ; mais cette consolation étoit légère ; car, enfin, elle étoit privée de la satisfaction d'être indiscrete : Jeannette étoit curieuse, c'est un défaut nécessairement attaché à ceux que l'on vient de rapporter ; & quand on aime à parler, il faut bien être attentif pour trouver de quoi s'entretenir. Jeannette se donna tant de peines & prit si bien ses mesures, que pendant l'absence de la fée, elle entra dans son cabinet ; elle examina avec un grand soin tous les instrumens de féerie ; mais ce qui la frappa le plus, & avec raison, ce furent les réglemens

des fées; elle y lut combien il leur étoit recommandé d'avoir soin de leur baguette, dont elles ne devoient jamais se séparer, & de prendre garde, sur toutes choses, de dormir devant personne au monde; leur pouvoir étant absolument attaché à cette attention, & plus encore à cette marque essentielle de la fée; car il étoit dit positivement dans le livre, que ceux qui se seroient emparés de la baguette feroient non-seulement tout ce qu'ils voudroient, mais encore que la fée elle-même deviendrait leur esclave. Jeannette, toute occupée de cette découverte, & ne pouvant en faire usage, parce que la fée ne dormoit jamais dans le pavillon de la solitude; &, n'ayant personne à qui pouvoir confier cet important secret, éprouva la plus grande peine qu'un indiscret puisse ressentir, c'est celle de savoir quelque chose d'important, & de n'avoir personne à qui le pouvoir confier. Dans ce cruel état, après avoir long-tems médité, voici l'expédient auquel elle se détermina, pour se satisfaire. J'ai dit, ce me semble, que dans le jardin qui environnoit le pavillon de la fée il y avoit une volière admirable, & qu'elle étoit remplie de tous les oiseaux connus & inconnus; il y avoit par conséquent des perroquets; ce fut sur un de ces oiseaux que Jeannette jeta les yeux pour en faire son confident; elle le prit en amitié,

& l'instruisit d'autant mieux à parler, qu'il falloit parler pour le lui montrer : comme il avoit appris cent mille choses inutiles, elle lui fit dire en très-peu de tems cette espèce de rimé :

Si tu prends la baguette, quand la fée dormira,  
Tu n'as qu'à commander, le ciel t'obéira.

Lorsque le perroquet fut bien instruit, Jeannette conjura la fée de lui permettre de l'envoyer à une des petites princesses de son château ; la fée regarda cette marque d'attention comme une preuve de son bon naturel ; elle y consentit donc ; & , mettant l'oiseau dans sa voiture, elle le remit à cette princesse à qui Jeannette le destinoit ; mais quel fut l'étonnement de la fée, quand, au milieu de toutes les petites princesses, après avoir tenu tous les propos du perroquet que l'on connoît, après avoir mille fois répété : *Jeannette, bon jour ; mon petit ami :* & mille autres choses de cette force, elle entendit qu'il disoit avec un ton de conseil :

Si tu prends la baguette, quand la fée dormira,  
Tu n'as qu'à commander, le ciel t'obéira.

Elle frémit du risque qu'elle avoit couru ; & , sur le champ faisant atteler la voiture, elle ordonna à ses griffons d'aller chercher Jeannette ; elle fut obéie, & , dans moins d'un demi quart

d'heure , malgré le prodigieux éloignement ; Jeannette fut amenée au milieu du château. Pour lors elle lui reprocha son indiscretion , & qui plus est , son ingratitude ; & sans lui donner le tems d'employer les mauvaises excuses qu'elle pouvoit alléguer , d'un coup de sa baguette elle la métamorphosa en pie , & donna , par ce moyen , un terrible exemple à toutes les petites filles pour les empêcher de trop parler & de redire ce qu'elles ont vu , ou ce qu'elles ont entendu. Pour la punir davantage , elle ne voulut point lui laisser ( comme l'on dit ) la clef des champs ; elle la mit dans une grande cage d'osier , sur laquelle étoit écrit : *palais de la princesse Jeannette* , afin que l'on ne pût la méconnoître dans tous les pays , & que le mensonge qu'elle avoit fait fût une source éternelle de reproches & de plaisanteries.

Dans cet équipage , elle la renvoya à ses parens , en leur mandant qu'il ne lui avoit pas été possible de rien faire de bon de leur fille , mais qu'elle leur donnoit avis de prendre garde à ce qu'ils diroient devant elle , parce que tout le village en feroit d'abord instruit.

Pour les consoler un peu , elle leur dit de faire attention qu'ils avoient gagné du moins son entretien & sa dot , & qu'un peu de fromage suffiroit dorénavant pour sa nourriture : toutes les

espérances de ces bonnes gens s'évanouirent en voyant la cage , & Jeannette , dont ils avoient tant espéré , devenue une margot insupportable pour eux.

C'est ainsi que les méchans enfans , qui ne se corrigent point , font souvent , en faisant leur propre malheur , celui de leurs parens.

Tout indiscret est curieux ;

Prenons garde avec qui nous sommes.

On croit qu'il faut parler pour vivre avec les hommes ;

Savoir se taire vaut bien mieux.

*Fin de Jeannette.*

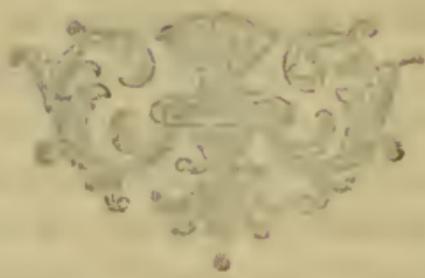


the history of the world, from the beginning of the world to the present time, in a series of volumes, by the Rev. John G. ...

the history of the world, from the beginning of the world to the present time, in a series of volumes, by the Rev. John G. ...

the history of the world, from the beginning of the world to the present time, in a series of volumes, by the Rev. John G. ...

THE HISTORY OF



the history of the world, from the beginning of the world to the present time, in a series of volumes, by the Rev. John G. ...

CONTES  
DES FÉES,

Par M. DE MONCRIF, lecteur de la reine ,  
de l'académie françoise , & de celle des  
sciences & belles-lettres de Nancy & de  
Berlin.

COMPTES  
DES REVENUS

PAR M. DE MONTCAUVILLE, Secrétaire de la Trésorerie,  
de l'Assemblée Nationale, et de celle des  
Représentans du Peuple, et de celle de la  
Assemblée Constituante.



LES DON'S  
DES FÉES,  
OU  
LE POUVOIR  
DE L'ÉDUCATION.  
C O N T E.

---

**E**NTRE différens souverains, qui dans les tems reculés régnèrent en Arabie, la princesse Zoraïde fut célèbre par l'amitié qu'elle avoit contractée avec deux fées. Elle étoit bien digne de plaire à ces intelligences, qui n'exerçoient alors leur supériorité sur les mortels, que dans la vue de les rendre heureux. Peu de tems après la perte de son époux, qui lui fut extrêmement sensible, cette princesse devint mère de deux fils; & sentant approcher la fin de sa vie, que tout l'art des fées ne pouvoit reculer; elle leur parla ainsi:

Je laisse deux enfans au berceau, tous deux destinés par nos loix à régner en même tems. Vous connoissez mieux que nous ce que les vertus ou les défauts des souverains répandent de biens ou de maux sur leurs sujets. Vous m'avez trop aimée pour me refuser, dans mes derniers instans, la douceur de me flatter que mes enfans feront le bonheur des états que je leur laisse. Vous allez les douer l'un & l'autre des qualités qui rendent les hommes dignes de la suprême autorité.

L'une des fées, qui s'appelloit Zulmane, s'approcha du berceau, & touchant de sa baguette l'aîné des deux princes: *Enfant né pour régner, dit-elle, une puissante fée te doue; elle te donne l'esprit, la valeur & la probité.* A ces mots elle vola dans l'empire des fées. Là, sur la table d'émeraude, où sont inscrits les dons qu'elles font aux souverains, elle grava ceux dont Alcimédor (c'est le nom de ce prince) venoit d'être favorisé.

La seconde fée, qui s'appelloit Alfime, resta dans le silence, portant alternativement ses regards sur les deux princes. Quoi! dit Zoraïde, mon second fils n'obtiendra-t-il rien de votre puissance? Tandis que son frere brillera de toutes les qualités qui font les vrais monarques, celui-ci ne montrera-t-il que des vertus com-

munes? Est-ce dans ce moment ( le seul qui me reste peut-être ) que je dois cesser d'être chère à la plus secourable des fées , à la généreuse Alfine ?

Que vous êtes dans l'erreur ! répondit la fée. Mon silence ne présageoit rien de funeste pour le prince Asaïd votre second fils. Je cherchois à démêler dans l'avenir quelle sera la destinée de son frère. Il semble que Zulmane l'ait doué de tout ce qui doit rendre un prince accompli. Tous ses dons auront leur effet ; mais seront-ils suffisans ? Puisse-t-elle ne s'être point abusée sur le succès qu'elle en espère ! J'employerai bien mieux ma science en faveur d'Asaïd. Dans ce moment où il ne fait que de naître , ce seroit peut-être en vain que je le douerois des plus heureuses qualités. Les impressions que dans la suite il recevra des objets dont il sera environné , mille obstacles différens pourroient altérer l'effet de mes dons , si je l'abandonnois à lui-même. Elle prit alors le prince entre ses bras : O précieux enfant de la mortelle que j'ai le plus chérie , dit-elle , je verserai sans cesse dans ton ame ces philtres imperceptibles qui développent les vertus , & qui étouffent les semences des vices. Je ne te perdrai pas un instant de vue ; jusqu'au tems où tu seras digne de régner.

A cette promesse si intéressante , Zoraïde sentit

un transport de joie, qui en terminant sa vie, rendit ses derniers instans délicieux. La fée qu'elle tenoit embrassée, vit son ame qui s'élevant sur ses aîles immortelles, retournoit au centre de la lumière d'où elle étoit descendue.

Alfime prit les rênes du gouvernement pendant l'enfance des deux princes; & respectant l'ouvrage de Zulmane, elle ne s'occupâ à l'égard de l'aîné que du soin de veiller à la conservation de sa vie, & réserva pour le second tous les secrets de son art qui servoient à embellir les ames.

Les deux souverains avancèrent insensiblement en âge. Alcimédor marqua de bonne heure le mépris des dangers, ou plutôt il parut s'y exposer sans les connoître. Il montra toujours plus d'esprit qu'on n'en devoit naturellement attendre des différens âges où il passoit successivement; mais on démêloit qu'en lui l'esprit n'étoit que comme un talent par lequel il étoit dominé, & non une lumière dont il fit usage au gré de sa raison. On reconnut enfin qu'il ne lui manquoit aucun des dons que Zulmane lui avoit faits, mais qu'il s'en falloit que ces dons ne remplissent l'idée qu'on en avoit conçue: cependant personne n'osoit lui donner des conseils par respect pour la fée qui l'avoit doué.

A l'égard d'Afaïd , son esprit ne s'étoit développé que par une gradation ordinaire ; mais dans ses différens progrès il prenoit un caractère aimable. Ce n'étoit point ce que la supériorité a d'éblouissant qui éclatoit en lui ; on y découvroit ce qui la caractérise bien davantage , une raison éclairée , égale & assaisonnée d'agrément. Cet assemblage heureux étoit le fruit des premières impressions que la fée lui avoit données , & qu'elle avoit pris soin de perfectionner. Al-sime avoit fait à ce prince deux présens d'un prix inestimable. L'un étoit une glace dont voici la merveilleuse propriété : dès qu'on s'étoit fait une habitude de la regarder , il ne falloit que s'y considérer fixement , on s'y voyoit en même tems tel qu'on étoit & tel qu'on croyoit être. L'autre étoit une sorte de microscope , qui fait distinguer dans les objets les plus attirans ce qu'ils avoient de trompeur & de chimérique. Il semble qu'à faire un usage habituel de ce secret , comme presque tous les plaisirs sont mêlés d'illusions , on dût tomber bientôt dans une indifférence insipide. Mais le microscope ne grossissoit que les illusions dangereuses pour la société ; celles qui ne pouvoient nuire qu'à nous-mêmes , il laissoit à notre raison le soin de les appercevoir. Ces dons précieux sont restés sur la terre ;

c'est dommage qu'on ait presque entièrement renversé la manière d'en faire usage.

Les deux princes ayant atteint dix-huit ans, la fée déclara que dès cet instant ils restoit chargés l'un & l'autre du poids redoutable du gouvernement. Il ne m'est plus permis, dit-elle à Afaïd, de rester auprès de vous; mais je descendrai souvent de la région lumineuse d'où les fées considèrent d'un coup d'œil tous les évènements de la terre; je viendrai jouir avec le prince que j'ai formé, & que j'aime, de la félicité qu'il maintiendra dans cet empire. A ces mots elle s'éleva dans les airs, portée sur un nuage d'azur, & disparut.

La puissance souveraine se trouva donc partagée également entre Alcimédor & Afaïd. Ils avoient une tendre amitié l'un pour l'autre; tous deux désiroient régner avec équité; tous deux agissoient dans cette même vue; mais leur caractère n'avoit aucune ressemblance: & il arrive souvent qu'avec des principes communs, & même des lumières égales, la différence du caractère des hommes en met une bien grande dans leur conduite.

Alcimédor, inébranlable dans ses projets, dès qu'ils lui paroissent équitables, n'examinoit jamais assez les inconvéniens qui en pourroient naître. Son ambition se tournoit-elle vers la

gloire ? son courage ne lui laissoit envisager que celle des conquérans. Sa probité ne lui auroit pas permis de mettre en usage des moyens injustes pour parvenir à cette même gloire ; mais tout ce qui pouvoit être un sujet de guerre légitime , lui paroissoit une nécessité de l'entreprendre. Par-tout où la force pouvoit être employée sans injustice , il la préféroit à des voies douces , qui avec plus de tems auroient amené les mêmes succès.

Asaïd , accoutumé dès l'enfance à ne considérer dans les prérogatives du trône que les vertus qu'elles donnent lieu au souverain d'exercer , ne se permettoit aucune idée de gloire qui fût compatible avec le bonheur de ses sujets. Il pensoit que la véritable puissance doit s'imposer elle-même des bornes. Il regardoit comme autant de triomphes ces effets favorables que la prudence & le tems épargnent à l'autorité. La cour & le peuple bénissoient sa conduite , autant qu'ils voyoient celle de son frère avec trouble & inquiétude.

Il étoit difficile que des souverains si différens par le caractère , vécuissent long-tems dans l'union parfaite , qui étoit nécessaire pour le bien du gouvernement. En effet il naquit bientôt entre eux un sujet de division. Alcimédor apprit qu'ils avoient d'anciens droits sur un royaume

voisin , possédé alors par le prince Mutalib ; il proposa d'armer pour les faire valoir. Afaïd se refusa à ce projet. Mon frère , dit-il , l'ambition la plus glorieuse pour nous n'est pas de devenir plus puissans , nous le sommes assez , étant supérieurs aux autres princes d'Arabie. Que nous ferviroient de nouvelles provinces & de nouvelles richesses ? Elles ne nous donneroient pas de nouvelles vertus. Pourquoi exposer des sujets qui nous aiment , pour en soumettre d'autres qui ne nous regarderoient que comme des tyrans ? Rien n'ose troubler notre tranquillité ; nous sommes respectés ; faut-il sans sujet nous montrer redoutables ? Afaïd parla en vain , & voyant que son frère persistoit dans ses desseins , il lui proposa de séparer leur état en deux souverainetés différentes. Ce partage accepté , à peine fut-il entièrement terminé , qu'Alcimédor entreprit la guerre. Elle fut malheureuse. Vaincu , au lieu d'être conquérant , il eut recours à Afaïd ; il demanda des troupes pour venger sa défaite. Afaïd préféra de lui procurer un secours plus salutaire. Il fit alliance avec le prince qu'Alcimédor avoit attaqué ; & devenant pour l'avenir un garant contre les attentats de son frère , la paix fut conclue. Le sceau de cette paix étoit un double mariage. Mutalib ayant deux filles , il fut arrêté que l'aînée épouserait

Alcimédor , & qu'Afaïd feroit uni à la feconde. Bientôt les fêtes de l'hymen fuccédèrent aux troubles de la guerre , & la présence d'Alfime acheva de donner à cette cérémonie tout l'éclat qui pouvoit l'embellir.

Les deux princeffes , ornées l'une & l'autre de qualités rares , ne fe reffembloient cependant ni par la figure , ni par l'esprit. Celle qu'époufa Alcimédor , avoit en partage tous ces traits réguliers , dont l'afsemblage forme ce qu'on est convenu d'appeller la beauté ; mais quand on avoit dit qu'elle étoit extrêmement belle , il ne reftoit plus rien à ajouter à l'éloge de fa figure. Ce qui fut remarqué bien davantage , c'est qu'elle fe trouva avoir exactement le même caractère qu'on découvroit dans Alcimédor ; & cette conformité fit penfer aux deux cours que ces époux passeroient enfemble une vie extrêmement heureufe. L'évènement fut tout-à-fait contraire. Tous deux ne voulant qu'être févèrement justes & équitables , étoient fans complaisance , dès qu'ils croyoient leur opinion ou leurs desseins raisonnables. Tous deux avec beaucoup d'esprit , trouvoient dans leur entretien des fujets de dégoût , d'éloignement & d'inimitié. Chacun , par amour de la fincérité , ne ménageoit point la vanité de l'autre , quand il voyoit un juste motif de la mortifier ; & par

cette conduite ils furent bientôt réduits au simple commerce de convenance & de représentation.

La destinée d'Asaïd devint bien différente, & ce fut son ouvrage. La princesse à qui l'hymen l'unissoit, & dont il fut toujours aimé éperdument, avoit tout ce qui peut remplir le cœur, & exercer la raison d'un époux. Sa figure ne donnoit point l'idée de ce qu'on regarde communément comme la beauté; mais les femmes mêmes avouoient, en la voyant, que pour être sûre de plaire, il falloit être faite comme elle. D'ailleurs, par les graces de l'esprit & du caractère, charmante pour les personnes qui lui étoient indifférentes, elle devenoit à l'égard de ce qu'elle aimoit, du commerce le plus épineux & le plus difficile. Née sincère & avec un cœur extrêmement sensible, le sérieux ou la joie, les égards, les devoirs, la raison même, prenoient en elle toute l'impétuosité des passions. Pénétrante sur ce qui se passoit dans une ame qui lui étoit chère, si elle ne découvroit pas dans la complaisance qu'on lui marquoit, le peu que lui coûtoit celle qu'elle faisoit si naturellement paroître; si elle ne trouvoit pas dans l'amitié, dans la confiance, cette délicatesse, cette étendue sans réserve qui caractérisoit la sienne, elle passoit aux reproches, à la douleur, au désespoir. Sa société enfin étoit alternativement délicateuse & insupportable.

Afaïd charmé des vertus , de l'esprit & de la tendresse qu'il trouvoit dans cette princesse , faisoit grace aux imperfections du caractère. Loin d'y opposer jamais ni d'impatience , ni d'aigreur , c'étoit cette condescendance , cette douceur , qui naît d'une véritable amitié , que soutient la raison , & qui n'a rien de la foiblesse. Persuadé qu'on ne peut trop prendre sur soi , pour faire cesser les torts & les chagrins de ce qu'on aime , il cédoit , il ramenoit bientôt le calme , & insensiblement l'impétuosité de l'humeur étant vaincue , il ne resta que la tendresse ; eh quelle tendresse ! Afaïd n'y découvroit rien qui ne servît à le rendre heureux. Leur cour ne respiroit que le plaisir , la décence & le zèle. Tout ce qui les environnoit sentoit un empressement à leur plaire , qui ne tenoit ni de l'intérêt , ni de la servitude. Bonheur inestimable , & presque toujours ignoré des souverains ! Ils pouvoient quelquefois oublier qu'ils avoient des courtisans , & ne se croire entourés que d'amis aimables & sincères. Les talens , les arts chéris & protégés par eux , avoient pour principale ambition , la gloire de concourir aux douceurs de la vie de deux maîtres si respectables ; tandis qu'à la cour d'Alcimédor , le desir de plaire n'étoit qu'une crainte de la disgrâce , & que jusqu'aux amusemens & aux plaisirs , tout

étoit mis au rang des devoirs austères. Ainsi les dons de Zulmane n'avoient produit à Alcimédor d'autre fortune que de se voir souverain, sans avoir l'amour de ses sujets, & époux malheureux, sans aucun motif considérable de se plaindre de la princesse.

On auroit cru qu'avec une conduite si différente, ces deux princes n'auroient dû jamais éprouver une commune destinée. Mais tout-à-coup il sortit du fond de la Tartarie un peuple de guerriers qui vinrent inonder l'Arabie. En vain les autres souverains joignirent leurs forces à celles d'Alcimédor & d'Afaïd. Ces hommes inconnus étoient braves, disciplinés, & si formidables par le nombre, qu'ils accablèrent tout ce qui s'opposa à leur passage. Leur roi, nommé Aterganor, ajoutoit encore à leur force & à leur valeur, par la haute opinion qu'ils avoient de l'élévation de son ame. Ce conquérant s'étant rendu maître de la ville capitale où Afaïd & son frère s'étoient retirés, assembla les hommes les plus considérables des deux nations, & leur parla ainsi: Je n'ai pas prétendu vous conquérir pour vous mettre dans l'esclavage. Je fais quelles sont vos vertus; elles ont accru l'ambition que j'avois de régner dans l'Arabie. Des hommes tels que vous ne doivent obéir qu'au plus grand roi de la terre, au monarque de la Tartarie.

Peuples que j'ai fournis, je ne viens point emporter vos richesses, ni forcer vos volontés. Conservez vos usages, vos mœurs, & choisissez vous-mêmes le nouveau maître, qui sous mon autorité fera chargé du soin de vous rendre heureux. J'établis de ce moment l'entière égalité de condition. Que pendant douze soleils il n'y ait plus entre vous d'autres distinctions, d'autres égards, que ceux qui seront volontaires. Employez ces jours d'une liberté si pure, à vous élire un souverain. Fût-il tiré du sang le plus obscur, sur la foi de votre choix, il me paroîtra digne de régner. Le vainqueur dit ensuite aux deux princes, qu'il les laissoit libres dans leur palais; & il alla camper au milieu de cette redoutable armée qui environnoit la ville.

L'égalité de condition ordonnée fit naître une révolution subite. Tous ceux pour qui la servitude, les devoirs, le respect, avoient été un fardeau, ne songèrent plus à le supporter. Entre les personnes accoutumées à être prévenues, à faire autant de loix de leurs volontés, plusieurs conservèrent à peine de l'autorité dans leur famille. Les gardes, les officiers d'Alcimédor désertèrent tous de son palais, & un palais déserté est plus triste qu'une cabane habitée; ses courtisans l'abandonnèrent, ne s'occupant plus que de la part qu'ils devoient avoir à l'élec-

tion d'un nouveau maître. Alcimédor & la princesse son épouse, accoutumés à la hauteur & à la confiance qu'une longue prospérité fait naître, ne connoissoient point l'élévation d'ame qui fait ennoblir l'adversité; ils restèrent seuls & humiliés. Aterganor voulut jouir du spectacle de ces changemens; il aimoit à voir l'abatement, ou la dignité avec laquelle on soutenoit les grands revers. Il remarqua dans les différens états, avec plaisir, des hommes dont toute la considération avoit disparu avec leur crédit ou leurs titres; & qui, d'un rang qui les élevoit, réduits à leur propre mérite, tomboient confondus & méprisés dans la foule. Mais quel fut l'excès de son étonnement, lorsqu'arrivant au palais d'Asaïd, il chercha inutilement les marques de la révolution qu'il s'attendoit d'y reconnoître? Il voit les gardes dans leur devoir, & les courtisans d'autant plus occupés à marquer leur fidélité à leur maître, que cet hommage étoit un gage de leur vertu. Il trouva le prince & la princesse dans une assiette d'ame également éloignée de la fermeté fastueuse, & de la tristesse humiliante: ils ne s'entretenoient que du desir de voir couronner un souverain, qui rendît heureux des sujets dont ils éprouvoient d'une manière si admirable le respect & l'amour. Aterganor crut être abusé par un songe.

O fortuné Afaïd ! s'écria t-il , & vous , respectable princesse , que votre gloire est supérieure à la mienne ! Vous m'apprenez que je n'ai point encore régné. Je n'envifageois que la domination qui naît de la force , qui ne s'entretient que par la crainte , & qui ne cherche qu'à s'étendre. Vous me faites connoître que la véritable autorité sur les hommes a sa source dans leur cœur. Alors les députés des deux nations se présentèrent pour proposer le roi qu'ils avoient choisi ; tous proclamèrent Afaïd. On ne voyoit partout que des larmes de zèle , d'amour & de joie ; on n'entendoit que le nom d'Afaïd. Aterganor , à ce spectacle , descendit du trône ; il déposa son sceptre entre les mains d'Afaïd , & plaçant sa propre couronne sur la tête de la princesse : Réglez , leur dit-il , puisque tous les cœurs vous appellent. Oserois-je assujettir ceux dont j'admire l'exemple , & dont les vertus m'instruisent ? Je rends la souveraineté à tous les princes que j'avois vaincus , je n'exercerai ici qu'un seul droit de l'empire. Qu'Alcimédor cesse d'être souverain ; je réunis pour vous seul les états que vous aviez partagés avec lui. Comme Aterganor achevoit ces mots , on entendit un coup de tonnerre ; Zulmane parut sur un char ; & pour dérober aux yeux des mortels le prince à qui ses dons avoient été si peu pro-

fitables , elle enleva Alcimédor , ainfi que la princeffe , & fe perdit dans l'imménfité des airs. Alfine s'offrit alors fur un trône brillant des plus vives couleurs de la lumière ; elle confirma la loi fi juſte qu'Aterganor venoit de faire , & qui affuroit le bonheur des peuples que lui avoit recommandé Zoraïde. Elle reconnut avec tranſport dans la nouvelle gloire dont Afaïd étoit environné , les fruits heureux de fon éducation. Et c'eſt depuis ce nouveau règne d'Afaïd , que cette partie de l'Arabie a été nommée l'Arabie heureuſe.

---

## L'ISLE DE LA LIBERTÉ.

### C O N T E.

**U**N enchanteur, ennuyé d'entendre des hommes condamner dans autrui les défauts qu'ils avoient eux-mêmes , réſolut de démaſquer les premiers qui lui tiendroient pareil langage. Il ſe retira dans une Iſle , & publia que ceux qui viendroient s'y établir , y ſeroient libres de faire leur volonté , & n'éprouveroient jamais d'injuſtice de la part des habitans. A peine cette nouvelle fut - elle répandue , qu'il vit arrive<sup>r</sup>

trois personnages de l'espèce de ceux qu'il attendoit. Vous désirez le droit de citoyen , leur dit-il ? je vais vous l'accorder. Voici l'unique condition que j'impose. Dites-moi , chacun , quel est votre caractère , votre goût dominant ; on écrira sur la liste de nos infulaires ce que vous allez dicter ; & dès ce moment vous pourrez vivre ici de la manière qui vous conviendra davantage.

L'un , qui s'appelloit Almon , dit : *Je suis naturel , je hais la dissimulation , je me montre tel que je suis ; voilà mon caractère.* On écrivit : *Almon est naturel.* Pour moi , dit le second , qui se nommoit Alibé : *J'aime à plaire , à faire ce qui amuse les autres , j'ai acquis les talens qui peuvent y contribuer.* On écrivit : *Alibé aime à plaire.* Il faut que je l'avoue , dit le troisième , qui avoit nom Zanis : *Je suis extrêmement singulier.* On écrivit : *Zanis est singulier.* Vous pouvez à présent , leur dit l'enchanteur , vous livrer sans aucune contrainte au genre de vie qui vous plaira. Allez , on va vous conduire à l'habitation qui vous est destinée.

Quand ils furent partis , l'enchanteur dit à ceux qui formoient sa cour : Vous voyez avec quelle confiance ces trois hommes viennent d'annoncer leur caractère. Je vais vous en faire un portrait véritable. Almon , sans égards pour

ce qui convient aux autres , est accoutumé à ne se jamais contraindre. Quoiqu'il ait de l'esprit , s'il loue , ou s'il blâme , c'est toujours par caprice ; voilà ce qu'il appelle être naturel. Sans dessein de dominer , il est décidant ; il parle par la seule envie de parler ; il interrompt pour dire son avis , & contrarie souvent la personne qui vient à le suivre. En un mot , rempli de défauts contre la société , & leur donnant libre carrière ; voilà ce qu'il appelle haïr la dissimulation. Alibé , qui effectivement a bien des talens , ne les employe que contre lui ; il veut qu'on l'écoute sans cesse ; il veut être applaudi , & l'être seul ; & il appelle cette sorte de tyrannie , aimer à plaire. A l'égard de Zanis , toujours occupé à ne ressembler à personne , il rit de ce qui attristeroit les autres , & regarde d'un œil funeste tout ce qui excite la gaieté. Facile à démêler , lorsqu'il se croit impénétrable , on voit qu'il s'est fait le matin une liste des étonnemens , des distractions , des caprices qu'il aura dans sa journée. Indiscret , contredisant , injuste ; il se croit justifié suffisamment , quand il a dit , *c'est que je suis singulier* ; il croit même avoir fait son éloge. Jouissons , sans qu'ils nous apperçoivent , des aventures qui vont les surprendre. A ces mots , l'enchanteur & ses confidens devinrent invisibles.

Almon , en fortant de chez l'enchanteur , se trouva près d'un superbe palais , & découvrit au frontispice une table de lapis , sur laquelle des cailloux transparens formoient cette inscription , qui étoit éblouissante :

*Tout le monde a raison.*

Almon , rempli de curiosité , entre ; & comme il approchoit du vestibule , il entend un bruit de divers instrumens. Le bruit cesse ; deux portiques s'ouvrent ; il voit paroître deux hérauts , dont l'habillement étoit composé de tout ce qui caractérise les différentes conditions des hommes , & qui marchaient vers lui , tantôt avec une affectation de gravité , tantôt avec de fausses graces , & quelquefois d'une manière comique. *C'est ici le palais d'Alcanor* , lui dit le premier qui l'aborda. *Vous pourrez le regarder comme le vôtre* , ajouta le second ; & tout de suite , reprenant alternativement la parole , sans donner à Almon le tems de répondre , ils continuèrent ainsi : *Cette retraite est charmante. ON PEUT S'Y ENNUYER , ET LE DIRE. On peut , dès qu'on s'y plaît , y passer les jours entiers. ON PEUT N'Y VENIR QUE PAR CAPRICE , RESTER OU DISPAROÎTRE. Alcanor est sans cesse environné de tout ce qui fait l'amusement des autres. ON PEUT CROIRE QUE C'EST POUR LE SIEN PROPRE QU'IL*

EN USE AINSI, ET NE LUI EN SAVOIR PAS LE MOINDRE GRÉ. Ce dialogue achevé, Almon se trouva près de l'appartement ; les deux hérauts lui répétèrent trois fois de suite , parlant en même tems : *Ici tout le monde a raison.*

Les hérauts se retirèrent , & Almon entra dans un magnifique salon. Il vit un grand nombre d'hommes & de femmes , qui par leur maintien , leurs occupations , leurs discours , sembloient se croire seuls. L'un rêve , l'autre danse ; celui-ci parle , & n'est point écouté ; celle-là s'examine dans une glace , & révèle tout haut ce qu'en secret son amour-propre lui inspire de bonne opinion d'elle-même. Ici on entend dire , j'ai beaucoup d'esprit ; là , je suis une créature parfaite. Enfin ce sont beaucoup de gens en un même lieu qui ne forment point de société.

Alcanor , toujours distrait sans être occupé , n'attiroit point l'attention des autres. Dans des momens il étoit environné d'un cercle où tous parloient ensemble. Quelquefois c'étoit un silence taciturne qu'on y voyoit régner. Almon , qui n'avoit été remarqué de personne , vint s'asseoir auprès d'Alcanor ; l'entretien se tournoit alors sur l'éloge de la politesse. Si vous en êtes , dit Almon en interrompant , à définir la politesse des habitans de cette Isle , la conversation

sation tombera bientôt. Je serois bien fâché de vous empêcher de penser comme il vous plaît, répondit Alcanor avec un air de circonspection; mais comme je hais la *dissimulation*, je vous avouerai que votre opinion me paroît la plus dénuée de sens commun, de jugement, de raison, d'esprit. La politesse ne consiste que dans de certains usages convenus, & vous ignorez les nôtres. Et je les ignorerai, répartit Almon, à moins que pour m'acquitter avec vous, je n'apprenne à répondre d'une manière fort désobligeante. Désobligeante ! dit l'épouse d'Alcanor avec un sourire d'amitié; elle n'est que *naturelle*; & je vous avertis, car j'aime mes voisins, qu'à en juger autrement, vous paroissez ridicule; & vous faites bien, on se montre ici *tel qu'on est*. Almon voulut répliquer. Si vous insistez, interrompit la dame, vous serez un sot, je vous le dis; parce que je le pense, & que je hais la *dissimulation*. L'enchanteur parut alors. Quelle insupportable liberté que celle de votre Isle ! s'écria Almon; on n'y éprouve, m'aviez-vous dit, aucune injustice de la part de vos citoyens ! Sans doute, répondit l'enchanteur; c'est vous qui êtes injuste. Vous avez déclaré que vous étiez naturel, & j'ai prouvé que vous le soyez; mais croyez-vous avoir le privilège exclusif de l'être ? Apprenez

que c'est aussi le caractère de tous nos habitans. Pouvez vous vous plaindre des gens qui vous ressemblent ? Mais sortez d'erreur , Almon , & que les scènes qui viennent de vous déplaire vous instruisent. Il n'y a point de société qui pût s'entretenir , si les hommes se montraient toujours tels qu'ils sont : il n'est permis de s'abandonner à son naturel , que quand ce naturel s'accorde avec les usages & les vertus qui lient la société. Il faut que j'en convienne , dit Almon frappé de ces vérités. Madame m'avoit bien promis que j'allois n'être qu'un sot ; je le suis , je commence à le connoître , & je veux rester parmi vous , afin de m'en convaincre au point de ne l'être bientôt plus , si je puis. Je réponds de vous , continua l'enchanteur , sans même que mon art s'en mêle ; avec de l'esprit & un vrai desir de plaire , on se corrige bientôt de ses défauts. Venez être témoin des aventures de vos camarades , elles serviront encore à vous instruire. A ces mots , ils furent transportés dans une maison où Alibé venoit d'être présenté. C'étoit le rendez-vous de la bonne compagnie. A peine Alibé fut assis , qu'il s'empara de la conversation , & ce fut pour étaler toutes ses connoissances , pour montrer beaucoup d'esprit , & pour parler de soi ; comme s'il n'y avoit eu dans le monde d'autre mérite

que le sien , ou que celui des autres ne dût consister qu'à savoir lui rendre hommage. On l'écouta d'abord, en lui donnant tous ces témoignages équivoques d'applaudissemens; tels qu'un certain sourire de complaisance , qu'on place souvent sans avoir entendu ce qu'on loue ; un mot dénué de sens , & qu'on répète d'après la personne qui parle , comme si ce mot étoit un oracle ; un regard qu'on adresse à celui des écoutans qui passe pour avoir le plus d'esprit , comme pour lui faire part de l'admiration où l'on est de ce qu'on vient d'entendre. Et Alibé augmentoit de bonne opinion de lui-même , & d'envie de parler. Bientôt , pour commencer à le tirer de son erreur , lorsqu'il prodiguoit des traits d'imagination , on le louoit sur l'étendue , sur la fidélité de sa mémoire. S'il passoit à des recherches qui ne supposent que de l'érudition , on admiroit en lui l'excellence du génie. S'il faisoit des plaisanteries de mauvais goût , ou des contes usés , on le félicitoit d'avoir si bien l'esprit & le langage du monde ; enfin on l'accabloit de louanges déplacées. D'abord il n'entendit que les louanges : l'amour-propre , même dans un homme d'esprit , est quelquefois si sottement crédule ! Alibé s'aperçut ensuite que ces louanges étoient à contre-sens ; mais il pensa que c'étoit manque de justesse d'esprit

dans les gens qui l'applaudissoient , & leur fut gré de l'intention. Il les reprenoit avec bonté , quand il les voyoit ainsi se méprendre ; il leur enseignoit d'une façon détournée la manière de le louer convenablement. L'assemblée jouissoit du plaisir de voir croître l'orgueil & le ridicule d'Alibé ; mais ce n'étoit pas assez pour elle , il falloit qu'il sentît sa situation. Tout-à-coup chacun change avec lui de conduite. Il venoit d'annoncer le récit d'une aventure très-singulière qui lui étoit arrivée ; il commence ; un homme l'interrompt , & à propos de singularité , raconte un songe très-extraordinaire qu'il a fait la nuit précédente. Alibé se contraint , s'impacientie ; il saisit enfin une occasion de proposer des vers assez heureux qu'il a composés. Au mot de vers , un autre en récite de nouveaux , & voilà Alibé réduit à l'ennui d'écouter , ou du moins au dépit de se taire. Enfin il se voit environné de talens qui le persécutent , parce qu'ils sont applaudis , & qu'il ne trouve pas le moindre jour pour faire briller les siens. Il n'y peut plus tenir , il fort indigné du peu d'égards qu'on a dans cette maison pour le mérite d'autrui. Il va chez l'enchanteur , qui pour toute réponse à ses plaintes , lui présente le livre sur lequel on avoit inscrit son caractère ; il l'ouvre , & lit : Alibé , comme il croit être , *Il aime à*

*plaire.* Alibé, comme il est, *Il ne veut que briller.* Alibé referme le livre, regarde en pitié l'enchanteur, & court se rembarquer. Il s'en retourne plus incorrigible que jamais, dit l'enchanteur : quelques connoissances, divers talens médiocres, & peu d'esprit ; c'est de cet assemblage que la fatuité a pris naissance.

Il ne manquoit à l'enchanteur que de voir Zanis sur la scène ; il eut bientôt satisfaction. Comme Zanis passoit sur une grande place, une troupe de gens parés d'une manière bizarre l'entourent & l'engagent à monter dans un char. On connoît votre mérite, lui dit-on, vous êtes digne du triomphe. Ils le conduisent ainsi dans une espèce de temple, où il trouve une nombreuse assemblée. Il se présente avec une ferme résolution d'être plus singulier que jamais. Maintien recherché, propos hasardés, tout est mis en œuvre, & n'est point remarqué ; il voit que bien loin d'étonner personne, il est regardé comme un homme à l'ordinaire ; cela le décontenance. Il reprend courage, il avance une maxime inouïe, tout le monde est de son opinion ; on connoissoit cette façon de penser, elle est commune. Son embarras se renouvelle, il conte, il exagère, on commence à l'écouter ; mais un autre prend la parole, & tient des discours si outrés, que Zanis est presque réduit à

se trouver raisonnable, Enfin il se retire avec le dépit d'avoir été unanimement loué sur la justesse de son esprit, & sur la retenue de son imagination.

Il rêve, il médite, il est pénétré de douleur; car rien n'est si humiliant que la déraison affectée en pure perte. Dans ce trouble d'esprit, il est abordé par un petit homme, qui avec tout l'ajustement & le maintien d'un vieillard, avoit à peine dix-huit ans. Je vois bien que vous êtes un homme simple, un esprit sensé, lui dit le faux vieillard. On vous a bien étonné dans la maison dont vous sortez? Vous n'êtes pas encore assez instruit de l'humeur capricieuse de nos citoyens; ce sont des espèces de fous qui s'imaginent que c'est un grand mérite que d'étonner les autres par une conduite singulière; & vous sentez bien quelle est la sottise de penser ainsi? Les usages communs sont des conventions sages qui épargnent à notre esprit le soin de s'exercer sur des objets qui ne méritent pas de l'occuper. Concevez combien on rétrécit son imagination, combien on l'avilit, quand on la tient sans cesse appliquée à nous faire marcher, ou rire, ou tenir nos coudes différemment des autres hommes; à nous faire paroître impatiens ou tranquilles, passionnés ou indifférens, par contenance; à nous faire dire oui ou non d'une

manière remarquable. Vous verrez ici bien des scènes qui vous surprendront ; vous n'en verrez peut-être pas une qui vous amuse. A force de se singulariser à tous égards , nos insulaires ont épuisé les moyens les plus bizarres d'y parvenir ; & imaginez-vous ce que c'est que l'extravagance qui se répète ! Pour moi , revenu de la sotte ambition de paroître extraordinaire , je bâille au seul souvenir de ce qu'elle m'a fait faire ; & pour ne plus retomber dans un pareil égarement , je me suis imposé tous les assujettissemens , & en même tems tous les avantages de la vieillesse. Je mène constamment la vie sage & retirée qui lui est propre. Je passe les journées au coin de mon feu dans mon fauteuil , bien clos. J'y radote au milieu de ma famille. Je ne fors qu'un moment à midi , pour me promener au soleil , & ne songe pas s'il y a dans le monde des fous qui veulent se singulariser , & servir de spectacle aux autres. Le sage vieillard étala tout de suite une quantité de maximes rebatues sur la simplicité des premiers hommes , & qui commençoient toutes par *autrefois*. Zanis écoutoit avec un secret dépit de l'étonnement que lui causoit cet homme , qui extravaguoit par principe. Cette scène finie , plusieurs autres aussi peu attendues se succédèrent , & remplirent la journée de Zanis. S'il vouloit rêver ou

parler , il étoit interrompu. Désiroit-il se mettre à table , on lui donnoit une comédie. Enfin outré de la persécution que lui faisoient souffrir les fantaisies de tous ceux qu'il rencontroit , il courut chez l'enchanteur : laissez-moi partir , dit-il ; vos habitans se donnent pour extraordinaires , & ils ne sont que contrarians , capricieux , extravagans. Vous faites leur portrait & le vôtre , répondit l'enchanteur. Au lieu de vous vanter d'être singulier , que ne me disiez-vous de bonne foi : Je meurs d'envie de le paroître. L'un est bien différent de l'autre. Les gens naturellement singuliers plaisent ordinairement dans la société ; au lieu que celui qui ne l'est que par étude , outrant bientôt son personnage , ne tarde guère à ennuyer , & finit par être insupportable. Mais j'ai voulu vous désabuser , & non vous punir. Tout ce qui vous est arrivé , ainsi qu'à Almon , n'étoit que prestige ; retournez l'un & l'autre dans votre patrie , & n'oubliez jamais , s'il est possible , que le nature qui déplaît doit se cacher , & que l'ambition d'être extraordinaire mène insensiblement à la folie. Vous l'éprouvez : pour faire sentir à ceux qui s'applaudissent de leurs travers , combien ils sont à charge aux autres hommes , il ne faut que les faire vivre avec des gens qui leur ressemblent.

---

---

# LES AYEUX,

*o u*

LE MÉRITE PERSONNEL.

*C O N T E.*

**I**L y avoit jadis à la cour de Perse un usage singulier sur la manière de briguer & d'obtenir les grandes places. Lorsqu'il s'en trouvoit une à remplir, tous ceux qui pouvoient y prétendre se présentoient en même tems devant le souverain. Là, sur un talisman composé par les génies, ils gravoient avec un diamant les titres qui leur donnoient lieu d'espérer la préférence. Et tel étoit le pouvoir du talisman, que si pour se faire valoir on y traçoit quelques faits, quelques éloges de soi-même qui blessassent la vérité, les caractères en cet endroit changeoient de couleur, lorsque le talisman passoit entre les mains du monarque. Ce prince, le plus équitable des rois, n'avoit trouvé cet expédient que pour n'être jamais trompé par la vraisemblance.

Un jour que la province la plus considérable de l'empire se trouva sans gouverneur ( c'étoit le Khorassan ) comme il falloit, pour remplir

cette place avec dignité , avoir des richesses immenses , deux hommes seuls vinrent se prosterner devant le roi. L'un des concurrens , qui s'appelloit Kosfroun , descendoit des Giamites , cette race si ancienne & si illustre dans la Perse , que peu d'autres osoient lui disputer la prééminence. Outre un avantage si favorable , pour être traité avec distinction par le souverain , Kosfroun , incapable de manquer à l'honneur , quoiqu'au fond il n'y fût attaché que par vanité , joignoit encore à une belle figure , beaucoup d'esprit ; mais il étoit né farouche & impérieux ; son sérieux désignoit la fierté , son sourire marquoit une ironie méprisante. Occupé sans cesse de ses ayeux , il s'approprioit en idée , comme si c'eût été une partie de leur succession , tout ce qui avoit fait leur gloire. Son concurrent qui se nommoit Tharzis , descendu d'une ancienne famille , mais peu connue , s'étoit acquis une considération telle , qu'une plus haute naissance que la sienne n'auroit pu y rien ajouter. Ayant les vertus & les talens qui rendent digne des grandes places , il pensoit si modestement sur tout ce qui pouvoit être à sa gloire ; il paroissoit si peu occupé de son esprit , dans les momens où il réussissoit davantage , qu'on lui pardonnoit sans peine une supériorité qui ne ser voit qu'à rendre son commerce plus aimable.

Kofroun , d'un air où la confiance étoit peinte , s'approcha du trône. S'étant prosterné avec affectation ( comme si la cour avoit eu besoin de son exemple , pour rendre au souverain ce devoir indispensable ) il reçut le talisman ; & persuadé que son mérite seul décidoit suffisamment en sa faveur , voici ce qu'il se contenta de tracer :

MES AYEUX ET MOI.

Le talisman passa ensuite dans les mains de Tharzis , qui pensant que la grace la mieux méritée est toujours une grace pour qui la reçoit , grava , pour motifs de celle qu'il attendoit du monarque , ce peu de mots :

VOS BONTÉS ET MON ZÈLE.

Le roi resta quelques momens dans le silence , observant le talisman. Il se tourna ensuite vers les portiques d'un salon intérieur , dont l'accès étoit interdit à tous ses courtisans. A l'instant les portiques s'ouvrirent ; on entendit un bruit mêlé du son des instrumens , & des acclamations qui accompagnent un triomphe , & l'on vit paroître soixante vieillards vénérables. Ces vieillards , après s'être inclinés avec respect , se placèrent aux deux côtés du trône , chacun sur un trophée qui venoit de s'élever. Kofroun

étonné, demanda avec un air de curiosité dédaigneuse, quelles étoient ces figures bizarres qui osoient se placer si près du souverain ? Tout garda le silence.

Voyez, dit le roi aux deux prétendans, ces sages qui m'environnent ; plus éclairés que moi, ils vont choisir entre vous. Kosroun blessé de cette loi, représenta qu'il s'aviliroit à reconnoître d'autre juge que son souverain ; & loin de chercher à se rendre favorable ces mêmes vieillards, dont sa destinée pouvoit dépendre, il les récuſa avec hauteur. Il exposa sans ménagement que l'âge pouvoit avoir altéré leur raison ; qu'attachés à des préjugés, à des usages qui avoient vieilli avec eux, ils seroient peut-être injustes, avec le dessein d'être équitables. Enfin son caractère présomptueux & altier, son mépris pour le reste des hommes, parurent à découvert ; & quelques-uns de ces vieillards voulant lui remontrer l'indécence des discours qu'il osoit se permettre, il ne daigna pas les écouter. Son orgueil alla jusqu'à leur reprocher de manquer à ce qu'ils devoient au seul homme qui restât de l'illustre race des Giamites. A ce nom les vieillards firent un cri d'indignation : Sachez, dit le plus vénérable, à qui vous faites ce reproche ; c'est aux Giamites mêmes que vous parlez ; c'étoit eux effectivement. Le roi,

pour confondre le présomptueux , par les motifs mêmes qui faisoient naître sa confiance , avoit avec le secours du talisman évoqué ces sages ombres. Kosroun alors , dépouillé subitement de tout ce qui fondoit sa considération , ne fut plus apperçu que par ses défauts ; il ne vit plus pour lui dans tous les yeux , que le mépris ou une sorte de pitié presque aussi humiliante. Apprenez, malheureux Kosroun, continua le vieillard , que celui à qui les vertus de ses ancêtres n'inspirent qu'un sentiment d'orgueil qui le fait haïr , est désavoué d'eux. Epreuvez que loin d'avoir part à leur gloire , il est condamné à l'oubli & à la honte d'être inutile à ces mêmes concitoyens dont il dédaigne d'être aimé. Le roi alors nomma Tharzis , & les vieillards disparurent. On conçoit quelle impression cet événement fit dans la Perse sur l'esprit de ceux qui avoient d'illustres ancêtres. Dans la crainte de les voir renaître tout-à-coup , on ne songea qu'à se rendre digne d'eux. Mais malheureusement le secret de les évoquer s'est perdu , & voici le seul effet qui reste du pouvoir du charme. Quand on marque aux grands , qui ne méritent rien par eux-mêmes , des déférences ou du respect , une voix qu'eux seuls n'entendent pas , leur crie : Ce n'est pas à vous , c'est à vos aïeux , que les égards dont vous jouissez s'adressent.

---

---

**ALIDOR ET THERSANDRE ,****C O N T E .**

**A**LIDOR & Thersandre étoient jumeaux , & d'une figure qui ne laissoit rien à désirer. C'étoit encore un autre prodige que leur parfaite ressemblance. Ils avoient avec beaucoup d'esprit l'un & l'autre , les mêmes traits , la même action , le même son de voix. Il sembloit enfin que la nature ayant formé l'un des deux , avoit été si contente de l'ouvrage , qu'elle avoit pris plaisir à l'imiter , sans la moindre différence. Ayant été adoptés dès le berceau par un enchanteur & par une fée , ils passaient dans leur palais une vie agréable. L'enchanteur étoit le meilleur homme du monde ; il n'avoit qu'une chose de gênante , c'est que comme il pensoit fort peu , il vouloit qu'on pensât pour lui ; qu'on fût , tant que le jour duroit , occupé à l'entretenir ; & sur-tout qu'on montrât fort peu d'esprit ; tout ce qui étoit au-delà de la portée du sien , l'ennuyant à l'excès. Il exigeoit , par exemple , que vous lui contassiez tous les petits détails de votre journée , & cent minuties pareilles , & si justement à charge à tout autre qu'à

celui qui a la petiteffe d'esprit de les raconter. La fée au contraire avoit en antipathie quelqu'un qui parloit de foi fans nécessité ; elle auroit mieux aimé qu'on n'eût eu rien à lui dire. Mais ne voulant contraindre personne , comme Alidor parloit volontiers de tout ce qui le regardoit , elle l'avoit abandonné à l'enchanteur , & s'étoit réservé Therfandre , l'ayant accoutumé de bonne heure à ne point entretenir les autres de ses petites aventures , de ses goûts , de ses haines , ni enfin de tout ce qui n'intéressoit que lui.

Therfandre & son frère étoient dans leur vingtième année , lorsqu'ils entendirent un héraut qui crioit à haute voix : *Qui osera mériter l'honneur d'épouser la fille du roi , ou d'être gouverneur de la moitié du royaume ?*

*Il vient de naître un homme , ou plutôt un horrible monstre à deux têtes , & qui porte écrit sur chaque front en caractères de feu : Qu'on me donne la princesse en mariage , ou je renverserai le monde. Comme il est fils d'un enchanteur , il dissipe une armée par le seul bruit de sa voix ; mais il peut succomber , s'il n'est attaqué que par un petit nombre. Quiconque l'aura vaincu & apportera sa dépouille , recevra au choix de la princesse , l'une des récompenses promises.*

Le héraut ayant achevé , il leur remit un

rouleau d'écorce d'arbre, sur lequel ils trouvèrent tracé :

PORTRAIT DE LA PRINCESSE.

*Qu'avec le secours de l'imagination la plus ingénieuse, on se représente tout ce qui forme une personne charmante par la figure, l'esprit & le caractère; qu'ensuite on considère, on entend la princesse; on dira: Je n'avois fait qu'une ébauche. Voilà ce que je voulois dépeindre.*

Mon frère, dit Therfandre, nous ne sommes encore connus que par la singularité de notre ressemblance. C'est ici l'occasion de nous signaler. Alidor fut du même sentiment. Ils s'armèrent chacun d'un dard, d'un bouclier & d'une épée; & ayant appris que le géant, qui parcourroit cent lieues de pays d'un soleil à l'autre, n'étoit pas loin de leur château, ils allèrent à sa rencontre. A peine furent-ils sur le bord d'un bois assez proche de leur demeure, qu'ils aperçurent un monstre haut de trente pieds, ayant deux têtes humaines, des aîles de cristal, & quatre bras armés de griffes fort longues & dentelées. Il ne voloit pas, mais secouru de ces mêmes aîles, il marchoit avec une rapidité étonnante, s'appuyant sur une énorme massue.

Malgré la supériorité que paroïssoit avoir sur eux un colosse si terrible, comme il avoit quelque

quelque chose d'humain , ils crurent que ce feroit une lâcheté de l'attaquer ensemble. Ils pensoient que le courage & l'adresse étoient un genre de force supérieur à tout autre ; & ayant tiré au fort à qui le combattroit le premier , Alidor fut le fortuné. Il marcha aussi-tôt vers le monstre , qui s'étant armé de son arc , tira plusieurs flèches , dont la pesanteur auroit ébranlé une tour. Alidor les évita avec une adresse extrême , & lançant son dard , il fit à l'une des têtes du géant une légère blessure. Le monstre alors faisant plusieurs mouvemens de son énorme massue , causa une si grande agitation dans l'air , qu'Alidor tomba comme si un ouragan l'eût renversé. Thersandre voyant son frère hors de combat , courut pour le venger. Le géant tenoit un bras levé pour accabler son ennemi vaincu , lorsqu'il apperçut le nouveau combattant qui lui crioit de se défendre ; & furieux de ce qu'un adversaire qu'il trouvoit méprisable se flattoit de le mettre en péril , il résolut de lui faire souffrir une mort horrible. On vit alors jaillir de ces mêmes caractères qu'il avoit imprimés sur chaque front , des serpentaux enflammés & des flèches brûlantes. Thersandre , loin d'être effrayé , se jetta à travers ces dangers ; il lança son dard avec tant de justesse , qu'il fit au monstre une profonde blessure. Le monstre alors

leva sa massue , mais les forces lui manquèrent ; il tomba , & Therfandre lui trancha ces deux formidables têtes qui avoient causé tant de frayeur au roi & à la princesse , lorsque le monstre avoit été la demander en mariage.

Pendant ce combat , Alidor ayant repris ses esprits , Therfandre & lui allèrent faire part de ce triomphe à l'enchanteur & à la fée , qui furent charmés de ce qu'ils avoient tenté cette grande entreprise de leur propre mouvement. Allez , leur dit l'enchanteur , apprendre au roi la mort du monstre. ConteZ-lui bien en détail les circonstances de cette admirable nouvelle , & recevez les récompenses que vous avez méritées. La fée parla différemment à Therfandre. Sans doute , lui dit-elle en secret , vous voulez être l'époux de la princesse ? Il faut mériter qu'elle vous préfère ; observez plus sévèrement que jamais de ne point parler de vous , lors même que vous l'entretiendrez du service que vous venez de lui rendre. Therfandre remercia la fée , rejoignit son frère ; ils partirent.

Ils arrivèrent le lendemain à la cour. Le roi & la princesse déjà informés de toutes les circonstances de leur victoire , voulurent , pour les recevoir avec distinction , leur donner à chacun une audience particulière. Alidor ,

comme l'aîné, parut le premier : sa figure si belle & si noble, une certaine grace qui paroïsoit dans toutes ses actions ; & l'une des têtes du monstre qu'il portoit avec fierté au bout de son épée, tout cela formoit un contraste qu'on voyoit avec une sorte d'admiration. Le roi & la princesse en furent frappés. Alidor conta comment son frère & lui, sur le récit du héraut ; avoient résolu de chercher le géant. Il ne songea point à parler du portrait de la princesse ; mais il dépeignit la figure effrayante du monstre & tout le péril de le combattre ; la blessure qu'il lui avoit faite, & enfin l'effet de ce tourbillon dont il avoit été renversé comme d'un coup de tonnerre.

Pendant ce récit, qu'Alidor orna de traits d'esprit & d'éloquence ; flatté de l'espoir d'obtenir la main de la princesse, il avoit paru beaucoup moins occupé d'elle, que de l'éclat de sa propre aventure. Le roi, après lui avoir donné toutes sortes de témoignages d'estime : Allez, lui dit-il, vous apprendrez quelle sera votre récompense. Alidor se retira, & Thersandre fut introduit.

Thersandre ne portoit point une des têtes du monstre, comme avoit fait Alidor ; il l'avoit déposée dans la salle des gardes ; au pied du faisceau d'armes. Il parut avec l'extérieur

simple d'un homme qui n'auroit eu aucune part à l'évènement du jour. Ce fut toute la différence que la princesse apperçut entre son frère & lui, étant d'ailleurs très-surprise de leur ressemblance. Therfandre s'avança avec beaucoup de grace & de modestie, il resta dans le silence, attendant que le roi lui parlât. C'est donc vous, brave Therfandre, qui avez triomphé du géant? lui dit le roi. Mon frère l'avoit blessé, répondit Therfandre, & depuis sa blessure il avoit peine à se défendre. Vous rabaissez beaucoup la gloire de votre combat, continua le monarque; mais je suis instruit des périls que vous avez bravés. Le monstre étoit facile à vaincre, reprit Therfandre, sa vie troubloit le bonheur du roi & les beaux jours de la princesse. C'est vous qui me les rendez ces beaux jours, dit la princesse, & vous ne parlez point de la récompense! Vous venez de l'accorder, princesse, répondit Therfandre, vous annoncez que vous allez vivre heureuse. Cependant, ajouta le roi, j'ai promis la moitié de mon royaume. Il appartient tout entier à la princesse, interrompit Therfandre; un don qui diminueroit de son bonheur ou de sa gloire, pourroit-il être regardé comme un bienfait par aucun de vos sujets? C'est assez, dit le roi, vous apprendrez comment je fais reconnoître un service de cette importance.

Quand Therfandre se fut retiré , le roi , qui n'aimoit pas moins que l'enchanteur à entendre raconter de belles histoires , dit à sa fille : Me voilà bien embarrassé. Celui-ci ne veut pas de la moitié de mon royaume ; il mérite cependant aussi une grande récompense. Mais si tu te détermi- nes à épouser l'un des deux , vraisemblable- ment tu ne prendras pas Therfandre. Il me paroît qu'il a bien moins d'esprit que son frère : il n'a pas su nous conter son combat , comme avoit fait si agréablement Alidor. Mon père , répondit la princesse , pardonnez si mon senti- ment n'est pas conforme au vôtre. Therfandre ne me paroît avoir d'avantage sur Alidor , que l'élévation d'ame qu'il montre , en n'étant point occupé de sa victoire : Eh quelle différence cela met entr'eux ? Quiconque peut n'avoir point de vanité sur l'évènement le plus brillant de sa vie , a sans doute une force d'esprit , une raison supérieure , qui ne se démentiront jamais. J'avoue que Therfandre m'a prévenue en sa faveur , & que je l'épouferois sans répugnance. Il me semble que je ne trouverois dans Alidor qu'un libérateur qui se plairoit à me faire sou- venir que je suis sa conquête ; qui , dès que la moindre inquiétude viendroit le saisir , me pré- senteroit la tête du géant , pour me faire souve- nir de ce que je lui dois , & qui réduiroit ainsi

ma tendresse à la reconnoissance. Dans Therfandre je découvre à la fois un extrême desir de m'intéresser en sa faveur , avec la crainte générale de me rappeler qu'il m'a servie : il n'envisage dans ce qu'il a fait pour moi , il ne sent que le plaisir d'avoir contribué au bonheur de ma vie , & n'ose s'en faire un titre pour me plaire. L'un s'applaudiroit sans cesse d'avoir mérité ma main ; l'autre en la méritant davantage , regardera comme une grace de l'avoir obtenue. Combien la modestie ajoute aux autres qualités qui rendent aimable ! Me voilà détrompé , dit le Roi , je vois qu'effectivement Therfandre te plaît plus que son frère ; demain nous leur apprendrons leur destinée ; envoyons inviter l'enchanteur & la fée qui les aiment , à venir être témoins des effets de notre reconnoissance. Le lendemain l'enchanteur & la fée étant arrivés , le roi déclara qu'Alidor auroit le gouvernement de la moitié du royaume. Il ordonna qu'on préparât les fêtes qui doivent précéder l'hyménée ; ensuite il posa sa couronne sur la tête de sa fille , lui remit son sceptre , & présentant Therfandre : Vous êtes reine , dit-il , & voilà votre libérateur. La princesse regarda Therfandre , lui donna le sceptre , & Therfandre tomba à ses pieds. Devenu éperdument amoureux d'elle , pour avancer d'un

moment le bonheur de recevoir sa foi, il auroit combattu un nouveau monstre. Enfin ce moment désiré arriva ; la princesse ne s'étoit pas trompée ; Thersandre , époux & roi, garda la douceur , la simplicité de son caractère. On parle encore de la félicité toujours égale dont la vie de ces deux époux a été remplie.

## LES VOYAGEUSES, CONTÉ.

UNE fée avoit trois nièces ; l'aînée étoit belle , la seconde jolie , & la troisième laide. La belle étoit si contente , si glorieuse de l'être , qu'elle n'étoit , qu'elle ne vouloit être que cela ; elle n'imaginoit point d'autre avantage dans le monde. Si elle marchoit , sa contenance sembloit vous dire : Voyez de quel air la beauté se promène. Devenoit-elle rêveuse , la voyoit-on s'endormir , s'éveiller , c'étoit en attitude de belle personne. Quand vous l'entreteniez des choses qui la regardoient le moins , elle vous répondoit comme si vous lui aviez donné des louanges. On lui auroit raconté la mort du grand Pan , ou l'entreprise des Argonautes , qu'elle auroit cru que c'étoit une allégorie sur

ses charmes. La jolie , vive naturellement , fort piquante & supérieurement coquette , vouloit que tout fût occupé d'elle jusqu'aux femmes ; car il falloit , pour être heureuse , se voir l'unique objet de leur jalousie , de leurs plaintes , de leur aigreur , comme celui de l'empressement , des soins , des inquiétudes , des préférences de tous les hommes. On ne cessoit presque pas de parler , afin que les autres femmes n'eussent pas le tems de montrer de l'esprit ; & quand on ne se sentoit pas ce fond d'enjouement qui donne si bien l'air de la première jeunesse , on y suppléoit en prenant l'air de l'étourderie. Il falloit voir encore comme on affectoit de paroître sensible aux amusemens , afin de laisser imaginer que si on se permettoit des passions , on les auroit extrêmement vives. Elle tiroit même parti de sa mauvaise humeur ; ( car elle en avoit ) elle en montrait aussi sans en avoir , & alors elle devenoit moqueuse ; ainsi c'étoit être toujours le personnage qui attiroit l'attention de toute l'assemblée. Enfin , pour achever le portrait , sensible uniquement par vanité , indifférente dans le cœur , elle n'exigeoit ni de l'amitié , ni n'en vouloit rendre ; aussi n'en avoit-elle jamais inspiré.

La laide l'étoit effectivement , mais d'une laideur qui ne ressembloit point à toutes celles

qu'on rencontroit alors assez communément dans le monde. Quand on regardoit ses traits en détail , il n'y en avoit pas un seul qui ne déplût ; à les voir ensemble , c'étoit de moment en moment une physionomie nouvelle toujours singulière , toujours agréable : on jugeoit que cette variété venoit de beaucoup d'imagination, & que cette imagination devoit être charmante ; elle l'étoit aussi. La gaieté, la douceur, la finesse, & sur tout cela , ce naturel qui ne prétend à rien , & qui fait tout valoir , voilà à la fois son esprit & son visage ; car , comme je l'ai dit , l'un étoit toujours l'ame de l'autre. Ajoutez qu'elle avoit les plus belles dents du monde , & que le reste de sa figure étoit fort bien , voilà toute la personne. J'oubliois ce qui peut servir le mieux à faire connoître son caractère ; elle savoit qu'elle étoit laide , & ne se doutoit pas qu'elle eût de quoi le faire oublier.

Leur tante , qui n'avoit employé son art qu'à se perfectionner la raison , qu'elle regardoit comme le premier de tous les dons , auroit bien voulu pouvoir en faire part à ses nièces. Elle quittoit souvent le pays des fées , pour venir vivre avec elles. Il est tems que vous choisissiez un état , leur dit-elle un jour. Si vous étiez mes filles , vous seriez fées comme moi ; mais à mes nièces , je ne puis donner de ma féerie , que

quelques secours pour leur faire un grand établissement. Voyons d'abord quelle figure vous voulez avoir ; car il dépend de moi de changer la vôtre. L'aînée répondit à cette proposition avec un air de dédain : Ne perdez point à cela l'excellence de votre art , ma tante , rien ne presse. Je me consulterai , dit la seconde , avec un sourire lorgneur qui marquoit une satisfaction de soi-même la plus orgueilleuse , & la mieux enracinée. Pour moi , dit la troisième , je ne pourrois que gagner à un changement ; tenez , ma tante , que je prenne la figure sous laquelle je vous inspirerai le plus d'amitié pour moi. Et la fée de l'embrasser. Mademoiselle n' imagine donc point de modèle sur lequel ma tante pût la former ? ajouta l'aînée , comme par bonté pour cette pauvre cadette. Vous pouvez vous flatter , ma tante , continua la seconde , qui avoit pris de l'humeur de ce que la laide avoit été embrassée , que son changement , quel qu'il soit , fera beaucoup d'honneur à votre art. Il me vient une autre idée , dit la fée : Si nous allions voyager dans quelques royaumes étrangers , vous sauriez ce qu'on penseroit du mérite que vous avez actuellement ; vous connoîtriez aussi les différentes conditions où l'on peut vivre heureux , & vous vous décideriez ensuite. Le projet fut unanimement approuvé.

La fée trouva convenable que dans le voyage elles passassent pour nièces de fées ; c'étoit le moyen d'être par-tout fort bien reçues. Il faudra aussi , ajoutèrent les deux aînées , afin que tout soit dans la bonne foi , que nous gardions notre nom ordinaire , c'est-à dire , la belle , la jolie , la laide ; vous savez qu'on nous appelle ainsi depuis le berceau. La fée y consentit ; & pour n'être point accablée de toutes les demandes ridicules qu'on viendroit lui faire , si elle s'annonçoit comme fée , elle voulut ne paroître que la gouvernante de ses nièces.

On part , & pendant le voyage , dès qu'on étoit dans une grande ville , les deux aînées ne manquoient pas de répéter cent fois à propos de rien : Mais que fait la laide ? écoutez , ma tante , ce que dit la laide. On prétend même qu'elles portoient dans une petite cage de satin , dont les barreaux étoient de peluche , une petite perruche à voix aigre & perçante , qui répétoit cent fois dans une heure : *La laide , la laide , la laide* ; & c'étoient elles qui l'avoient instruite. Il est certain du moins que depuis qu'on avoit donné à leur sœur , étant encore au berceau , le triste nom de laide , elles seules le lui avoient fidèlement conservé ; tous ceux qui l'environnoient en avoient chacun imaginé un autre. L'un l'appelloit *Zinzime* , ce qui en lan-

gage de fée veut dire, *mieux que belle*. L'autre *Claride*, c'est-à-dire, *qui ne l'aimeroit ?* & ainsi de quantité d'autres noms. Si elle n'en avoit eu qu'un déterminé, elle y auroit perdu, quelque beau qu'il eût été. Il est vrai qu'on ne prononçoit ceux-ci que tout bas devant ses sœurs, de peur de les mettre en colère, & qu'elle-même ne vouloit pas les entendre. Mais l'appeller, comme par méprise, d'un de ces noms, c'étoit lui dire une chose obligeante, & on profitoit de toutes les occasions de se méprendre. Car comme on craignoit, parce qu'elle étoit extrêmement modeste, qu'elle ne se crût du genre de laideur que ses sœurs lui reprochoient si volontiers, on s'appliquoit à lui persuader le contraire, & cela parce qu'elle cherchoit à être aimée.

Leur premier séjour fut à la cour d'*Affirie*. C'étoit une cour brillante, nombreuse, où les hommes étoient à la fois sensés & aimables, où les femmes étoient charmantes, & vivoient ensemble sans se haïr, parce qu'elles n'avoient que le cœur sensible, & que leur amour propre ne se bleffoit jamais mal-à-propos. Ce n'étoit pas qu'il n'y eût aussi des femmes vaines, aigres, méprisantes; des hommes *confians*, frivoles, indiscrets; mais c'étoit le petit nombre, & cela fait une nation bien raisonnable. La belle y fut

d'abord admirée ; la jolie y fut suivie ; la laide ( j'aime mieux dire la troisième ) resta d'abord assez ignorée , parce qu'on s'occupoit des deux autres.

Bientôt l'aînée fut trouvée trop froide , trop vaine dans la société , & regardant trop en pitié tout ce qui n'étoit pas la beauté , c'est-à-dire toute autre que la sienne. Bientôt la voilà négligée , abandonnée ; & , à quelques vieux seigneurs près , qui n'avoient conservé de leur jeune âge qu'une parfaite & ennuyeuse admiration pour les belles , elle ne se trouva plus d'adorateurs. Et comme elle avoit méprisé toutes les femmes , celles qui s'en étoient formalisées , parce qu'elles n'avoient pas assez d'esprit pour en rire , s'en trouvèrent encore plus qu'il n'en falloit pour lui donner des ridicules. La seconde , qui avoit d'abord attiré ce petit nombre d'hommes dont j'ai parlé , fut enfin avertie par la fée , qu'ils avoient l'air trop libre avec elle ; qu'ils faisoient de mauvaises histoires sur son compte , que de certaines femmes prenoient grand soin d'accréditer , & que les gens sensés à qui elle ne s'étoit point soucié de plaire , se contentoient de ne point écouter , sans chercher à les détruire ; & qu'enfin elle n'avoit nulle considération. Cela la toucha assez ; mais ce qui fit bien plus d'effet , c'est qu'elle se vit

bientôt négligée par les hommes les plus estimés & les plus aimables. La voir, la suivre, la trouver trop coquette, & l'oublier, ne fut pour eux que l'ouvrage de peu de jours.

Notre troisième avoit enfin été remarquée. On avoit commencé par s'appercevoir qu'elle avoit beaucoup d'esprit. On se demanda bientôt, on examina si effectivement elle étoit laide; & la fin de ce doute fut de la trouver extrêmement aimable. Eh comment ne pas convenir de son esprit? Elle en trouvoit si volontiers aux autres, & se plaisoit à démêler dans toutes les femmes ce qui étoit à leur avantage, comme une autre auroit cherché à les voir en ridicule; ainsi on lui donnoit sa confiance, on vouloit son amitié, on aimoit à la faire valoir. Mais il fallut partir, ses deux sœurs s'ennuyoient de cette cour; elles vouloient absolument aller dans quelqu'autre qui fût tout-à-fait différente. La fée les transporta dans un pays fort éloigné. Elles arrivèrent au milieu d'une grande ville, où l'on ne voyoit que des palais, & dont les habitans d'une stature noble & élevée, étoient habillés de gazes brodées de petits coquillages qui représentoient au naturel des fleurs, des arbrustes, des oiseaux; & ce qui étoit plus singulier encore, ces mêmes habitans avoient le teint couleur d'aventurine; avec des yeux d'un

bleu de saphir & très-brillans, des lèvres extrêmement grosses de la même couleur que les yeux, & des dents de nacre les plus jolies du monde. Cette bifarrerie ne choqua point les deux aînées; elles pensèrent qu'il seroit flatteur d'être admirées par des yeux couleur de saphir, & de *tourner la cervelle* à ces hommes extraordinaires. Pour la cadette, elle étoit fort étonnée, & tâchoit de s'accoutumer à ces figures surprenantes, afin de n'être point haïe des gens avec qui elle alloit vivre. Ses sœurs furent bien trompées dans leurs espérances; comme la beauté est une affaire d'opinion, on ne les regarda jamais qu'avec une surprise qui ne supposoit aucun plaisir à les voir; elles n'eurent point d'autres succès. Pour comble de dégoût, elles apprirent qu'on ne les appelloit que du nom qu'elles donnoient avec tant de plaisir à leur cadette. Mais voici bien pis encore. Etant toutes trois à une fête où les filles du roi formoient une danse plus singulière que difficile, & que les deux aînées ne regardèrent qu'avec dédain, (car elles ne pouvoient pas souffrir de voir briller les autres) la troisième se mit au rang des danseuses qu'elle avoit beaucoup applaudies: & comme elle avoit acquis bien des talens, croyant en avoir besoin, elle saisit si bien le caractère de leur danse, on lui fut si bon gré de

se prêter avec tant de grace à des amusemens étrangers pour elle , qu'elle fut applaudie à l'excès. Le roi , les dames , les courtisans ne cessoient de dire : Quel dommage qu'elle n'ait pas un teint couleur d'aventurine , & de belles grosses lèvres bleues ! Ses deux sœurs entendirent sans doute mot pour mot toutes les louanges qu'on lui donna , quoique dans une langue étrangère. (Car le dépit dans les femmes est si pénétrant ! ) Enfin elles pensèrent en mourir de jalousie. Le bal fini , ce fut une persécution pour partir , à laquelle il fallut que la tante cédât ; à peine eut-elle le tems de prendre congé du roi , de la reine & des princesses , à qui elle donna cependant un secret pour se bouffir considérablement les lèvres aux jours de cérémonie. L'importance de ce présent la fit reconnoître pour fée , & elle se vit investir par un concours prodigieux de peuples ; mais elle étoit déjà dans son char , & elle disparut , au grand contentement des deux aînées , qui maudissoient un pays où l'on n'applaudissoit que leur cadette.

Je ne fais pas comment j'ai oublié jusqu'ici d'expliquer pourquoi ces deux aînées étoient en si bonne intelligence. Il n'est pas facile de le deviner ; cela va cependant paroître assez simple. La jolie disoit à tout moment à l'aînée , qu'elle étoit *prodigieusement* belle ; la belle disoit à celle-ci ,

celle-ci , qu'elle étoit *excessivement* jolie ; & chacune , parce qu'elle pensoit ne prononcer qu'un mot qui n'exprimoit rien , & se moquer de sa sœur , à proportion du plaisir qu'elle lui causoit par cette louange chimérique.

Mais comment se pardonnoient-elles leurs conquêtes , puisque l'une & l'autre vouloit sans doute être seule aimable ? Cette objection est plus embarrassante ; mais voici comment cette concurrence s'arrangeoit dans leur tête. La belle croyoit que sa sœur n'avoit de soupirans que ceux qui ne se sentoient qu'un mérite commun , n'osoient se flatter d'être écoutés d'une belle personne. Et la seconde disoit : Ils feront bientôt excédés de la triste beauté de ma sœur , ils me reviendront. Ainsi c'étoit le peu de bonne opinion que mutuellement l'une avoit de l'autre , qui entretenoit leur union. On ne sauroit croire combien un mépris réciproque est souvent, parmi quelques femmes, une raison de convenance, & même le nœud d'une sorte d'amitié.

A l'égard de leur haine commune pour la troisième , voici quelle en fut l'origine. Leur cadette ayant une ame douce , & s'appliquant à vaincre par de la déférence & par de l'amitié la répugnance que lui marquoient ses sœurs , profitoit de toutes les occasions de faire leur éloge avec justice ; mais étant raisonnable &

fincère, elle ne pouvoit se déterminer à louer l'orgueil de l'une, & la coquetterie de l'autre; & ne les pas applaudir à cet égard, c'étoit se montrer leur ennemie. Ajoutez que lorsque les deux aînées s'y attendoient le moins, elles virent cette sœur, condamnée dans leur esprit à ne jamais plaire, réussir souvent mieux qu'elles. On ne supporte point cela; car qu'on ait prévu le succès que peut obtenir une autre femme, comme on a rassemblé par avance toutes les manières de l'envisager qui en diminueront le prix, on peut en être témoin sans se décontenancer; on le méprise peut-être au point qu'on le pardonne. Mais quand il surprend, qu'on est réduit à le voir tel qu'il est, il n'y a courage d'esprit qui y tienne.

Les voilà donc dans le char. Où vous mènerai-je? leur dit la fée. Vous savez sans doute à quoi vous en tenir sur votre figure? Voyageons à présent, afin de vous faire connoître le prix des différens états de la vie; je vais pour commencer vous faire toutes trois reines. Alors elle remua une chaîne de diamans qui gouvernoit quatre phénix qu'elle avoit attelés à son char; ils hâtèrent leur vol, & arrivèrent dans un pays charmant. On entra dans une ville superbe; tous les grands de l'empire s'y trouvèrent rassemblés; & les trois nièces placées

sur un même trône , furent toutes trois recon-  
nues souveraines.

L'ainée , on ne l'auroit pas cru , trouva le moyen d'augmenter de fierté & de bonne opinion de son mérite. Le lendemain de son couronnement elle emprunta la baguette de sa tante , pour un coup d'état , disoit-elle , & l'on ne devineroit pas quel usage elle en vouloit faire. Il y avoit proche de sa capitale une vaste plaine ; elle s'y promena d'un soleil à l'autre ; & pour donner à ses sujets le plaisir de l'admirer , elle les transporta tout-à-coup dans cette plaine. Cet enlèvement pensa les faire mourir tous de frayeur. L'un occupé dans son cabinet , se sentoit emporté par sa fenêtre , sans savoir à quoi attribuer cette merveille. L'autre , au moment de prononcer le serment qui l'alloit unir à sa maîtresse , quittoit malgré lui sa main , & s'échappoit avec rapidité du temple , au grand étonnement de l'épouse & de l'assemblée. Celui-ci , dont la santé étoit languissante , transporté dans son fauteuil , se trouvoit dans les nues. On voyoit voler les bataillons tout armés , & les personnages les plus graves traverser les airs en habits de cérémonie. Enfin cet évènement causa un trouble , un désordre général dans toute la nation ; & chaque jour de son règne amena quelque autre folie dont sa beauté étoit la cause.

On s'attend bien à voir la seconde ne contraignant pas mieux son caractère ; aussi parut-il dans toute sa perfection. Il n'y eut bientôt plus à sa cour que des petits soins pour occupation , des fleurettes pour langage , & des lorgneries pour politesses. La fée se trouva forcée d'apprendre à l'aînée l'effet de sa ridicule présomption ; à la seconde , le peu d'estime & de respect qu'on avoit pour elle ; & les avis sages , quand ils viennent d'une fée , ont cela de particulier , ils persuadent. Je ne veux pas dire cependant que les deux nièces crurent avoir tort ; elles sentirent seulement la honte de leur situation qu'elles trouvèrent injuste ; & elles conclurent que le trône n'avoit pas tant de charmes qu'elles l'avoient pensé.

La troisième reine parut effectivement l'être. Si le trône met les défauts dans un plus grand jour , il donne aussi plus d'occasions aux vertus de paroître. *Zinzime* , car la fée avoit décidé qu'on ne l'appelleroit plus la laide , *mieux que belle* , dis-je , eut donc lieu d'être contente de sa nouvelle condition ; elle avoit des mœurs & de la dignité , elle fut respectée. Elle ne songeoit qu'aux moyens de faire le bien & d'être aimée , on l'adora. Sa cour devenoit tous les jours plus nombreuse , & cela acheva de désespérer ses sœurs.

Une nuit tourmentées d'un dépit qui ne leur avoit pas permis de fermer l'œil, elles allèrent trouver la fée, & la présèrent de partir dans le même moment, aimant mieux toute autre condition que celle de régner. La fée qui avoit ses vues, répondit froidement, il est encore bien matin, mais j'y consens : elle alla éveiller *Zinzime*, l'habilla d'un seul coup de baguette sans que rien manquât à son ajustement, répandit dans la ville quelques trésors, & l'on remonta encore dans le char.

Eh bien, mes chères nièces, ( cela s'adressoit aux deux aînées ) vous vous êtes ennuyées du trône ? Le rang qui en approche vous exposeroit à-peu-près aux mêmes inconvéniens, & dans les états successivement inférieurs, vous trouveriez de pareils sujets de mécontentement. Passons, croyez-moi, à une extrémité dont vous n'avez qu'une idée très-imparfaite. Allons habiter quelque hameau. Je connois un endroit de l'Asie, où sous un ciel doux, des peuples simples & sociables vivent dans de belles campagnes ; nulle ambition, peu de besoins, & un penchant inaltérable pour des plaisirs qui n'entraînent point de dégoûts : voilà leur condition.

J'aime *beaucoup* ce hameau, dit l'aînée. Je serois *comblée* de voir cette campagne, s'écria la seconde. A l'instant elles se trouvèrent toutes

trois mises comme de simples villageoises, c'est-à-dire avec une coëffure & des habits qui pour toute magnificence avoient une simplicité agréable, l'air frais & d'une extrême propreté. L'aînée conçut que sous des dehors si peu brillans on ne pouvoit être remarqué, à moins qu'on ne fût la beauté même. La seconde ne douta pas que la singularité de cet ajustement ne dût servir à la rendre plus piquante. Pour *Zimzime*, elle fut bien aise de pouvoir connoître un peuple ingénu, & dont les passions douces dispoisoient sans doute leur ame à l'amitié. Elles apperçurent alors cette campagne qu'elles désiroient. Elles arrivèrent dans une prairie, au milieu d'une fête purement champêtre; le lieu, les habitans, tout rappelloit l'idée de l'âge d'or. La belle se voyant entourée d'une troupe considérable, leva avec un air de bonté présomptueuse, un voile qu'elle portoit en voyage. Ces gens simples la regardèrent long-tems avec des yeux plus étonnés que satisfaits. Ils la trouvoient belle, mais ce n'étoit point comme cela qu'ils désiroient qu'on le fût. Elle ne parla à personne, dédaignant particulièrement les jeunes villageoises qui s'approchoient d'elle: personne aussi ne lui parla; & comme elle ne recueillit aucune louange, la fête ne tarda guère à l'ennuyer. Pour la jolie, qui avoit bien résolu de le

paroître tout autant qu'elle le pourroit , elle y fit de son mieux ; mais ses *agaceries* furent perdues. Ces gens simples la virent avec les mêmes yeux qu'ils avoient regardé l'étalage de beauté de sa sœur ; ses mines leur parurent des grimaces , & les petits propos qu'elle leur adressa , des moqueries. Elle se mit enfin à danser avec eux , imitant , à ce qu'elle croyoit , leurs façons naïves ; mais elle y ajoutoit une légèreté forcée & des inflexions de corps affectées , qu'ils ne prirent jamais pour des agrémens. Tout ce qui sortoit d'une certaine simplicité n'alloit point jusqu'à leur esprit ; ils la regardoient fixement , & n'y trouvoient point de plaisir : c'étoit-là tout ce qui se passoit en eux. Elle s'en aperçut , & dit à la fée , que *cette espèce-là étoit bien maussade , bien insupportable.*

Et *Zimzime* , *Zimzime* , qui avoit abordé plusieurs de ces jeunes villageoises , avoit trouvé jolies celles qui l'étoient ; elle se mêla dans leurs jeux , & y réussit à merveille. Si on lui donnoit le prix , elle vouloit qu'il fût partagé à toutes celles qui l'avoient disputé avec elle ; ses caresses la faisoient aimer , même de celles qu'elle effaçoit , & ce succès dura tout le tems qu'elle resta dans cette campagne. Les jeunes habitans qui dispofoient encore de leur cœur , passoient les jours à s'occuper d'elle. L'un d'eux parti-

culièrement, qui de son côté se faisoit distinguer de tous les autres, & que la fée embarassoit quand elle lui disoit le mot de travestissement ; celui-là, *Zimzime* l'écoutoit avec plaisir ; elle trouvoit la vie pastorale très-agréable, tandis que ses sœurs ne cessoient de répéter ; *je l'ai en horreur, elle m'est odieuse*. Enfin il fallut encore les emmener.

Ce fut dans leur demeure ordinaire que la fée les transporta. C'est une sottise que les voyages, dit l'aînée. On y *périt* d'ennui, ajouta la seconde. Dites plutôt, répondit la fée, que nous n'aimons que les lieux où nous plaisons, & que les gens qui paroissent charmés de nous voir. Vous l'éprouvez. Ne songer qu'à ce qui nous flatte, sans s'occuper jamais de ce qui flatte les autres, est un moyen sûr de s'ennuyer bientôt par-tout, & de tout le monde. Je n'aime point à donner des leçons dures ; j'ai espéré de vous corriger de vos défauts, en vous faisant essuyer les inconvéniens qu'ils entraînent ; je vois que le mal est sans remède. Voici, dit-elle à l'aînée, l'état qui vous convient. A ces mots elle la laissa au milieu d'un palais qui venoit de s'élever, dont toutes les murailles lui représentoient son image. Elle avoit le plaisir de s'y voir sans cesse, mais elle s'y vit vieillir de bonne heure ; elle eut des rides, & ne put s'empêcher

de les appercevoir. Ce fut-là sa punition, & l'origine des glaces. On ne croiroit pas qu'elles auroient été inventées pour corriger l'amour-propre.

La fée mena la seconde dans un autre palais : vous vivrez ici, lui dit-elle, vous y verrez sans cesse une foule d'hommes de toutes les nations, que vous pourrez attirer, mépriser, accueillir, gronder, appaiser ; mais ils s'évanouiront comme des ombres, dès que vous trouverez quelque satisfaction à les voir ou à les entendre. C'est à-peu-près ce que vous auriez éprouvé dans le monde ; la plupart des succès qui naissent de la coquetterie, ne sont guère plus réels, & je vous épargne les ridicules & les dégoûts véritables qui y sont attachés ; car ces ombres que vous verrez s'évanouir & renaître, ne prendront point un air de dissimulation, en se défendant d'avoir sù vous plaire, & elles ne mettent point en chanson leurs prétendues conquêtes.

La fée demanda ensuite à *Zimzime* quel rang & quelle figure elle désiroit avoir. Vivre avec vous, répondit *Zimzime*, me paroît le sort le plus désirable ; mais puisque ce bonheur est réservé aux fées, laissez-moi d'abord ma laidur, elle m'épargne la jalousie des autres femmes, & me rappelle la nécessité où je suis de

fonger à me rendre supportable du moins par le caractère. A l'égard du rang dont je voudrois jouir , je l'ignore. J'avoue que j'aimerois à partager celui de ce jeune pasteur que j'ai vu dans cette heureuse campagne où vous m'avez conduite: je l'ai soupçonné de cacher ce qu'il étoit; mais ne fût-il qu'un simple habitant de ce même hameau , il me semble que je passerois avec lui une vie heureuse. A peine elle achevoit , qu'un prince charmant parut au milieu de sa cour. *Zimzine* reconnut celui dont elle venoit de parler , qui se trouva fils d'un grand roi. Ils s'aimoient , ils s'épousèrent , ils s'aiment encore.



---

# LES AMES RIVALES,

## *HISTOIRE FABULEUSE.*

---

### PREMIÈRE PARTIE.

**L**ES Indiens, dévoués bien sincèrement au culte de Brama, obtenoient jadis de ce Dieu une faveur bien admirable ; leur ame avoit la liberté de quitter leur corps pour passer dans un autre, & revenir ensuite reprendre leur demeure ordinaire. Ces ames libres pouvoient aussi se placer dans des plantes, dans des animaux, dans des instrumens de musique ; parcourir les Astres, & enfin se promener dans l'Univers : les corps, pendant l'absence de l'ame, restoient plongés tranquillement dans une espèce de sommeil.

Cette merveilleuse liberté dépendoit uniquement d'une prière mystérieuse appelée le mandiran. Soit qu'on tint cette prière d'une révélation immédiate de Brama, soit qu'on l'eût apprise d'un de ses favoris, il ne falloit que la réciter, aussi-tôt votre ame pouvoit se séparer de votre corps.

Les Indiens n'ont pas joui long-tems d'un pri-

vilége envié si justement des autres nations. L'événement qui a déterminé Brama à les en priver, remplit un des plus importans chapitres du livre sacré (1), qui contient les aventures des ames libres.

Autrefois dans le royaume de Malleani (2), dès qu'une fille avoit quinze ans, ses parens lui présentoient douze amans, dont l'âge, la naissance & la fortune étoient convenables, & ces amans passoit une année auprès d'elle sans la perdre de vue un seul moment. Le dernier jour de cette année elle pouvoit se déclarer en faveur d'un des prétendans, qui, par cette préférence, devenoit son époux, & donnoit pour le reste de la vie l'exclusion à tous les amans. Une fille étoit libre aussi de ne point aimer, c'est-à-dire, de prendre douze nouveaux amans, & de n'avoir point d'époux. Voici dans quelle vue cet usage étoit établi. Pendant le cours d'une année, une fille, sans cesse entourée de ses amans, avoit le tems de pénétrer leur caractère, quelque attention, quelque intérêt qu'ils

(1) Les Indiens appellent ce livre le Pouranam.

(2) Le royaume de Malleani est situé dans cette partie de l'Inde appelée le Calécut. Les femmes dans ce pays ont l'autorité sur les hommes; elles en choisissent le nombre qu'elles veulent, & elles les traitent comme des esclaves.

eussent à le cacher. Ainsi on s'unissoit autant par convenance que par penchant. Eh quelle félicité suivoit une pareille union ! Si par hasard l'amour venoit à diminuer , l'amitié déjà établie remplissoit si bien la place de cette passion , que les époux n'avoient presque rien à regretter.

La princesse Amasita , fille du souverain de Malleani , étant parvenue à l'âge d'être mariée , les plus grands princes de l'Inde se disputèrent l'honneur d'être du nombre des douze amans. Elle étoit bien digne de cet empressement : elle joignoit à une figure charmante un certain agrément dans l'esprit & dans le caractère , qui forçoit les femmes les plus vaines à lui pardonner d'être plus aimable qu'elles.

Parmi les illustres concurrens qui furent préférés , Mazulhim , prince de Carnate , & Sikandar , prince de Balassor , se distinguèrent bientôt , l'un par les graces avec lesquelles il cherchoit à plaire , & l'autre par l'impétuosité de sa passion. Cette tendresse très-vive de part & d'autre ne mit point cependant d'égalité entre eux aux yeux de la princesse ; Mazulhim seul intéressoit son cœur , mais elle n'osoit se l'avouer , craignant de s'être prévenue trop favorablement sur le caractère de ce prince : elle s'attachoit à garder plus sévèrement avec

lui l'extérieur d'indifférence qu'elle devoit avoir pour ses amans , jusqu'au moment de choisir un époux.

Le Prince de Carnate étoit dans une extrême agitation : né aussi modeste que sensible, il n'osoit se flatter de l'emporter sur ses rivaux : il se croyoit chaque jour à la veille de voir finir l'année des épreuves ; ( c'est ainsi que l'on appelloit le tems que les douze amans passaient auprès de la Princesse ) il n'en vouloit pas perdre un seul moment. Dans cette vue il pria le dieu Brama de lui révéler la sublime prière, & ce fut avec des instances si vives, ses intentions étoient si pures qu'elles eurent leur effet. Depuis ce moment, dès que la nuit étoit venue, l'âme du Prince de Carnate partoit & s'introduisoit dans l'appartement de la princesse, dont l'accès étoit alors interdit à ses amans. Mazulhim par ce secours s'épargnoit des momens d'absence qui lui auroient été insupportables : mais parmi ses concurrens, il ne possédoit pas seul cette indépendance de l'âme ; Sikandar en jouissoit depuis long-tems : il avoit séduit, en répandant les trésors de Golconde (1), un pénitent (2) aimé de Brama, & ce favori

---

(1) C'est dans le royaume de Golconde que se trouvent les mines de diamans.

(2) Les pénitens sont dans la mythologie des Indiens,

infidèle lui avoit enfin appris le mandiran.

La princesse se diffimuloit en vain son penchant pour le prince de Carnate ; il parut à bien des marques dont elle seule ne s'appercevoit pas. C'est l'illusion ordinaire des amans ; ils s'imaginent que leur secret ne s'est point échappé , tant qu'ils ne se sont point permis la satisfaction de le trahir. Mazulhim crut entrevoir cette préférence , mais cette idée flatteuse s'évanouissoit bientôt : inquiet dans ce qu'il osoit se promettre , il falloit , pour être tranquille , un mot de la bouche de la princesse. Eh comment l'obtenir ! Amassita ne voyoit jamais ses amans , qu'ils ne fussent rassemblés , & ne leur parloit qu'en public ; aussi on avoit toujours ses rivaux pour confidens.

Un jour qu'ils étoient chez la princesse , Mazulhim imagina un moyen pour avoir un entretien secret avec elle. La conversation rouloit , selon la coutume ordinaire , sur les charmes d'Amassita. Madame , dit le prince de Carnate , n'osant présumer que nos continuels hommages vous plaisent , nous avons bien lieu de craindre qu'ils ne vous ennuyent. Vous n'entendez jamais que des louanges , que des

---

ce qu'étoient les héros à l'égard des dieux des Grecs. Ces pénitens , quoique mortels , disputent quelquefois de puissance avec les dieux.

protestations exagérées peut-être : non que vous ne foyez digne des éloges les plus flatteurs, & des vœux les plus tendres ; mais il n'est pas donné à tous les amans d'exprimer heureusement ce qu'ils ressentent. Vous ne trouvez que des prévenances qui ne vous laissent pas le tems de désirer, & il y a des gens qui nous impatientent quand ils nous devinent. Il est sûr du moins, que si l'un de vos amans est assez heureux pour vous intéresser par cet extrême empressement, les onze autres vous en deviennent plus insupportables. Oserois-je vous proposer un moyen de vous épargner ces mêmes hommages, qui vraisemblablement vous importunent ? Souffrez qu'aujourd'hui chacun de vos amans vous entretienne un quart d'heure seulement avec quelque liberté : ce fera pour leur amour une occasion de paroître dans toute sa sincérité. Ce quart d'heure expiré, les soins, les petites prévenances qui sont autant de fadeurs, les sermens prodigués sans qu'on les exige, les louanges à découvert qui blessent un amour-propre délicat, au lieu de le flatter ; enfin toute cette déclamation ordinaire de la tendresse ne leur sera plus permise, il faudra qu'ils se contraignent ; ainsi l'enjouement, la finesse de l'esprit, les ressources de l'imagination prendront la place du sérieux de l'amour

l'amour : caractère le plus ennuyeux dans les amans qui ne sont point aimés. Mon cœur ne m'engage à vous proposer cette conduite à l'égard de vos amans, que parce qu'il est plus occupé de votre bonheur que du sien même. Je souffrirai extrêmement sans doute à me taire ; mais si je ne suis pas assez heureux pour mériter quelque préférence, ne vous plus parler de ma tendresse est la seule marque que je puis vous en donner sans vous déplaire.

La princesse parut surprise du discours de Mazulhim. Votre idée, répondit-elle, est effectivement très-raisonnable. Il est vrai que si mon cœur s'étoit déjà déterminé, l'amant vers lequel il pencheroit se tairoit comme les autres, & son silence peut-être me seroit moins supportable encore, que l'ennui d'entendre ses rivaux. J'accepte cependant le projet que votre prudence vous fait imaginer, je ne veux pas être moins raisonnable que vous. La princesse prit un air sérieux en achevant cette réponse, ne s'apercevant pas que ce sérieux pouvoit ressembler à un reproche. Amassita commença dès le jour même cette espèce d'audience qu'elle venoit de promettre : le tems de la promenade & celui des jeux furent employés à écouter ses amans. Les concurrens du prince de Carnate eurent les premiers momens, que

la princesse abrégéa souvent d'autorité. Sikandar s'approcha d'elle, montrant assez de confiance de n'être point haï. Comme à la faveur des différentes métamorphoses qu'il pouvoit prendre, il entroit dans l'appartement d'Amassita, lorsqu'elle n'étoit qu'avec ses femmes, il avoit remarqué que la princesse se livroit à une certaine rêverie qui n'avoit point l'air de l'ennui : il expliquoit favorablement pour lui ce même trouble, tandis que le prince de Carnate, sans oser s'en flatter, en étoit l'unique cause. La princesse l'écouta sans jamais lui répondre ; & le quart d'heure à peine achevé ; souvenez-vous, lui dit-elle, que pour le reste de l'année je suis dispensée de vous entendre. Le prince de Carnate s'offrit alors, Sikandar se retira, & les autres amans observèrent avec inquiétude cette espèce de tête-à-tête le dernier qu'Amassita devoit accorder.

Mazulhim vint à son tour, mais avec un trouble qui ne lui permit pas de remarquer que la contenance de la princesse n'étoit guère plus assurée que la sienne. Madame, lui dit-il, à présent je suis au désespoir de la loi que je vous ai engagée à prescrire : voici peut-être la dernière fois que je puis vous dire que je vous aime. Que deviendrai-je, si votre choix regarde un autre que le plus tendre de vos amans ?

Alors fixant ses yeux sur ceux de la princesse, son trouble augmenta, & il cessa de parler. Amassita, qui sembloit ne s'occuper que d'un tapis de fleurs sur lequel ils se promenoient, n'étoit rien moins que distraite : elle ne sentoît plus, comme en écoutant ses autres amans, l'impatience de voir finir la conversation : elle avoit trouvé qu'ils mettoient dans leurs discours trop d'empressement de paroître amoureux, & plus encore d'envie de plaire : celui de Mazulhim ne lui parut pas assez tendre ; elle tourna les yeux sur les siens, sans trop démêler encore ce qu'elle y cherchoit ; & voyant qu'il gardoit toujours le silence : Vous n'avez qu'un quart d'heure, dit-elle . . . A ces mots son embarras augmenta, & elle resta à son tour un moment sans parler. Belle Amassita, reprit Mazulhim avec plus d'assurance, eh pourquoi me faire sentir davantage le peu qu'il durera ce moment où je puis vous parler sans avoir mes odieux rivaux pour témoins ? Ah ! si j'étois l'amant que vous préférez, qu'il vous seroit aisé de m'ôter mon incertitude, sans que personne au monde connût mon bonheur ! J'ai obtenu du dieu des ames le pouvoir de disposer de la mienne ; séparée du corps qui la contraint, elle habite presque sans cesse votre palais. Cette nuit même, toutes ces idées, toutes

ces images que vous n'avez regardées à votre sommeil que comme des rêveries amenées par le hasard, c'étoit un entretien de mon ame avec la vôtre : elles choisissoient exprès les impressions les plus agréables qu'elles pouvoient faire sur votre imagination ; une personne comme vous n'a pas un seul moment dont une ame qui l'adore ne s'empresse de disposer : elle ne voit pas un seul objet qui ne soit occupé d'elle. Ce matin j'étois cet oiseau qui n'avoit appris qu'à répéter votre nom, & qui vous a surpris par tout ce qu'il vous a dit de tendre. Quelquefois ces fleurs que vous cultivez vous-même, vous êtes étonnées de les voir en un jour s'élever & éclore sous vos yeux. Quand vous tirez des accords d'un des instrumens de musique qui vous plaisent, vous remarquez que tous les autres vous répondent. C'est mon ame, c'est toujours une ame sur laquelle vous régnez, qui agit, qui parle dans tous ces corps, & qui, pour vous amuser, produit ces sortes de merveilles. Que ces instans me rendent heureux ! N'osant me flatter d'être ce que vous aimez, j'ai du moins le plaisir de devenir tout ce qui vous rend la vie agréable. Quoi ! vous êtes toujours où je suis ? répondit la princesse. Oui, belle Amassita, reprit Mazulhim ; c'est la tendresse que vous m'inspirez qui m'a fait désirer

cette liberté d'ame que j'ai obtenue, & je ne l'ai jamais employée que pour être auprès de vous. Daignez le partager ce pouvoir si admirable ; il dépend de quelques mots qu'il ne faut entendre qu'une fois pour s'en souvenir le reste de sa vie : Brama, en me les révélant, ne m'a accordé que la moitié du bienfait, s'il ne m'a pas réservé le bonheur de vous les apprendre. Songez quel est l'avantage de donner à son ame la liberté de parcourir l'univers, d'être indépendante . . . . Non, interrompit la princesse, si je dispois de la mienne, ce ne seroit que de concert avec vous ; mon ame voudroit toujours être suivie de la vôtre . . . . Amassita, à ces mots, s'apperçut que son secret s'étoit échappé, mais il ne lui restoit pas le tems de se le reprocher ; le quart d'heure étoit déjà fini, elle se hâta d'apprendre les mots consacrés : elle convint que le soir même, dès que ses femmes la croiroient endormie, son ame iroit joindre celle du prince de Carnate, & ils choisirent l'étoile du matin pour le lieu de leur rendez-vous. La princesse rentra dans son appartement, Mazulhim retourna à son palais ; tous deux ne respiroient que la fin du jour, & ce jour ne finissoit point.

La nuit vint cependant : l'ame de Mazulhim étoit partie bien auparavant ; elle vit enfin ar-

river celle de la princesse : elles se joignirent ; ou plutôt elles se confondirent : elles goûtèrent cette joie, cette satisfaction profonde, que les amans qui ne sont pas assez heureux pour savoir se débarrasser de leur corps, sont bien éloignés de connoître. On conçoit aisément que la nuit se passa très-précipitamment pour elles.

Il fallut s'en retourner. La princesse vouloit avant l'heure de son lever, rejoindre son corps qu'elle avoit laissé dans son lit. Ces amans se promirent un même rendez-vous pour la nuit d'ensuite : ils firent ensemble la route vers Malleani, & ne se séparèrent qu'au moment de rentrer dans leur habitation.

On croiroit qu'une union, où l'ame seule agit, est exempte des révolutions qui persécutent le commun des amans ; mais l'amour ne va jamais sans quelque trouble. Quelle surprise pour l'ame de la princesse, lorsque rentrant dans son appartement, elle apperçut son corps déjà éveillé, & environné de ses femmes occupées à le parer ! Le prince de Balaffor, par le secours d'une métamorphose, avoit entendu les amans lorsqu'ils se donnoient rendez-vous à l'étoile du matin ; & dès l'instant où l'ame de la princesse étoit partie, il avoit été s'emparer de la représentation.

L'ame d'Amassita se vit donc réduite à chercher une autre habitation que la sienne ; car une ame ne pouvoit reprendre sa propre personne, ni s'emparer de celle d'une autre, à moins que cette personne ne fût libre. La princesse ne savoit comment disposer de son ame sans être conduite par celle de son amant : elle resta incertaine, errante, formant mille projets, & ne s'arrêtant à aucun.

Il paroît surprenant qu'une ame qui agissoit librement, ne trouvât pas d'abord des ressources pour se retirer de peine : mais c'est le destin des ames entièrement livrées à l'amour ; elles négligent si fort toutes les autres opérations dont elles sont capables, qu'elles ne savent plus qu'aimer.

Mazulhim vint à l'heure ordinaire chez la princesse ; il avoit cette joie délicieuse que les amans les plus discrets ont tant de peine à cacher quand il commencent à être heureux. Quel étonnement pour lui de ne point trouver dans Amassita ce caractère de douceur & de dignité qui lui étoit si naturelle ! La princesse le regardoit avec un air de mépris, & lui parloit d'un ton d'aigreur, tandis que pour ses autres amans elle affectoit une coquetterie grossière. C'est ainsi que l'ame du prince de Balassor faisoit malignement agir la fausse princesse, de façon à désespérer Mazulhim.

Le prince de Carnate ne comprenoit rien à ce changement ; il ne pouvoit le croire. Est-ce pour cacher notre intelligencé , disoit-il en lui-même , qu'elle affecte avec mes rivaux cette conduite si indécente ? Quel seroit son égarement ? Si l'on a découvert qu'elle me préfère , on croira de plus qu'elle est coquette : voilà tout le fruit qu'elle retirera de cette fausse finesse. Ainsi Mazulhim en soupçonnant la princesse , tomboit de plus en plus dans l'erreur : & bien des amans en pareille occasion ont eu , comme lui , l'imprudencé de croire que jamais dans une femme la coquetterie ne peut être excusable. Sikandar lisoit dans les yeux de son rival toute la douleur dont il étoit cause , & ressentoit autant de joie dans le fond de cette ame dont il animoit le corps de la princesse. Pour porter enfin à Mazulhim un coup irremédiable , il fit assembler les bramines , ils étoient dépositaires des loix. Quoique l'année ne soit pas encore révolue , leur dit-il , je suis déterminée , si vous y consentez , à déclarer l'amant que je préfère. Les bramines , croyant entendre leur souveraine , applaudirent à cette proposition. La fausse princesse nomma le prince de Balaffor , & on annonça le jour où l'on célébreroit l'hymenée.

Après cette démarche si funeste pour Mazul-

him & pour Amassita, l'ame de Sikandar partit ; & aussi-tôt celle de la princesse, qui étudioit le moment de rentrer dans sa personne, ne manqua pas de s'en emparer : mais toutes les perfidies que le prince de Balaffor venoit de faire ne suffisoient pas à sa fureur. C'étoit peu pour lui d'avoir obtenu, par une trahison odieuse, l'assurance de posséder la princesse ; il voulut encore semer entr'elle & son rival des sujets d'une haine qui ne pût s'éteindre. Comme il méditoit ce projet, son ame apperçut celle du prince de Carnate, qui, par inquiétude, s'étoit séparée de son corps, qu'elle alloit reprendre. Aussi-tôt l'ame de Sikandar joignit celle de Mazulhim, & saisit avec tant de précision l'instant où celle-ci rentroit dans sa personne, qu'elles s'y établirent toutes deux. L'ame du prince de Carnate fut au désespoir de se trouver une compagne si odieuse ; mais comment se séparer d'elle ? Ce pouvoit être un parti dangereux que de lui abandonner la place. Ces deux ames restèrent ainsi renfermées, sans avoir de commerce ensemble : elles résolurent de se nuire autant qu'il leur seroit possible, par les démarches qu'elles feroient faire à leur commune machine. Il n'y avoit qu'une seule opération à laquelle elles pussent se porter de concert ; c'étoit de songer à la princesse, & de

conduire chez elle la représentation du prince de Carnate.

Ces deux rivaux dans la même personne se rendirent donc au palais d'Amassita. A peine la princesse apperçut Mazulhim, qu'elle s'empressa de se justifier sur le choix qu'elle paroïsoit avoir fait devant les bramines. Le prince de Carnate attendri par la douleur de la princesse, voulut se jeter à ses genoux; mais cette autre ame qui agissoit en lui de son côté, troublait toujours les mouvemens que le prince de Carnate vouloit exprimer. S'il juroit à la princesse de l'aimer toute sa vie, l'autre ame lui faisoit prendre un ton d'ironie qui sembloit désavouer le sens des paroles. Ces dehors offensans & toujours apperçus de la princesse, la blessoient; elle faisoit des reproches à Mazulhim. Ce prince étoit désespéré de la voir dans cette erreur; mais au moment qu'il la rassuroit par les discours les plus tendres, l'ame ennemie lui imprimoit un air de distraction & de fausseté qui les rebrouilloit avec plus de colère. Enfin ces deux amans éprouvèrent la situation du monde la plus singulière & la plus cruelle. Cette malignité de l'ame du prince de Balaffor mit entr'eux la désunion & le désespoir.

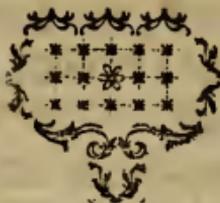
Les Malléanes étoient extrêmement surpris

de voir ces contrastes dans la conduite du prince de Carnate ; ils ne favoient pas encore que dans un amant les inégalités & l'inconstance ne sont que l'ouvrage d'une ame étrangère qui le fait agir malgré lui, tandis que la véritable ame reste toujours fidelle.

Mazulhim & Amassita ainsi désunis, Sikandar crut qu'il n'avoit qu'à reparoître sous sa forme ordinaire ; il se sépara de l'ame de son rival : c'étoit le jour même qu'on avoit destiné pour l'hymen de la princesse. Les Bramines s'assemblèrent , & la fête commença. Quelle situation pour le prince de Carnate ! La princesse étoit toujours irritée contre lui : livrée à l'erreur où l'ame de Sikandar, jointe à celle de son amant , l'avoit jettée, elle ne songea plus qu'à oublier Mazulhim ; elle se laissa parler du voile de félicité, c'est ainsi qu'on nommoit les habits de cette cérémonie. On la conduisit au temple des deux époux immortels, dont l'union & le bonheur inaltérables répandent dans l'Univers le charme d'aimer. Le prince de Balaffor marchoit à côté de la princesse ; & Mazulhim qui voyoit son malheur assuré, suivoit, confondu dans la foule & pénétré de la plus vive douleur.

Le chef des Bramines fit asseoir sur un trône Amassita, & l'indigne amant qui alloit deve-

nir son époux. Le trouble de la princesse s'augmenta à ce spectacle. Un torrent de larmes vint inonder ses yeux. Il faudroit avoir éprouvé sa situation pour en concevoir toute l'horreur. Dans une ame bien tendre , le tourment de croire ce qu'on aime infidèle , est affreux , sans doute. Il y a cependant un supplice plus cruel encore : c'est le moment où le cœur rempli de cet ingrat , on se détermine à donner sa foi à un autre. La princesse ne put achever ce projet ; elle récita précipitamment le mandiran , & son ame prit aussi-tôt l'essor. Mazulhim , dont les yeux étoient attachés sur elle , la voyant faisie par ce sommeil qui marque le départ des ames libres , disposa à l'instant de la sienne ; & toutes deux sans s'inquiéter de ce que leur corps deviendroit , allèrent , comme si elles se le fussent promis , vers cette étoile où elles s'étoient donné leur premier rendez-vous. La cérémonie cessa , & Sikandar resta dans la consternation , n'imaginant point encore quel parti il devoit prendre.



---

# LES AMES RIVALES,

## *HISTOIRE FABULEUSE.*

---

### SECONDE PARTIE.

**L'**A M E de la princesse & celle du prince de Carnate se rendirent en un instant dans l'étoile du matin : là, ces extases délicieuses réservées pour les ames succédèrent aux agitations cruelles qui les avoient troublées ; rien ne les trompoit alors sur la fidélité qu'elles s'étoient mutuellement gardée. Comment n'avons - nous point démêlé plutôt, dit Amassita, les illusions que le Prince de Balaffor employoit pour nous désunir ? Nous ne pouvons à l'avenir nous défier trop du pouvoir dont il abuse. Hélas ! ajouta Mazulhim, quelle occupation que la défiance & l'inquiétude pour deux ames que Brama a destinées à s'aimer ! Leur tendresse suffiroit si bien pour les remplir entièrement ! Sans doute, répondit Amassita, deux ames passeroient des siècles à s'occuper l'une de l'autre, toujours avec le même empressement. Quel dommage que leur personne les importune & les égare si souvent par les erreurs qu'elle leur

cause ! Les corps sont presque toujours esclaves des objets qui d'ordinaire les environnent, & ces objets leur donnent de si fausses idées du bonheur ! Il est vrai, reprit Mazulhim, que les corps en imposent souvent aux ames, & qu'on ne sauroit assez plaindre les amans qui ne peuvent jamais se débarrasser de leur personne. Que n'ai-je la liberté d'abandonner la mienne sans retour ! Que ne pouvez-vous aussi ne plus reprendre la vôtre ! Mais détournons cette idée, notre captivité est l'ouvrage de Brama, supportons-la sans nous plaindre de lui ; nos peines feront adoucies par le plaisir de lui rester fidèles. Peut-on cesser de lui être fidèles ? reprit Amassita. Je conçois aussi peu comment on se détermine à déplaire au Dieu qui nous fait naître sensible, que je vois de possibilité à ne vous plus aimer.

L'entretien de ces deux amans duroit depuis environ soixante soleils, lorsqu'ils se ressouvinrent que le moment de célébrer la fête de la reconnaissance approchoit. Cette fête étoit formée par toutes les ames qui jouissoient du don de liberté. Elles alloient se rendre près du trône où Brama est environné de soixante mille déesses (1), qui toutes l'aiment sans distrac-

---

(1) Selon la religion des Indiens, ces déesses sont dans le ciel d'un de leurs principaux dieux, appelé Déu-

tion & sans jalousie. Là, ces ames favorites pensoient de concert à cette merveilleuse prière qui leur avoit été révélée ; & dans cette extase, les différens degrés de plaisir qu'elles sentoient, avoient entr'eux de certains rapports qui formoient une harmonie admirable.

A peine Amassita & Mazulhim parurent à la fête, qu'elles obtinrent un sourire de Brama ; car ce dieu regarde avec une complaisance particulière les ames des souverains, quand elles ont des vertus douces & bienfaisantes. L'ame du prince de Balassor n'attira que des regards sévères ; les soixante mille déesses dès qu'elles l'apperçurent, détournèrent leurs yeux, ne pouvant souffrir une ame qui persécute celle dont elle ne peut se faire aimer.

Amassita & Mazulhim remarquant la situation de Sikandar ; craignirent qu'il ne l'eût encore méritée par quelque nouvelle injustice. Ces deux ames avoient laissé leur personne au pouvoir de ce perfide ; elles tournèrent précipitamment leur intelligence vers le cercle des événemens, c'est-à-dire, vers le dôme dont le Trône de Brama est couronné. C'est-là que tout ce qui se passe dans l'univers habité vient

---

diren. On a cru pouvoir les transporter dans le palais de Brama.

ſucceſſivement ſe peindre & demeure repréſenté : ſpectacle très-amuſant pour les ſoixante mille déeſſes.

Quels nouveaux malheurs les deux amans apprirent ! Ils virent Sikandar ranimant la perſonne de la princeſſe par le ſecours d'une ame libre qui lui étoit ſoumiſe ; c'étoit celle d'une habitante de Balaffor. Mazulhim apperçut enfuite cette fauſſe Amaffita environnée des Bramines ; ils lui preſcrivoient un jour où le prince Sikandar recevroit ſa foi , ſi elle le préféroit encore à ſes autres amans.

Comme ils contemploient ces événemens , la fête ceſſa : il fallut quitter le palais de Brama , ſans avoir pu ſ'inſtruire des autres trahiſons de Sikandar. Ils ſe hâtèrent de ſe rendre à Malléani , ayant deſſein de rentrer chacun dans leur perſonne ; mais combien d'obſtacles les arrêtrèrent ! Amaffita trouva ſa représentation déjà animée par l'ame de l'habitante de Balaffor. L'état de Mazulhim ne fut pas moins embarraſſant ; il ne put découvrir ce que ſa perſonne étoit devenue. Dans cette ſituation , ces deux ames voyant celle de Sikandar au moment de rejoindre ſon corps , elles la joignirent , malgré les raiſons qu'elles avoient de la haïr ; & ſuivant une inſpiration qu'elles crurent leur être donnée par Brama , elles entrèrent avec cette  
ame

cette ame ennemie dans la personne de leur persécuteur.

C'étoit précisément le jour annoncé par les Bramines pour l'hymen de la princesse. La fausse Amassita se rendit au temple, & Sikan-dar la suivit. Les deux ames jointes à celle de ce prince, concoururent à cette démarche par l'union de leur volonté, sans trop prévoir cependant quel fruit elles pouvoient retirer de cette condescendance : elles étoient guidées uniquement par cette secrète confiance que les ames pures ont avec tant de justice en la bonté du dieu qui les éclaire.

La princesse, que voyoient alors les bramines, étoit bien différente de la véritable. On reconnoissoit, il est vrai, dans celle-ci la forme de ces traits qui rendoient Amassita la plus belle personne des quatorze mondes (1); mais ces mêmes traits n'avoient plus ce charme qui met la beauté au-dessus de tous les autres avantages. Il leur manquoit ces graces, cet esprit que notre ame seule répand sur notre extérieur, & qui marquent les degrés d'excellence dont elle est douée.

Une différence encore plus remarquable,

(1) Les Indiens imaginent quatorze mondes, sept supérieurs & sept inférieurs. Celui-ci est appelé Poulaham.

c'est que l'Amassita qu'animoit une ame étrangère, étoit d'un caractère entièrement opposé à celui de la princesse.

La véritable Amassita étoit née avec cette saine raison, sans laquelle l'esprit, quelque éminent qu'il soit, n'est qu'un talent qui peut avoir des momens de succès, mais qui finit toujours par se faire haïr. Personne ne démêloit mieux qu'elle & le mérite & les imperfections; personne aussi n'étoit plus indulgente. Sensible aux graces de l'imagination, elle étoit plus touchée encore des qualités du caractère. Avec des vertus, on étoit sûr de racheter auprès d'elle tous les défauts qui n'étoient qu'un manque d'agrément. Elle unissoit enfin deux avantages qu'on voit bien rarement ensemble; le mérite qui efface celui des autres, & le don de se faire aimer.

L'habitante de Balaffor n'avoit que beaucoup d'esprit. Née avec un fond de disposition à l'ennui, son humeur étoit ordinairement aigre & contredisante. Il n'y avoit qu'un seul genre de mérite qui trouvât grace auprès d'elle, c'étoit celui de l'amuser, & elle exigeoit impitoyablement que vous l'eussiez sans cesse. Si, par malheur, vous la laissiez retomber un instant dans cette langueur qui lui étoit naturelle & insupportable, aussi-tôt vous lui paroissiez,

par l'esprit & par la figure, une sorte de monstre, qu'elle auroit étouffé avec autant de satisfaction, qu'elle en auroit senti à vous immortaliser dans les momens où vous aviez le secret de lui plaire.

Ces contrastes si marqués entre les deux Amassita, n'empêchèrent pas les Malléanes de croire qu'ils voyoient toujours leur véritable souveraine : ils pensèrent seulement que depuis quelque tems la princesse ne ressembloit que bien imparfaitement à ce qu'elle avoit été.

Voilà donc la fausse Amassita dans le temple au milieu des bramines & des grands du royaume. Elle élève la voix, & déclare qu'elle persiste plus que jamais à prendre pour époux le prince de Balassor. Elle ajouta à cet aveu quelques traits de mépris sur les prétentions de Mazulhim, jurant qu'elle ne l'avoit jamais aimé, & cela devant tant de personnes qui connoissoient toute la passion que la princesse avoit marquée pour lui. Cette conduite faisoit supposer dans Amassita un caractère de fausseté, dont elle avoit toujours été extrêmement éloignée. Les bramines cependant firent avancer Sikandar : ils lui demandèrent, selon la coutume, si l'aveu que la princesse venoit de faire ne mettoit pas le comble à ses vœux ? Tous les spectateurs redoublèrent d'attention : un

seul mot que Sikandar alloit prononcer assuroit sa félicité. Quelle fut la surprise des bramines & de la cour ! Sikandar resta quelque tems immobile , paroissant agité de différentes pensées. Enfin, il prit la parole , & avec une volubilité extraordinaire , il tint des discours où l'on appercevoit des lueurs de raison qui s'évanouissoient aussi-tôt. Quelquefois il se parloit à lui-même. Sikandar, disoit-il , vous êtes un puissant prince , on vous doit toute sorte de respects , mais point du tout d'estime. Il révéloit ainsi tout haut ces témoignages mortifiants que les ames vicieuses sont forcées secrètement de se rendre d'elles-mêmes. Les deux ames qui agissoient en lui , se servoient de ses organes pour rompre la suite des idées que sa propre ame lui inspiroit , ce qui produisoit une confusion à laquelle on ne pouvoit rien comprendre.

Les bramines étonnés de ce désordre, dont ils n'avoient encore point vu d'exemple, le regardèrent comme une maladie qu'ils nommèrent folie. Brama ne leur permit pas alors de reconnoître que ce qui leur paroissoit si déraisonnable dans Sikandar , n'étoit qu'une conversation très-sensée de deux ames intéressées à contrarier une troisième ; démêlé qui ne manque presque jamais d'arriver , quand plu-

leurs ames se trouvent rassemblées dans un même corps.

La folie apparente de Sikandar détermina les bramines à suspendre la cérémonie, & les deux ames unies continuèrent à troubler tous les mouvemens de celle de ce Prince. Quelquefois inspiré plus puissamment par l'ame d'Amassita, Sikandar prenoit un extérieur & un langage qui, ne convenant qu'à une femme, le rendoit extrêmement ridicule. Il se plaignoit d'être une princesse infortunée, & composoit un roman sur les inconvéniens de la beauté. Dans d'autres momens il se louoit extrêmement d'un rendez-vous qu'il avoit eu à l'étoile du matin, & tout de suite il faisoit un portrait de la fidélité, le plus sensé & le plus tendre.

Quelques personnes de la cour regardèrent d'abord comme une plaisanterie cette manière sérieuse & conséquente de dire des choses ou extravagantes, ou obscures, ou impossibles à croire; & ils appellèrent cela *persifler*. Mais voyant que Sikandar n'avoit point d'autre langage, ils pensèrent qu'un *persiflage* continuel est un délire. Enfin ce prince étoit devenu le jouet des petits esprits, & un objet de pitié pour les gens sensés qui ne connoissoient point encore les vices de son caractère.

Tandis que la situation de Sikandar éton-

noit une partie de la cour, & amusoit tout le reste ; (car dans cette cour-là on profitoit avec un zèle incroyable de toutes les occasions de se moquer) alors, dis-je, l'ordre des évènements, ou plutôt la bonté particulière de Brama, rappella l'ame étrangère qui occupoit la représentation d'Amassita. A l'instant l'ame de cette princesse & celle du prince de Carnate se séparèrent de l'ame de Sikandar, & volèrent de concert dans le corps de l'aimable Amassita.

Le prince de Balaffor se trouva donc livré uniquement à sa propre ame. Cependant il ne reprit pas assez parfaitement l'extérieur ni le langage de la raison commune, pour effacer toute idée de l'espèce de folie qu'il avoit eue ; il tenoit encore à je ne fais combien d'habitudes bizarres. Souvent les corps contractent des habitudes dont leur ame s'apperçoit à peine. D'ailleurs, quand il ne seroit resté dans ce prince aucune trace de son état précédent, le peu de penchant qu'ont les autres hommes à se dissuader de ce qui les met en droit de nous mépriser, auroit suffi pour qu'on ne s'apperçût qu'à demi du retour de sa raison.

Amassita dans une situation plus heureuse, avoit oublié tous ses malheurs passés : renfermant en elle-même l'ame de son amant, elle

jouissoit d'une félicité jusqu'alors inconnue. Les mortels qui mènent la plus agréable vie, ne tiennent leurs plaisirs que de quelques objets extérieurs toujours prêts à leur échapper, & ces objets, s'ils ne se succèdent, deviennent bientôt insipides, ou même insupportables. Amasita, pour être parfaitement contente, n'avoit besoin que d'elle-même: elle trouvoit à la fois en elle la source de son bonheur, & le plaisir de le communiquer; plaisir sans lequel une ame vraiment sensible n'est point parfaitement heureuse. Tous les mouvemens dont son ame étoit charmée, passaient donc sans cesse & sans altération dans celle qui les faisoit naître, & les transports de cette ame si chérie étoient au même instant, & sans interruption, reportés dans la sienne. Quel dommage qu'une union si pure & si paisible ne soit plus le partage des amans! Une femme de ce siècle-ci qui auroit senti le charme d'un pareil commerce, verroit avec un dédain bien parfait & bien raisonnable, le talent de se parer à son avantage, & la satisfaction de désespérer les autres femmes en attirant tous les regards. Les hommes les plus à la mode n'auroient qu'à lui adresser des lorgneries, lui marquer des préférences, lui écrire même des billets tendres qui prometiroient des sacrifices; elle les laisse

roit faire fans daigner seulement les remarquer. Qu'on lui parlât , par exemple , de ces confidences qu'un amant favorisé fait à un grand nombre de ses vrais amis ; de ces indiscretions qui peuvent accréditer les charmes de la personne dont on découvre les foibleffes ? elle croiroit de bonne foi qu'une pareille conduite n'est jamais pardonnée : enfin elle regarderoit les autres femmes comme des dupes , qui pensent que la vie ne consiste qu'à faire des songes.

Cette félicité intérieure , en faisant le bonheur de la princesse , diminueoit celui des personnes assez heureuses pour pouvoir l'approcher sans cesse. On voyoit que c'étoit un effort pour elle , que d'accorder un regard , que de s'occuper quelques instans de ceux qui avoient eu le plus de part à sa confiance. On remarquoit avec douleur ce changement ; car comme on l'avoit vue capable d'amitié , on l'aimoit comme si elle n'eût été qu'une simple particulière. Elle étoit sensible , disoit-on , à présent tout ce qui l'environne lui est à peu près égal ; ainsi rien ne l'intéresse. Ce qu'il y a de plus étonnant , c'est que cette opinion sur le caractère des princesses s'est conservée dans le monde : mille gens croient de très-bonne foi qu'elles ne savent aimer qu'elles-mêmes.

L'ame de Mazulhim, quoique sensible autant que celle de la princesse, ne jouissoit pas d'un bonheur si tranquille ; sa destinée étoit d'habiter le corps que Brama lui avoit donné en partage ; elle en étoit séparée, elle désiroit le rejoindre.

Si des amans ordinaires avoient apperçu cette inquiétude, sans en savoir la véritable cause, ils auroient jugé que Mazulhim n'avoit pas pour la princesse la même tendresse qu'elle ressentoit pour lui. C'est vraisemblablement d'une pareille erreur qu'est née l'opinion fautive où l'on est, que de deux amans, il y en a toujours un qui aime plus que l'autre.

La princesse s'aperçut bientôt de l'inquiétude très-pardonnable qui troubloit Mazulhim ; elle fit chercher avec tout le soin possible la personne de son amant. Les perquisitions furent inutiles ; Sikandar, qui l'avoit dérobée, n'avoit confié son secret à personne ; & Sikandar préparoit à son rival des chagrins bien plus sensibles encore. Dans l'Inde & sur-tout chez les Malléanes, le don de disposer de son ame pour aller parcourir l'univers, paroissoit le bonheur le plus désirable : dès qu'ils avoient la moindre espérance d'obtenir cette faveur, ils ne répondoient plus de leur raison. Ils étoient même de si bonne foi à cet égard,

que si on avoit dit à la plus vertueuse dame de la Cour : » Avouez-le sincèrement ; quel-  
 » que prix qu'on exigeât , si l'on s'offroit de vous  
 » enseigner le secret des ames libres , auriez-  
 » vous le courage de résister » ? E le auroit sû-  
 rement répondu : « J'espere qu'on ne me propo-  
 » sera point de me l'apprendre ». Toutes les  
 autres se feroient écriées : « Eh ! qu'on me l'ap-  
 » prenne ». Mais on traitoit rarement cette  
 matière ; on savoit que les ames ainsi favo-  
 risées , ne pouvoient , sans s'exposer à déplaire  
 au dieu Brama , communiquer un si grand avan-  
 tage.

La crainte d'irriter le dieu des ames , n'a-  
 voit pas cependant arrêté le prince de Balas-  
 for. Sacrifiant tout à sa passion , il avoit gagné  
 la plupart des bramines & des grands de l'é-  
 tat , en leur révélant la sublime prière : tous  
 lui avoient promis d'obliger la princesse à l'é-  
 pouser.

Amassita étoit alors bien éloignée de pré-  
 voir le malheur qui la menaçoit. Notre desti-  
 née est assez douce , disoit-elle un jour à l'ame  
 de Mazulhim : en attendant que par la bonté  
 de Brama votre personne nous soit rendue ,  
 nous passerons les jours dans cette union in-  
 time qui nous est si chère : je suis aimée des  
 Malléanes ; ils ne souffriront pas qu'un prince

que je hais devienne leur monarque ; je ne ferai point au cruel Sikandar. Comme elle achevoit ces mots, les bramines parurent avec les autres fujets engagés dans la conspiration ; & portant l'infidélité jusqu'à s'armer du nom d'un Dieu qu'ils trahissoient, ils déclarèrent à la princesse de la part de Brama, qu'il falloit qu'à l'instant même elle vînt au temple. Dans le trouble que lui causa cet ordre imposant, elle se laissa conduire aux pieds de la statue du dieu des ames. Là, le chef des bramines ayant placé à côté d'elle le perfide Sikandar, ils commencèrent la cérémonie de l'hymenée. Amassita reprit alors ses esprits. O Malléanes, s'écria-t-elle, foyez touché du sort de votre princesse ; il s'agit du bonheur de sa vie. Elle déclara ensuite de quelle manière Sikandar, possédant comme elle le mandiran, n'avoit employé le pouvoir de cette admirable prière, que pour faire des injustices. Jugez, ajouta-t-elle, de l'horreur de ma situation : je n'ai jamais préféré, je n'aime que le prince de Carnate. Si vous me forcez d'être unie avec Sikandar, je vous l'ai avoué, favorisée du dieu des ames, j'ai le secret de donner l'effor à la mienne : l'hymen qui m'attachera à un amant que je déteste, ne lui livrera que ma représentation : ma foi, mes vœux, mon ame

enfin , en feront toujours séparés. Cessez de résister au dieu des ames , dit le chef des bramines , en interrompant la princesse : Brama veut que votre hymen s'achève. A ces mots , il prit la main de la princesse & celle de Sikandar. Alors le temple trembla , les voûtes s'ouvrirent , & du sein d'un nuage il sortit quatre éléphants (1) , tels qu'on représente ceux qui soutiennent les quatorze mondes. Le nuage achevant de se dissiper , la représentation de Mazulhim parut dans un char , & s'animant tout-à-coup : Mourez , dit-elle aux bramines , & que vos ames passent pendant mille siècles dans les corps les plus vils. A l'instant tous les bramines qui avoient trempé dans la conspiration , expirèrent. C'étoit Brama lui-même qui animoit le corps de Mazulhim. Le dieu dit ensuite : Que le mandiran s'efface pour jamais de la mémoire des mortels , puisque cette faveur devient un moyen de me trahir. Et toi , continua-t-il , en s'adressant à Sikandar , cesse de jouir du rang où je t'avois élevé. Deviens un simple mortel ; & que ton ame , toujours plus éprise des charmes d'Amas-

---

(1) Les Indiens croyent que les quatorze mondes sont portés sur une montagne d'or que huit éléphants soutiennent.

sita, soit sans cesse attentive au bonheur inexprimable dont cette princesse va jouir avec ton rival. Quels que soient tes crimes, tu seras assez puni. Une éternelle jalousie est le plus grand de tous les tourmens. A ces mots, Brama parut au milieu des soixante mille déesses; lui-même unit Amassita & Mazulhim. Quel moment pour eux, que celui d'une union désirée si ardemment! Quels jours heureux ils passèrent ensemble! On trouve gravé dans les fastes de Malléani : *Amassita & Mazulhim s'aimèrent comme s'ils avoient été assez heureux pour n'avoir que leur ame.*

*Fin du vingt-cinquième volume.*

---

T A B L E  
D E S C O N T E S.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

---

NOUVEAUX CONTES ORIENTAUX.

<b>H</b> ISTOIRE de Moradbak.	page 1
<i>Calcul des pommes</i>	8
<i>Histoire d'Ebouali Sina.</i>	9
<i>Histoire de Dakianos &amp; des sept Dormans.</i>	12
<i>Histoire de la naissance de Mahomet.</i>	63
<i>Histoire d'Abdal Motallab, Sage.</i>	81
<i>Histoire d'Yarab, Juge.</i>	91
<i>Histoire de Temim Dari, Soldat.</i>	101
<i>Histoire d'Aboutalab, Docteur de la loi.</i>	111
<i>Histoire de Naour, roi de Kachemir.</i>	125
<i>Histoire de Naerdan &amp; de Guzulbec.</i>	133
<i>Histoire du derviche Abounadar.</i>	151
<i>Histoire du Griffon.</i>	163
<i>Histoire de Nourgehan &amp; de Damaké, ou des quatre talismans.</i>	185
<i>Histoire d'Imadil Deulé &amp; du Tailleur.</i>	187
<i>Histoire du Visir &amp; du Potier.</i>	190
<i>Histoire d'un Lama &amp; d'une fille Tartare.</i>	194

DES CONTES. 559

<i>Histoire du petit Poisson.</i>	218
<i>Histoire du Poignard.</i>	224
<i>Histoire de la Dive Malikatada.</i>	226
<i>Histoire de Jahia &amp; de Meimouné.</i>	231
<i>Histoire d'un Derviche.</i>	246
<i>Histoire du marchand de Bagdad.</i>	249
<i>Histoire de la Corbeille.</i>	276
<i>Histoire de Gulsoum &amp; du roi des génies.</i>	350
<i>Histoire du Porte Faix.</i>	351
<i>Histoire d'une femme de Bagdad.</i>	354
<i>Histoire du voleur de Seistan.</i>	360
<i>Jugement de Dzerberi.</i>	366
<i>Histoire du taureau noir.</i>	369
<i>Histoire des pêcheurs.</i>	371
<i>Conclusion de l'histoire de Moradbak.</i>	374

CAYLUS.

<i>Cadichon.</i>	389
<i>Jeannette, ou l'indiscrétion.</i>	445

Contes de MONCRIF.

<i>Les dons des fées, ou le pouvoir de l'éducation.</i>	461
<i>L'Isle de la Liberté.</i>	476
<i>Les aïeux, ou le mérite personnel.</i>	489
<i>Alidor &amp; Thersandre.</i>	494
<i>Les voyageuses.</i>	503
<i>Les ames rivales.</i>	523

Fin de la Table du tome vingt-cinquième.

1770  
1771  
1772  
1773  
1774  
1775  
1776  
1777  
1778  
1779  
1780  
1781  
1782  
1783  
1784  
1785  
1786  
1787  
1788  
1789  
1790  
1791  
1792  
1793  
1794  
1795  
1796  
1797  
1798  
1799  
1800



